This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582597 0

BOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

NKV
Gozlan

Gozlan
NKVD

LA

FOLLE DU LOGIS

ASTOIN NEW-YORK

PARIS. — TYP. SIMON BAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LÉON GOZLAN

LA FOLLE DU LOGIS

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

Les Éditeurs-propriétaires se réservent tous droits de reproduction.

1855

S.S.O.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

— Pourquoi ce titre, la *Folle du logis?*

— Parce qu'il m'a plu.

— Pas pour d'autre raison?

— J'avoue que celle-là me semblerait déjà suffisante.

— Mais, du moins, dit-il exactement votre livre?

— J'en ai publié un autrefois que j'appelai les *Méandres*. Il n'y est pas question le moins du monde de la rivière de l'Asie Mineure à laquelle j'ai emprunté ce nom. Il a paru six éditions des *Méandres*.

[illegible] n'y

[illegible] par

[illegible] son livre

[illegible] obligation

[illegible] mais

[illegible] est une

[illegible] de mettre

[illegible] s'y rat-

[illegible] reproche

[illegible] pas: en-

[illegible] croire que

[illegible] toute mo-

[illegible] être très-

[illegible] chacun des

[illegible] Mèdes et des

[illegible] entre Terpsi-

[illegible] Transportez

[illegible] écrive l'his-

[illegible]

— Mais y a-t-il une folle dans votre livre? Laissons Hérodote.

— Avez-vous lu le père Malebranche?

— Y a-t-il une folle dans votre livre?

— Malebranche, dans une intention peu bienveillante, appelle la faculté mentale qui produit les œuvres d'art, c'est-à-dire la plus haute et la plus délicate expression du jugement et du goût; il appelle enfin l'imagination la *folle du logis*. C'est lui qui a ainsi baptisé l'imagination.

— En sorte que votre livre serait, non l'histoire d'une folle, mais le livre d'un fou?

— Lisez.

LÉON GOZLAN.

— C'est-à-dire que, dans la *Folle du logis*, il n'y a pas la moindre folle, n'est-ce pas?

— Savez-vous ce que les Anglais entendent par les diables bleus, *blue devils*?

— Des rêveries bizarres.

— Eh bien, un écrivain qui intitulerait son livre les *Diables bleus* serait-il pour cela dans l'obligation de faire l'histoire de la famille si respectable, mais si peu azurée des démons?

— Je ne le pense pas. Mais, tenez, c'est une fausse originalité, et toute moderne, celle de mettre un livre sous la protection d'un titre qui ne s'y rattache pas.

— D'abord mon livre ne prendra pas ce reproche pour lui, parce que son écriteau ne ment pas; ensuite, c'est un tort assez peu érudit de croire que cette originalité, vraie ou fausse, soit toute moderne. Hérodote, qui commence à ne plus être très-moderne, a donné le nom d'une muse à chacun des livres de son histoire des Perses, des Mèdes et des Égyptiens. Quel rapport voyez-vous entre Terpsichore et Artaxerce, roi des Perses? Transportez Hérodote à notre époque, et faites qu'il écrive l'histoire de France; il l'intitulerait *Taglioni*.

— Mais y a-t-il une folle dans votre livre? Laissons Hérodote.

— Avez-vous lu le père Malebranche?

— Y a-t-il une folle dans votre livre?

— Malebranche, dans une intention peu bienveillante, appelle la faculté mentale qui produit les œuvres d'art, c'est-à-dire la plus haute et la plus délicate expression du jugement et du goût; il appelle enfin l'imagination la *folle du logis*. C'est lui qui a ainsi baptisé l'imagination.

— En sorte que votre livre serait, non l'histoire d'une folle, mais le livre d'un fou?

— Lisez.

LÉON GOZLAN.

LA

FOLLE DU LOGIS

UNE VENGEANCE EN MINIATURE

A vingt ans, Boucher, le fameux peintre des petits amours, des nœuds de roses et des nids de colombes, n'était pas encore l'artiste original et célèbre qui a rempli le dix-huitième siècle de l'encens de ses succès et de la vapeur de ses pastels gracieux, trop gracieux dans l'opinion des moralistes même les moins sévères. Comme Watteau, comme Lancret, ses deux illustres prédécesseurs, il était alors obligé, pour vivre et fort mal vivre, de peindre sans relâche des paravents, des bois de clavecin, des panneaux de voitures, et surtout beaucoup de dessus de portes. C'était pour lui une bonne fortune quand on l'appelait dans quelque riche château, où, suffisamment nourri, à peu près blanchi et à demi chauffé, il était chargé de repré-

senter, perché au haut d'une échelle, d'innombrables *Quatre Saisons*, des centaines de *Trois Grâces* et une foule d'*Age d'or* et *d'argent*. Qu'il était loin de penser, à cette époque de lutte corps à corps avec la misère, que ces toiles et ces panneaux seraient recherchés un jour avec avidité par les amateurs et payés comme autant de chefs-d'œuvre! Mais quel artiste, quel poëte a jamais été dans le secret de l'avenir? Salutaire ignorance! car, peut-être, ni le poëte ni le peintre ne travailleraient s'ils étaient sûrs de leur avenir, et, dans ce cas, l'avenir n'arriverait jamais pour eux. Ne dérangeons donc pas un ordre que nous n'avons pas fait. Laissons à la vague l'écume, à la tempête le bruit, au poëte la souffrance. Rappelons-nous souvent la réponse bizarre, mais bien sensée, que Pétrarque, le grand poëte italien, fit un jour au pape, qui lui disait affectueusement : « Signor Pétrarque, voilà Laure devenue veuve, Laure que vous avez tant aimée, Laure pour qui, depuis plus de vingt ans, vous avez tant soupiré et écrit tant de beaux vers! Voulez-vous, cher et grand poëte, que j'intervienne pour vous la faire épouser? — Gardez-vous-en bien! s'écria le poëte : si vous saviez combien je veux soupirer encore pour elle des sonnets! »

Le jeune Boucher, — qu'on se garde bien de le croire, — n'était pas tout à fait aussi poétique que Pétrarque; s'il éprouvait profondément les ennuis attachés à la pauvreté, il était loin de l'aimer. Il la subissait en silence, souffrant le joug de plomb qu'il portait, mais ne demandant pas qu'il fût plus lourd. Il l'était déjà assez pour son âge, qui se décourage si vite, et pour son caractère, éperdument amoureux de la liberté, du plaisir, en attendant d'être sans mesure l'ami de la licence, ainsi que l'attestent non-seulement ses tableaux grands et petits, mais tous les mémoires contemporains. Longtemps esclave des volontés fastidieuses des grands seigneurs qui employaient son pinceau à l'ornement de leurs palais, il devait un

jour, quand la richesse viendrait le visiter, posséder, lui aussi, maison des champs, bâtie sur le moelleux versant de la colline; parcs dessinés par les successeurs de le Nôtre; eaux vives et eaux dormantes sous les roseaux; habitation de prince, distribuée à ravir les yeux, meublée avec luxe et délicatesse; salons tendus de tapisseries des Gobelins, boudoirs de soie bleue et rose; et donner, lui aussi, à son tour, dans ses propriétés, des soupers qui vont de service en service du soir au matin, des bals sous les marronniers, des illuminations à faire pâlir les étoiles, des fêtes à attirer chez lui toute cette noblesse dont il avait été d'abord le serviteur très-humble et le commensal très-nécessiteux. Mais ces jours de splendeur étaient encore perdus au fond vaporeux et fort indistinct de la perspective de son avenir, quand il épuisait les premiers trésors de sa jeune imagination à décorer le château de madame la vicomtesse Duvernoy, placé aux bords de la Seine, ces bords qui n'étaient pas aussi fleuris pour lui que pour les moutons de madame Deshoulières.

Les caprices de cette hautaine madame Duvernoy ne cessaient de tourmenter le malheureux artiste Boucher, qu'elle avait fait venir de Paris pour peindre, embellir, orner, décorer de haut en bas son vieux château de la Folie-Duvernoy. Pour cent francs par mois, il avait accepté de couvrir de ses douces et riantes compositions les nombreuses pièces du château; il devait peupler les corridors de figures mythologiques; la salle à manger de sujets de chasse, de bécassines entrelacées avec des poules d'eau au plumage tendre, de cerfs et de biches, de gibecières et de fusils; puis entourer le salon de panneaux tour à tour sévères ou légers, offrant, les uns des instruments de musique, les autres des Muses inspirées, les autres encore des emblèmes tirés de la culture des beaux-arts. Toujours pour cent francs par mois, il était obligé de compléter cette vaste série d'ouvrages par la décoration

d'une salle de bain dans le style oriental, et enfin par celle d'une chambre à coucher et de plusieurs boudoirs. Il y avait là, on en conviendra, de quoi esquisser, composer et peindre des jours, des mois, des années, tâche laborieuse, immense, écrasante, que n'adoucissaient pas pour lui les bons procédés de madame Amaranthe Duvernoy.

La fière vicomtesse, qui n'avait que l'orgueil des arts, traitait les artistes comme elle ne traitait pas ses valets de pied, ses paysans et sa basse domesticité. Pour elle, un peintre représentait un ouvrier en couleur, rien de plus; elle payait Boucher pour lui faire des hameaux, des paysages, des moulins, des barques, comme elle payait son cordonnier pour lui faire des souliers, et son coiffeur pour lui faire des boucles et lui poser des mouches. Aucune différence à ses yeux. Boucher mangeait à l'office avec la femme de chambre et couchait sous les combles. Et, si de loin en loin madame la vicomtesse daignait descendre à examiner les travaux du jeune artiste perché sur son échelle de douleur, c'était pour l'humilier et le froisser par des critiques qui le laissaient pendant plusieurs jours dans le plus sombre découragement. C'est dans ces termes ou à peu près qu'elle lui parlait, et qu'elle lui parla en effet un jour où elle eut la bonté d'aller voir les peintures qu'il composait pour elle.

— Dites donc, jeune homme, qu'est-ce que vous avez prétendu faire là?

Et le bout de son ombrelle chinoise se promenait sur la peinture encore fraîche qu'elle désignait de cette façon si courtoise et si bienveillante.

Et Boucher répondit :

— Madame la vicomtesse, c'est une colombe qui porte un message à son cou.

— Ça, une colombe?

— Oui, madame.

— Vous voulez rire! C'est un vrai canard sauvage.

La rougeur couvrit le visage de l'artiste.

— C'est que je n'aurai pas réussi, mais j'ai cru représenter une colombe.

— Allons donc! jamais pareil oiseau n'a été une colombe! Vous me retoucherez cela, entendez-vous?

— Oui, madame.

— Et qu'avez-vous prétendu faire ici?

— Un moulin.

— Une grosse mouche, vous voulez dire?

— Pardon, madame la vicomtesse, c'est bien un moulin...

— Auriez-vous l'intention de vous moquer de moi?

— Je vous jure, madame, que mon intention...

— Dans quel pays, je vous prie, existe-t-il des moulins qui ont tant d'ailes?... Comptez : une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit ailes...

Et la vicomtesse de rire des huit ailes du moulin.

— Permettez-moi de vous faire observer, madame, que mon moulin n'a réellement que quatre ailes; vous en comptez huit, parce qu'il vous plaît en ce moment de confondre avec ces quatre ailes leurs quatre ombres portées.

— Ombres portées!... ombres portées!... tant qu'il vous plaira, mais je n'admets pas, je n'admettrai jamais qu'un moulin ait huit ailes...

— Encore une fois, madame...

— Supprimez-moi tout de suite ces quatre ailes.

— Mais, madame, si je les supprime, le moulin ne sera plus en perspective...

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Il tombera sur le premier plan...

— Je m'en moque bien! Vous le relèverez, s'il tombe.

— Il ne ressemblera plus à un moulin.

— Ah! c'est trop fort!... Parce qu'un moulin n'aura pas huit ailes, il ne sera plus un moulin... Vous dérai-

sonnez... Où avez-vous appris? où avez-vous étudié?

— Je ne dis pas absolument, madame...

— Je vous dis, moi, d'effacer au plus vite ces quatre ailes... Qui vous en demande tant que cela, monsieur?...

Et Boucher, en soupirant, effaça les ombres portées des quatre ailes du petit moulin, et alors la vicomtesse, satisfaite, de s'écrier :

— A la bonne heure! voilà un moulin, un véritable moulin... Ombres portées! ombres portées!... Si je vous eusse laissé faire... Ces peintres n'entendent rien... absolument rien...

La vicomtesse s'interrompit pour s'écrier encore :

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Boucher voulut savoir...

— Ce cri... Qu'avez-vous encore aperçu, madame, dans cette peinture?

— Ce que j'ai aperçu!... Qu'est-ce donc, bon Dieu! que cet homme-là debout près de votre moulin?

— C'est un berger; j'ai voulu animer la scène, et, dans ce but...

— Vous dites que c'est là un berger?

— Oui, madame la vicomtesse... un berger qui joue de la flûte.

— Il ne s'agit pas de ce qu'il joue. Obligez-moi seulement de me dire si les bergers n'ont qu'une jambe. Autrefois, je ne dis pas; mais maintenant...

— Comment, madame?...

— Je vous demande si, d'après vous, les bergers n'ont qu'une seule jambe. Voyez! votre berger n'a qu'une jambe...

— C'est que l'une cache l'autre. Voilà pourquoi...

— Autre moquerie!... Nous avons tous deux jambes... moi, vous, tout le monde... les bergers comme les rois...

— Sans doute, madame; mais j'aurai l'honneur de vous répéter. .

— Eh bien, alors, pourquoi...

— Mais les lois de la perspective veulent...

— Allons donc! tantôt votre stupide perspective donnait huit ailes à un seul moulin, et maintenant voilà qu'elle ne donne qu'une seule et unique jambe à un berger. Ajoutez bien vite cette jambe qui manque à votre infirme et ridicule berger.

Boucher n'y tint plus. Il répondit, étouffé par l'ignorance de la vicomtesse :

— Jamais, madame... Mon respect pour mon art...

La vicomtesse riposta :

— Comment, jamais!... Commencez par me respecter avant de respecter votre art... votre perspective... Je vous dis, monsieur, de faire sans plus tarder ni plus raisonner une seconde jambe à ce berger, ou bien... Choisissez!

Boucher se tut et baissa la tête.

C'était un congé que la vicomtesse Duvernoy offrait au peintre s'il se refusait davantage à la monstrueuse ânerie qu'elle lui proposait. Le désespoir lui conseilla ceci :

— Madame la vicomtesse...

— Eh bien, que voulez-vous? parlez!

— Avant de me rendre à vos ordres, qui sont, sans doute, plus sensés qu'ils ne me le paraissent, voudriez-vous qu'un tiers décidât entre nous?...

Aussitôt la fière vicomtesse sonna.

— Soyez satisfait, monsieur. Vous allez sur-le-champ être confondu, et votre confusion sera double, triple, car je veux que ce soit ma femme de chambre elle-même qui vous condamne. Une femme de chambre! Sarrasine va venir.

Sarrasine était une de ces filles de fermier que les grandes dames de la noblesse de campagne prenaient autrefois à leur service, pour en faire soit leurs coiffeuses, soit leurs couturières, soit leurs femmes de chambre, selon

l'aptitude qu'elles leur reconnaissaient. C'est là l'origine, à peu près générale, de toutes ces Marton, Lisette, Nérine, qui tiennent tant de place dans les charmantes comédies de Lesage, de Marivaux et de Dancourt. De bonne heure, presque en naissant, elles prenaient les grandes manières de leurs maîtresses en les écoutant parler et en les voyant agir. Quelques-unes allaient passer l'hiver à Paris à la suite de leur maison, et celles-là finissaient par se marier à des coiffeurs ou à des valets de chambre de la grande ville; quelques autres, comme Sarrasine, restaient toujours à la campagne avec leurs maîtresses. C'étaient les moins délurées de leurs classes, c'étaient aussi, sous certains rapports, les moins bien partagées. Elles ne participaient à aucun des plaisirs attachés au service des grandes maisons nobiliaires de Paris. Peu d'étrennes, peu de cadeaux, peu de belles toilettes de madame à porter, quand madame avait à peine cessé de les porter. Ajoutez de très-petits gages, auxquels il fallait ajouter souvent de mauvais traitements. Tel était le sort de la plupart des femmes de chambre campagnardes, ce qui peut aisément se constater par la lecture d'une foule de comédies de mœurs dont la scène se passe dans des châteaux de province. Tel était était le sort de Sarrasine, jeune et jolie fille d'un des fermiers de madame la vicomtesse Duvernoy.

Ce sort était des moins brillants, si l'on a retenu quelques-uns des traits que nous avons esquissés du fort mauvais caractère de la vicomtesse, la maîtresse très-amère, très-superbe, très-fantasque et très-quinteuse de Sarrasine. Il n'est pas de paroles aigres, désagréables, dont elle ne lapidât sa femme de chambre pour la moindre faute commise, pour la plus légère maladresse. Si une mouche était trop près de l'œil auguste de la vicomtesse, ou trop loin de sa bouche, elle accablait de reproches la pauvre petite Sarrasine, qui était pourtant adroite comme une

fée et jolie comme une des plus pimpantes bergères de Watteau : cheveux cendrés, mignonne figure, rose et blonde, rêveuse et chiffonnée, faite de grâce et de malice, sculptée par les mains spirituelles du dix-huitième siècle, qui n'a pas légué son moule au siècle suivant. Il est, du reste, à remarquer que chaque époque fortement caractérisée a pareillement ses physionomies bien caractérisées qui lui sont propres. Cherchez sous le frêle Louis XV les graves physionomies du règne de Louis XIV, vous ne les rencontrerez pas plus que vous ne trouverez, sous le règne de Louis XIV, les figures longues, mélancoliques et castillanes du temps de Louis XIII. Sans doute, le costume est pour beaucoup dans ces notables différences, mais il n'est pas tout.

Sarrasine, qui connaissait l'impatience de sa dame, était bien vite accourue au coup de sonnette de madame la vicomtesse. Mais, à peine fut-elle dans la pièce où on l'appelait pour donner son opinion, pièce qu'elle n'avait pas encore vue depuis que les peintres s'occupaient de la décorer, qu'elle poussa un cri, mais un cri fort différent, comme impression, de celui qu'avait poussé sa rogue maîtresse il y avait quelques minutes.

— Ah! mon Dieu! madame!...

— Que vous prend-il donc, Sarrasine, pour crier ainsi?

— Je m'extasie, madame.

— Et qu'avez-vous pour oser vous extasier ainsi devant moi?

— Ah! madame, les beaux petits moutons! ah! madame, les belles petites chaumières vertes!... Et ce ruisseau!... et cette rivière là-bas! là-bas!... Ah! monsieur le peintre, que vous avez de talent! que vous avez de l'esprit! que vous avez du goût!

On pouvait mesurer le dépit infernal éprouvé par la vicomtesse à la joie difficilement contenue de Boucher, l'un et l'autre témoins de la satisfaction naïve de Sarrasine,

qui continua de cette manière admirative et passionnée :

— Oh! mais regardez, madame, cette jolie colombe!... Est-elle bien faite! Elle vole! elle est vivante!

— Vous trouvez donc, vous aussi, que c'est là une colombe!...

— Qui donc ne le trouve pas, madame?

— Moi, mademoiselle la sotte!

— Ah! c'est différent! Quel animal voulez-vous alors que cela soit, madame?

— Impertinente! murmura entre ses dents la vicomtesse indignée de ces intarissables éloges prodigués par Sarrasine aux ouvrages de Boucher et particulièrement à certaines parties condamnées par elle.

Cependant les beaux compliments de la jolie femme de chambre s'arrêtèrent tout à coup.

D'un ton de regret, elle reprit ainsi :

— Ah! quel dommage! oh! non... vous vous êtes trompé, monsieur Boucher, dit-elle... ou je me tromperais bien moi-même...

— Ah! vous voyez! interrompit la vicomtesse en jetant un coup d'œil triomphal sur Boucher et en le ramenant sur Sarrasine avec cette question :

— Ce berger vous choque horriblement, n'est-ce pas, Sarrasine?

— Quel berger, madame?

— Eh bien, ce berger qui est dans ce paysage que vous avez sous les yeux?

— Ce n'est pas le berger, madame, qui m'occupe... c'est le petit moulin... Pourquoi va-t-il se laisser tomber dans la rivière?

Boucher se tourna vivement vers le mur pour ne pas laisser voir son visage radieux de bonheur et de vengeance.

— Vous dites, demanda furieuse la vicomtesse, que ce moulin...

— Ne tient pas du tout sur sa base... il penche, il incline, il va tomber. Très-certainement M. Boucher pourrait... doit... il me semble... trouver le moyen de le mettre d'aplomb... je ne sais pas, moi... mais vous, qui êtes peintre...

Boucher, qui, depuis le commencement de cette visite de madame Duvernoy, avait toujours eu sa palette d'une main et son pinceau de l'autre, fit rapidement revivre les quatre ombres portées qu'il avait effacées, et, à l'instant même, le moulin se releva, prit du relief, de la vérité : aussi Sarrasine, battant des mains, s'écriait :

— Et voilà! voilà ce que je demandais!... à la bonne heure! c'est là un vrai moulin comme les moulins de mon père... le vent, Dieu merci! ne le renversera plus...

Puis, se retournant vers sa maîtresse, dont elle ne soupçonnait pas les bouillonnements intérieurs pendant qu'elle se livrait à cette félicité orgueilleuse d'avoir trop raison, ce qui porte presque toujours malheur, elle lui dit :

— Madame m'a sonné... Que désire madame?

— Madame désire, lui répondit une voix de tonnerre, qui fit fuir la femme de chambre comme si elle eût été engouffrée par une tempête, et faillit faire tomber Boucher du haut de l'échelle, madame désire que vous alliez au diable, petite sotte! impertinente fille!

Se tournant ensuite vers Boucher, qui aurait voulu être en ce moment où la vicomtesse envoyait la femme de chambre, elle lui dit :

— Passez ce soir, après dîner, dans mon boudoir : j'ai à vous parler; n'y manquez pas! Adieu, monsieur.

Cet ouragan sortit ensuite, laissant tout contrit le pauvre Boucher, qui se fit, quand il fut seul, ce raisonnement fort simple : « Puisque madame Duvernoy, qui n'est pas contente de mon travail, veut me parler, c'est évidemment pour arrêter mon compte et me renvoyer. A la garde de Dieu! ajouta-t-il, bonne fortune aux bons courages. »

Ensuite, en jetant un regard mélancolique sur les peintures qu'il allait laisser inachevées, il dit : « Adieu, moutons aux soies d'argent bouclées; adieu, mes buissons de roses de mai que j'aurais eu tant de plaisir à caresser du bout de mon pinceau; adieu, petits ruisseaux comme il n'en coule que dans les pays idéals où ils sont de lait; adieu, ciels veloutés comme on n'en a jamais vu, mais comme on voudrait toujours en voir; adieu, coins mystérieux des bois touffus où l'on voit s'avancer une blanche patte de biche; adieu, forêts coquettes qui se meuvent sous une tempête d'éventails, mais par des éventails agités par de toutes petites mains de sylphes; adieu, lointains tendres et violets, horizons bleus et nuancés comme une gorge de ramier; adieu, nature plus belle que la nature, car je t'ai soigneusement choisie, je t'ai faite des plus doux rayonnements de la lumière, des plus charmants caprices de la nuit, des plus jolies choses du monde; adieu, je ne vous verrai plus et vous ne me verrez plus, moi, qui vous ai créés. Je vous pleurerai!... mais, dites, ne vaut-il pas mieux nous quitter? ne vaut-il pas mieux souffrir que se déshonorer à faire des moulins sans ombre portée et des bergers?... » La douleur étouffa la voix émue de l'artiste prédestiné. Il mit sa tête brûlante entre ses deux mains, et attendit, dans cette attitude, l'heure d'aller recevoir solennellement son congé de la bouche si gracieuse de madame la vicomtesse Duvernoy.

Entre le moment où le peintre Boucher avait adressé de si touchants adieux à ses moulins amarantes et à ses moutons chéris, et celui où il était convenu qu'il se présenterait chez la terrible vicomtesse, cette implacable ennemie de la perspective et de la projection d'ombre, il dut se passer un grave événement au château de la *Folie-Duvernoy*. Les membres de la famille se groupaient et se parlaient bas dans les coins des appartements; on allait et venait avec des airs de mystère; le nom de la vicomtesse flottait

au-dessus de toutes ces rumeurs. Qu'était-ce donc? S'informer auprès des domestiques était inutile : les domestiques n'attendent jamais qu'on leur demande ce qu'ils savent pour le dire et le répandre à plaisir; ils le disent assez sans cela. Leur indiscrétion n'a besoin ni d'encouragement ni de violence. Après tout, que pouvait faire au seul personnage auquel nous nous intéressons ici, au jeune artiste si maltraité dans ce château, ce qui avait lieu d'heureux ou de malheureux au château? Que lui importait de savoir s'il laissait derrière la grille, en la fermant sur lui, une douleur ou une joie? En vérité, il eût fallu avoir de la bonté de reste pour se préoccuper, même faiblement, du sort de madame la vicomtesse Duvernoy en la quittant pour toujours et avec bonheur.

Quand le jeune peintre eut fait ses malles, ce qui, on le suppose, ne fut pas très-long; quand il eut réuni et mis en ordre, ce qui était bien plus précieux pour lui que ses habits et son linge, tous ses dessins, toutes ses esquisses, toutes ses études, l'heure étant enfin sonnée de son rendez-vous, il se fit annoncer chez madame la vicomtesse.

A peine avait-il mis les pieds sur le tapis du salon où l'attendait madame Duvernoy, qu'il fut frappé de la singulière différence qu'il trouva entre l'expression qu'elle mit à le recevoir et celle qu'elle avait eue tantôt en lui laissant pressentir son congé.

D'un geste gracieux et amical, elle l'invita à s'approcher d'elle.

— Asseyez-vous dans ce fauteuil, monsieur Boucher.

L'artiste croyait avoir mal entendu; il balbutia :

— Madame, un siége suffirait...

Sourire plus bienveillant encore de la vicomtesse.

— Non, je vous en prie, monsieur Boucher.

La vicomtesse polie! le ciel allait donc s'écrouler? La châtelaine de la Folie-Duvernoy était devenue polie! Quel changement! quelle révolution!

Elle continua ainsi :

— Tantôt vous avez dû me trouver bien... bien... Comment dirais-je?...

— Bien vive peut-être, madame.

— Mieux que cela! mieux que cela! Bien emportée.

— Oh! madame...

— C'est le mot : emportée. Que voulez-vous? on n'est pas toujours bien disposée... on se laisse entraîner par l'erreur d'une opinion fausse, injuste.

— Je n'ai pas dit, madame...

— Moi, je le dis! J'ai été injuste avec vous. Tenez, monsieur Boucher, oublions cette scène.

Décidément le ciel s'écroulait.

— Elle est tout oubliée, madame; et je vous jure, si cela peut vous être agréable, que je quitte ce château sans rancune, que je m'en vais d'ici...

La vicomtesse interrompit vivement Boucher.

— Comment, me quitter!... comment, vous en aller!... Mais vous ne vous en allez pas, vous restez ici, vous y resterez toujours... du moins tant qu'il vous plaira d'y demeurer.

« Si ce n'est pas un rêve, pensa Boucher, qu'est-ce donc? »

— En vérité, madame, vos paroles... murmura-t-il.

— Sont l'expression parfaite de mon estime pour vous, estime fondée, sincère... Que vos moutons, ajouta-t-elle en riant, — elle riait quelquefois, — que vos petits moutons me le pardonnent, mais je leur adresse mes profondes excuses, sans oublier la perspective et les ombres portées, auxquelles je rends pareillement la réparation qui leur est due.

— C'est trop de bonté, madame, et je ne sais vraiment...

Boucher ne mentait pas : il ne savait vraiment ce qui se passait dans l'esprit de la vicomtesse.

— Mais, encore une fois, reprit la vicomtesse métamorphosée, laissons cela, et parlons d'autre chose.

— Madame...

— Monsieur Boucher, vous traitez aussi le portrait?

— Oui, madame : c'est un genre dans lequel mon goût m'entraîne, et dans lequel j'ai l'espoir de me distinguer un jour.

La vicomtesse, d'un ton familier jusqu'à la bonté :

— Je désirerais avoir un portrait fait par vous d'une personne...

La vicomtesse s'arrêta.

— Qui vous est chère, madame?

— Très-chère! Je désirerais que vous fissiez mon portrait.

— Mon zèle est tout à votre service, madame.

— Je n'ai pas compté que sur votre zèle : j'attends de votre talent si original, si fin, un portrait de moi, une miniature gracieuse, parfaite, comme vous seul, je crois, pouvez la peindre.

— J'emploierai tous mes efforts, madame, à vous satisfaire; et, si mon inexpérience ne me trahit pas...

— La modestie et le talent! mais c'est presque du génie...

— Non, madame, chez moi, c'est la vérité... J'ai peur de ne pas satisfaire...

— Vous réussirez, j'en suis sûre.

Le peintre remercia d'un sourire, puis il dit :

— Quand madame veut-elle que nous commencions cette étude?

— Demain, pour continuer sans interruption...

— Je serai demain aux ordres de madame.

— C'est très-bien! Sous les traits de quelle déesse mythologique pensez-vous qu'il me serait plus avantageux d'être représentée?

La question, on le remarquera, n'était pas, au dix-hui-

tième siècle, de la moindre extravagance. Les délicieuses miniatures du temps l'attestent : il est peu de portraits de femmes qui ne se présentent dans le costume et avec les attributs de quelque divinité de la Fable. Que de Vénus, que de nymphes, que de naïades, que d'Hébé, que de Minerve n'a pas fournies l'Almanach de la cour!

La vicomtesse reprit sa question.

— Si vous me représentiez en Psyché?

— C'est bien diaphane de costume... Après tout, si madame le désire...

— En Daphné? Qu'en pensez-vous?

— Daphné est toujours représentée fuyant Apollon. Peut-être le calme d'un portrait souffrirait du choix un peu mobile de cette figure mythologique?... Cependant, si madame la vicomtesse...

— En Diane chasseresse? Cela vous paraît-il mieux?

Boucher répondit :

— Je préférerais. Mais, si madame voulait écouter mon opinion...

— Je vous en prie...

— Vous êtes jeune, madame, vous êtes belle, — Boucher, quoique peintre, ne flattait pas son modèle en ce moment, — vos cheveux sont d'un noir superbe : pourquoi ne pas vous faire représenter sous votre costume moderne, qui vous va si bien?...

— Est-il assez poétique?...

— Oui, madame; d'ailleurs l'art relève tout ce qu'il touche... Watteau, mon illustre maître, a fait des miniatures qui sont des chefs-d'œuvre sans toujours recourir à la mythologie...

— Je vous laisse libre, monsieur Boucher, de me représenter comme il vous plaira, pourvu que vous ne me fassiez pas trop laide.

— Cela est impossible, madame.

En rougissant, la vicomtesse releva ainsi le compliment du jeune artiste :

— C'est que, je dois vous le dire, monsieur, ce portrait est destiné à avoir une grande influence dans une importante affaire... dans la plus importante affaire de ma vie... vous comprenez alors le prix que j'attache à cette miniature...

— Madame, la confiance que vous me montrez ne sera pas trompée... je l'espère... tous mes soins tendront à ne pas rester au-dessous d'une tâche dont je sens la portée et la gravité.

La vicomtesse offrit ensuite sa main au peintre des colombes attachées avec des nœuds de roses, et celui-ci y posa respectueusement les lèvres.

— Je vous attendrai donc, vous, vos pinceaux et vos couleurs, demain à midi dans mon boudoir.

Boucher s'inclina.

— N'est-ce pas, c'est convenu, monsieur Boucher ?

Boucher s'inclina une seconde fois et sortit.

Il ne lui fut pas facile d'expliquer la conduite de madame Duvernoy, quand, une fois seul, il revint par la réflexion sur ce qu'il sortait d'entendre. Cet accès de courtoisie de la part de la vicomtesse, qui l'avait si peu habitué aux politesses, ce charmant accueil, ce désir qu'il restât au château lorsqu'il pensait en être odieusement chassé, ce portrait, qui était visiblement la cause de tous ces changements, donnèrent à rêver à Boucher... Quoi qu'il en fût, il ne partit pas ; il rentra dans sa chambre et rouvrit sa malle pour en sortir ses crayons, ses couleurs et ses pinceaux, armes sous lesquelles il se présenterait, le lendemain, à midi, chez madame Duvernoy.

Fidèle au rendez-vous que lui avait assigné la vicomtesse, Boucher, le lendemain, à midi, se montra chez elle avec son petit chevalet, sa plaque d'ivoire et sa boîte à couleurs. Le boudoir avait été disposé pour que

la séance donnât les plus beaux résultats. Adroitement ménagé, le jour venait d'en haut et traversait l'obstacle tendre et transparent d'un double rideau blanc et rose avant d'éclairer le visage du modèle. Sarrasine, l'habile femme de chambre, avait employé tous ses soins à relever, par une toilette extraordinaire, la beauté de sa maîtresse. Elle l'avait coiffée, poudrée, habillée, épinglée et parée comme pour une noce.

Engoué lui-même des rubans, des soieries et des fleurs, Boucher approuva d'abord cet excès de parure, fort près de l'exagération et par conséquent du mauvais goût; mais il eut pourtant le bon sens de se dire que la vicomtesse, déjà fort jolie par elle-même, n'aurait pas dû aller ainsi du premier coup jusqu'aux dernières limites de cette parure excessive Gardant toutefois ses remarques critiques pour lui, il la pria de s'asseoir dans un fauteuil qu'il lui fit choisir et qu'il poussa ensuite à quelque distance de la croisée. Quand elle fut assise, Boucher alla tirer les rideaux sur eux-mêmes, afin que la lumière, qui tombait trop en plein, fût répandue avec une intelligente économie sur les vêtements et sur les chairs. Ce premier travail de l'artiste qui a su le mieux, après Rembrandt, faire jouer un rôle actif et mystérieux à la lumière, parut déplaire à la vicomtesse, qui lui demanda aussitôt :

— Pourquoi cachez-vous ainsi la lumière? Vous voulez donc me représenter au fond d'une cave?

— Non, madame, c'est pour obtenir, par le jeu et l'association de la lumière et des ombres, des effets d'opposition qui ont une grande valeur en peinture, surtout dans la peinture de portraits.

— Je ne dis pas le contraire, mais je ne veux pas avoir fait une riche et belle toilette pour qu'on ne la voie pas.

— On la verra, madame, on la verra, votre toilette, malgré ces ménagements de lumière qui vous inquiètent.

— On ne la verra pas si vous n'écartez pas les rideaux, Sarrasine !

— Madame? que veut madame?

— Tirez ces rideaux; tirez-les bien des deux côtés.

Sarrasine obéit; le soleil frappa alors en plein le visage de la vicomtesse, qui fut aussitôt, et à son vif plaisir, inondée de clarté, comme un mur exposé au soleil à midi.

— A la bonne heure! s'écria-t-elle. On me voit tout entière maintenant! Ma belle toilette ne sera pas perdue! on voit toutes mes dentelles et tous mes rubans!

— C'est affreux comme monotonie de ton, pensa tristement Boucher; mais il dissimula son désappointement, ne voulant pas recommencer la scène de la veille, ni perdre à son début le retour inespéré de la faveur dont il jouissait auprès de la vicomtesse.

Le crayon avait à peine indiqué sur l'ivoire les traits principaux du visage, que madame Duvernoy se leva brusquement pour aller voir comment elle était. Elle hocha la tête et fit une moue qui n'avait rien de bienveillant, après avoir donné un coup d'œil à ce qui n'était pas même encore une ébauche.

— Comment! c'est moi, ce fouillis de lignes, de points, de taches! Oh! mais c'est abominable à voir!

— Ce n'est pas encore vous, madame, mais ce sera vous dans une autre séance. Nous consacrerons celle-ci à dessiner votre portrait, les autres seront employées à le peindre.

— Je ne comprends pas, en vérité, qu'on vous rende d'abord si laid...

— Il est impossible, madame, d'éviter cette transition...

— Si quelqu'un voyait cette horrible figure... Sarrasine, ne laissez entrer personne.

Pour calmer la mauvaise humeur de la vicomtesse,

Boucher se hâta de couvrir l'ivoire de quelques fortes teintes qui donnèrent aussitôt une expression violente à son ébauche; cette facile complaisance lui valut les félicitations immédiates de son modèle, qui sans cela aurait infailliblement perdu patience et renoncé à poser plus longtemps.

— Voilà ce que je demandais! Je savais bien que je n'étais pas si pâle que vous m'aviez faite d'abord.

— Mais, madame, je n'avais pas encore commencé à vous peindre... C'était l'ivoire qui prêtait cette teinte blafarde...

— N'importe! n'importe! ne retombez plus dans cette manière de peindre qui m'effraye. Ah! s'interrompit-elle, mais je m'aperçois que je n'ai pas de collier.

— Les lignes de votre cou sont assez belles, madame, pour que vous vous passiez de collier, si vous n'y tenez pas absolument...

— C'est que j'y tiens absolument. Mon collier de topazes m'a coûté mille écus, et je n'ai pas déjà tant d'occasions de le montrer. Sarrasine, donnez-moi mon collier de topazes.

Sarrasine prit dans un écrin le collier que souhaitait la vicomtesse et vint le lui passer autour du cou.

— Ah! mon Dieu! à quoi ont donc touché vos mains, Sarrasine?

— Peut-être à la peinture, en passant près de cette boîte à couleurs de M. Boucher.

— Dieu! quelle odeur d'huile rance! allez vous laver les mains; vous me soulevez le cœur. Allez!

Sarrasine confuse s'éloigna.

— Voilà une idée! voilà une prévention! pensa Boucher. Mes couleurs sont à l'eau et à la gomme : comment pourraient-elles sentir l'huile?

Et la vicomtesse reprit en respirant un flacon d'éther :

— Comment! monsieur Boucher, on n'a pas encore trouvé, dans votre état, moyen de peindre à l'eau de Cologne, à la violette ou à la frangipane?

« C'est pourtant de l'eau pure que j'emploie, » se redit Boucher.

— Non, madame, pas encore, répondit l'artiste, qui avait suivi de l'œil, avec attendrissement, cette pauvre Sarrasine, toute troublée par l'ordre impératif qu'elle venait de recevoir de sa mordante maîtresse. Il se dit encore : « Si chaque chose était à sa place dans ce monde, est-ce que ce n'est pas la servante, plus jolie encore que la maîtresse, mille fois meilleure qu'elle, qui devrait être assise dans le fauteuil, tandis que madame la vicomtesse irait à l'office se laver les mains ou plutôt se les salir? »

Ce furent là les principaux incidents qui marquèrent la première séance prise par la vicomtesse pour faire faire son noble portrait par Boucher, toujours fort intrigué de savoir à qui elle le destinait.

Le même mouvement de la veille continuait à régner à la Folie-Duvernoy; les parents et les intimes seuls semblaient en connaître la cause. Se rattachait-il à cette soudaine envie chez la vicomtesse de faire faire son portrait par Boucher? C'est là ce que nous saurons sans doute plus tard.

Le lendemain, toujours dans la même toilette outrée, la vicomtesse se carra dans son splendide fauteuil devant les yeux attentifs de son jeune peintre. Debout près de sa maîtresse, Sarrasine était encore là, attendant un ordre pour le remplir avec sa gentillesse ordinaire de biche. De temps en temps, Boucher la regardait et se disait qu'il aimerait mieux cent fois avoir à reproduire cette figure naïve et chiffonnée, jolie et sans prétention, que cette grande dame ennuyeusement belle, stupidement parée et follement exigeante. Mais c'est la grande dame qui était riche et qui payait. C'était donc la grande dame qui de-

vait avoir la préférence, l'honneur du portrait et tous les honneurs possibles.

Depuis une heure environ, il promenait mollement ses pinceaux capricieux sur le cou et les épaules du portrait de madame Duvernoy; tout à coup, comme la veille, il est interrompu dans son travail par ce cri de son impitoyable modèle :

— Arrêtez! monsieur Boucher, arrêtez! mais arrêtez!

— Seriez-vous indisposée, madame la vicomtesse?

Sarrasine courait déjà aux flacons.

— Auriez-vous fini de peindre mon collier de topazes? demanda sa maîtresse.

— Il est fini, madame, et je vous assure qu'il est fort bien réussi.

— Quel malheur qu'il soit fini! Mon collier d'émeraudes, j'y pense maintenant, est bien plus beau, puisqu'il m'a coûté trois cents francs de plus. C'est le collier d'émeraudes que vous auriez dû me peindre au cou.

— Il est trop tard maintenant; tous mes effets sont obtenus.

— Eh quoi! vous ne pourriez pas remplacer un collier par l'autre?

— Oh! non, madame, sans tomber dans des retouches malheureuses.

— Quel ennui!... s'écria la vicomtesse. Mais, sortant tout à coup du ton langoureux de la contrariété, elle dit avec une joie superbe : Qu'à cela ne tienne! laissez le collier de topazes puisqu'il est fait, mais, au dessous, placez le collier d'émeraudes.

— Deux colliers, madame! deux colliers!

— C'est bien plus riche! Les deux représentent six mille trois cents livres.

— Mais deux colliers! Songez que votre cou ne paraîtra presque plus.

— Eh bien, allongez-le un peu. C'est convenu, Sarrasine.

— Madame la vicomtesse veut son collier d'émeraudes?

— Sur-le-champ.

— Je crois que madame la vicomtesse ferait bien de suivre les avis de M. Boucher. Il a raison; on ne met ni deux cravates quand on est homme, ni deux colliers quand on est femme. Le collier est la cravate de la femme.

— Vous trouvez cela, vous, mademoiselle Flipotte?

— Oui, madame, je le trouve.

— S'il s'agissait d'un collier de légumes, je vous demanderais votre avis. Donnez-moi ces émeraudes.

Aussitôt qu'elle eut reçu le collier des mains tremblantes de Sarrasine, la vicomtesse le posa à son cou, et, se penchant vers la glace de sa toilette, elle dit.

— Mais c'est fort bien assorti! il n'est rien de tel que d'essayer...

— Après tout, balbutia Boucher, que l'expérience de la vie commençait à rendre un peu plus souple, c'est une mode que vous pourriez faire prendre, madame la vicomtesse; elle est fort originale...

— Pour mon compte, je ne la suivrai pas, murmura Sarrasine, mais pas assez bas pour n'être pas entendue de madame Duvernoy.

La vicomtesse saisit l'imprudente Sarrasine par le bras et lui dit avec un sourire ironique :

— Et pourquoi ne suivriez-vous pas cette mode, mademoiselle Pimbèche?

— Parce que... parce que...

Sarrasine avait une rougeur sur chaque joue, et une larme dans chaque œil.

— Je veux savoir pourquoi, entendez-vous? Répondez!

— Parce que je n'aurai jamais, madame, balbutia-t-elle, six mille trois cents francs à me pendre au cou. Voilà pourquoi.

— Vous êtes heureuse d'avoir répondu ainsi. Taisez-vous maintenant et restez là. Continuez! monsieur Boucher. Fai-

tes ce collier d'émeraudes que je désire voir sous mon collier de topazes.

D'un pinceau résigné, Boucher, en quelques touches fermes, vives et limpides, forma au-dessous du collier de topazes le collier d'émeraudes, et le sacrifice fut consommé. Intérieurement il soupira et se dit : « Jusqu'où la nécessité peut-elle conduire, mon Dieu! un peintre pauvre! » Et il se répondit : « Jusqu'à donner deux colliers de mille écus à un seul portrait. »

— Voyons l'effet produit par mes deux colliers, dit la vicomtesse en quittant sa place pour aller contempler ce chef-d'œuvre de son invention.

— Ah! mais c'est très-beau! c'est miraculeusement beau! s'écria-t-elle; et, dans son enthousiasme, elle ajouta : C'est si beau, que je ne vois pas pourquoi nous nous arrêterions là. Mais non, ne nous arrêtons pas. Je possède encore un troisième collier qui me vient de ma mère, un collier de perles fines qui vaut dix mille francs... pourquoi ne pas l'ajouter aux autres? Qu'en pensez-vous, monsieur Boucher?

Boucher pâlit. Un troisième collier!

— Je pense, madame, répondit Boucher, que, si nous ajoutons un troisième collier, on ne verra plus votre cou.

— Eh bien, allongez-le encore; c'est votre affaire.

— C'est impossible, madame; vous auriez le cou d'une autruche.

— Je veux essayer encore, puisqu'un premier essai nous a réussi.

La vicomtesse appelait cela réussir.

Cette fois, Sarrasine, au lieu d'attendre les ordres de sa maîtresse, alla chercher d'elle-même dans un écrin le collier de perles fines et le présenta à sa maîtresse, qui en surchargea à l'instant même son cou.

Nouvel examen devant la glace de sa toilette.

— Mais c'est étourdissant! s'écria-t-elle après s'être ad-

mirée pendant quelques minutes. Vous avez tort, monsieur Boucher : ces trois colliers me prêtent une physionomie... Je ressemble...

— A la pagode chinoise du salon, ne put s'empêcher de dire l'indiscrète servante; celle qui remue la tête.

— Et qui remue les mains, dit à son tour la vicomtesse en appliquant des soufflets à Sarrasine.

De rose qu'elle était, Sarrasine devint rouge vif comme une pomme d'api mouillée par la rosée; la rosée, c'étaient les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

« Qu'elle est intéressante et gracieuse ainsi! » pensa Boucher, dont l'esprit fut à l'instant même traversé par une de ces pensées ingénieuses qui demandent une prompte exécution. On verra plus tard si Boucher l'exécuta.

— Il me semble, lui dit la vicomtesse, que vous ne travaillez pas à mon portrait.

— Pardon, madame, répondit Boucher, qui parut dissimuler et cacher le mouvement saisi par la vicomtesse. Il se remit aussitôt.

— Pardon, madame, reprit-il, je fais votre troisième collier. Dans dix minutes, vous pourrez vous assurer vous-même...

— C'est bien! mettez, je vous prie, le collier de perles au milieu des deux autres.

— C'est difficile, madame, les deux autres étant déjà faits; mais vous m'avez habitué à ne m'arrêter devant aucune difficulté. Il sera fait comme vous le désirez.

— Cela vient-il? s'informa-t-elle au bout de quelques minutes.

— Admirablement, madame.

— En ce cas, doublez l'épaisseur du collier.

— Je la triple, madame. Cela suffit-il? Vous aurez une corde autour du cou.

— Bravo! Quand ce sera fait, prévenez-moi, afin que...

Au bout de quelques instants Boucher répondit :

— C'est fait, madame; daignez venir voir si le collier de perles est rendu à votre satisfaction.

Une troisième fois, la vicomtesse se leva pour admirer sa propre image, et sa propre image, avec son triple collier, la ravit au troisième ciel.

— Nous terminerons là pour aujourd'hui; c'est assez, dit-elle. Je suis contente de vous, monsieur Boucher, très-contente!

— Madame la vicomtesse...

Madame Duvernoy se leva pour partir.

— Sarrasine, prenez la queue de ma robe et suivez-moi.

La jolie femme de chambre, encore pourpre des deux soufflets qu'elle avait reçus, prit en boudant la queue traînante de madame Duvernoy, et, en se penchant pour la soulever, elle dit tout bas à Boucher :

— Ah! monsieur, monsieur, je tremble pour vous! madame a encore trois colliers dans ses écrins : deux en corail et un autre en rubis. Si la fantaisie lui prenait!...

— Ne crains rien, lui répondit pareillement tout bas le peintre Boucher; j'allongerai encore son cou. C'est déjà une autruche, j'en ferai une girafe, s'il le faut. Mon parti est pris.

Nous passerons sur les autres séances données par la vicomtesse à son portrait, qui, à force d'être surchargé d'ornements, d'accessoires, de verroteries, de perles, de dentelles, de saphirs, d'émeraudes et de diamants, avait fini par ressembler en effet à la figure grotesque et boursouflée d'une pagode indienne, et nous arriverons à la dernière séance, celle qui devait couronner son bon goût et la patience de son premier peintre, le martyr Boucher.

— Je n'ai rien à redire, s'écria-t-elle avec l'orgueil de se voir si ridiculement reproduite, quand son portrait fut fini et plus que fini, si ce n'est qu'il manque, ajouta-t-elle au

même instant, trois choses essentielles à mon portrait pour qu'il soit un chef-d'œuvre.

— Comment! demanda avec vivacité le jeune peintre, il est fini et il y manque trois choses!

— Pas moins : trois choses essentielles, indispensables.

— Veuillez me dire, madame la vicomtesse, demanda l'artiste confondu, ces trois choses indispensables.

— De la poudre, du rouge et des mouches.

— Quant à la poudre et aux mouches, répliqua Boucher, elles ne manquent pas, j'oserai le faire observer à madame la vicomtesse, et quant au rouge..... il me semble qu'il serait difficile, peut-être maladroit, de l'indiquer dans une peinture.

— Ta! ta! ta! vous appelez cela de la poudre et des mouches..... c'est une vraie plaisanterie. Une pincée de poudre et deux mouches... Allons donc! j'en veux beaucoup, abondamment, à l'excès, comme les grandes dames de Paris. Je veux pareillement du rouge, excessivement du rouge, entendez-vous? C'est le genre à la cour.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez! répondit l'artiste en humiliant sa palette.

Et il allait noyer dans un nuage de blanc de céruse le front et le cou de la vicomtesse, lorsque Sarrasine, l'arrêtant par le bras, lui dit :

— Ah! monsieur Boucher, le joli portrait que vous avez fait là.

— Tais-toi! lui dit Boucher à voix basse.

Mais Sarrasine, étourdie par la surprise de ce qu'elle venait de voir, n'entendit pas les recommandations à demi-voix de Boucher, et poursuivit :

— Oh! mais, c'est vraiment d'une ressemblance!

— Tais-toi donc! répéta Boucher.

— Ah çà! qu'avez-vous? finit par dire la vicomtesse, étonnée de ces exclamations élogieuses de Sarrasine, qui

l'avait peu habituée jusque-là à ses suffrages : qu'avez-vous donc, Sarrasine ?

Boucher se pencha sur la femme de chambre :

— Si vous parlez, nous sommes perdus tous les deux, lui dit dans l'oreille le peintre sur le point d'être trahi dans ses projets.

Sarrasine s'était enfin ravisée... mais bien tard, bien tard.!..

— Je disais, madame, balbutia-t-elle, que votre portrait... me paraissait maintenant fort beau, fort ressemblant... et que... oui... je disais... c'est cela, madame...

— Vous avez bien attendu, mademoiselle, pour nous gratifier de votre assentiment glorieux.

— C'est que, reprit la fine femme de chambre, qui s'était déjà remise de sa maladresse, j'attendais que vous eussiez complété le mérite de ce beau portrait en conseillant à M. Boucher d'y ajouter, comme vous venez de le faire, beaucoup de poudre, beaucoup de rouge et beaucoup de mouches. J'ai cru déjà le voir tel qu'il sera quand il sera fini.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit la vicomtesse, qui, par amour-propre, voulut bien se payer de ces bonnes ou mauvaises raisons exprimées avec aplomb par Sarrasine.

Boucher fatigua cependant un quart d'heure sa main à saupoudrer de blanc les cheveux de la vicomtesse; il en couvrit le front, les yeux jusqu'aux sourcils, les oreilles tant qu'il put. La noble dame avait l'air de sortir d'un fromage à la crème. Ceci fait, et ce n'était pas très-difficile pour son pinceau né coiffeur par excellence, il parsema le visage de son modèle d'une foule de mouches, après avoir eu soin de plaquer sur les joues deux espèces d'emplâtres violemment rouges pour simuler le fard. Boucher se fit horreur à lui-même après la consommation de ce beau chef-d'œuvre, après l'exécution odieuse de ce magot de la Chine; et, quand il eut fini :

— Si madame la vicomtesse daignait maintenant venir voir, dit-il avec respect et en cachant la miniature de moindre dimension qu'il avait faite pendant qu'il travaillait à l'exécrable portrait dont il achevait enfin de se rendre coupable.

La vicomtesse s'était levée.

— Superbe! s'écria-t-elle, radieux! incomparable! divin! si c'est assez dire, dit-elle. Qu'en dis-tu, Sarrasine?

On a vu que la vicomtesse et Sarrasine avaient conclu une espèce de trêve.

— Je dis, madame... comme vous... divin!

— Non! je veux, j'exige ta façon de penser tout entière.

— Eh bien, madame, je dis qu'avec toutes ces piqûres, toutes ces taches noires que vous avez au visage, dans votre portrait, et qu'avec cette poussière blanche qui vous enfarine le front et la tête, vous avez tout l'air d'un bonbon trop sucré qui a attiré des milliers de mouches.

Puis Sarrasine se mit naïvement à rire.

La vicomtesse devint violette de colère.

Elle s'écria en marchant sur Sarrasine :

— Ah! j'ai l'air d'un bonbon! J'ai l'air d'un bonbon!

Sarrasine, toute pâle d'effroi, recula en disant :

— Mais bien sucré, madame, bien sucré!

— Ah! bien sucré! quel comble d'audace, de grossièreté, d'inconvenance, d'impertinence!... Gredine!

Et, prenant un pinceau dans la main de Boucher, un pinceau chargé de couleur bleue, elle en barbouilla à plaisir le visage de Sarrasine, qui s'en alla épouvantée, effrayée et barbouillée, remplissant le château de ses gémissements et de ses plaintes. Ses larmes ruisselaient à travers les sillons de couleur tracés sur son visage par sa maîtresse. Elle pleurait bleu.

Elle n'était pas bonne, on le voit, la fière châtelaine de

la Folie-Duvernoy. Et pourtant, deux jours après cette scène infernale, elle disait du ton le plus mielleux à Boucher, assis dans le salon du château, en face de la magnifique miniature entourée d'un cadre encore plus magnifique :

— Cher monsieur Boucher, d'honneur, je suis si satisfaite de votre grand talent, et je devrais ajouter de votre caractère, que je veux vous le prouver d'une manière qui ne laisse aucun doute dans votre esprit.

— Qu'ai-je donc fait, madame, pour mériter?...

— Je vais vous confier un secret de famille; vous verrez qu'il n'est pas indifférent que vous en soyez instruit un des premiers au château.

— Madame la vicomtesse, ma discrétion...

« Ah çà! que me veut-elle? pensa Boucher; que me veut-elle encore? Son portrait est fini, que trop fini... »

La vicomtesse reprit ainsi de sa voix la plus flûtée :

— Je compte bientôt me marier. C'est à M. le marquis de Rougeval qu'on a pensé pour moi; je dis bien : qu'on a pensé pour moi, car je ne connais pas plus M. de Rougeval qu'il ne me connaît. Nous ne nous sommes jamais vus. C'est assez l'usage dans nos grandes familles, vous le savez, monsieur Boucher, de ne nous faire connaître d'abord, futur et future, que par nos portraits. Les rois en agissent ainsi.

— Eh bien, qu'attendez-vous de moi, madame la vicomtesse?

— Voici ce que j'attends de vous. J'ai pensé que je ne pouvais confier à un employé plus intelligent ni plus fidèle la haute mission de porter cette miniature à M. le marquis de Rougeval, dont le château n'est qu'à dix lieues d'ici, aux limites des deux provinces.

— Moi, madame?

— Vous-même, l'auteur, l'admirable auteur de ce portrait.

« Oh! ce n'était pas assez de le faire, pensa douloureusement Boucher, il faut encore que ce soit moi maintenant qui le présente! Je ne ferai jamais cela : il n'y a plus qu'à se cacher dans les entrailles de la terre quand on a commis une pareille abomination. »

— Je ne suis pas digne, madame, croyez-le bien, d'une mission si délicate, si noble...

— Et en quoi mon premier peintre ne serait-il pas digne?...

— Sans doute, votre premier peintre, madame, peut se présenter partout... mais ses manières... qui ne sont que celles d'un artiste...

— Sont charmantes, interrompit la vicomtesse.

— Son costume...

— Il y a dans la garde-robe du château des habits de soie et de velours de la plus grande richesse. Vous n'avez qu'à choisir.

Boucher fléchissait sur tous les points de sa résistance inattendue, fort inattendue pour la vicomtesse, qui la rompit violemment d'un seul coup en disant à Boucher :

— L'autre jour, monsieur Boucher, vous avez cru, quand je vous ai fait appeler dans mon boudoir, que mon intention était de régler vos comptes, et de vous donner votre congé du château. C'était une erreur, mais l'erreur d'hier peut être une vérité demain... dans une heure... Songez-y!

— Je comprends toutes vos bontés, madame la vicomtesse, répondit Boucher en frémissant et en se disant : « Oui, je suis forcé d'accepter l'épouvantable ridicule d'être l'ambassadeur chargé de remettre cette affreuse miniature, mais je me vengerai. »

La vicomtesse prit pour un complet assentiment le sourire mystérieux qui courait dans les yeux et sur les lèvres de Boucher après le rapide monologue pendant lequel il venait d'arrêter mentalement sa vengeance.

— Non! vous ne comprenez pas toutes mes bontés, poursuivit la vicomtesse; — voici qui vous aidera à en mesurer l'étendue.

Nous ne cacherons pas que dix louis fascinèrent un moment les regards de l'artiste, si peu accoutumés à la lumière magnétique de l'or; mais, cette faiblesse une fois passée, il revint à la résolution enfoncée bien avant dans son cœur de punir sévèrement la vicomtesse.

— Je ne vous ai pas tout dit, cher monsieur Boucher, continua la vicomtesse, ravie de sa propre générosité. Il est convenu entre les deux familles qu'en échange de mon portrait M. le marquis de Rougeval, à son tour, vous chargera de peindre le sien et de me le porter quand il sera fini.

Les bras tombèrent à l'artiste. « Je ne sortirai donc pas, se dit-il avec amertume, des miniatures conjugales? Je vais retrouver auprès de M. le marquis, j'en suis sûr, les tortures de toutes couleurs dont j'ai été martyrisé auprès de madame la vicomtesse. O mes aimables bergers! murmura son regret, ô mes bosquets tressés de lilas et de jasmins! ô mes nids de fauvettes perdus dans les arbres! je ne pourrai donc jamais plus reprendre ma vie avec vous! »

Et, quelques jours après cette audience d'adieu, Boucher partit pour le château de Rougeval dans une belle voiture, emportant avec lui, au fond d'un riche étui de velours, cette trop fameuse miniature, qui était destinée à unir deux illustres maisons.

« Enfin! s'écria Boucher quand il put agir et parler librement en plein air; me voilà donc ambassadeur comme Rubens! La peinture a joué son rôle, que celui de la politique commence! » Il ouvrit alors la boîte où était enfermé le portrait de la vicomtesse; et voici ce qu'il fit.

Mais ce qu'il fit sera un mystère pendant quelques pages encore.

Au château de Rougeval, où il arriva sans accident, le

peintre diplomate fut reçu avec tous les honneurs attachés à sa mission. Ce n'est plus dans les mansardes qu'on le logea, ni à la table des domestiques qu'il fut servi, mais dans un bel appartement. Sa joie fut encore plus réelle lorsque, à son grand étonnement, il rencontra dans le marquis de Rougeval, non un homme hautain et fier comme madame la vicomtesse, mais un seigneur doux, affable, sans morgue, amateur des œuvres d'art, bon connaisseur en peinture. Le marquis avait déjà entendu parler du talent naissant de Boucher : il ne crut pas descendre, mais s'honorer lui-même, en causant avec le jeune artiste de sa belle galerie de peintures flamandes, qu'il lui montra en détail. Boucher fut si touché de ces marques d'estime, qu'il aurait voulu lui dire de renoncer, pour son bonheur, à cette union si mal assortie; mais la délicatesse l'arrêtait. Il n'avait pas le droit de nuire à un mariage pour la réalisation duquel il était précisément envoyé au château du marquis de Rougeval.

Ce fut sous le poids de cette anxiété qu'il se raffermit de nouveau dans le projet, depuis longtemps mûri dans son esprit, de se venger de la vicomtesse, qu'il trouvait si peu digne du bonheur qui l'attendait en se mariant avec le marquis.

Le jour venu, il se présenta modestement dans le cabinet de M. de Rougeval et il lui remit l'écrin où reposait la miniature. Le marquis l'ouvrit avec empressement...

— Quelle charmante tête! s'écria-t-il.

Et Boucher de répéter :

— Charmante, monsieur le marquis.

— Allons! ma femme sera, je le vois, la plus belle de notre province : je n'en suis pas fâché; et si elle est bonne comme elle est belle...

Cette fois Boucher se tut.

Le marquis répéta :

— Et si elle est aussi bonne que belle...

S'étant dit que son silence pouvait être mal interprété par le marquis, Boucher se hâta de le rompre par ces mots :

— Vous savez, monsieur le marquis, que je ne dois partir d'ici qu'après avoir eu l'honneur de faire votre portrait pour le remettre à madame la vicomtesse, à mon retour chez elle.

— Et c'est un bien grand plaisir pour moi de me l'entendre rappeler, monsieur Boucher. Puisse ce portrait, que vous allez commencer à l'instant même, plaire autant à madame la vicomtesse que le sien m'a causé de bonheur à le contempler.

Il fut fait selon les désirs de M. de Rougeval; et déjà, après une seule séance, l'artiste avait fort avancé son travail.

Obligé de faire un petit voyage de quelques jours aux environs, le marquis pria de suspendre les séances; mais il voulut que pendant cette absence forcée Boucher fût traité au château avec les plus grands soins. Domestiques pour le servir, chevaux mis à sa disposition pour la promenade et la chasse. Boucher, quoique très-reconnaissant, aima mieux employer son temps d'une manière utile à son avenir. Il fit une vingtaine d'esquisses de paysages qu'il transporta plus tard sur ses meilleures toiles, et le portrait rapide, mais vif, mais ressemblant, de la plupart des serviteurs attachés au château.

Dès son retour, le marquis de Rougeval voulut que les séances fussent reprises et ne fussent plus interrompues.

Grâce au bon vouloir du modèle, chose rare, et à l'activité de l'artiste, chose plus rare encore, le portrait du marquis fut bientôt fini, et fini avec un grand bonheur de ressemblance; encadré dans sa bordure de vermeil ciselé, enfermé dans une splendide boîte de velours, et con-

fié, comme il était convenu, à la fidélité éprouvée de Boucher, qui repartit aussitôt pour la Folie-Duvernoy.

Il faudrait ne pas être femme pour ne pas comprendre l'empressement que mit la vicomtesse à vouloir connaître le visage de l'homme qui lui était destiné en mariage. L'empressement fut récompensé par la plus complète satisfaction.

— Vraiment! M. le marquis de Rougeval est si bien que cela? demanda-t-elle à Boucher.

— M. le marquis est encore mieux, madame, que son portrait.

— Alors, dit-elle, il est parfait : seulement...

— Quoi, madame la vicomtesse? demanda Boucher, qui n'était pas tout à fait aussi à l'aise qu'on pourrait le supposer au ton calme de ce dialogue.

La vicomtesse reprit :

— Seulement, j'avais toujours cru jusqu'ici que M. le marquis avait les cheveux blonds, et il les a d'un brun magnifique dans ce portrait.

— Aïe! dit Boucher.

— Je puis vous assurer, monsieur Boucher...

— Mais vous n'avez jamais vu, m'avez-vous dit, M. le marquis de Rougeval.

— C'est vrai... mais on m'en a parlé; et je vous assure de nouveau...

— Il était peut-être blond étant enfant: devenu homme...

— C'est possible... pourtant, quand on m'a dit l'avoir vu, il avait déjà vingt-cinq ans...

— Hein! se dit encore Boucher.

— Enfin! dit la vicomtesse, blond ou brun, le marquis...

Mais, s'arrêtant tout à coup :

— Votre mission est finie, cher monsieur Boucher. Je vous permets de vous retirer, et de vous retirer avec tous mes remercîments.

Quand Boucher fut parti, — et sa joie fut profonde de

sortir du bourbier plein de serpents de cet entretien, — la vicomtesse écrivit aux Rougeval qu'elle consentait à prendre pour époux le marquis.

Le lendemain, il fut réglé entre les représentants des deux illustres châteaux qu'un dédit de dix mille livres serait stipulé pour le cas où l'une des deux parties reviendrait sur sa résolution d'épouser l'autre. Ceci fut signé par M. le marquis de Rougeval et par la marquise Duvernoy trois jours avant leur première entrevue.

Les trois jours écoulés, M. de Rougeval se présenta, suivi de toute sa maison, au château de la Folie-Duvernoy, que venait de quitter le soir même, pour aller à Paris et sous prétexte de voir ses parents, le jeune peintre auteur des deux miniatures.

Après les salutations d'usage, beaucoup plus longues autrefois qu'aujourd'hui, et pendant lesquelles, aujourd'hui comme autrefois, on regarde plutôt ses pieds que le visage des autres, les deux promis se regardèrent enfin. Là commença une double surprise qu'il est véritablement plus facile d'imaginer que d'écrire.

Madame la vicomtesse se dit d'abord : « Ciel! mais ce n'est pas là celui dont je possède le portrait! »

Le mot *ciel* n'était pas usé à cette époque.

« Que vois-je? se dit de son côté le marquis. Est-ce que mes yeux?... La vicomtesse est fort bien, je l'avoue; mais je ne retrouve pas sur son visage les traits, il s'en faut de tout, que je m'attendais à voir d'après le portrait que j'ai reçu d'elle. Que veut dire?...

— Que signifie? murmura intérieurement la vicomtesse : sur le portrait, il est brun comme une créole, et le marquis est très-blond. Je ne comprends pas... non, je ne comprends pas!

— Sur son portrait, elle est blonde comme une Anglaise, murmura pareillement le marquis, et j'ai sous les

yeux une femme brune comme une Espagnole. Je m'y perds.

— C'est à confondre l'esprit, pensa encore madame Duvernoy, c'est à confondre!... Mais toujours est-il que la figure du portrait me plaît beaucoup et que celle du marquis... est loin de me plaire.

— En vérité, c'est une comédie incroyable, ajouta mentalement le marquis de Rougeval... Toutefois, je mets sans hésiter le visage que le portrait reproduit infiniment au-dessus de celui de madame la vicomtesse, qui est belle sans doute, se répéta-t-il, mais d'une beauté sèche et méchante. »

— Madame la vicomtesse, dit-il le premier, votre jeune peintre est-il au château? C'est un jeune homme d'une imagination...

— De trop d'imagination, monsieur le marquis.

— Je ne dis pas cela, madame.

— Je le dis, moi!... répliqua sèchement la vicomtesse, de plus en plus désappointée de l'aventure, ce qui veut dire que plus elle trouvait l'homme du portrait à son goût, plus elle se sentait de l'éloignement pour le marquis.

Le dîner se ressentit beaucoup de la contrariété de cette première entrevue.

Au dessert, quoique le marquis eût fait tous ses efforts pour être aimable et dissimuler sa déconvenue, il se dit : « Je crois décidément que ce n'est pas là la femme qui me convient. » Et, tandis qu'il se faisait cette confession, la vicomtesse Duvernoy se disait avec infiniment moins de délicatesse dans l'expression : « Au diable! je n'épouserai pas le marquis. »

C'est sous l'impression de cette opinion, assez fâcheuse des deux parts, qu'ils se quittèrent après le dîner, et qu'ils se rencontrèrent d'un air très-froid le lendemain sur la

vaste pièce de gazon qui s'étendait circulairement au pied du perron du château.

— Tenez, monsieur le marquis, dit, ouvrant le feu la première, madame Duvernoy, il y a entre nous une erreur... nous sommes, je crois, dans une fausse position...

— Madame, pour moi, je suis heureux, répondit le marquis, du jour et du motif qui nous rassemblent...

— Vous êtes trop poli, monsieur le marquis, pour dire autrement; mais la courtoisie n'est pas le seul sentiment qui doive nous préoccuper en ce moment. Dites-moi avec une franchise que j'imiterai, suis-je bien celle, monsieur le marquis, que vous vous attendiez à trouver ici? Mon portrait ne m'aurait-il pas flattée au point que le modèle vous paraît en ce moment infiniment au-dessous?

— Vous êtes très-belle, madame... votre teint est d'un éclat...

— Mais... interrompit la vicomtesse, mais... monsieur le marquis...

— Je vous trouve admirable...

— Mais... dites donc ce mais définitif et concluant, monsieur de Rougeval. Je l'attends.

— Mais vous n'êtes pas, je crois, la personne du portrait que vous m'avez fait remettre avec tant de bonté par M. Boucher.

La vicomtesse bondit sur le gazon comme une balle élastique.

— Comment! je ne suis pas la personne!...

— Regardez, madame, dit sans s'emporter le marquis de Rougeval en sortant de sa poche le portrait qu'il avait reçu des mains de Boucher.

— Grand Dieu! dit avec une surprise qui se termina par un transport de rage sombre à peine contenue la vicomtesse Duvernoy : c'est le portrait de...

Elle s'arrêta pour reprendre de cette manière et en parlant en face au marquis :

— Ainsi, monsieur le marquis, le visage que reproduit ce portrait vous paraît avec raison préférable au mien?

— Je ne dis pas cela, madame.

— Vos réticences, depuis que vous êtes au château, le disent assez pour vous. Oh! misérable peintre! murmura-t-elle, il n'y a que toi qui aies pu... Ah! voilà donc pourquoi tu es parti!

— Je vous assure, madame la vicomtesse... que je ne sais comment il se fait que ce portrait... continua le marquis.

— Mon Dieu! si ce visage vous plaît tant...

Et tout bas elle ajoutait : « Infâme barbouilleur, je te ferai peindre les quatre murs de la Bastille. »

— En vérité, madame, vous me faites trop dire ce que je ne dis pas, poursuivit M. de Rougeval.

— Si tant de distinction vous ravit, on pourrait, monsieur le marquis, en cherchant bien...

Elle ajoutait encore tout bas : « La Bastille, ce n'est pas assez : pendu! pendu! pendu! »

Quoique très-patient, le marquis, blessé à la fin de l'ironie perpétuelle de la vicomtesse, fut entraîné à lui répondre :

— Après tout, madame, vous m'avez ordonné tantôt de dire la vérité...

— Je ferai mieux que de vous la dire, moi! interrompit brutalement la vicomtesse, je vous la montrerai. Sarrasine! Sarrasine! appela-t-elle afin que sa femme de chambre, qu'elle avait vue causant avec un domestique du marquis sur les marches du perron, accourût.

En apercevant Sarrasine, le marquis de Rougeval poussa un cri.

— Voilà, dit la vicomtesse en prenant Sarrasine par le

bras, voilà, monsieur le marquis, la femme si fine, si belle, si distinguée, du portrait. C'est ma femme de chambre, ma domestique!

La vicomtesse, après cet acte de brutalité, voulut ensuite s'éloigner; le marquis la retint doucement.

— Pourquoi me retenez-vous? J'ai le regret, monsieur le marquis, de vous refuser la première, je croyais vous l'avoir fait assez comprendre... sachez-le donc positivement. Je n'ignore pas qu'il y a un dédit entre nous. Est-ce pour cela que vous m'avez arrêtée? Mon notaire, à qui je vais écrire, comptera au vôtre les dix mille livres stipulées pour mon dédit. Permettez-moi maintenant de me retirer.

— Pardon, madame, il ne s'agit pas précisément de dédit. Voudriez-vous, madame, me rendre mon portrait?

La vicomtesse partit d'un foudroyant éclat de rire.

— Votre portrait?... Vous êtes fort bien, monsieur le marquis; mais... Vous avez une figure irréprochable; mais... Vos yeux sont expressifs; mais...

— Mais enfin, madame... cet examen...

— Mais enfin, vous n'êtes pas non plus le modèle du portrait que vous m'avez adressé en échange du mien.

— Je ne suis pas le modèle!...

— Non, monsieur... et la preuve que vous n'êtes pas le modèle... regardez!

Et, sortant, elle aussi, de sa poche le portrait qu'elle avait reçu en échange du sien, elle le tendit au marquis. Après y avoir jeté les yeux, celui-ci rendit immédiatement coup pour coup à la vicomtesse la décharge de rire qu'il venait d'essuyer.

— Qu'est-ce donc, monsieur le marquis?

Le marquis se mit à rire encore plus fort.

— Mais, monsieur, il est inconvenant...

— Permettez, madame; je vous ai laissée tantôt rire

tout à votre aise... maintenant... à mon tour... hilarité pour hilarité...

— Quand vous aurez fini d'étouffer, monsieur, vous daignerez.....

— Que voulez-vous savoir, madame?

— Pourquoi la vue du magnifique visage peint sur le portrait vous cause cette gaieté railleuse, moqueuse... intolérable?

— Parce que ce portrait est celui...

— De qui, monsieur le marquis?

Le marquis de Rougeval se mit à appeler :

— La Ramée! la Ramée!

Et aussitôt le garde-chasse, qui causait avec Sarrasine sur le perron, se rendit à l'appel du marquis.

Ce fut alors le tour de la vicomtesse de jeter un grand cri.

— Quoi! ce portrait est celui...

— De l'homme que vous avez devant vous, madame, de la Ramée, mon garde-chasse.

— Oh! comme cet affreux Boucher nous a joués, vous et moi! Je ferai pendre ce bandit... ce maroufle!... ce...

— Nous avons mieux à faire l'un et l'autre, madame la vicomtesse. Vous ne voulez pas de moi pour mari, madame, c'est très-bien; mais vous me devez dix mille livres. Je ne puis vouloir de vous, madame, puisque... vous ne voulez pas de moi... A la rigueur, je n'aurais rien à vous donner... j'abandonne pourtant mes dix mille livres aussi... mais à une condition...

— Laquelle, monsieur le marquis? Mais je la devine, c'est que Boucher sera envoyé aux galères!

— Non, madame... à la condition que vos dix mille livres et mes dix mille livres, en tout vingt mille livres, seront comptées, le jour de leur prochain mariage, à la Ramée et à Sarrasine.

toutes les commissions dont il avait été chargé, lorsqu'il fut arrêté dans son mouvement de sortie par un bras qui s'attachait au corps d'une femme de cinquante-deux ans environ.

— Dites-moi, mon ami, en a-t-on des nouvelles?

— Des nouvelles! et de qui? demanda Bousquet, effaré comme un oiseau devant un vieux chapeau posé sur une branche.

— Vous me le demandez, mon ami, quand voilà bientôt vingt ans que je viens en chercher!

— Vingt ans!

— Oui, depuis vingt ans, je viens chaque année dans ce château pour savoir s'il est de retour.

— De retour!

— Vous n'êtes donc pas ici depuis longtemps, mon ami?

— Je ne suis au service de M. Hilarion que depuis dix mois.

— Alors, dit la vieille demoiselle en soupirant, vous ne pouvez pas me répondre. Toujours le même silence! la même obscurité! Et où est votre maître, M. Hilarion ?

— Il est encore couché.

— Vous lui direz, mon ami, que mademoiselle d'Arcueil, fidèle à ses habitudes comme elle est fidèle en tout, s'est présentée au château, et qu'elle reviendra dans la matinée. Entendez-vous?

Bousquet entendait fort bien, mais il ne comprenait pas.

— Je n'y manquerai pas, madame, répondit-il. Pourvu qu'aujourd'hui, pensa-t-il, il n'oublie pas de se lever.

— Prenez ceci, mon ami, ajouta mademoiselle d'Arcueil, pour vous rappeler que avez eu l'honneur d'obliger mademoiselle d'Arcueil.

Bousquet prit en disant :

— Merci de l'honneur, mademoiselle.

La vieille fille murmura en s'éloignant : — Depuis vingt ans! depuis vingt ans!

— Ah çà ! murmura aussi Bousquet, que vient-elle faire ci depuis vingt ans? Elle a parlé d'absence, de retour; personne n'est parti, nous n'attendons personne. Mais allons rendre compte de mes commissions à M. Hilarion et à mademoiselle Adrienne.

Une seconde fois le factotum du château fut surpris par un obstacle du même sexe que le premier.

— Enfin, est-il arrivé? parle! lui dit une femme de deux ou trois ans plus âgée que celle qui venait de sortir.

— Bon, encore une!

— Je te demande s'il est arrivé; n'entends-tu pas?

— Puisque décidément c'est une plaisanterie, se dit Bousquet, je vais rendre la main. Non, madame, il n'est pas arrivé.

— Et sais-tu s'il arrivera bientôt?

— Nous l'attendons.

— Vous l'attendez! et quand?

— Aujourd'hui.

— Quelle joie! Après vingt ans d'absence!

— Allons, pensa Bousquet, elle aussi l'attend depuis vingt ans.

— Tu me combles de bonheur. Et il débarquera ici?

— Ici même.

— On a donc signalé son vaisseau?

— Dans une demi-heure, il jettera l'ancre devant l'anse du château. Il serait déjà au mouillage sans ce gros temps qui le force à ménager ses voiles.

— Dans une demi-heure, je reviendrai; je veux être la première à me jeter dans ses bras. Trop heureuse Zoé!

Bousquet crut avoir affaire à une folle.

— Il est sans doute votre fils, dit-il à mademoiselle Zoé, pour que vous l'attendiez avec tant d'impatience?

Mademoiselle Zoé pâlit.

— Mon fils!

— Ou votre petit-fils? se reprit Bousquet.

L'irascible mademoiselle Zoé donna un soufflet à Bousquet, et s'écria :

— Voilà pour ton impertinence!

Elle sortit ensuite en disant :

— Après vingt ans d'absence!

Resté seul et immobile à sa place, le domestique de M. Hilarion ne cessait de répéter :

— Un soufflet! une pièce de cinq francs! Je voudrais bien y comprendre quelque chose. Toutes les deux l'attendent depuis vingt ans, et chaque année elles viennent ici toutes les deux. C'est trop extraordinaire; je vais tout dire à M. Hilarion et à mademoiselle Adrienne.

Bousquet n'eut pas besoin de sortir de son attitude étonnée; M. Hilarion et mademoiselle Adrienne descendaient l'escalier du pavillon et venaient vers lui.

— Avez-vous rencontré, leur dit-il sur-le-champ, une dame qui avait un chapeau... un chapeau à trois ponts?

— Non, répondit Adrienne.

— Ni une autre dame qui avait une robe... mais une robe...

— Explique-toi : une dame, une autre dame! un chapeau, une robe.

— L'une m'a dit : Est-il revenu? J'ai répondu *non*, et elle m'a donné une pièce de cinq francs; l'autre m'a dit : Est-il arrivé? J'ai répondu *oui*, et elle m'a donné un soufflet.

L'attention de M. Hilarion fut enfin éveillée.

— Tu t'es rafraîchi, dit-il à Bousquet, en allant faire nos commissions.

— Je n'ai pas plus bu, répondit Bousquet, que cette main qui tient ce fusil. D'ailleurs, ces deux dames reviendront dans la matinée; vous les verrez.

— C'est bien; laissez-nous, dit Adrienne.

— Voici votre tabatière, monsieur Hilarion, dit Bousquet avant d'obéir.

— Ne t'avais-je pas dit de m'acheter du tabac?

Bousquet se mit à rire.

— Mais vous prisez en ce moment, monsieur.

— C'est juste, j'oubliais; va-t'en.

— Voilà une mémoire! dit Bousquet en s'en allant, voilà une mémoire! Est-ce encore une troisième femme? s'écria-t-il en heurtant un jeune homme qui sortait brusquement du pavillon; vous m'avez fait une fière peur, monsieur Anatole.

— Monsieur Hilarion, dit le jeune homme que Bousquet venait de nommer, comme je vous l'expliquais tantôt, notre frégate se rendra d'abord dans le golfe du Mexique, où elle séjournera dix-huit mois.

Le cœur d'Adrienne battit.

— Dix-huit mois! vous entendez, monsieur Hilarion?

Mais Anatole continua :

— De là elle ira relever la station des Antilles, et son temps de surveillance sera de deux années.

— Deux années! murmura Adrienne.

— Ensuite...

— N'est-ce pas tout, Anatole?

— Non, Adrienne. Après cette station, nous descendrons vers le Brésil, qui nous retiendra six mois; puis, doublant le cap Horn, nous passerons dans l'Océan Pacifique pour nous rendre en Californie.

— Mais cela fait quatre ans d'absence; y songez-vous, Anatole?

— Un an pour revenir en Europe.

L'impatience d'Adrienne éclata :

— Un voyage de cinq ans, monsieur Hilarion! un voyage de cinq ans, et c'est aujourd'hui qu'Anatole nous quitte!

— Dans une heure peut-être, ajouta Anatole. Dès que l'affreuse tempête qui s'est élevée cette nuit aura cessé, notre frégate quittera le mouillage et appareillera.

— Quand il ne dépend que de vous, monsieur Hilarion, dit Adrienne avec amertume, d'empêcher ce voyage en rachetant Anatole du service.

— Encore une fois, dit le pacifique M. Hilarion, tu te trompes, Adrienne, tu te trompes; il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher mon neveu Anatole de partir.

Nullement convaincue, la jeune Bretonne répliqua :

— Après nous avoir servi de père à tous deux, vous eussiez achevé votre œuvre de bonté en ne séparant pas deux compagnons d'enfance, deux amis, deux...

La bonne figure de M. Hilarion s'épanouit.

— Achève, dit-il.

Et Adrienne acheva sa pensée.

— Ne regretterez-vous pas aussi celui qui a toujours géré vos biens avec tant de zèle, d'ordre et d'habileté?

— Je ne voudrais pas, dit à son tour Anatole, que ce motif entraînât mon oncle à faire pour moi des sacrifices trop grands. D'ailleurs il est trop tard.

— Des sacrifices! mais il ne faut que quatre mille francs pour vous libérer du service des classes. Soyez bon, monsieur Hilarion, prêtez-les lui; avec ces quatre mille francs vous retiendrez Anatole près de nous, vous conserverez au château un régisseur fidèle, éclairé. Qu'est-ce que quatre mille francs pour vous, qui en avez tant dépensé pour moi qui ne suis ni votre fille ni votre nièce, qui ne vous suis rien? Prêtez-lui cette somme...

Les deux jeunes gens attendaient la réponse d'Hilarion, qui la fit ainsi :

— Je le voudrais de tout mon cœur.

— Vous le pouvez... qui vous en empêche?

— Au fait, qui m'en empêche? dit le distrait Hilarion en sortant sa tabatière et en la retournant entre ses doigts : au fait, qui m'en empêche?

— Mais rien, dit Adrienne.

Toujours distrait, le vieil Hilarion dit d'une voix incertaine :

— Crois-tu ?

— N'êtes-vous pas le plus riche propriétaire du département? n'avez-vous pas, chacun le sait, plus de deux millions déposés à la Banque? ne possédez-vous pas une rue entière à Brest? ce village au bord de la mer, et tout peuplé de manufactures, n'est-il pas à vous? ce château que nous habitons n'est-il pas à vous aussi? Et vous ne pourriez pas avancer quatre mille francs à votre neveu, à celui qui sera un jour l'héritier de votre immense fortune!

En ouvrant sa tabatière et en examinant avec attention un des petits morceaux de papier blanc qui s'y trouvaient, Hilarion répondit :

— Hier, je ne t'ai pas répondu quand tu m'as adressé la même question; mais je me la suis rappelée depuis, et j'ai trouvé la réponse. Afin de ne pas la perdre une seconde fois, j'ai mis un signe dans ma tabatière. Attends...

Ici M. Hilarion chercha dans sa tabatière. Il reprit :

— C'est qu'il y a plusieurs signes... Voyons lequel... Ah ! j'y suis... oui, maintenant je sais pourquoi je ne puis consentir à ce que tu me demandes pour Anatole : c'est que je ne possède rien, absolument rien. Ces millions, ces immeubles, ces manufactures, ce château, tout cela ne m'appartient pas.

— Qu'entends-je ? s'écria Anatole.

— Et à qui cela est-il? demanda Adrienne.

Sans plus s'émouvoir d'une exclamation que de l'autre, Hilarion dit après les avoir laissées passer :

— A un autre. Tous ces biens appartiennent à un autre. Je ne te l'avais donc jamais dit, mon pauvre garçon, qui te croyais déjà millionnaire à ma mort?

— Ah ! ne croyez pas, mon oncle, que ce soit pour moi que je regrette cette fortune...

C'est avec le même calme qu'Hilarion continua ainsi :

— Je pensais depuis longtemps vous avoir tout appris. C'est incroyable! J'avais peu de mémoire; mais, depuis que je cherche à m'en faire une meilleure d'après le système mnémonique de M. Robert, de l'Institut, je perds le peu que j'en ai. Apprenez donc que le véritable possesseur de toutes ces richesses... Mais qu'est-ce que j'entends? Écoutez!

Anatole et Adrienne prêtèrent attentivement l'oreille.

— On croirait entendre des coups de canon dans le lointain, dit Adrienne.

— Oui, mais oui... ce sont des coups de canon... n'est-ce pas, Anatole?

— C'est peut-être notre frégate qui va partir et qui appelle à bord l'équipage.

Un soupir s'échappa avec ce mot des lèvres d'Adrienne:

— Sitôt!

— Va t'assurer, dit Hilarion à son neveu, de ce que cela peut être, et reviens nous le dire.

— Je reviendrai pour vous faire mes adieux.

— Ses adieux! murmura Adrienne en jetant sur Hilarion un long regard de reproche, quoique celui-ci eût commencé à expliquer à la charmante Bretonne comment les millions qu'on lui attribuait ne lui appartenaient pas.

— De quoi parlions-nous? demanda-t-il froidement à Adrienne.

— Vous disiez, monsieur Hilarion, que tous ces biens que j'avais cru à vous ne vous appartenaient pas; qu'ils étaient à un autre...

— M'y voilà! tu as sans doute entendu parler de M. Marc Baudry?

— Qui ne connaît pas à Brest M. Baudry, dont l'opulence est devenue proverbiale?

— Eh bien, il était encore plus évaporé, plus fou dans sa jeunesse que... qui te dirai-je?... que moi! J'ai été évaporé.

— Mais pourquoi me parlez-vous de M. Baudry quand je vous parle d'Anatole?

— Ne veux-tu pas savoir pourquoi tous ces biens que tu m'attribuais ne sont qu'en dépôt entre mes mains?

Ici Adrienne eut un mouvement de résignation.

— Parlez, répondit-elle à M. Hilarion.

— Baudry et moi vivions ensemble à Brest comme deux frères, il y a de cela dix... quinze... quinze... dix-huit... vingt... vingt-cinq... trente... trente ans. Il avait alors vingt-quatre ans, moi trente-cinq. Tu vois qu'il n'est plus très-jeune. Nous étions alors les beaux du Consulat, après avoir été les muscadins du Directoire. Baudry était superbe, il donnait le ton. Dès le matin, en culottes chamois, bottes à revers, habit à la Barras, spencer cerise, gilet blanc, cravate rouge, chapeau à l'incroyable. Je ne te raconterai pas tout ce qu'il fit pendant sa jeunesse; premièrement, parce que je ne me souviens plus de rien; mais ce que je n'ai pas oublié... ce que je n'ai sûrement pas oublié... Diable! je crains d'avoir oublié ce que je n'ai pas oublié.

— Mais Anatole va partir! interrompit Adrienne; au lieu de m'entretenir de ce M. Baudry, auquel je m'intéresse peu, je vous l'avoue, si vous vous occupiez d'Anatole, de lui seul!

— Eh bien, en un mot, reprit Hilarion, je ne puis rien pour lui. Baudry, au contraire, dont je te parlais, lui qui est si riche et qui est généreux autant que fou, s'il n'a pas changé de caractère, lui, ce brave Baudry, aurait prêté non pas quatre mille francs, mais il eût donné à Anatole vingt mille, trente mille francs. Son bonheur était de répandre l'argent, les promesses, les cadeaux... Comme les femmes l'aimaient!

— Oh! que n'est-il ici! ne put s'empêcher de dire Adrienne. Où est-il maintenant?

— Toujours aux Indes, où il est depuis vingt et un ans,

s'il vit encore, car depuis dix ans il a cessé de m'écrire. Je te disais qu'il fut forcé de quitter Brest il y a vingt ans, à la suite d'une intrigue d'amour.

— Vous ne me l'avez pas encore dit, monsieur Hilarion.

— Je croyais... Quand je dis une intrigue d'amour, je devrais dire trois intrigues. Voyons, que je me souvienne... M. Robert, de l'Institut, veut que, pour se rappeler une chose, on se souvienne d'une chose analogue: c'est-à-dire que, lorsqu'on n'a pas une mémoire, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'en avoir deux.

Tandis que M. Hilarion faisait avec ses doigts des gestes comme un homme qui calcule de tête, on entendit crier du dehors :

— Monsieur Hilarion! monsieur Hilarion!

— C'est la voix de Bousquet, dit M. Hilarion.

Bousquet entra tout effrayé.

— Ah! monsieur Hilarion! ah! mademoiselle Adrienne!

— Qu'y a-t-il? s'informa Adrienne. Pourquoi ces cris?

— Un grand malheur; l'ouragan fait des siennes.

— Aurait-il brisé les cloches de mes melonnières? demanda Hilarion.

— Ces coups de canon que vous avez entendus, répondit Bousquet... c'est un vaisseau sans voiles, sans mâts, qui est poussé en ce moment sur la côte avec une violence extraordinaire; il s'y brisera si personne ne va l'aider à entrer dans l'anse du château.

— Eh bien, qu'on se hâte, dit Adrienne; que les hommes du château se jettent dans les barques amarrées au bout du parc et aillent porter secours à ce navire! Vous n'avez pas besoin de nous consulter pour cela. Allez!

— Oui, mademoiselle, répondit Bousquet disposé à s'en aller.

M. Hilarion le rappela.

— Bousquet! Bousquet!

Bousquet revint sur ses pas.

— Monsieur?

— J'ai quelque chose à te dire. Attends.

— Je sais, monsieur Hilarion; c'est pour votre provision de sucre. Elle est faite.

Sans s'émouvoir davantage, M. Hilarion sortit une seconde fois sa tabatière de sa poche, et, après l'avoir examinée dans tous les sens, il dit : — Ce n'est pas celle-là; puis il en sortit une seconde, et il dit encore : Ce n'est pas celle-là non plus... M'y voilà, se reprit-il. Afin de me souvenir de ce que j'ai à te dire, j'ai fait un nœud à mon mouchoir.

Bousquet l'interrompit.

— Ne prenez pas la peine, monsieur, j'y suis maintenant. Vous vouliez me recommander de vous acheter des lignes de fond pour la pêche.

Après avoir tiré de sa poche un mouchoir plein de nœuds, Hilarion se dit : Voilà plusieurs nœuds... C'est celui-ci que je cherche... mais pourquoi ai-je fait ce nœud?

Adrienne, qui petillait d'impatience, s'écria :

— Ce vaisseau va périr! dans un autre moment vous vous souviendrez... Cours, Bousquet, et qu'on sauve ces malheureux.

Enfin Bousquet s'en alla.

Hilarion continua à dire :

— J'ai pourtant fait ce nœud pour quelque chose.

M. Hilarion et Adrienne restèrent seuls.

— Nous en étions... où en étions-nous, Adrienne?

— Je ne le sais plus moi-même, répondit Adrienne; je suis inquiète pour ces pauvres gens qui vont se noyer, peut-être.

— Nous parlions de ta mère.

— De ma mère! vous avez connu ma mère, monsieur Hilarion? ma mère, morte si jeune, à mon âge..... Parlez-

m'en, vous qui avez si bien rempli ses vœux en prenant soin de sa fille orpheline!

— Où donc ai-je la tête, ce matin? C'est de Baudry que nous parlions.

— Toujours ce M. Baudry!

— Baudry, poursuivit Hilarion, puisque nous en étions restés au chapitre de ses amours, aimait à l'exaltation, du reste il n'aimait jamais autrement, la plus jolie fille de Brest. Cette fois, sa passion avait pris un caractère sérieux, et elle avait été écoutée sous promesse de mariage. Tout allait à souhait, rien ne s'opposait à une union désirée des deux parts, quoique la jeune fille ne fût pas riche et qu'il ne restât plus à mon ami que dix mille francs d'un patrimoine assez rond. Mais voilà qu'au moment où le mariage allait se conclure, un chevalier d'Arc... d'Arc... ayons recours à la méthode Robert, de l'Institut, le chevalier d'Arc-en-Ciel... ce n'est pas cela... d'Arquebuse... ce n'est pas cela... d'Arcueil, vient dire à Baudry : « Vous épouserez ma sœur, mademoiselle Véronique de la Tour-d'Arcueil, ou vous vous couperez la gorge avec moi. » Qu'avait fait mon ami Baudry à mademoiselle Véronique de la Tour-d'Arcueil...? Je ne m'en souviens plus à présent. N'importe! Baudry se battit à l'épée avec le chevalier et le blessa très-dangereusement.

— Et il put alors, interrompit Adrienne, épouser la première des deux femmes, qui s'appelait?...

— Qui s'appelait, dit Hilarion... Est-ce que je ne t'ai pas dit son nom? je pensais te l'avoir dit; elle s'appelait... Ma foi, pour celui-là, je l'ai oublié... bien oublié.

— Passons, monsieur Hilarion.

Hilarion ajouta :

— Non, il n'épousa pas la première de ces deux femmes, car, quelques jours avant de se marier avec elle, une troisième femme, nommée Chloé, Aglaé ou Zoé, que Baudry aimait ou n'aimait pas, mais à laquelle il avait

fait aussi sans doute de graves promesses comme à mademoiselle Véronique de la Tour-d'Arcueil, attendit la première, celle dont j'ai oublié le nom, et lui tira un coup de pistolet.

— Qui la tua?

— Non, mais qui lui causa une frayeur si grande, qu'elle languit pendant trois ans, au bout desquels elle mourut sans avoir été la femme de mon ami Baudry, obligé après ce coup d'épée, ce coup de pistolet, et mille autre scandales, de quitter sur-le-champ la France.

La voix du domestique se fit encore entendre :

— Monsieur Hilarion! monsieur Hilarion!

— C'est Bousquet, dit Adrienne, qui revient nous donner des nouvelles du navire.

Les premiers mots de Bousquet furent :

— Le navire est perdu.

— Perdu!

— Il va l'être, mademoiselle, car ni les hommes du château ni les pêcheurs du village n'ont osé s'embarquer pour aller à son secours, tant la mer est furieuse en ce moment. Pauvre navire!

— Pauvres gens! dit douloureusement Adrienne.

— Il n'est plus, reprit Bousquet, qu'à une petite portée des récifs qui entourent le château. Les malheureux! si vous les voyiez! Ils réclament de toutes les manières notre assistance. Ils appellent, ils joignent les mains, ils agitent des lambeaux de toile. Ah! j'oubliais... j'ai la tête perdue, moi aussi... Ils viennent de jeter à la mer un baril que les vagues ont lancé sur la plage. Dans ce baril, qu'on a défoncé aussitôt, était une lettre.

— Une lettre, dit Adrienne, où ils implorent notre pitié, sans doute.

— M. le maire, qui l'a lue, et dont le visage marquait le plus grand étonnement en la lisant, a dit qu'elle était signée par quelqu'un du pays.

— Et personne, personne pour les aider à sortir du danger !

— Personne, mademoiselle.

— C'est moi qui les sauverai, dit Anatole, qui arriva le visage consterné, ou qui mourrai aujourd'hui, puisque la crainte retient tous nos marins sur la plage. Adrienne, adieu ! Adieu, monsieur Hilarion !

Aussitôt Anatole jeta au loin son chapeau, se défit de ses habits, baisa la main d'Adrienne et s'apprêta à courir du côté de la plage.

— N'y allez pas, mon ami ! c'est la mort où vous courez !

— Adieu, Adrienne ! adieu !

Anatole disparut.

— Je vais maintenant, reprit tranquillement Hilarion, te raconter la fin de l'histoire de notre ami Baudry.

— Une autre fois ! une autre fois ! lui répondit Adrienne dans une explosion de colère mêlée d'effroi : une autre fois, monsieur Hilarion.

— Comme tu le prends à l'aise ! mais une autre fois je ne m'en souviendrai plus. L'ami Baudry partit donc pour les Grandes-Indes, où il est depuis vingt ans.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! veillez sur lui ! murmurait Adrienne.

Et Hilarion de poursuivre :

— Pendant dix ans, Baudry n'a cessé d'augmenter sa fortune, qui a dépassé le chiffre des plus belles fortunes de ce pays, et, pendant ces dix années de prospérité inouïe, c'est moi qui ai été chargé d'administrer les fonds qu'il faisait passer en France. Avec ces fonds, je lui ai acheté ces maisons dont tu me parlais, ces manufactures, ce château...

— Je ne puis rester en place, disait Adrienne sans écouter M. Hilarion. Je vais voir ce qu'on fait, ce qui arrive...

— Mais, depuis, je n'ai plus reçu aucune nouvelle de Baudry. Est-il mort, n'est-il pas mort ?

— Ah! voilà Bousquet! parle! sont-ils sauvés? Et M. Anatole?

— Ah! si vous l'aviez vu, mademoiselle! Il s'est jeté dans une barque; et, passant à travers les brisants, les récifs, malgré le vent, malgré des montagnes d'eau, il est enfin parvenu à porter à bord du navire une amarre dont l'autre bout a été attaché à terre. Si ce câble ne casse pas, ils sont sauvés; s'il casse, que Dieu ait leur âme! ils périssent tous tant qu'ils sont.

— Et Anatole est avec eux! Dieu ait pitié de lui!

— Il faut espérer, ajouta Bousquet, que Dieu aura aussi un peu de pitié pour les millions qui sont à bord.

A ce mot de millions, le vieil Hilarion ouvrit les oreilles.

— Des millions!... Que dis-tu? Est-tu sûr de ce que tu dis, Bousquet?

— Vous ne savez donc pas ce que tout le pays sait à cette heure? Cette lettre qui était dans le baril...

— Eh bien?

— Eh bien, c'est M. Baudry qui l'a écrite.

— Baudry est sur ce vaisseau?

— Oui-da! M. Baudry le richissime, le millionnairissime.

— Baudry, mon ancien, mon meilleur ami, va périr!

— Venez donc alors, dit Adrienne, profitant de ce qu'elle prit pour un éclair de sensibilité chez M. Hilarion, allons ensemble sur la plage. Venez! dites que vous offrez cent mille francs à qui les sauvera.

— Auparavant, consultons-nous, dit Hilarion, recueillons nos souvenirs. Ce n'est peut-être pas Baudry. Voyons, que je me rappelle le contenu de sa dernière lettre en date du mois de... de l'année de...

Adrienne n'y tint plus.

— Vous me ferez mourir... votre calme! Mais n'entendez-vous pas ce bruit, ces cris!... On appelle... courons.

— Ce n'est pas par ici qu'on vient, folle! ne m'entends-tu pas? Adrienne! Adrienne!

Tandis qu'Adrienne sortait par un côté de la terrasse, Baudry, mis à la mode du temps du Directoire, paraissait, accompagné d'Anatole.

— Où est-il donc, ce cher Hilarion?

— Me voilà! Serait-ce Baudry?

— Serait-ce Hilarion?

Et tout bas Baudry ajouta : — Comme il est vieilli!

— Je ne t'aurais jamais reconnu, Baudry.

— C'est que je suis rajeuni, moi. Que je t'embrasse encore!

Et Baudry, en montrant Anatole, dit : — Voilà mon sauveur.

— C'est M. Anatole, le régisseur de ton château.

— Vous ne le quitterez plus, mon jeune ami. Hilarion, tu donneras à M. Anatole les appointements qu'il te demandera ; et chaque année ils seront doublés.

— Je vous remercie, monsieur; mais votre trop grande générosité est inutile; je ne puis en profiter.

— Pourquoi n'en profiteriez-vous pas?

— Embarqué sur la frégate que vous avez pu voir en rade, je pars, dès que le vent sera devenu meilleur, pour un voyage de cinq ans.

— Et qui vous oblige à quitter ainsi le château?

— Le service militaire.

Baudry se retourna vers Hilarion.

— Et tu n'as pas acheté un remplaçant à ce jeune homme?

— Je ne savais pas, répondit Hilarion, si je pouvais prendre sur tes propres fonds pour le faire remplacer.

— Comment! comment! tu as hésité!... Ces hommes à probité n'ont pas de cœur... Vous ne partirez pas; vous resterez au château; ce gros temps durera au moins jusqu'à ce soir, et d'ici là vous serez remplacé, je m'y engage. Je voudrais faire un heureux de mon sauveur.

Ému, Anatole répondit :

— Ah! vous en faites deux, monsieur.

— Vous et votre mère, sans doute?

— Non, monsieur.

— Je comprends. De l'amour, un amour partagé. Très-bien. Aimez, jeunes gens, aimez. C'est comme nous, Hilarion. En vérité, je ne pouvais mieux placer ma reconnaissance. Allez donc faire part de votre bonheur, et revenez.

Anatole se récria en disant :

— Je n'irai pas loin.

Dès qu'il ne fut plus là, Baudry reprit :

— Ce cher Hilarion!

— Cher Baudry! Je ne craindrai plus de mourir sans t'avoir vu.

— Mourir! Serais-tu malade, Hilarion?

— Non, mais l'âge!

— Qu'est-ce que l'âge?

— L'âge... c'est l'âge, les années. Est-ce qu'on ne connaît pas l'âge aux Indes?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, parlons d'autre chose.

— Oui, parlons de nos intérêts : j'en ai eu soin comme des miens... D'abord tes revenus accumulés ont produit.....

Baudry, en agitant son jabot :

— Joue-t-on toujours le *Calife de Bagdad* à Feydeau?

— Le *Calife de Bagdad!* répondit Hilarion avec l'air bête et niais d'un utopiste qui, après avoir cru planter un monde, voit sortir de terre une laitue; le *Calife de Bagdad!*... Feydeau!... Que me dis-tu là?

— Oui, le *Calife de Bagdad*, ou *Aline, reine de Golconde!*

— Tu me surprends avec tes questions.

— Mon pauvre Hilarion, tu ne sors donc pas de ton terrier?

Hilarion fut piqué au vif.

— J'en sors, et même assez souvent, pour placer tes

fonds à bons intérêts. Hier encore j'ai été à Brest pour t'acheter quatre cent mille francs d'actions dans la pêche de la baleine, et deux cent mille francs dans la pêche de la morue.

Baudry se prit à éclater de rire.

— Allons! avec tes baleines et tes morues. Tu as donc fait de moi un négociant?

— Tu n'étais donc pas négociant aux Indes?

— Moi! j'étais premier costumier de l'empereur Akbar Ier, à Dehli, dans l'Inde. Tandis que deux généraux français disciplinaient à l'européenne les troupes de Sa Majesté, moi, j'habillais la nation à la française, au goût du jour.

Hilarion demanda naïvement :

— Et tu l'habillais ainsi?

— Absolument comme moi, dernières années du Directoire, premières années du Consulat : culottes chamois, bottes à la Suwarow cirées à l'œuf, cravates à la Kléber, habit à la retour d'Égypte; le carrick pour les jours froids. Je soupçonne que c'est un peu changé en France.

Ce fut à Hilarion à rire.

— Un peu, mon cher Baudry. Mais revenons, je t'en prie, à tes intérêts.

— Oui, parlons du motif qui me ramène en France, dans ma chère Bretagne; parlons de ce que tu sais.

— De ce que je sais?

— Oui, de ce que tu sais, et parlons-en à fond.

— Parlons-en à fond. Mais je ne sais pas trop ce que je sais.

— Est-ce que tu éprouverais déjà quelques légers retards dans la mémoire? Tu dois te rappeler que je t'écrivis il y a onze ans que mon projet était de me rendre en France pour m'y marier. Me voilà.

— Il y a onze ans.... Ah! oui, mais depuis tu as renoncé au mariage?

— Renoncé! Non, Hilarion! Blâme ton ami, condamne on ami! Son parti est pris : oui, je me marie, je me fixe.

Baudry se dit en lui-même : « Il ne me parle pas d'Adrienne. C'est une surprise qu'il me ménage. Entrons un nstant dans la feinte. »

Et, reprenant sa confidence, il ajouta :

— Passons en revue, Hilarion, celles que j'ai le plus aimées, et faisons un choix. Je donnerai mon nom, ma main, six millions, à celle qui ne m'aura pas oublié.

Baudry se dit encore : « Je sais bien celle qui aura le prix. » — Te souviens-tu, Hilarion, de la mélancolique Clarisse?

— Non.

— Ta parole, Hilarion.

— Ma parole.

— Quoi! tu as oublié Clarisse Martin, qui?...

— Martin, qui...

Hilarion chercha son mouchoir, le tourna et le retourna, en examinant attentivement tous les nœuds.

— Puisqu'il faut tout te dire, reprit Baudry impatienté, Clarisse Martin, qui m'aimait tant, qu'elle voulut un jour se noyer.

Une espèce de demi-jour parut se faire dans l'esprit d'Hilarion.

— Ah! oui, celle pour qui nous eûmes une dispute sur le cours d'Ajot à Brest.

— Mais tu confonds : notre dispute sur le cours d'Ajot, c'était pour Julie Cottard, quatre ans après. Qu'est devenue à son tour cette sémillante Julie, aux petits pieds, aux petites mains, au teint de lis et de rose?

— Elle est à son huitième, répondit Hilarion.

Baudry recula.

— A son huitième quoi? Amant?

— Enfant. Qu'y a-t-il d'étonnant après seize ans de mariage? Cela ne fait que la moitié d'un enfant par an.

— Prosaïque Julie!

— Ah çà! tu t'imagines avoir quitté la France hier?

Baudry n'avait pas entendu les derniers mots d'Hilarion; il se disait : « Faisons maintenant qu'il nous parle d'Adrienne; pour cela, éveillons son souvenir sur les deux charmantes femmes que j'eus le tort de donner pour rivales à Adrienne.

— Hilarion!

— Plaît-il?

— Mademoiselle Véronique de la Tour-d'Arcueil fait-elle toujours les délices de la jeunesse bretonne?

— Oh! c'est mort, ça!

— Es-tu bien sûr?

— On ne vit pas éternellement.

— Jetons une fleur sur son souvenir. Et Zoé, tu sais? celle qui fut la rivale de Véronique et d'une autre plus adorée encore; ce démon de Zoé...

— Ce démon est mort aussi.

Baudry dit en soupirant :

— Jetons quelques fleurs sur la tombe de ce démon. Maintenant, mon ami, ne parlons plus que de celle dont tu t'es obstiné à ne rien me dire, pour irriter mes désirs, ma curiosité, mon amour, ma passion, de celle que j'ai pu tromper quelquefois (je fus léger), mais que j'ai toujours aimée, adorée. Hilarion, parlons de celle enfin que je viens épouser. Tu la connais, celle-là...

Hilarion se récria :

— Moi! je la connais!

— Un ange!

— Oh! oui, un ange, répéta Hilarion, qui aurait tout aussi bien dit : « Quelle heure est-il? »

— Une divinité!

— Certainement, une divinité.

— Quel choix meilleur pourrais-je faire?

— Cela est vrai.

— Est-elle beaucoup changée? demanda Baudry timidement.

La question n'augmentait pas peu l'embarras d'Hilarion.

— Non... non..., presque pas changée. Elle est peut-être morte, pensa Hilarion.

— Ce que tu me dis là me ravit. Hilarion, aujourd'hui l'entrevue! qu'elle sera touchante! Dans huit jours, mon mariage avec elle. Va la chercher...

Hilarion se dit à part : « Si j'allais chercher le médecin... »

Ayant entendu un bruit de pas, Baudry retint Hilarion.

— Reste encore un instant.

C'était Adrienne. Elle courut vers Baudry.

— Ah! monsieur, que de reconnaissance pour ce que vous venez de faire de bon, de généreux, en faveur de M. Anatole!

— Grand Dieu! ce visage, cette tournure, ce sourire, c'est elle! J'étais bien sûr, pensa Baudry dans la joie de son soliloque, qu'Hilarion me la gardait pour le retour.

Il répondit aux remercîments d'Adrienne :

— Je n'ai fait que ce que tout autre eût fait à ma place.

Baudry se dit ensuite, voyant l'immobilité d'Adrienne :

— Ne me reconnaît-elle pas? Feint-elle de ne pas me reconnaître? Est-elle d'accord avec Hilarion?

— Vous n'avez pas obligé un ingrat, ajouta Adrienne; je vous réponds de sa reconnaissance éternelle...

— Je crois, réfléchit Baudry, qu'elle ne me reconnaît pas.

Et, s'adressant à demi-voix à Hilarion :

— Tu l'avais donc appelée près de toi?

— Mais oui, elle est logée au château.

Adrienne, continuant sa phrase :

— ... Car bientôt, je l'espère, tout sera commun entre nous deux.

— Je ne bornerai pas là ma reconnaissance, reprit Baudry, qui, se penchant vers Hilarion, lui dit tout bas :

— Hilarion, elle est charmante, elle est divine... Mais je crois rêver.

— Qu'a-t-il donc? se demanda Hilarion.

La charmante Adrienne poursuivait :

— Ah! monsieur, n'est-ce pas assez? Que pourriez-vous ajouter à vos bontés pour nous?

C'est encore à voix basse que Baudry demanda à Hilarion :

— Y a-t-il longtemps qu'elle est au château?

C'était un appel direct à la mémoire d'Hilarion. Hilarion répondit :

— Attends, je vais te dire cela. Nous sommes en 1831. La prise d'Alger..., la guerre de Morée..., le général Fabvier..., la guerre d'Espagne..., seconde entrée des alliés..., la campagne de France..., désastre de Moscou..... Non, je ne pourrai pas te le dire. Ah! la méthode Robert!

— Mon meilleur ami m'afflige, pensa Baudry.

Il dit ensuite à Adrienne :

— Mais je n'ai encore rien fait pour vous... Je cherche comment récompenser... Seriez-vous éloignée d'accepter la main d'un homme que vous aimeriez?

— Quoi! vous voudriez étendre vos bontés jusque-là?

— Elle croit, confia Baudry à l'oreille d'Hilarion, que la prospérité m'a changé. Eh bien, mademoiselle, vos vœux seront remplis. Dans huit jours, vous serez la femme...

— De M. Anatole, interrompit Adrienne.

— De M. Anatole! répliqua Baudry. Qu'est-ce que M. Anatole?

— M. Anatole, répondit Adrienne, est celui qui vous a sauvé du naufrage, celui que vous avez si généreusement racheté du service, celui à qui vous avez fait une position brillante auprès de vous, dans votre château ; celui enfin à qui je vais porter l'heureuse nouvelle de notre mariage, puisque vous voulez que je l'épouse.

Adrienne s'en alla en sautant de joie.

S'apercevant de la pétrification silencieuse de Baudry, Hilarion alla vers lui en lui offrant du tabac.

— Aurais-tu perdu le souvenir de quelque chose, que te voilà tout pensif? Fais usage, comme moi, de petits morceaux de papier répandus sur le tabac.

— Hilarion! Hilarion! laisse-moi.

— Qu'as-tu donc, mon ami?

— Encore une fois, Hilarion, laisse-moi, et va dire à ce M. Anatole de venir. Je l'attends.

— J'y cours; il sera ici dans un instant. Mais qu'as-tu? Tu parais agité; cela m'inquiète.

Baudry, prenant sa voix la plus solennelle :

— Écoute cet avis, Hilarion, et tâche d'en profiter. Souviens-t'en...

Afin de retenir ce que Baudry allait lui dire, Hilarion se hâta de sortir son mouchoir pour y faire des nœuds. Il écouta.

— Hilarion! Hilarion! quand tu aimeras, ne voyage jamais, mais jamais!

Hilarion remit bien vite son mouchoir dans la poche, et il dit en s'en allant :

— Il est parfaitement inutile que je me souvienne de cela, par exemple.

Resté seul, Baudry s'épancha ainsi :

— Voilà une perfidie! oublier un homme après vingt ans d'absence! Mais peut-être n'est-ce pas une perfidie. Elle ne m'aura pas reconnu. Décidément, il faut croire alors que je suis un peu changé, comme le prétend Hilarion. C'est possible. Le soleil, la traversée, m'auront légèrement bruni. N'importe! c'est affreux d'être ainsi méconnu, trahi. Oh! trahi, voilà ce qui navre!

Baudry suspendit son monologue. On venait. C'était M. Anatole.

Baudry lui dit gravement :

— Je vous ai fait demander, monsieur.

— Si j'avais osé, répondit le jeune homme, je serais venu sans vos ordres, car j'ai encore besoin de vous remercier, monsieur, pour la nouvelle faveur que vous m'accordez en voulant hâter mon mariage avec mademoiselle Adrienne.

— C'est précisément de ce mariage que je vais vous parler.

— Je vous écoute, monsieur, de toute mon attention.

— Ce mariage était impossible hier.

— Oh ! oui, monsieur; mais aujourd'hui, grâce à vous...

— Aujourd'hui il est encore plus impossible qu'hier.

— Qui oserait s'y opposer, quand vous-même?...

— N'avez-vous jamais pensé à un rival?

— Un rival! quelle folie! et où serait-il?

— Ici, dans ce château.

— Ah! l'on vous a trompé, répliqua vivement Anatole. Je n'ai pas de rival. Je le connaîtrais, je le soupçonnerais... D'ailleurs, Adrienne me l'aurait dit.

— Adrienne ne vous a pas tout dit.

— Monsieur, on l'a calomniée auprès de vous.

— Vous avez un rival, je vous l'assure.

— Puisque vous me l'assurez... Que m'importe après tout qu'un autre, que mille autres que moi aiment Adrienne, si j'épouse Adrienne dans huit jours?

— Oui, si vous l'épousez dans huit jours.

— Auriez-vous des doutes sur la proximité de mon mariage? De tout autre, je rirais de l'insinuation, mais, de votre part, ces doutes m'alarment, m'effrayent.

Prenant un air de parfaite suffisance, Baudry ajouta :

— Commencez-vous à croire que vous avez un rival?

— La peur que vous m'inspirez par vos paroles, répondit le pauvre jeune homme, me fait tout croire. Et quel est ce rival? le connaîtrai-je, du moins?

— Bientôt.

— Est-il jeune?

— Moins que vous.

— Beau, spirituel, aimable?

— Moins que vous.

— Riche?

— Oh! beaucoup plus que vous.

— Et que me fait, après tout, s'écria Anatole, qu'il soit jeune, beau, riche, puissant même, si c'est moi qu'Adrienne aime, distingue, préfère? Cette pensée me ranime et me rend fort contre tout ce que vous venez de me dire.

— Oui, si c'est vous qu'elle préfère.

— Si c'est moi!... je permets le doute sur toutes choses, mais sur l'amour d'Adrienne pour moi... non, monsieur, non!

Baudry sortit un portrait de sa poche, et le montra à Anatole.

— Connaissez-vous ce visage?

— Le portrait d'Adrienne!

— Il est difficile de s'y méprendre, n'est-ce pas?

— Ce portrait entre vos mains, monsieur! Mon rival vous l'a donc confié? De qui le tient-il?

— D'Adrienne elle-même.

— D'Adrienne!... Voilà bien des marques de certitude, monsieur; eh bien, je doute encore, je doute plus que jamais.

— Le fat! murmura Baudry. Afin, poursuivit-il, de compléter votre certitude, je cours chercher dans mes malles des preuves plus convaincantes, plus décisives...

— De l'infidélité d'Adrienne?

— De son infidélité, affirma Baudry. Restez. Je reviens à l'instant.

Baudry se retira, laissant le portrait d'Adrienne dans les mains d'Anatole, dont l'étonnement s'exprima tout haut ainsi :

— Cet homme est fou ou je le suis. J'ai un rival! il est ici dans le château, et je ne le connais pas. J'ai un rival! et il faut que M. Baudry fasse quatre mille lieues pour me l'apprendre, qu'il m'en apporte la preuve dans ses malles. Et ce rival est aimé! Ah! je le répète, l'un de nous deux est fou. Ce portrait que je tiens, cependant, ce portrait!... Mais n'est-ce pas Adrienne qui vient?... C'est elle... Venez! venez vite!

Anatole cacha le portrait.

— Qu'arrive-t-il, mon ami? Vous désirez me voir?

— Oui.

— Vous êtes ému.

— Ce n'est pas sans motif.

— Rassurez-moi bien vite, je vous prie.

— Savez-vous ce que l'on a dit à M. Baudry, ici dans ce château même?

— Que lui a-t-on dit? apprenez-le-moi.

— Que j'étais aimé d'une jeune fille.

— On ne lui a pas fait un mensonge; où est le mal, mon ami?

— Une jeune fille très-jolie.

— Croyez-vous que ce soit moi?

— Une jeune fille très-riche.

— Vous m'effrayez, Anatole; alors ce n'est pas moi. Après tout, pourquoi m'alarmerais-je, si vous ne l'aimez pas?

— Mais on a ajouté que je l'aimais.

— Oh! ceci n'est pas possible.

— On a dit encore à M. Baudry que je ne vous épouserai pas dans huit jours.

— On a dit trop de choses à M. Baudry, balbutia Adrienne tout émue, pour qu'il n'y en ait pas une de vraie.

— Tel est votre avis. Eh bien, ce n'est pas de moi qu'on a dit tout cela à M. Baudry, c'est de vous, Adrienne.

— De moi?

— De vous-même. On lui a affirmé que j'avais un rival, un rival préféré, aimé, et que vous ne vouliez plus vous marier avec moi.

— Anatole!

— Vous avez douté de moi, je doute de vous. A mon tour, je vous dirai : On a dit trop de choses à M. Baudry pour qu'il n'y en ait pas une de vraie.

— Et la preuve de ce que vous avancez? demanda la fière Bretonne.

Anatole mit le portrait sous les yeux d'Adrienne.

— Mon portrait! quel prodige! Je ne l'ai jamais fait faire.

— Jamais!... Oui, c'est là une œuvre de souvenir.

— Je ne dis pas cela...

— Que dites-vous alors?

— Je ne sais... je suis confondue... éclairez-moi, aidez-moi! Qui vous a donné ce portrait? dites!

— M. Baudry lui-même, que j'attends ici, qui est allé chercher d'autres preuves plus décisives encore, plus complètes de votre trahison envers moi, de votre amour pour un autre. Je l'attends.

Saisissant le portrait des mains d'Anatole, Adrienne indignée s'écria :

— Je ne l'attendrai pas. Venez avec moi, montons chez M. Baudry, suivez-moi!

Adrienne passa la première, Anatole la suivait; mais, au moment où il allait sortir, mademoiselle d'Arcueil, qui s'était introduite par un autre côté, l'arrêta :

— M. Baudry, s'il vous plaît?

— Dans ses appartements. Il va descendre. Souffrez, madame...

— Un mot. Il est bien étonnant, savez-vous, qu'il ne se soit pas encore rendu chez moi?

— Mais, madame, il est arrivé depuis à peine une heure,

et vous voudriez qu'il eût déjà fait ses visites !. Permettez que je m'en aille.

— Un autre mot. Savez-vous qui je suis?

Anatole frémissait d'impatience.

— Non, madame, mais on m'attend...

— Une la Tour-d'Arcueil, fille du contre-amiral la Tour-d'Arcueil, petite-fille du vice-amiral la Tour-d'Arcueil, nièce de l'amiral la Tour-d'Arcueil.

— Fort honoré, madame.

— Je suis comtesse.

— Je n'en disconviens pas; mais, de grâce...

— Rien qu'un troisième mot. Pourriez-vous me dire si M. Baudry est marié?

— Je l'ignore, madame la comtesse. Ce ne sont pas mes affaires; je vais aux miennes.

— Tout le monde ne saurait se contenter de cette indifférence.

— C'est possible... Adieu, madame...

Mademoiselle d'Arcueil se plaça sur les marches du pavillon pour empêcher Anatole de s'en aller.

— Monsieur est discret?

— Non, madame.

— J'aime votre franchise; elle m'engage à parler.

— Elle ne me laissera pas partir!...

— Je vais tout vous raconter sans nommer les masques. Deux jeunes gens s'aimaient d'amour tendre, comme les deux pigeons du bon la Fontaine.

— Si j'osais, pensa Anatole, je l'étoufferais!

Mademoiselle d'Arcueil poursuivit bravement :

— Vous prenez déjà de l'intérêt à la chose. L'un était un jeune homme obscur, l'autre une jeune fille de la plus haute condition. Malgré cette inégalité, la jeune fille donna son amour, son cœur, vous savez tout ce qu'on peut donner quand on est généreux. Qu'apprend-elle un jour? Que le jeune homme obscur va épouser une autre per-

sonne, une rivale jusqu'alors ignorée. Elle confie son affront à son frère, qui va demander raison au jeune homme obscur; ils se battent, Baudry blesse mon frère... Ah! monsieur! je me suis trahie... La douleur, l'amour, ont été plus forts que les convenances.

— Maintenant, dit froidement Anatole, madame veut-elle me permettre de m'en aller?

Il sortait enfin; mademoiselle Zoé l'arrêta.

— Monsieur! monsieur! M. Baudry est-il ici? peut-on le voir? est-il marié?

— Parlez à madame, dit Anatole furieux et en se faisant jour avec violence entre ces deux vieilles femmes.

— Mademoiselle d'Arcueil ici! dit avec une surprise blessante mademoiselle Zoé.

— Mademoiselle Zoé!

— Oui, mademoiselle!

— Oui, mademoiselle!

— Vous savez donc, dit mademoiselle Zoé, que M. Baudry est arrivé?

— Je savais que Baudry est arrivé.

— Baudry! quelle familiarité! Ne dirait-on pas qu'elle est chez elle?

— Je suis en effet chez moi.

— Vous!

— Apparemment.

— Qu'êtes-vous à M. Baudry pour parler ainsi?

— Ce que vous voudriez être, ce que vous auriez voulu être, ce que vous n'avez pas pu être.

— Sa femme? dit mademoiselle Zoé.

— Ne vous déplaise.

— Vous êtes sa femme, vous?

— Autant dire.

— C'est-à-dire que vous ne l'êtes pas.

— Est-ce vous qui m'empêcherez de l'être?

— Non, mais c'est lui qui vous empêchera de l'être.

— Lui! Mais vous ne connaissez pas mes droits?

— Si vous connaissiez les miens! riposta mademoiselle Zoé.

— Je voudrais les connaître.

— Les vôtres sont-ils fondés sur le piédestal de votre beauté?

— Les vôtres reposent-ils sur la base de votre vertu?

— Peut-être, ajouta mademoiselle Zoé, comptez-vous sur vos cinquante-deux ans de célibat?

— Et vous sur vos cinquante-cinq ans de fidélité?

— L'impertinente! dit mademoiselle Zoé.

— Croyez-vous, répliqua aigrement mademoiselle d'Arcueil, me faire mourir d'effroi avec un coup de pistolet, comme vous en usâtes envers notre commune rivale?

— J'ai d'autres armes pour vous vaincre. Je vous ferai mourir d'envie.

— Et moi de vieillesse. Je n'attendrai pas longtemps.

Sans l'intervention d'Adrienne et d'Anatole, on prévoit jusqu'où serait allée la dispute entre les deux vieilles prétendantes au cœur de M. Baudry.

— Mais vous expliquerez-vous? disait Anatole à Adrienne, saisie d'une fou rire.

— Non, vous ne le croirez jamais.

— Mais encore?

— Un prodige!

— Vous sortez du cabinet de M. Baudry.

— Le rire m'en a chassée. Savez-vous quel est le rival dont vous a fait si grand'peur M. Baudry?

— Dites, Adrienne.

— Ce rival, c'est lui-même.

— Quoi!

— Oui, celle qu'il aime....

— C'est moi! s'écria mademoiselle d'Arcueil.

— C'est moi! dit mademoiselle Zoé.

—Je vous demande pardon, mesdames, leur dit Adrienne, c'est moi. Mais le voici lui-même.

Baudry, suivi d'Hilarion et de Bousquet, parut, portant une liasse de lettres à la main, au milieu de mademoiselle d'Arcueil et de mademoiselle Zoé, d'Adrienne et d'Anatole.

Et il dit à Adrienne :

— Je vais vous confondre. Voici les preuves de ce que vous êtes et de ce que je suis.

— Que tient-il donc là? se disait Hilarion.

Après avoir passé à la droite de M. Baudry, tandis que mademoiselle Zoé passait à gauche, mademoiselle d'Arcueil dit tout bas :

— Voyons s'il me reconnaîtra quand il se tournera de mon côté.

Frappant sur les liasses qu'il tenait, Baudry dit avec un accent triomphal :

— Dans un instant vous saurez ce que c'est.

Mademoiselle Zoé murmurait :

— C'est le moment de le renverser en me découvrant.

— Vous vous souvenez sans doute de moi? dit mademoiselle d'Arcueil à M. Baudry.

— Bon! dit à part mademoiselle Zoé, il ne la reconnaît pas.

A son tour elle dit tout haut à M. Baudry :

— Mon image, j'en suis sûre, ne vous a jamais quitté.

— Inconnue! pensa avec joie mademoiselle d'Arcueil. Mais mon nom va le foudroyer de bonheur. Je suis Véronique.

— Véronique! répondit Baudry.

— Véronique de la Tour-d'Arcueil.

— De la Tour-d'Arcueil!

— Elle lui parle grec, dit mademoiselle Zoé. Moi, je suis Zoé!

— Mais que viennent faire ici ces deux folles? demanda tout bas Adrienne à Anatole.

— Vous ne le devineriez jamais.

— Je suis charmé, mesdames, dit Baudry, de vous retrouver en bonne santé; mais je ne vous connais pas plus l'une que l'autre.

Mademoiselle Zoé reprit :

— Vous m'appeliez quelquefois Chérie.

— Et moi Minette.

— Chérie... Minette... Qu'est-ce que cela signifie? Vous vous êtes trompées de numéro, mesdames.

Hilarion murmurait :

— Baudry a un passif bien lourd! Je soupçonne... je crois me souvenir...

Sans se décourager, mademoiselle d'Arcueil reprit :

— Les visages vieillissent, les noms s'effacent de l'ingrate mémoire; mais les beaux sentiments sont éternels. Cher Baudry, tu m'as aimée!

Un éclair de colère enflamma le visage de mademoiselle Zoé.

— Elle le tutoie! se dit-elle; parons le coup.

Et voici comme elle le para :

— Moi, mon cher Baudry, tu m'as adorée.

Baudry, ne sachant plus trop ce qu'on lui voulait, dit à mademoiselle d'Arcueil : — Moi je vous ai aimée! et à mademoiselle Zoé : Moi je vous ai adorée! puis à Hilarion: Pourquoi as-tu laissé entrer ces deux folles?

— Oui, tu m'as aimée, reprit mademoiselle d'Arcueil. C'était pendant la dernière année du Consulat, an XII.

— Couronnement de l'empereur Napoléon, interrompit mademoiselle Zoé. Tu m'adorais à la même époque, Baudry.

— Comme cela doit lui être agréable, pensa le vieil Hilarion, de se voir ainsi rajeunir!

— Au fait, c'est possible, convint Baudry; mais enfin, qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Que peut vouloir, répondit aussitôt mademoiselle d'Arcueil, celle qui vous a aimé d'un amour sérieux?

— Vous le devinez sans peine, ajouta Zoé.

— Il s'agirait donc de vous épouser?

— Si votre cœur y consent, affirma doucereusement mademoiselle d'Arcueil.

— Il n'y consent pas.

— Je suis sauvée! s'écria la rivale de mademoiselle d'Arcueil.

Elle dit ensuite à M. Baudry : — Votre cœur sera peut-être moins sourd à la voix de Zoé?

— Vous plaisantez! faites-moi toutes deux l'amitié de me laisser tranquille. J'ai à régler ici une affaire d'une tout autre importance et où votre présence n'a que faire.

Blessée, mademoiselle d'Arcueil apostropha ainsi M. Baudry :

— Puisqu'il en est ainsi, puisque vous foulez déloyalement aux pieds tous les souvenirs de vos tendresses pour moi, Véronique de la Tour-d'Arcueil, je vous somme, monsieur Baudry, de tenir vos promesses.

Le visage de Baudry était d'un beau comique.

— Des promesses!

Ce fut le tour de Zoé :

— Monsieur Baudry, vous remplirez vos engagements, sinon!...

Le vieil Hilarion murmurait :

— Maintenant je les reconnais! Je les croyais embaumées depuis longtemps.

— Des menaces! dit Baudry. Qu'est-ce à dire, mesdames, et croyez-vous m'intimider? Ne voulez-vous pas que je vous épouse toutes les deux? Ne croirait-on pas que vous avez contre moi des contraintes par corps, des titres?

—Des titres! repartit mademoiselle Zoé. Voici mes titres.

— Et voici les miens, dit mademoiselle d'Arcueil, qui sont meilleurs que les vôtres, madame!

— Des titres contre moi! je suis curieux de les voir, vos titres!

— Connaissez-les donc! Vous n'exigerez pas que je lise toutes ces lettres. Il y en a deux cent trois : j'en détache une au hasard.

Mademoiselle d'Arcueil prit son temps pour choisir la lettre qu'elle se mit en disposition de lire.

Imitant ce mouvement, mademoiselle Zoé ajouta :

— J'en fais autant de mon côté.

Mademoiselle d'Arcueil lut :

« Ma chère Véronique, mon adorée, notre promenade d'hier matin sous les épais marronniers a laissé dans mon cœur des impressions si douces, que je voudrais effacer de ma mémoire tout ce qui n'est pas ton voluptueux regard, ton beau visage, tes belles mains, tes pieds charmants, tes épaules... »

La vieille mademoiselle d'Arcueil, se tournant vers Baudry : — Dites encore que vous ne m'avez pas aimée. Niez cette coulée.

— C'est mon écriture, affirma honnêtement Baudry, je suis trop loyal pour le nier.

— Victoire! s'écria mademoiselle d'Arcueil.

— Pas encore! riposta mademoiselle Zoé. Écoutez-moi aussi.

Mademoiselle Zoé lut de son côté une lettre qu'elle tira du fond de son sac.

« Ma chère Zoé, mon adorée, notre promenade d'hier au soir sous les épais marronniers... »

— Quoi! interrompit mademoiselle d'Arcueil, elle aussi allait sous les épais marronniers!

Mademoiselle Zoé continua :

« A laissé dans mon cœur des impressions si douces, que je voudrais effacer de ma mémoire tout ce qui n'est pas ton voluptueux regard, ton beau visage, tes belles mains, tes pieds charmants, tes épaules... »

— Le scélérat! réfléchit mademoiselle d'Arcueil, il lui disait la même chose. Quelle date, mademoiselle?

— Fructidor an IX; et vous, mademoiselle?

— Fructidor an IX.

— Cela fait trente ans, dit Hilarion.

— Le monstre! le même jour!

Telle fut la réflexion de mademoiselle d'Arcueil.

Celle de mademoiselle Zoé se formula ainsi :

— Elle le matin, moi le soir.

Les lèvres de Baudry purent enfin balbutier :

— Quand il serait vrai que je vous eusse adorées l'une et l'autre, que voulez-vous que j'y fasse aujourd'hui? Je ne nie rien du passé, ni vos pieds, ni vos mains, ni vos épaules, ni même les marronniers; mais je ne puis vous épouser ni ensemble ni séparément, tout simplement parce que mon mariage avec une autre femme se fait dans huit jours.

Mademoiselle d'Arcueil proféra ce cri :

— Avec une autre femme!

Celui de mademoiselle Zoé fut :

— Dans huit jours!

— Dans huit jours, mesdames.

— En ce cas, la guerre! dit mademoiselle Zoé. Écoutez, monsieur Baudry, et vous tous, la dernière partie de cette même lettre qui a commencé sa confusion.

De son côté, mademoiselle d'Arcueil chercha la dernière partie de sa lettre et suivit ligne par ligne, tandis que Zoé lisait.

Mademoiselle Zoé lut :

« Me punisse le ciel, tombe sur moi la foudre, si je suis infidèle au souvenir de tant de bonheur, ô Zoé! »

Mademoiselle Véronique de la Tour-d'Arcueil répéta sa lettre à la main :

« De tant de bonheur, ô Véronique! »

Mademoiselle Zoé continua :

« Je veux plus : si jamais je t'oublie pour une autre,

ô Zoé! si jamais j'offre ma main à une autre que toi, si jamais je me présente à l'autel avec une autre femme pour lui donner mon nom et ma foi, je consens à te donner une somme qui ne vaut pas un de tes regards, c'est vrai, mais enfin, je consens à te donner vingt mille francs, oui, vingt mille francs! Je ne les ai pas, mais pourquoi ne les aurais-je pas un jour? Alors demande-les-moi, ô Zoé! viens les réclamer aux pieds de l'autel comme prix de mon infidélité... et tu les auras...

« MARC BAUDRY. »

Mademoiselle Véronique de la Tour-d'Arcueil répéta ces derniers mots :

« Et tu les auras! »

Elle ajouta :

— Maintenant épousez-nous, ne nous épousez pas, c'est votre affaire.

— Oui, dit mademoiselle Zoé à Baudry stupéfait, vous devez vingt mille francs à celle de nous que vous n'épouserez pas, et vingt mille francs à l'une comme à l'autre si vous vous mariez sans prendre pour femme l'une de nous deux.

L'ami Baudry fut traqué.

— Fatales lettres! déplorable engagement! dit-il piteusement : c'est écrit, c'est signé... l'honneur de la signature! Mais épouser l'une ou l'autre ou donner quarante mille francs!

Après avoir longtemps et alternativement regardé mademoiselle d'Arcueil et Zoé, il leur dit d'un accent tout à la fois grand comme un mot de Tacite et bouffon comme une plaisanterie de Shakspeare :

— PASSEZ A LA CAISSE! Je perds quarante mille francs, mais j'épouse mademoiselle.

Il montra Adrienne.

— Vous m'épousez, moi?

— Oui, Adrienne, je vous épouse. C'est assez feindre ou c'est assez se jouer de moi, qui vous ai gardé, malgré le temps et l'éloignement, une fidélité inviolable, Adrienne.

Adrienne se défendit vivement.

— Vous vous trompez, monsieur Baudry.

— N'êtes-vous pas Adrienne?

— Vous vous trompez, vous dis-je.

— Je me trompe! vous osez dire que je me trompe? Hilarion, viens ici, et confonds-la toi-même. Dis, n'est-ce pas toi qui m'as envoyé de sa part, dans l'Inde, ce portrait d'elle! Tu dois t'en souvenir.

Hilarion se gratta le front.

— Sans doute.

— Vous avez envoyé mon portrait dans l'Inde à M. Baudry.... vous!

— Mais... oui.

— Mais non.

— Alors, c'est non.

— Oui, non... Explique-toi; comment l'aurais-je reçu, si tu ne me l'avais pas envoyé? Tu me l'as envoyé, souviens-toi..... c'était dans une tabatière.

Hilarion se redressa.

— Dans une tabatière? Maintenant je m'en souviens comme si c'était hier. Je te l'ai envoyé, ce portrait.

— Et c'est elle qui l'a fait faire?

— Oui.

— Moi? dit Adrienne.

— Vous le voyez.

— Je vous en supplie, monsieur Hilarion, je vous en supplie; il y va de l'honneur de ma parole : cherchez au fond de votre mémoire si véritablement c'est moi qui ai fait faire ici mon portrait pour l'envoyer dans l'Inde à M. Baudry.

— Je vais chercher, je vais chercher, répondit Hilarion.

Et il sortit ses deux mouchoirs, ses deux tabatières.

— Faites tous vos efforts ; quant à moi, je jure...

— Ne jurez pas... le parjure serait inutile, car il est encore d'autres témoins de notre mutuel attachement, des preuves irrécusables, plus sacrées encore... et les voilà ! Toutes ces lettres...

— Mes lettres !

Et mademoiselle d'Arcueil de dire :

— Il a des lettres aussi !

Baudry continua :

— Je n'en lirai qu'une, celle que vous m'écrivîtes le jour où je fus forcé de quitter la France et de vous quitter. Écoutez, et qu'on juge qui ment de vous ou de moi :

« Mon cher Baudry, je n'ai aimé, je n'aime, je n'aimerai que vous. Comment cela ne serait-il pas, quand la reconnaissance la plus profonde se joint dans mon cœur à l'affection la plus vive ? Vous avez été notre appui en tous temps ; vous êtes venu au secours de notre famille pendant la longue captivité de mon père sur les pontons anglais, et, par votre or, c'est vous qui l'avez rendu à nos embrassements. Notre vie, notre liberté, notre bonheur, sont votre ouvrage. Baudry, je prends Dieu à témoin que je ne serai jamais à un autre que vous. Oubliez-moi, je vous resterai fidèle ; revenez, vous serez attendu. La mort seule m'empêchera de tenir ma promesse... »

— N'est-ce pas là votre écriture ?

Après avoir jeté les yeux sur la lettre, Adrienne s'écria :

— L'écriture de ma mère !

Baudry recula en disant :

— De votre mère ?

— Ah ! voilà ce que je cherchais ! dit Hilarion. Baudry ! Baudry ! cette Adrienne-là n'est pas celle que tu as aimée et qui t'a aimé, et que tu as connue dans le temps où tu lui donnais ces deux dames pour rivales : c'est sa fille.

— Sa fille ? quel âge ai-je donc ?

— Oui, Baudry, sa fille; l'autre Adrienne n'est plus.

— Elle n'est plus, et tu ne m'as pas écrit aux Indes qu'Adrienne était morte?

— Je l'ai oublié... Je ne me servais pas encore de la méthode Robert, de l'Institut. J'avais bien oublié de te dire qu'elle s'était mariée. Un oubli excuse l'autre.

Baudry, après avoir poussé un soupir, joignit la main d'Anatole à celle d'Adrienne, et, regardant mademoiselle d'Arcueil et mademoiselle Zoé, il leur dit :

— Mesdemoiselles, n'épousant personne, je n'ai rien à vous donner. La caisse est fermée.

— Fiez-vous aux lettres d'amour! dit mademoiselle d'Arcueil en se retirant.

Mademoiselle Zoé ajouta :

— Le plus sûr est de les déchirer.

Elle donna l'exemple; elle mit en lambeaux sa correspondance avec M. Baudry.

— Le plus sûr, dit Baudry, est de n'en pas écrire.

LE FEU

HISTOIRE DE QUATRE SAVANTS

L'île de Ceylan serait la plus heureuse du monde, si elle n'était spécialement placée sous la protection du grand Kaltragan. Kaltragan est tout simplement un dieu; mais un dieu comme il n'y en a pas, un dieu exigeant, quinteux, despotique. Il veut être adoré sous toutes les formes possibles : si l'on bâtit une maison, on la met sous la sauvegarde de Kaltragan; la terre est ensemencée au nom de Kaltragan; l'eau, c'est Kaltragan; le vin, c'est Kaltragan; mais ce qui est surtout Kaltragan, c'est le feu. Un pareil dieu ne doit pas manquer de prêtres.

Ces prêtres, ou plutôt les prédécesseurs de ces prêtres, ont été en différend pendant douze siècles environ sur quarante-trois mille questions religieuses du bouddhisme. Toutes enfin ont été résolues, excepté une seule, celle de savoir si le feu, cette éclatante image de Bouddha, exige de ses mille milliers d'adorateurs qu'ils soient accroupis ou couchés à plat ventre pendant l'acte de la prière, qu'on lui adresse vingt ou trente fois par jour. Difficulté d'autant plus épineuse, qu'elle a déjà été levée par le grand

Phalou, dans un ouvrage intitulé le *Phalou*, et écrit, il y a six cents ans, dans une langue exceptionnelle qui a glorieusement pris le nom de l'auteur et du livre, et s'appelle par conséquent le *phalou*. Cette sublime question de déterminer la manière dont on doit adorer le feu y étant clairement débattue et résolue, il n'y aurait plus, ce semble, qu'à ouvrir le *Phalou* et à se renseigner. Oui; mais qui donc sait le phalou, même aux Indes? De siècle en siècle, les rares possesseurs de cette divine langue, qui n'eut qu'un écrivain et qu'un livre, se sont perdus; déplorable malheur, qu'il faut attribuer en grande partie à l'impossibilité de se procurer ce livre. Où est-il? Comment le dire, depuis le jour où les Portugais, vainqueurs sur toute la côte, enlevèrent non-seulement les dieux d'or et d'argent aux yeux de topaze, mais le vénérable *Phalou*, tout petit volume écrit sur coton et relié entre deux planches enduites de vernis? Oui, ils enlevèrent le *Phalou*, livre aussi impossible à remplacer que facile à reconnaître. Vingt-quatre diamants du plus grand prix, douze de chaque côté, couraient au bord de la reliure comme les clous dorés le long des missels du moyen âge. Tout ayant disparu, et le livre et la langue, comment parvenir à connaître l'attitude dans laquelle le dieu Kaltragan veut être invoqué quand il prend la forme du feu? Se livrant avec fureur aux inspirations de leur fanatisme, les Indiens de l'île où la dispute avait pris naissance et ceux de toute la presqu'île gangétique ne s'occupaient plus ni de la pêche des perles, ni de la chasse aux éléphants, ni de la culture du poivre, ni de celle du gingembre. Jour et nuit ils discutaient à coups de poignard le problème de l'adoration du feu.

S'il est un moyen de les mettre d'accord, pensa le gouverneur de Calcutta, c'est de faire décider l'affaire par un concile; il jaillira à coup sûr quelque lumière de la réunion formée des plus doctes théologiens de l'Inde. Benarès,

la ville sainte par excellence, selon l'évêque Haber, fut choisie pour la ville où se rendraient les prêtres d'Aurengabad, de Madras, de Mazulipatam et de toutes les grandes cités de l'empire. On mit à leur disposition des dromadaires, des palanquins, des vaisseaux à vapeur, afin qu'ils ne reculassent pas devant la longueur ou les difficultés du voyage. On ne pourrait dire tout le luxe qui fut déployé pour les recevoir.

Si l'on tient à savoir l'époque où ce grand événement eut lieu aux Indes orientales, il nous sera facile de répondre qu'il se passa il y a environ huit ans. Nous assignerons plus exactement encore sa date en disant qu'il occupa les populations du Gange parallèlement à une époque bien présente à l'esprit des savants et des archéologues : l'Académie de Moscou avait mis cette année-là au concours la question suivante, en promettant à celui qui la résoudrait cent mille francs, le titre de membre de l'Académie de Moscou, et une pension viagère de vingt-cinq mille francs : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* Ce programme, la hauteur de la question, le prix offert en récompense, sont une date trop vivante dans l'esprit des savants pour qu'ils l'aient oubliée.

Au bout de six mois de missions et de locomotions, cinq cents représentants des divers peuples semés sur la terre de Vichnou se logèrent dans les palais de Benarès, tout ruisselants de nattes lustrées, obscurcis de parfums et retentissants des cris des jongleurs. Ce rapprochement, ces réunions animées, promettaient les meilleurs résultats; on touchait, après de longues discussions, au moment heureux où il serait convenu, de part et d'autre, qu'on adorerait le feu dans une posture moitié accroupie et moitié couchée, afin de mettre tout le monde d'accord, lorsqu'une circonstance déplorable rompit les bonnes rela-

tions entamées. Un membre du concile fut trouvé assassiné dans sa baignoire. Quel était le meurtrier? Ce ne pouvait être qu'un partisan du feu, de la secte des accroupis, car le prêtre tué appartenait à la secte des couchés. On cria à l'indignation, au guet-apens, à la trahison; on courut aux armes. Aussitôt le gouverneur général se rend à Benarès pour rétablir la paix. D'abord les membres du concile ne veulent rien entendre; cependant, à force de supplications et de présents, il les rassemble de nouveau sous sa haute présidence, donnant à la réunion, au lieu d'un caractère religieux, un caractère exclusivement social. De leur délibération, leur dit-il, dépendait le bonheur ou le malheur des peuples de l'Inde. S'ils ne parvenaient point à s'entendre, les habitants, à leur retour, s'égorgeraient avec plus de fureur qu'auparavant, et la guerre civile prenant la place de l'industrie et du commerce, la misère la plus profonde s'ensuivrait. De là par conséquent des offrandes moins riches, beaucoup moins abondantes, seraient déposées sur l'autel des mille dieux de l'Inde, ce qui, en d'autres termes, signifiait : les revenus des pagodes seront infiniment réduits.

Ce langage fit quelque impression sur le cerveau des prêtres. Profitant de ce commencement de trêve, le gouverneur général leur conseilla de remettre la négociation à deux brames des plus célèbres parmi eux, choisis, le premier dans les rangs de ceux qui professaient l'opinion fort respectable que le feu devait être vénéré dans telle posture, le second dans les rangs de ceux qui militaient en faveur de l'opinion contraire, et non moins admissible. A cette proposition, les prêtres, ainsi qu'on devait s'y attendre, répondirent qu'ils défiaient tous les brames du monde de résoudre mieux qu'eux le point religieux dont ils s'occupaient, à moins toutefois, ajoutèrent-ils en manière de dérision, que les deux brames aux lumières desquels le gouverneur général en déférait connussent le phalou.

— Je sais quatre personnes qui parlent, qui connaissent, qui savent à fond le phalou, répliqua le gouverneur. D'abord ces deux brames, ajouta-t-il en faisant avancer au milieu du concile deux véritables brames, qui saluèrent l'assemblée et se saluèrent dans une langue tout à fait inconnue aux cinq cents membres.

Si la pagode de Jaggernaut, grande comme une ville, eût volé dans les airs aux yeux du concile, cela ne l'aurait pas plus étonné que la présence de ces deux hommes, jeunes encore tous les deux, et parlant le phalou, car c'est le phalou qu'ils parlaient.

— Ils savent le phalou! se dirent les membres.

— C'est étonnant comme ils parlent le phalou !

— On dirait qu'ils n'ont jamais parlé que le phalou.

— Notre poivre, notre cannelle, nos écailles de tortue, nos dents d'éléphants, sont sauvés, pensait avec joie le gouverneur. Je mettrai bien plus aisément d'accord deux brames que cinq cents brames, et, une fois d'accord, je rétablirai la paix sur toute la vaste péninsule indienne.

— Mais, essaya de dire un brame plus retors, mais...

Le gouverneur, qui vit venir la bombe, interrompit le brame par ces mots :

— J'étais sûr que des hommes aussi nobles, aussi dignes, aussi éclairés que vous, seigneurs, finiraient par comprendre la nécessité de simplifier la question.

— Mais, reprit le brame interrupteur...

Nouvel artifice oratoire du gouverneur.

— Ainsi c'est entendu. Ces deux flambeaux, ces deux soleils, ces deux brames choisis par vous vont éclairer une discussion dont vous ne seriez jamais sortis, tant vous aviez des torrents d'éloquence à répandre avant de l'épuiser.

— Mais...

Cette fois, le gouverneur, étant à bout de voix, laissa le brame lancer son objection.

— Mais, dit enfin ce dernier, qui nous assure que ces deux hommes savent réellement le phalou?

— C'est juste.

— C'est à examiner.

— Il faut des preuves.

En un instant la persuasion première du concile revint sur elle-même, et un doute universel plana.

— Quelle langue parlerions-nous, répliquèrent les deux brames, si ce n'est le phalou?

— J'atteste, dit l'un, que mon antagoniste s'exprime parfaitement en phalou.

— J'affirme, dit l'autre, que c'est le plus pur phalou que parle le brame que voici.

— Comme je ne veux pas, intervint le gouverneur, que la loyauté de ces deux honorables brames soit un instant soupçonnée, je vais introduire ici, en votre présence, deux savants étrangers à votre pays et à votre religion, par conséquent désintéressés au plus haut point dans la question, et ils décideront, car ils ont passé leur vie à étudier le phalou, si ces deux brames le parlent réellement. L'un est un philologue anglais, sir James Crawford, l'autre un philologue français, M. Amiel. Ce sont deux savants du premier ordre, professant dans leur patrie le sanscrit, le pracrit, le païsachi, le magadhi, le canyacubdja ou hindoustani, le bengali et le telinga, et temporairement aux Indes, où ils sont venus par modestie élargir le cercle de leurs connaissances.

— Qu'on les introduise, dit le concile, et que ces deux brames s'expriment en phalou devant eux.

Non-seulement les deux savants européens parurent et écoutèrent, mais ils se mêlèrent à la conversation, et bientôt quatre voix différentes firent retentir les voûtes de la salle de toutes sortes de mots phalous. Les quatre savants, car désormais ils étaient quatre, riaient, s'ani-

maient, se fâchaient, se réconciliaient, se fâchaient de nouveau en phalou.

Le doute n'était plus permis après cet éloquent échange d'idées et de phrases. Le concile fut donc convaincu que les deux brames possédaient à fond le phalou, cette langue qu'on croyait perdue, morte, ensevelie depuis des siècles. On avait fait un grand pas dans la question.

Tout à coup le même membre qui avait hardiment mis en doute si ses deux confrères savaient le phalou se leva, et dit encore que tout n'était pas terminé par cette satisfaction donnée à l'assemblée. Les deux brames étaient, sans nul doute, très-capables tous deux de lire en phalou; mais à quoi cela servait-il si le *Phalou* lui-même n'existait plus, si le livre sacré où se cachait le dogme de l'adoration du feu avait été détruit par suite du pillage exercé par les Portugais sur la pagode d'Hyderabad? On avait retrouvé la langue, mais avait-on retrouvé le livre? Et, sans ce livre, quel espoir d'apaiser les troubles religieux de l'Inde, troubles à peine assoupis, sur le point de se rallumer plus terribles que jamais?

— J'attendais cette sage objection, répliqua le gouverneur anglais, que rien avec raison n'étonnait plus depuis qu'il était parvenu à réunir quatre hommes sachant le phalou, je l'attendais pour la réduire à sa juste valeur. D'abord, dit-il, les livres saints ne se perdent jamais, s'ils s'égarent quelquefois. La Bible a traversé quarante siècles sans altération; les quatre versions de l'Évangile ont opposé la même résistance aux invasions des temps et des barbares; pourquoi le *Phalou*, n'eût-il (ce qui n'est pas à vos yeux) qu'une valeur purement historique, ne jouirait-il pas de la même faveur?

— Mais, enfin, où est-il depuis trois siècles? s'écria le brame.

— Où est-il? demanda le gouverneur, qui se sentait

accroché à ce point d'interrogation comme un poisson se sent pris à l'hameçon de fer.

— Oui, où est-il?

— C'est où il est, répliqua le gouverneur avec la promptitude du sophisme, que nous irons le chercher. Croyez que l'Angleterre, protectrice des cultes de tous ses sujets, elle qui a relevé les pagodes renversées, elle qui prête son appui à votre religion partout où il est réclamé, n'épargnera ni son or ni ses soins pour retrouver le *Phalou*. L'Angleterre s'impose cette glorieuse mission, et elle confie le soin de la remplir à ces quatre beaux génies philologiques : le brame Palombo, le brame Mindana, le savant sir James Crawford, mon illustre compatriote, et le non moins savant M. Amiel, Français d'origine, membre de toutes les sociétés savantes du globe. J'attends votre décision, vous priant d'arrêter entre vous, représentants religieux de l'Inde, clefs d'or de toutes les consciences d'en deçà et d'au delà du Gange, que pendant trois années, laps de temps rigoureusement nécessaire pour accomplir cette glorieuse expédition, vous vous engagez à tenir les fidèles adorateurs du feu dans la tranquillité d'une trêve. Jusqu'à l'expiration de ces trois années, en échange du service fort coûteux, je ne vous le cache pas, que va vous rendre l'Angleterre, vous me promettez de faire tout ce qui dépendra de vous pour qu'aucun soulèvement n'ait lieu dans le cercle territorial de votre autorité.

A moins de ne rien vouloir de ce qu'ils désiraient, les cinq cents brames n'avaient pas le droit de repousser la proposition du gouverneur; et, d'accord sur l'efficacité de la mission comme sur la durée de temps qu'elle exigeait, ils devaient également accepter comme mandataires les quatre savants offerts par lui.

Tout fut accepté, convenu, juré et signé. Dans trois ans les mêmes brames, ou leurs successeurs naturels, se réuniraient de nouveau à Benarès, la ville sainte, et il leur

serait rendu un compte exact de la mission érudite et religieuse des quatre savants. Le concile fut dissous. Chargés de présents et d'honneurs, les cinqs cents brames retournèrent chez eux, où ils étaient attendus avec l'impatience naturelle à des hommes qui ne savent plus comment adorer le feu.

Comprenant l'importance de la responsabilité qu'il avait prise, le gouverneur ne songea plus qu'à faire voyager ses quatre savants. Un vaisseau magnifique fut affecté à leur expédition. La compagnie des Indes alloua à chacun d'eux trois mille francs par mois.

D'abord les quatre savants visiteraient, dans l'intérêt de leurs recherches, les principales villes de l'Inde, où il n'était pas impossible que le *Phalou* eût été entraîné par l'invasion portugaise. Des Indes ils se rendraient en Portugal, patrie des anciens vainqueurs et dévaliseurs des deux presqu'îles indiennes; ensuite ils fouilleraient l'Espagne, bassin naturel de toutes les richesses que laisse échapper le Portugal. De là ils passeraient en France. Enfin, ne laissant aucun coin de l'Europe inexploré, il étendraient au besoin leurs perquisitions sur l'Angleterre et l'Allemagne.

Les quatre savants s'embarquèrent sur le *Mahrabarata*, brick de guerre grand comme une frégate, souple comme une bayadère, doré comme un boudoir de la Régence, ayant à bord jardin, cabinet de lecture, salle de bains, et de plus quatre petites imprimeries mécaniques, une pour chacun des savants. M. Amiel n'en revenait pas.

Nous avons déjà nommé M. Amiel, le savant français. Comme tous les savants, M. Amiel était très-chauve, un peu cagneux, un peu bossu et très-négligé dans sa toilette. Quarante-six ans environ était son âge, Arles sa patrie; M. Amiel était donc Provençal comme le roi René. Jeune, il était venu à Paris pour vendre de l'huile vierge, et, par la même occasion, pour tâcher de placer une collection de

sonnets dans le genre de ceux de Pétrarque. Ayant vendu ses huiles vierges, n'ayant pas placé ses sonnets, plus vierges encore que ses huiles, et s'obstinant à rester à Paris, malgré les injonctions de ses parents, il se trouva un jour sans pain, mais avec ses sonnets : c'est être deux fois sans pain. Il allait mourir de la manière la plus poétique du monde, lorsqu'un autre Provençal charitable, auquel il avait été recommandé, lui dit :

— Qu'attendez-vous donc pour professer l'hindoustani ou le sanscrit?

— Mais je ne le sais pas, répondit d'un souffle éteint M. Amiel.

— Raison de plus, vous n'aurez jamais eu une aussi belle occasion pour l'apprendre; d'ailleurs, vous l'enseignerez sous moi, qui suis le seul en France pouvant nier que je sais le sanscrit.

— Mais vous le savez du moins, vous?....

— C'est là mon secret; venez.

Et ils allèrent ensemble chez M. le ministre de l'instruction publique, toujours heureux de répandre ses largesses, ou plutôt celles des contribuables, sur les gens qui savent l'hindoustani, le malais, l'otaïtien, le sanscrit, le pracrit, etc.

De ce moment date la fortune de M. Amiel. Le lendemain il avait déjà un lorgnon de corne, comme tous les savants dont les yeux se sont fatigués à lire du sanscrit, et il faisait graver des cartes de visite sur lesquelles on lisait : *Polydore Amiel, d'Arles, professeur suppléant de sanscrit et de pracrit.* Six mois après, on le décorait; l'année suivante, il était reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Au bout de deux ans à peine d'exercice, il avait six mille francs d'appointements, logement dans une des bibliothèques publiques, et trois élèves, les seuls qu'il ait jamais eus.

Il était déjà sur le beau chemin de la fortune, lorsqu'il

passa aux Indes. Pourquoi ce voyage? M. Amiel ne dit pas même à son meilleur ami qu'il quittait la France. Il prit seulement ses trois élèves avec lui, afin que quelque professeur de madécasse à la bibliothèque royale ne les lui enlevât pas pendant l'absence, et il partit. Ses trois élèves moururent de la terrible maladie du foie en arrivant à Calcutta; quant à lui, Amiel, il s'enferma dans un quartier isolé de la ville, et là il se fit apporter mystérieusement chaque soir, par un paria, un bocal de petits poissons. Le lendemain avant le jour, les petits poissons étaient rejetés dans le fleuve, et d'autres venaient les remplacer, la nuit suivante, sous le microscope du mystérieux Amiel.

Le gouverneur général, dont la police était admirablement faite, avait appris que M. Amiel, d'Arles, était venu aux Indes, et se trouvait pour le moment à Calcutta dans le seul but, tenu par lui extrêmement secret, de résoudre le fameux problème historique que l'Académie de Moscou avait mis au concours : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, nous assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* Sachant, disons-nous, que M. Amiel, qui voulait passer sur le corps de tous ses concurrents, relativement à ce grand prix de cent mille francs, habitait Calcutta, où il n'était venu, prétendait-il faussement, que pour éclaircir le sens du quatre-vingt-dixième verset des *Pouranas*, prière habituelle des Indiens, le gouverneur avait jugé merveilleusement à propos de l'employer comme conciliateur dans la fameuse et sanglante querelle des peuples de l'Inde, au sujet de l'adoration du feu. Quand le gouverneur lui demanda, avant de l'attirer à Benarès, s'il connaissait le phalou :

— Je ne connais que cela, avait répondu M. Amiel.

— Je prévoyais votre réponse, avait dit à son tour le gouverneur.

On sait comment M. Amiel avait été triomphalement accueilli par les brames. Le reste de son histoire se place naturellement dans celle que nous racontons.

Son confrère, sir James Crawford, était Anglais, natif du Northumberland, vrai type des savants anglais : irascible, maigre, vêtu de noir, portant une cravate blanche très-lâche, des souliers lacés, des gants violets. Sa peau luisante avait la transparence du vieux papier vélin aux reflets jaunâtres. Quand il n'écrivait pas, il buvait du porter, et, quand il ne buvait ni n'écrivait, il prenait des pilules végétales du docteur Morrison. Conservateur de la bibliothèque Cotonienne, il s'était rendu aux Indes sous le prétexte de savoir de quel sexe étaient les démons indiens, immense question qui tient les savants en haleine depuis trois siècles. C'est au milieu de ses recherches que le gouverneur général des Indes était allé le chercher pour l'adjoindre aux deux brames et au savant M. Amiel.

Quant aux deux brames, il est difficile de dire au juste ce qu'ils savaient. Ils parlaient peu, priaient presque toujours, et ne se nourrissaient que de légumes, particulièrement de riz. L'un, le plus jeune, se nommait, nous l'avons déjà dit, Palombo, l'autre Mindana.

Le jour où ils s'embarquèrent à Calcutta fut une fête pour cette ville immense, moitié noire, moitié blanche, couverte de palais et de maisons de chaume, ayant un million d'habitants, riche comme ne l'a jamais été Venise quand elle était la plus riche ville du monde, aristocratique comme Londres, bruyante comme Paris, fiévreuse comme Rome. Cette Athènes des marchands anglais avait frémi pour ses cotons quand la guerre religieuse s'était allumée entre les adorateurs du feu; elle s'était déjà vue expirant sur ses ballots de poivre et consumée à la flamme odorante de sa cannelle. Les quatre savants avaient conjuré cette épouvantable crise. Aussi leur envoyait-on du rivage toutes sortes de bénédictions. C'était un bruit de

gong et de tam-tam à fendre le ciel. La proue du *Mahrabarata* se perdait dans les guirlandes de fleurs qu'on y avait attachées la veille. Le beau brick s'éloignait du rivage au son de l'artillerie. Le canon grondait. Tout cela, tant d'honneurs pour la science! Les deux brames, montés sur la dunette, laissaient voir au peuple du rivage leurs longs costumes blancs et leurs bras levés. Un verre de porter à la main, sir James Crawford criait à chaque coup de canon *Hourra for ever! hourra for ever!* et il buvait. M. Amie: n'en revenait pas.

— Je voudrais bien qu'Arles me vît dans cette conjoncture, disait-il. Il est bien loin de moi, le temps où je vendais de l'huile vierge et où je ne vendais pas mes sonnets imités de Pétrarque! Ai-je été bien avisé de me lancer dans le sanscrit, le telinga et le pracrit! Si cela continue, j'achèterai les Arènes à mon retour à Arles.

Le vaisseau fit voile vers le sud; il dirigea sa proue sur Pondichéry, comptoir français à l'extrémité de la presqu'île et placé dans une position à permettre à nos savants d'étendre leurs recherches au-dessus et au-dessous de cette station. Fier de son glorieux fardeau, l'équipage du *Mahrabarata* entourait de prévenances les quatre illustres passagers. Musique à leur lever, musique à leur coucher, musique pendant les repas. Leurs repas, auxquels nul n'était admis, étaient choisis, délicats, splendides; cuisine à la fois chinoise, indienne, anglaise et française. M. Amiel n'en revenait pas. Il prenait des indigestions de nids d'hirondelles : des indigestions de six cents francs la pièce.

De leur vénération pour les quatre savants, les officiers du *Mahrabarata* passèrent naturellement au désir non moins fondé de les mieux connaître. Quand on songe que tous les quatre connaissaient les langues mystérieuses de l'Inde, lisaient dans les livres les plus difficiles des religions de l'Inde, et savaient le phalou! Mais comment sans indiscrétion parvenir à se faire admettre dans la société

de pareils hommes, lesquels, du reste, ne se voyaient qu'à l'heure des repas, chacun d'eux, pendant les autres heures du jour, se retirant dans la méditation, s'enfermant dans l'isolement.

On était dans la chaude saison : la chaude saison dans l'Inde, c'est du feu.

L'embrasement général n'était tempéré que par la brise du soir quand elle arrivait, quand les bayadères du rivage ne la retenaient pas prisonnière dans les plis de leurs vêtements de mousseline. A l'heure où elle soufflait, on dressait une table sur la dunette, on la plaçait au milieu d'un pavillon de gaze, et c'est à l'abri de ce mur diaphane, assez étroitement tissu pour empêcher les moustiques de passer, trop fin pour arrêter les ondulations de l'air, que venaient souper les deux brames, sir James Crawford et le vénérable M. Amiel, d'Arles. Dès qu'ils étaient assis, tous les officiers descendaient respectueusement sur le pont ou dans leurs cabines, laissant à leur docte intimité ces quatre beaux génies philologiques.

Un soir pourtant ils ne descendirent pas; ils ourdirent une conspiration.

Chacun d'eux s'était préparé à prendre des notes dans la demi-obscurité répandue autour du pavillon de gaze, et attendait avec anxiété que les quatre savants ouvrissent leurs bouches d'or.

Ils les ouvrirent, mais ce fut tout simplement pour manger, d'abord un pilaw poivré, doré et moulé en forme de pagode. Amiel mangea le péristyle de la pagode, sir James Crawford la coupole; les deux brames se partagèrent les fondations. Ils étaient beaux à voir.

— Ils mangent beaucoup plus qu'ils ne parlent, pensèrent les officiers de marine; mais il faut que les savants se nourrissent. Ils payent le tribut à l'humanité.

Après le pilaw, sir James Crawford et M. Amiel se jetèrent sur quatre nids d'hirondelles en salmis, d'un fumet

comme jamais il ne s'en est répandu dans l'atmosphère de nos climats. Amiel avait toute la figure plongée dans un de ces nids. Il était devenu hirondelle.

Les jeunes officiers, leur crayon à la main, attendaient toujours que les savants descendissent à proférer quelques paroles.

Enfin ils parlèrent :

— Eh bien! dit M. Amiel.

— Eh bien! répliqua sir James Crawford.

— C'est absolument comme hier.

— Et, aujourd'hui comme hier, monsieur Amiel, vous êtes dans l'erreur.

— C'est vous qui êtes dans l'erreur, dans la plus profonde des erreurs.

— Ils se portent un défi, murmurèrent les officiers de marine. Oh! si nous allions assister à quelque beau combat scientifique. Ne perdons pas une syllabe.

— Moi, dans l'erreur! dites-vous?

— Oui, vous, monsieur James Crawford. Je vous dis qu'ils emploient l'huile.

— L'huile! répéta ironiquement sir James Crawford, l'huile!

— Chut! chut! dirent tout bas les jeunes marins du *Mahrabarata*, il s'agit entre eux de quelque cérémonie de la théurgie hindoue, où l'huile est mystiquement employée. Ils continuent une discussion commencée hier. Les brames vont y prendre part, assurément.

— Il faut n'avoir, permettez-moi de vous le dire, monsieur Amiel, ni gosier, ni palais, pour reconnaître dans cet objet la présence de l'huile.

— Mais j'en ai...

M. Amiel allait dire vendu; il s'arrêta et dit :

— Je vous répète qu'ils emploient l'huile. Qu'emploieraient-ils, d'ailleurs?

— Le beurre, pardieu! le beurre, monsieur Amiel!

Les jeunes officiers commençaient à perdre le fil de la discussion.

— Vous osez parler du beurre, l'opposer à l'huile, monsieur Crawford.

— Si je l'oppose à l'huile! mais je le mets à mille piques au-dessus de l'huile. Il n'y a que les peuples pauvres, grossiers, qui apprêtent leurs mets avec de l'huile.

— Dites donc plutôt qu'il n'y a que les peuples privés d'huile qui font leur cuisine au beurre. Pourquoi Dieu aurait-il fait l'huile, monsieur Crawford?

— Pourquoi aurait-il fait le beurre, monsieur Amiel? Et ainsi ce pilaw a été cuit dans l'huile?

— Heureusement, très-heureusement, répéta M. Amiel.

— Eh bien, moi, je soutiens qu'il a été fait au beurre.

— Allons donc, monsieur Crawford!

— Ne pariez pas, monsieur Amiel! vous perdriez. Est-ce que jamais l'huile, qui n'est bonne que dans la peinture, aurait donné à cet excellent pilaw cette suavité, ce coulant, cette onction?...

Le crayon était depuis longtemps tombé des mains des jeunes officiers. Décidément il n'était question entre les deux grands savants, sir James Crawford et M. Polydore Amiel, que de l'avantage de l'huile sur le beurre, ou de la prééminence du beurre sur l'huile dans l'art de la cuisine. Sir James Crawford et M. Amiel ne parlaient que cuisine, à la grande stupéfaction de ceux qui étaient venus pour surprendre quelque savante dissertation d'histoire ou de philologie. Encore, si les brames les avaient dédommagés! Mais les brames, qui, par esprit religieux, n'avaient, après le pilaw, osé toucher qu'aux légumes, mangeaient maintenant des fruits et ne parlaient pas.

— Vous me défiez! s'écria M. Amiel du fond d'un second nid d'hirondelles. Vous me défiez! Eh bien, je parie avec vous trois bouteilles de vin de Champagne, à boire tout de suite, que le pilaw était apprêté à l'huile.

— Je tiens le pari, répliqua sir James Crawford en jetant sa serviette en l'air. Que le chef de cuisine vienne!

Il fit un signe, et un domestique alla chercher le cuisinier.

— En attendant, qu'on débouche le champagne, ajouta-t-il.

— Comment! dit le plus jeune des brames avec le sourire tranquille des Orientaux, comment pouvez-vous, vous, deux flambeaux de l'Occident, vous mettre en désaccord, ne fût-ce qu'un moment, sur une question aussi peu sérieuse? Que ce pilaw ait été cuit dans l'huile ou dans le beurre, qu'importe? Bornons-nous à remercier Dieu, qui nous a permis de nous en régaler.

« Quelle philosophie douce! » pensèrent les jeunes officiers. Cet excellent brame avait peu parlé, mais le peu qu'il venait de dire partait d'un esprit sain; il les vengeait des propos gloutons de sir James Crawford et de M. Amiel.

Mais le cuisinier avait paru sous le pavillon de gaze.

— Chef, dit M. Crawford au cuisinier, sur l'honneur, votre pilaw eût fait lécher les doigts au prince régent d'Angleterre. Vous êtes un habile homme, un grand homme!

— Je fais de mon mieux, Sir.

— Pourriez-vous nous dire les condiments que vous avez employés pour arriver à cette haute perfection?

— Le poivre.

— D'abord.

— La cannelle.

— Cela va sans dire.

— Le piment.

— Très-bien. Mais pour lier, agglutiner les parties de cet admirable pilaw, n'avez-vous pas aussi employé...

— L'huile? interrompit M. Amiel.

— Le beurre? dit aussitôt sir James Crawford.

— Ni l'huile ni le beurre, répondit le chef de cuisine, mais la graisse d'oie.

Sir James Crawford et M. Amiel se regardèrent avec le plus complet étonnement; un même soufflet paraissait les avoir renversés : on ne sait combien de temps aurait duré leur surprise, s'ils n'eussent été éveillés par les cris soudains des deux brames.

— Mais qu'avez-vous? leur demandèrent avec effroi M. Amiel et sir James Crawford.

— Nous sommes perdus!

— Perdus?

— Nous sommes souillés!

— Mais pour quel motif?

— Nous sommes damnés! Nous avons mangé de la graisse!

— Eh bien, après? N'était-ce pas délicieux?

— Ne savez-vous pas que, sous peine de damnation, il nous est défendu par Brama de toucher à tout ce qui a eu vie. La graisse a vécu, puisqu'elle provient de la chair d'une oie.

— Quoi! des esprits forts comme vous, reprit sir James Crawford, ont de ces préjugés-là! vous qui nous railliez avec un dédain si philosophique, M. Amiel et moi, il n'y a qu'un instant, parce que nous étions en différend sur la question de savoir avec quel corps gras on avait confectionné cet admirable pilaw!

Rien ne put apaiser la douleur des deux brames, qui se croyaient sérieusement damnés depuis qu'ils avaient mangé du pilaw cuit dans de la graisse d'oie.

M. Amiel n'en revenait pas.

Cette scène acheva de désenchanter les jeunes officiers du *Mahrabarata :* sur quatre savants, deux avaient consommé trois heures à mettre en parallèle l'huile et le beurre, et les deux autres se lamentaient comme deux enfants pour un motif encore plus ridicule.

Ces jeunes gens avaient tort : sir James Crawford et M. Amiel pouvaient être deux savants du premier ordre,

malgré leur puérile discussion sur le beurre et l'huile, et les deux brames être deux intelligences supérieures, quoiqu'ils se fussent montrés déplorablement faibles sur un point. Richelieu aimait à jouer aux barres; Bossuet faisait maigre strictement le vendredi. Niera-t-on, pour cela, le génie de Richelieu et l'éloquence de Bossuet?

Les brames se retirèrent dans leur cabine, et M. Amiel et sir James Crawford consommèrent leur pari, quoique ni l'un ni l'autre ne l'eût gagné. A minuit, trois matelots vinrent ramasser le savant Anglais, qui était tombé sous la table au dernier verre de vin de Champagne. Personne à bord ne s'indigna d'une telle conduite de la part d'un savant anglais, l'ivresse n'étant pas considérée comme un défaut d'éducation en Angleterre.

Si les jeunes marins du *Mahrabarata* eussent été plus intimement admis dans la familiarité des quatre savants, ils n'auraient pas et si inutilement tenté d'épier une de leurs conversations afin de ramasser quelques tronçons de disputes, quelque éclat de leur foudroyante érudition. Pendant quinze jours de traversée, temps que mit le *Mahrabarata* pour se rendre de Calcutta à Pondichéry, les quatre savants n'avaient eu de communication entre eux qu'au moment des repas. Le reste du jour ils ne se voyaient pas, on pourrait même dire qu'ils s'évitaient. Sir James Crawford s'enfermait dans sa cabine, M. Amiel plus étroitement encore dans la sienne; de leur côté, les deux brames en faisaient autant. Seulement ces derniers ne gardaient pas dans leur retraite le silence hermétique observé par leurs deux confrères. De leurs cloisons, lorsque la moitié de l'équipage dormait, s'échappaient des sons étouffés, une espèce de murmure mêlé de chants, de bruit d'instruments et de mesures indiquées sur le parquet, mais tout cela si confusément, qu'on doutait avoir entendu, et surtout que l'harmonie étrange fût sortie de la chambre des brames. On se confirmait dans ce doute lors-

qu'on les voyait reparaître sur le pont du vaisseau avec leur figure unie et calme, fermée à toute émotion gaie. Donc nos quatre savants n'étaient savants ni pour les autres ni entre eux ; ils l'étaient sans doute pour eux-mêmes, caractère des véritables savants.

Enfin, le *Mahrabarata* jeta l'ancre devant Pondichéry, et nos quatre illustres savants touchèrent la terre. Le vaisseau étant à leur disposition, ils arrêtèrent qu'il resterait trois mois en rade, quoique la rade de Pondichéry soit foraine, et par conséquent très-périlleuse. Pendant ce temps, chacun d'eux se dirigerait vers un point de l'intérieur des terres pour visiter les pagodes, les mosquées, les dépôts religieux, dans l'espoir de mettre la main sur le *Phalou* si l'invasion portugaise l'avait laissé tomber quelque part sur son chemin, comme il arrive qu'un voleur trop chargé de rapine laisse parfois s'enfuir de ses mains le plus riche de ses vols. Ils exécutèrent ce plan ; ils restaient une semaine, deux au plus, absents de Pondichéry, puis ils revenaient, chacun de son côté, au foyer commun, après des recherches malheureusement toujours infructueuses. A la vérité, ils comptaient peu les uns et les autres toucher sitôt au but ; au fond de leur cœur, peut-être, ne désiraient-ils pas non plus y arriver si promptement. Le mérite de leur mission se serait effacé devant cette facilité, devant ce bonheur acheté trop bon marché ; d'ailleurs, ils avaient trois mille francs par mois pendant trois ans tant qu'ils n'auraient pas découvert le *Phalou*. Pourquoi auraient-ils souhaité de le découvrir si vite ?

Cependant, à les en croire, ils ne reculaient devant aucune fatigue dans leurs investigations. Ils traversaient des bois effrayants de solitude pour pénétrer dans l'intérieur de quelque ancienne pagode dévastée dont la bibliothèque se cachait sous des décombres, et dont le bibliothécaire en chef était un tigre. Crawford avait failli être dévoré par un lézard, ami de l'homme ; ces sortes

d'amis ont dix pieds de long dans l'Inde; Amiel avait été sur le point d'être écrasé sous les pieds d'une troupe d'éléphants, animaux qui pourtant reconnaissent un Dieu.

Un jour, sir James Crawford et M. Amiel se revirent à leur quartier général, à Pondichéry, après une absence employée par chacun d'eux à leur difficile perquisition. Le sourire de la joie petillait dans les yeux du savant Provençal, quelque effort qu'il fît pour retenir son visage dans le cadre de son expression ordinaire. L'électricité du contentement petillait au bout de chacun de ses cils. Il était distrait en écoutant sir James Crawford; ainsi sont les amants qui ont une lettre de leur bien-aimée dans la poche. Vous leur parlez, ils sont dans leur poche. « Il est bien content, pensait sir James Crawford; pourquoi est-il si content? Aurait-il trouvé le *Phalou?* Il aurait cet honneur! »

— Monsieur Amiel, nous paraissons fort gai, aujourd'hui?

— C'est que ma santé se rétablit, cher monsieur Crawford.

— Votre santé! mais vous n'avez jamais été malade!

— Je vous demande pardon, monsieur Crawford; je souffre de la rate; je souffrais beaucoup du moins, car je suis guéri, je crois.

— Il est extraordinaire que vous ayez trouvé votre guérison dans ces climats.

— Pourquoi pas, monsieur Crawford?

— C'est que nous habitons un pays où tout le monde a le foie attaqué, et précisément vous y guérissez de la rate!

— Que voulez-vous?

— Je veux vous féliciter d'un si beau résultat, monsieur Amiel. Comme il ment! murmurait sir James Crawford; le tartufe donne de faux prétextes à sa joie. Je le démasquerai. Et le *Phalou*, monsieur Amiel, le *Phalou*, que devient-il?

— Oh! le *Phalou*, le trouverons-nous jamais?

— L'hypocrite! pensa sir James Crawford; il est sur la

voie, à coup sûr. Nous ne devons pas renoncer si vite, cependant.

— Renoncer! non; mais nous ne devons pas compter sur sa découverte avant bien du temps.

— Allons, réfléchit sir James Crawford, il veut me donner le change. Il est sur le point de s'emparer du livre mystérieux, s'il ne l'a déjà... Coupons court à cette prétention. Il aura avant peu de mes nouvelles. Monsieur Amiel, je désire pour vous de tout mon cœur la continuation d'un si florissant état de santé. Je pars demain pour Sandras, où je vais poursuivre nos travaux, si stériles jusqu'ici.

— Bon voyage! cher monsieur Crawford, bon voyage! Au surplus, souhaitez-m'en autant. Je pars dans le même but que vous, vous le savez, et avec aussi peu d'espoir, je l'avoue.

Ici commence la grande comédie entre les deux savants: ils s'étaient longtemps observés, ils allaient bientôt se prendre corps à corps. Quelle lutte! quel combat! quelle Iliade!

Disons en passant que les deux brames, profitant de leur trimestre d'exploration, n'avaient plus reparu à Pondichéry depuis leur première sortie. Comme ils devaient explorer!

Dix jours après l'entrevue des deux savants, une brochure bleue tombait sous la main de M. Amiel, étonné de froisser une brochure bleue dans un pays où l'on rencontre plus souvent sous la main des serpents que des brochures. M. Amiel n'en revenait pas. Elle avait été déposée clandestinement sur sa table. Le titre portait :

SIMPLE AVIS

A ceux qui s'occupent de découvrir aux Indes le fameux livre phalou, où il n'est plus depuis trois siècles, et où par conséquent il est inutile de le chercher, à moins que l'on ne se contente de quelque autre ouvrage apocryphe.

Ce n'est pas la longueur du titre qui embarrassa M. Amiel : les savants en voient bien d'autres en fait de

titres; ce fut de savoir de qui émanait cette brochure, et dans quel but on l'avait visiblement publiée et contre lui, et contre l'honorable sir James Crawford, et contre les deux brames. Le plus simple était d'aller droit à M. Crawford; peut-être en saurait-il davantage. Justement sir James Crawford revenait de Sandras. En abordant M. Amiel, il rayonnait de bonheur; il était joyeux, en un mot, comme M. Amiel lui-même la dernière fois qu'ils se rencontrèrent.

— Vous parlerai-je d'abord de votre contentement, ou de cette brochure? dit M. Amiel en touchant la main au savant anglais.

— Quelle est donc cette brochure? demanda Crawford.

— Mais elle est écrite contre nous, dit l'archéologue méridional.

— Bah!

— Voyez plutôt.

— En effet, dit sir James Crawford en la parcourant, on prétend que le *Phalou* n'est pas aux Indes, où nous avons la simplicité de le chercher.

— Je suis beaucoup plus maltraité que vous dans cette brochure. On m'y appelle aventurier de la science, faux savant, commis-voyageur pour l'antiquité, reprit M. Amiel.

— Mon cher ami, dit sir James Crawford, mettons nous au dessus de ces plates injures. Remplissons dignement notre mission, toute de science et d'humanité, et moquons-nous du reste. Quant à mon contentement, puisque vous avez la bonté de vous y intéresser, en voici la cause : j'ai reçu de Londres ce matin une lettre où l'on m'apprend que ma fille s'est mariée.

— Mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié vous-même, monsieur Crawford!

— Que voulez-vous, cela m'était sorti de la mémoire, comme vous votre maladie de la rate. C'est bien cela, pourtant.

— Ce n'est pas du tout cela, pensa Amiel. L'intrigant!

Il a trouvé le *Phalou* à Sandras, et il veut m'en faire un mystère. Je saurai la vérité comme je m'appelle Amiel, comme je suis d'Arles, et comme j'ai imité Pétrarque dans mes sonnets, que je n'ai jamais vendus.

Il s'agit de savoir maintenant quel est celui des deux qui avait réellement en sa possession le *Phalou*. Était-ce M. Amiel, dont la satisfaction avait attaché le brûlot de la jalousie à l'âme de M. Crawford? Était-ce M. Crawford, dont la joie faisait en ce moment l'anxiété de M. Amiel?

Quoi qu'il en soit, dès ce moment le savant arlésien s'attacha à épier les pas de son antagoniste, et l'espionnage lui fut facile, dans un pays où les herbes ont la hauteur des roseaux de nos froides contrées. Or un matin que, déguisé ainsi en boa, il poursuivait sir James Crawford dans la campagne avec une douleur qui redoublait à chaque minute, et on va en connaître la cause, il le vit avec effroi s'arrêter au bord d'un étang et lancer dans l'eau un petit filet.

Un tremblement universel s'empara aussitôt de M. Amiel; il mesura d'un coup d'œil, d'une pensée, le malheur immense qui le menaçait. Son sang se décomposa ; sa vie entière de savant s'écroulait. Sir James Crawford retira ensuite le filet, et jeta sur le sable une douzaine de petits poissons bleu clair.

— Je suis perdu! s'écria M. Amiel du fond des mangles et des grandes herbes. Il a découvert mon étang! il a découvert mes poissons bleu clair! Il m'aura suivi! il m'aura guetté! Le monstre s'occupait ainsi que moi en secret de la fameuse question posée par l'Académie de Moscou : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou*. Il veut avoir le prix de cent mille francs et les vingt mille francs de rente! Il est venu aux Indes pour cela comme moi. Résolûment, il faut que l'un de nous disparaisse; il y a un archéologue de trop sur la

terre. Ah! monsieur Crawford, infernal monsieur Crawford, voilà donc le sujet de votre horrible joie! A bientôt, faquin!

Amiel disparut ensuite comme un reptile dans les hautes herbes.

Si maintenant l'on nous demande quel était celui des quatre savants qui s'occupait de la question du *Phalou*, pour laquelle ils touchaient chacun trois mille francs par mois, nous répondrons que nous n'en savons rien. La suite de cette histoire nous le révélera peut-être.

Un jour que M. Crawford se rendait à son mystérieux étang pour pêcher quelques-uns de ces petits poissons bleu-clair afin de compléter ses études du fameux prix de Moscou, il trouva sur le rivage une brochure vert-bronze intitulée :

CONSEIL AMICAL

Donné à ceux qui perdent leur temps à chercher le petit poisson bleu clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou; inutilité de cette recherche, puisque le petit poisson bleu clair est un poisson éteint, au dire même de l'Académie de Moscou, qui a eu soin d'énoncer que la race en est perdue.

— Le coup m'est porté par Amiel, dit entre ses dents sir James Crawford. Je l'ai attaqué sur le *Phalou*, il m'attaque sur le petit poisson bleu clair. Nous sommes en guerre.

Le lendemain le *Mahrabarata* appareillait pour le Portugal avec M. Crawford et M. Amiel, laissant à terre les deux brames, qu'on avait attendus plus d'un mois sans les voir revenir à Pondichéry.

Abord du *Mahrabarata*, les deux savants gardèrent leur attitude hostile mais silencieuse, se voyant aux heures des repas, causant entre eux et avec tout le monde *au quart* de huit heures. Personne ne se doutait de l'existence de ces deux volcans cachés sous la verdure d'une politesse riante : ils grondaient au loin, ils vomissaient des laves de phrases

quand ils étaient séparés, quand ils rentraient dans leur isolement; alors ils prenaient la plume, alors ils remuaient l'encre jusqu'à la vase et imprimaient infatigablement toute la nuit des brochures l'un contre l'autre. Sir James Crawford ouvrit la tranchée le huitième jour de mer; il glissa à minuit, sous la porte de la cabine de M. Amiel, une brochure ayant pour titre :

DOUBLE QUESTION

Résolue par l'honorable sir James Crawford, esquire, qui a péremptoirement prouvé que le livre intitulé le *Phalou* n'existe plus. et qui se flatte d'avoir en sa possession, pour répondre au vœu de l'Académie de Moscou, le petit poisson bleu clair pressé quelquefois entre les mains du dieu Vichnou, et à la découverte duquel ladite Académie a affecté entre autres prix une pension de vingt mille francs, et une somme de cent mille francs comptant.

Le Provençal saisit la brochure en frémissant : il ne douta plus à quel ennemi il avait affaire. A un ennemi qui lui enlevait d'un coup ou qui voulait lui enlever la gloire de découvrir le *Phalou*, et lui ravissait plus audacieusement encore un prix énorme, et pour la conquête duquel il avait quitté la France, traversé cinq ou six océans, doublé le cap des Tempêtes, vécu aux Indes dans l'obscurité d'un paria, et tué trois élèves de sanscrit; des élèves! ce qu'il y a de plus difficile au monde, même avant le sanscrit.

M. Crawford prétendait, dans cette brochure, que les Français étaient plus propres à la danse qu'à l'érudition; chose affreuse! qu'ils traitaient leurs savants comme d'autres traitent leurs malades: ils les faisaient voyager pour les rendre plus forts;

Que certains savants devraient se faire découvrir avant d'aller en découverte.

Amiel dévora son affront jusqu'au jour où il put à son tour répondre coup pour coup à cette première bordée de

sir James Crawford, jusqu'au moment où sa presse mécanique put vomir une brochure. Ce jour vint; le soleil se leva.

C'est dans l'une de ses bottes que sir James Crawford le matin, en s'habillant, trouva la brochure de son adversaire. Son titre était :

SIR JAMES CRAWFORD DÉMASQUÉ

Par Polydore Amiel, d'Arles, professeur à Paris de sanscrit, pracrit, païsachi, magadhi, hindoustani, bengali et telinga ; ou ma réponse à la prétention dudit sieur Crawford, qui a mensongèrement soutenu que le *Phalou* n'existe plus, lequel existe, puisque moi, Amiel, je me flatte de le découvrir, ET QUI PLUS EST DE LE LIRE, et avis au susnommé Crawford de ne pas prétendre avoir découvert le petit poisson bleu clair que presse quelquefois le dieu Vichnou dans sa main, puisque, je le lui répète, ce poisson est purement allégorique comme la salamandre, le griffon, la licorne et l'hippogriffe.

Dans le corps de la brochure, sir James Crawford lut que :

« Si les Français dansent bien, ils savent aussi se battre, et qu'une chose ne gâte pas l'autre.

« Que les ex-dentistes conservaient toujours des habitudes de leur premier métier en prenant une autre profession; l'habitude de mentir, par exemple.

« Qu'il y avait des prix qu'on n'atteignait pas plus qu'Ulysse n'atteignit la fausse Ithaque.

« Que Napoléon avait brûlé à Moscou, pendant la campagne de Russie, tous les prix académiques de cent mille francs. »

A notre avis, le Provençal, comme tous les Provençaux en général, était allé trop loin dans la défense. Sir James Crawford ne l'avait pas attaqué en face : il avait nié le le *Phalou*, appelé les Français danseurs; c'était inconvenant peut-être, mais c'était tolérable de savant à savant,

et M. Amiel traitait sir James Crawford de faussaire; il mettait presque en doute le courage des Anglais, il qualifiait son confrère d'ex-dentiste qui ne savait pas le phalou, et il le poursuivait ainsi de personnalité en personnalité jusqu'au bout de sa brochure. Amiel eût gâté une cause encore meilleure que la sienne en procédant ainsi.

Cependant, au fond, les torts étaient égaux.

Sir James Crawford aurait pu soutenir sa découverte du poisson bleu clair, sans dire pour cela que le *Phalou*, pour lequel il touchait trois mille francs, n'était plus nulle part, et M. Amiel défendre la possibilité d'exhumer un jour le *Phalou* de l'obscurité où il se cachait, sans nier la réalité du poisson bleu clair, puisque lui-même était venu exprès aux Indes pour le chercher.

Mais les savants sont extrêmement légers. Ils brûleraient leur maison pour le plaisir de faire tousser leurs rivaux.

— Je l'ai foudroyé! dit Amiel, quand, après avoir compté les heures, il eut acquis la conviction que sir James Crawford avait lu sa brochure. Oui, je l'ai couvert de confusion aux yeux du monde : il ne répondra plus. J'ai pour moi le monde entier.

Les yeux du monde se réduisaient aux quatre yeux des deux adversaires.

Après cinq mois de traversée et en vue de Lisbonne, après un an de mission représenté pour chacun des savants par trente-six mille francs d'émoluments, sir James Crawford adressait à M. Polydore Amiel, qui croyait l'avoir foudroyé, pulvérisé, anéanti, une nouvelle brochure gris sévère, qui portait sur la couverture ce titre peu en rapport, il nous semble, avec le fond même de la question :

MON DERNIER MOT

Au sieur Polydore Amiel, d'Arles, ex-marchand d'huile d'olive, de saucissons et autres comestibles, ou leçon donnée par moi, sir James Crawford, esquire, à un âne en sanscrit, une buse en pracrit, une oie en hindoustani, un dromadaire en telinga, et un sot en trois lettres.

Demandons-nous, et la question est permise, le sort qui attendait cent mille populations qui avaient confié leur intérêt religieux aux mains des deux savants, payés trois mille francs par mois, pour savoir où était le *Phalou*, et de quelle manière il convenait d'adorer le feu, symbole du divin Kaltragan.

Demandons-nous plutôt ce qui se passa dans l'âme acide du Provençal à la lecture du dernier mot de son redoutable adversaire. Il changea de couleur en prenant connaissance de ce pamphlet sorti de la plume acérée de l'homme qu'après tout il avait provoqué. La couleur de ses huiles lui monta au visage : il devint jaune, il devint vert, il rancit de rage. « Je l'empoisonnerai! dit-il, je l'empoisonnerai dans son vin, dans son eau; je le mangerai aux anchois. Je le ferai saumurer comme les thons de mon pays. Et dire que Napoléon n'a pas exterminé tous ces brigands-là! »

Mais le *Mahrabarata* achevait son voyage : on débarquait à Lisbonne. Au moment où les deux savants foulaient le sol portugais, les quatre facultés, longtemps prévenues de leur arrivée, accouraient au rivage pour les haranguer. Que d'acclamations ne retentirent pas sur le chemin des deux illustres missionnaires de la science! On les couronna de lauriers; on les harangua en latin, en français, en grec, en portugais, en anglais et en italien. Ce jour-là, les quatre facultés réunies tinrent une séance extraordinaire, et à la fin de cette cérémonie touchante on força Amiel et Crawford à s'embrasser.

La réconciliation était si complète, que le lendemain

même, en prenant son pot à eau pour se laver les mains, sir James Crawford, au lieu d'eau, vit sortir une brochure du vase de porcelaine. Il put lire :

RÉPONSE AU DERNIER MOT

De l'Anglais Crawford, ex-arracheur de dents et transfuge de Botany-Bay, et qui, trompant la bonne foi des Moscovites, leur rapporte d'infâmes goujons qu'il veut leur donner pour le petit poisson bleu clair pressé quelquefois par le dieu Vichnou.

Et dans les vingt pages de la brochure, développement perfide du titre, il était dit que :

Les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc déloyalement; qu'ils ont toujours été les ennemis de la France; qu'ils ont fait périr Charles Ier sur un échafaud; qu'ils ont trahi les émigrés à Quiberon; qu'ils auront éternellement sur la conscience le martyre de Napoléon.

Amiel et Crawford partirent ensuite pour l'Espagne, après avoir fait semblant, pendant six mois, de visiter les bibliothèques du Portugal, où l'on supposait que le *Phalou* était peut-être enfoui.

L'Espagne se montra pour eux aussi muette que le Portugal sur l'existence du *Phalou*.

Il ne leur restait guère que huit ou dix mois pour se livrer à leur utile exploration dans les autres pays indiqués sur leur itinéraire; car ensuite il ne leur fallait pas moins d'un an s'ils voulaient se préparer à retourner aux Indes et y arriver au terme convenu.

Paris étant la dernière ville où ils se rendraient, ils résolurent de visiter auparavant l'Italie, si riche en dépôts de livres rares; n'omettons pas de dire qu'un événement marqua leur résidence à Madrid. Ce fut l'apparition d'une autre brochure qu'insinua sir James Crawford sous l'oreiller même de M. Amiel, et comme pour lui dire : « Je te poursuivrai jusque dans ton sommeil ! »

RÉPONSE A LA RÉPONSE

Faite à mon dernier mot par Amiel, d'Arles, ou l'Angleterre vengée !!! après quoi je ne répondrai plus, moi, sir James Crawford.

Cet audacieux écrit se terminait par ces mots foudroyants :

Français! nous vous avons vaincus partout et écrasés à Waterloo!!!

Tout compte fait, Amiel et Crawford, en arrivant à Paris, et cela sans rapporter le plus léger indice, la moindre lumière sur le *Phalou*, avaient touché en beaux écus deux ans d'appointements, ou soit pour chacun d'eux soixante-douze mille francs. Si l'on ajoute à cette somme assez ronde les deux années du traitement affecté aux deux brames, qui pouvaient aussi en avoir joui, s'ils étaient encore vivants, on arrive au total de cent quarante-quatre mille francs versés par la compagnie des Indes dans le but de faire préciser par la science comment les populations du Gange se permettraient d'adorer le feu. On a vu de quelle utile manière ces cent quarante-quatre mille francs avaient été employés.

Nous avons parlé des deux brames : qu'étaient-ils devenus depuis leur disparition restée inexpliquée ? Étaient-ils morts de fatigue ou de quelque accident funeste en cherchant le *Phalou* ? Fallait-il encore ajouter deux victimes au martyrologe de la science?

Quoi qu'il en soit, leur absence allait se faire cruellement sentir à leurs deux estimables confrères, sir James Crawford et M. Amiel.

Arrivés à Paris, nos deux illustres voyageurs écrivirent aussitôt à la Bibliothèque du roi, section des manuscrits, pour obtenir de MM. les conservateurs la faveur de se livrer, dans les cabinets spéciaux, à leurs dernières recherches sur le *Phalou*.

Le jour même de leur demande, ils reçurent une réponse chaleureuse des conservateurs ; ils étaient attendus! ardemment désirés depuis un an! on brûlait de les connaître! on mettait à leur disposition tout ce que la Bibliothèque du roi, la première du monde, renferme de curieux, de vierge, de rare! Et de plus, ajoutait celui des savants qui répondait au nom de ses confrères, on leur ménageait une surprise au-dessus de toute imagination, digne d'eux, bien faite pour les récompenser de leur dévouement sans pareil, de leurs peines, de leurs souffrances!

Ces avances, cette promesse formulée en si bons termes, devaient les pousser à se rendre immédiatement à la Bibliothèque du roi, où on leur laissait entrevoir qu'on mettrait sous leurs yeux éblouis, sinon le merveilleux *Phalou*, de pareilles choses ne s'espèrent pas, du moins un livre de haute antiquité qui les consolerait de cette perte désormais démontrée pour eux. Cependant Amiel et Crawford ne remuèrent pas de leur hôtel, se disant pris, l'un d'une douleur aux articulations des genoux, l'autre d'une grande faiblesse de reins.

Sir James Crawford demandait chaque matin à son domestique: « M. Amiel est-il sorti? » Le domestique répondait: « Non, monsieur; » et sir James Crawford s'étendait encore dans son fauteuil. De son côté, M. Amiel prenait les mêmes informations et ne sortait pas davantage de son lit. Ils avaient l'air d'être malades l'un par l'autre; il semblait que celui-ci ne voulût pas être guéri avant que celui-là le fût.

Enfin sir James Crawford écrivit un jour à M. Amiel :

« Monsieur,

« Toutes nos querelles doivent, si je ne me trompe, cesser un instant devant l'intérêt de notre mission : elle réclame de nous une prompte solution, puisque le terme de notre itinéraire est Paris, et que nous devons retourner à

Calcutta avant un mois. Dans l'état très-maladif où je suis, il m'est impossible, vous le savez, monsieur, de me transporter à la Bibliothèque du roi. Cependant l'on nous y promet de grands éclaircissements sur la question. Je sais d'autre part que vous n'êtes pas moins souffrant que moi. Eh bien, monsieur, si vous êtes de mon avis, au lieu d'aller à la Bibliothèque, nous supplierons MM. les conservateurs de nous envoyer les pièces qu'ils supposent se rattacher à notre belle mission. Comme vous êtes Français, professeur de sanscrit et de pracrit, c'est vous, monsieur, qui feriez la demande à laquelle on aurait égard, je n'en doute pas. Quand nous aurions les livres, les manuscrits spéciaux en notre possession, nous nous les communiquerions sans dérangement, sans déplacement fatal à nos santés. Chacun de nous les lirait, et, par ce moyen aussi facile qu'indispensable, notre malheureux état de maladie ne porterait aucun préjudice à notre sainte mission, qui, je le répète, et vous le savez comme moi, monsieur, expire bientôt.

« J'ai bien l'honneur de vous saluer,

« J. Crawford, esq. »

Amiel sauta sur cette proposition comme un lion affamé sur un mouton. Ce que Crawford désirait, il le voulait, lui, Amiel, de toute son âme. Mais que voulaient-ils tous les deux? Ce qu'ils voulaient? ne pas aller à la Bibliothèque du roi... Mais on leur avait promis.... C'est parce qu'on leur avait trop promis qu'ils embrassaient ce moyen, cette ancre de salut.

Amiel répondit immédiatement qu'il acceptait ce projet, et il écrivit dans le sens indiqué par sir James Crawford à la Bibliothèque du roi. Quand cela fut fait, il n'eut plus la moindre dou eur aux articulations du genou. Le lendemain, il se promenait dans Paris.

La Porte-Saint-Martin offrait alors à la curiosité des Pa-

risiens les merveilleux, les prodigieux exercices de deux jongleurs fameux parmi les fameux. Du reste, l'affiche disait :

Ils avalent du feu;

On leur tire à balle dans la bouche;

Ils font une vis avec un boulet de quarante-huit;

Ils coupent un enfant en quatre morceaux et le rajustent ensuite devant tout le monde;

On leur passe un sabre à travers le corps, et on les soulève ensuite sur ce point d'appui, etc., etc.

Amiel, curieux comme tous les Provençaux, suivit le monde et entra dans la salle. Que voit-il dans la baignoire d'avant-scène où il entre? Sir James Crawford, sir James Crawford lui-même, qui n'avait plus de maux de reins depuis qu'Amiel était guéri. Ils se saluèrent et attendirent le lever du rideau en causant amicalement de leur maladie, de même que Charles XII et le roi de Pologne, en guerre acharnée depuis dix ans, ne se parlèrent que de leurs bottes la première et unique fois qu'ils se virent.

Le rideau se lève, et les jongleurs paraissent. M. Amiel et sir James Crawford poussent en même temps deux cris dont toute la salle fut scandalisée.

Les jongleurs qui avalaient du feu et se faisaient passer un sabre à travers le corps, c'étaient les deux illustres brames, leurs deux compagnons, les deux plus fameux savants de l'Inde, Mindana et Palombo.

Voilà donc comment eux aussi cherchaient le *Phalou!*

Profitant d'un moment où Palombo, couché sur le ventre près de la baignoire d'avant-scène, imitait un reptile attendant sa proie, sir James Crawford lui dit :

— Ce que vous faites là est indigne d'un savant. Au lieu d'étudier comment on doit adorer le feu, vous l'avalez!

— Quoi! c'est vous, sir James Crawford?

— Nous-mêmes, répondit Amiel. Oui, c'est indigne d'un savant.

— Pourquoi cela? répliqua le brame, toujours couché sur son ventre. Dans notre pays, tous les savants sont des jongleurs, et dans le vôtre?...

— Dans le mien, dit James Crawford, ils gagnent honorablement l'argent que leur donne l'État pour faire des recherches.

— Vous avez donc trouvé le *Phalou?* demanda le brame avec la plus naïve ironie du monde.

— Non; mais nous sommes sur la voie. Tenez, ajouta-t-il, vous et votre compagnon, qui dans ce moment-ci fait semblant de manger un lapin vivant, vous pouvez encore vous laver de la souillure que vous venez d'imprimer à votre caractère de savant, en vous ralliant à nous par quelque semblant d'utilité. Nous aurons pitié de votre caractère d'archéologue, si gravement compromis. Venez nous voir demain.

— Où êtes-vous logés? demanda le brame.

— Rue Saint-Lazare, hôtel du Nord.

— Demain, à dix heures, nous serons chez vous.

— Venez; nous vous attendrons pour déjeuner.

— C'est accepté. Mais cette fois ne nous faites rien manger de ce qui a vécu. Nous nous souvenons du *Mahrabarata*.

— Soyez tranquille; vous mangerez du thon.

— Mais le thon a vécu! s'écria le brame.

— Non; car à Paris on fait le thon avec du veau.

— Mais le veau a vécu!

— Jamais à Paris.

Après cette conversation, assourdie par la musique de l'orchestre, le brame Palombo bondit sur lui-même, décrivit deux courbes en l'air, et s'enroula autour d'un arbre, comme fait un serpent qui a englouti sa proie.

Un vague instinct disait à sir James Crawford et à M. Amiel, qui n'en revenaient pas d'avoir vu un des plus grands savants hindous se conduire ainsi, qu'ils n'avaient

pas mal fait de renouer avec leurs deux confrères, quoiqu'ils méritassent de graves reproches.

Cet instinct ne les trompait pas.

En rentrant chez eux, ils trouvèrent la réponse à leur lettre adressée au conservateur des manuscrits : refus absolu de laisser sortir un seul document des salles de la bibliothèque du roi. On leur montrerait avec une déférence particulière les recueils les plus précieux ; impossibilité, d'après les règlements, d'en prêter un seul. Dans le cours de cette réponse, on s'étonnait du retard de cette visite ; mais leur lettre et la pénible réponse qu'on était obligé d'y faire promettaient qu'on les verrait bientôt à la bibliothèque. On eût voulu hâter ce moment. Tous les conservateurs, jaloux de les voir, espéraient même que le lendemain ils se rendraient à la bibliothèque. Là, devant eux tous, il leur serait remis un magnifique choix de manuscrits hindous, sanscrits, pracrits et telingas, et un surtout, un particulièrement, celui qui devait les payer des peines sans nombre de leurs doctes et jusqu'ici trop ingrates investigations.

Une pâleur générale blanchit le visage de nos deux archéologues après qu'ils eurent lu cette lettre. On eût dit pour eux la trompette du jugement dernier.

Pourtant ils ne se communiquèrent pas la cause de leur chagrin.

Ils passèrent une nuit fort agitée.

Fidèles à leurs engagements de la veille, le lendemain matin les deux brames vinrent partager le déjeuner des deux confrères.

— A propos? leur dit sir James Crawford, toujours plus hardi qu'Amiel dans les circonstances difficiles, vous n'avez rien oublié, je suppose, de votre vaste érudition depuis que vous êtes en France?

— Rien, dirent les brames en découpant quelque chose qui n'avait pas vécu.

— C'est qu'on se rouille parfois un peu, quand on est loin du foyer des connaissances acquises.

Les brames ne comprirent pas distinctement la pensée un peu trop parée de sir James Crawford, qui ajouta :

— Et le phalou, par exemple?

— Oh! le phalou! le phalou! s'écrièrent les brames.

— Le phalou! répéta M. Amiel.

— Très-bien, dit sir James Crawford; je vois, sans nous expliquer davantage, que, comme nous, vous êtes toujours ferrés sur le phalou. Vous allez donc nous accompagner à la bibliothèque du roi, n'est-ce pas?

— Certainement, dirent les brames.

— Eh bien, sans perdre plus de temps, partons, mes amis, dit sir James Crawford, qui, comme un homme mal disposé au moment de partir pour un duel, but coup sur coup deux grands verres de vin de Bourgogne; partons.

Ils entrèrent dans la bibliothèque du roi.

M. Amiel toussait, quoiqu'il ne fût nullement enrhumé.

Les oreilles sifflaient à sir James Crawford.

Les deux brames montaient courageusement les marches.

Tous les quatre furent enfin introduits dans la longue galerie des manuscrits. Ils étaient attendus par tous les conservateurs vêtus de noir. Après les politesses établies entre savants, un des bibliothécaires dit aux quatre visiteurs : « Messieurs, réjouissez-vous et reconnaissez avant tout que Paris est la première ville savante du monde; vous allez en avoir la plus admirable preuve. Oui, réjouissez-vous, car ce livre miraculeux, volé aux Indes depuis trois siècles, au fond d'une province, dans le sanctuaire d'une pagode, ce livre que vous avez si péniblement et si inutilement cherché sur toute la surface du globe, messieurs, le voici! voici le *Phalou*, écrit en phalou par le célèbre Phalou. Les diamants de la reliure ont été volés par les Portugais. Remarquez les creux faits par les pier-

res précieuses quand elles y étaient. Du reste, lisez le livre, votre conviction sera complète. »

M. Amiel eut la chair de poule. Il fit machinalement deux pas en arrière.

Sir James Crawford se mordit les lèvres pour ne pas s'évanouir.

Il dit pourtant aux deux brames, mais que sa voix était émue !

— Messieurs, à vous l'honneur ! lisez les premiers ce livre, qui est votre religion tout entière.

Les deux brames se penchèrent sur le livre, et ensuite ils relevèrent lentement la tête en disant :

— Nous avons oublié le phalou.

— Les brigands ! murmura sir James Crawford.

— Alors à nous ! dit M. Amiel, qui, à son tour, s'inclina courageusement sur le livre. Après quelques minutes d'une inspection soutenue, il s'écria :

— Messieurs, ce phalou n'est pas pur, c'est du vieux phalou.

— Comment ! dit le conservateur indigné, lui qui avait cru causer avec raison une admirable surprise aux quatre savants, comment ! vous dites que ce phalou n'est pas pur ! qu'il est vieux ! mais il n'y a qu'un livre écrit dans cette langue, et c'est celui-ci.

M. Amiel confessa alors avec une demi-humilité qu'il avait un peu perdu son phalou.

O honte ! aucun des quatre savants, cela fut démontré, ne savait le phalou. Voilà où aboutissait cette fameuse expédition scientifique pour laquelle ils allaient recevoir à eux quatre, pour trois ans de mission, trois cent quatre-vingt-douze mille francs !

Monté sur la confusion des quatre savants, le conservateur lut d'abord en phalou les premières pages du livre célèbre, puis il traduisit en français le passage où il est question de l'adoration du feu. Ce passage disait :

« Vous n'adorerez le feu ni couchés ni accroupis, mais le dos tourné vers lui, indignes que vous êtes de le voir en face. »

Et ceci termina, quand ce fut connu, les collisions fanatiques des Indes. Ainsi c'est Paris qui a mis fin à des meurtres abominables commis continuellement en deçà et au delà du Gange en arrêtant ce point formidable de la religion hindoue : Paris, la papauté de l'univers.

Rien n'est plus vrai que cette histoire, qu'on trouvera tout au long tracée, moins quelques pauvres détails de style qui nous appartiennent, dans les *Annales asiatiques de Calcutta.*

Quant aux quatre savants, voici la fin de leur histoire.

Sir James Crawford mourut d'une attaque d'apoplexie en rentrant chez lui. M. Amiel partit un mois après pour Calcutta avec les deux brames et le *Phalou,* dont le ministère de l'instruction publique fit hommage à la compagnie des Indes. En route, Amiel apprit le phalou. Arrivé aux Indes, il alla à Benarès, où il fit aux cinq cents brames réunis, selon la promesse donnée par eux au gouverneur, le récit de son voyage, moins l'épisode de la Bibliothèque du roi. On le nomma brame de première classe. Le gouverneur ajouta aux sommes qu'il lui avait déjà données pour les trois années d'expédition une gratification de cent mille francs. M. Amiel n'en revenait pas.

Il nous reste à dire à qui fut donné le prix fondé par l'Académie de Moscou : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race, est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* L'Académie de Moscou remit le concours à l'année suivante, comme font toutes les académies quand une question est parfaitement résolue.

POUR UN CHEVEU BLOND

I

Les bords de la Seine ne voyaient pas, en 1780, aller et revenir comme aujourd'hui des waggons et des bateaux à vapeur devant les magnifiques propriétés qui les décoraient; libres de s'étendre en tous sens, ces châteaux prolongeaient les limites de leurs jardins anglais et de leurs parcs jusqu'à la lisière écumeuse du fleuve, sans se soucier des chemins vicinaux, communaux et départementaux. Le seigneur n'avait rien à démêler avec l'écharpe de M. le maire ni avec la croix d'honneur de M. le sous-préfet. Le fleuve n'avait qu'à se faire étroit, la grand'-route n'avait qu'à être petite.

Parmi ces domaines placés aux portes de Paris, et dont la grâce, souffle agonisant de la Renaissance, égalait la richesse, celui de la marquise Aimée de Chenevières, situé à Choisi-le-Roi, passait à bon droit pour un des plus beaux. Elle en avait hérité de son père, M. le marquis de Chenevières, mort il y avait peu d'années, et ce n'était là qu'une faible partie des immenses biens dont un jour elle serait seule à jouir; car, fille unique et ayant perdu sa

mère de bonne heure, elle attendait que sa minorité fût finie pour entrer en possession Quel serait l'heureux gentilhomme qui épouserait cette jeune et belle marquise? Dans quel endroit du ciel brillait son étoile?

Je crois qu'il était déjà un peu trouvé, s'il est permis de fonder quelques conjectures sur la conversation moitié ironique, moitié sérieuse, qui avait lieu entre la duchesse de Roquefeuille et le vicomte de Châtillon, oncle et tuteur d'Aimée de Chenevières, au château même de ce nom, sous les beaux arbres du parc de cette somptueuse propriété.

— Enfin, disait la duchesse de Roquefeuille au vicomte de Châtillon, nous allons cesser d'être ennemis.

— Ce serait à n'y pas croire, en effet, madame la duchesse, si depuis M. de Cagliostro il était permis de douter de quelque chose.

— Nous allons devenir bons parents.

— Nous étions déjà parents, madame.

— Mais bons parents, je vous dis. Il était temps que la guerre finît entre nous. Quand on songe que mon aïeul et le grand-aïeul d'Aimée de Chenevières, votre pupille et votre nièce, se battirent en duel sous Louis XIII pour cette même forêt de Thianges, pour laquelle nous plaidions encore à outrance il y a quelques jours. Le roi Louis XIII exila le vainqueur et garda la forêt.

— Vingt millions. C'est ce qui lui mérita sans doute le surnom de Juste.

— Tout est singulier dans cette éternelle affaire. Le roi Louis XIV, pour dédommager les descendants de la branche spoliée, celle de votre pupille, nomma l'un d'eux gouverneur du Poitou, et il fit en même temps un de mes aïeux gouverneur de l'Angoumois.

— A cette seule fin, reprit le vicomte de Châtillon en raillant, que cette réparation n'eût pas l'air d'un acte de justice.

— Mais voilà, continua la duchesse de Roquefeuille, que, profitant l'un et l'autre du droit d'avoir des canons, puisqu'ils exerçaient la haute et la basse justice, vos descendants et les miens se déclarèrent la guerre, toujours au sujet de cette forêt de Thianges.

— Les entêtés!

— Cette fois, le roi leur ôta à tous deux leur gouvernement.

— Permettez-moi, dit à son tour le vicomte de Châtillon, de vous faire souvenir, madame la duchesse, que le roi Louis XV rendit la forêt de Thianges à la mère de mademoiselle de Chenevières....

— Oui, cher vicomte, mais le Grand-Châtelet annula la dotation comme impossible et fit restitution à ma branche.

— Mais le parlement, sous le roi régnant, Louis, seizième du nom, reprit la propriété pour la rendre à l'État, prétendant qu'elle avait été justement expropriée sous Louis XIII.

— Et enfin, s'écria la duchesse de Roquefeuille, vous savez que le roi a décidé, malgré l'arrêt du parlement, que, si les deux familles, au lieu de plaider contre l'État et entre elles, pouvaient s'unir par un mariage, il rendrait aux époux le château et la forêt de Thianges. Le vœu de Sa Majesté va, grâce au ciel, s'accomplir. Mon fils, le duc de Roquefeuille, et votre nièce s'uniront, monsieur le vicomte, et ce bienheureux mariage finira la guerre. Je sais que nous allons unir deux enfants... Ils s'aimeront plus longtemps.

Le vicomte de Châtillon étendit ses deux jambes plus qu'elles n'étaient longues, comme un homme qui vient de suivre au Collége de France un cours d'histoire qu'il n'a pas mérité, et il dit :

— C'est là, madame la duchesse, ce que le temps, ce vieux célibataire, décidera.

— Voyons, augurons mieux. Ne les dirait-on pas faits l'un pour l'autre? Mon fils a seize ans.

— Ma nièce quinze ans.

— Lui est duc de Roquefeuille.

— Elle, marquise de Chenevières.

— Ma joie est grande, monsieur de Châtillon; mais, comme toute joie, elle a son ombre. Je ne fais que rêver à cet enlèvement...

— Le diable m'emporte sur ses cornes, répondit le vicomte, si j'y comprends quelque chose! Je sais que j'aimerais infiniment mieux savoir ma nièce au couvent qu'ici sous ma très-honorable protection. Je comptais avec raison l'y laisser encore trois grandes années. Bon, on me la ramène un jour toute surprise, toute pâle, tout effrayée, encore tremblante de l'enlèvement auquel elle venait d'échapper par une espèce de prodige. Il a bien fallu la garder.

La duchesse de Roquefeuille ouvrit son éventail à images et le plaça devant ses yeux comme pour les garantir de l'ardeur du soleil; elle riait malicieusement.

— Oui, il a fallu la garder. Terrible mission pour moi, je vous jure, qui suis à peine capable de me garder moi-même. Mais la nature et les lois...

Châtillon ne put jamais achever sa phrase de morale.

— Vous n'avez donc rien appris de nouveau au sujet de ce mystérieux enlèvement?

— Pardon, madame la duchesse, j'ai reçu ce matin une lettre du chef de la police.

— Eh bien, a-t-il découvert?...

— Rien. Mais il m'engage, puisque ma nièce est entre mes mains et que son honneur ni sa réputation n'ont souffert, à étouffer cette affaire.

— Je vous engage, monsieur le vicomte, à suivre ce conseil.

— Je le suivrai. Seulement, si je parvenais à connaître

celui qui a osé ainsi tenter d'enlever ma nièce, je le tuerais.

— Et vous appelez cela étouffer une affaire! Écoutez-moi, monsieur de Châtillon, je suis aussi intéressée que vous dans cet événement, puisque mon fils épouse votre nièce. Permettez-moi de vous conseiller le silence. Vous êtes oncle et tuteur; à ces deux titres, il vous est imposé une conduite pleine de circonspection. Savez-vous bien ce que c'est qu'un tuteur? C'est un frère par l'amitié.

Le vicomte ferma un peu les yeux.

— Un père par le devoir.

Le vicomte laissa tomber un bras.

— Un juge par l'équité.

Châtillon laissa tomber l'autre bras.

— Tuteur, c'est là un beau, un noble titre. Il faut le mériter.

— Et que faut-il faire? demanda le vicomte par politesse, mais comme celui qui, en s'éveillant, demande : — Quelle heure est-il?

— D'abord prêcher d'exemple.

— Prêcher n'est rien, c'est l'exemple qui m'embarrasse.

— Accoutumer son esprit aux idées sérieuses.

— Lui conseiller, par exemple, interrompit Châtillon d'une voix endormie, de ne pas faire des dettes.

— C'est assez inutile. Le conseil serait meilleur à donner à un jeune homme.

— Que lui conseiller alors?

— Dites-lui qu'une femme ne doit jamais aimer qu'un homme dans sa vie, son mari; ne penser qu'à son mari en voyant un homme qui lui plaît.

— Surtout, murmura Châtillon, si son mari ne lui plaît pas. Oui, madame la duchesse, dit-il en se levant pour se secouer, car il sentait que le sommeil le gagnait tout à fait, je lui répéterai mot pour mot ce que vous me dites. Au reste, ma tâche de tuteur, qui a été fort aisée tant que ma

nièce a été au couvent, ne peut pas se prolonger plus de deux mois, je pense. Nous avons pris trois mois pour que ma nièce et votre fils le duc de Roquefeuille pussent bien se connaître avant de se marier. Ils ont promis en outre, l'un et l'autre, de ne pas franchir les fossés du château pendant ces trois mois. Ces trois mois accomplis, ils répondront l'un de l'autre : ce sera leur affaire.

— Oui, marions-les vite, cher vicomte; mais, avant tout, faisons des vœux pour que le duc de Roquefeuille et mademoiselle de Chenevières se conviennent. Quel heureux jour, celui où nous les marierons! Pas de procès!

— Pas de tutelle! dit Châtillon. Voilà, grâce au ciel, un grand mois de passé. Un grand mois!

— Plus que deux mois, ajouta la duchesse.

— Encore deux mois, madame.

— Mais voici notre chère petite marquise qui vient de ce côté, sans doute pour son rendez-vous habituel avec le duc. Elle lit en marchant quelque roman nouveau. Laissez-moi quelques minutes avec elle; je veux la questionner sur cet enlèvement... Peut-être saurai-je...

— Oui, parlez-lui-en, et dites-moi ensuite, je vous prie, ce que vous en aurez appris.

Tandis que le vicomte de Châtillon se perdait dans les vertes charmilles du parc, la duchesse dit à haute voix, car personne n'était là pour l'entendre :

— En voilà un déjà qui ne se doute de rien. Mais comment se fait-il que cet enlèvement n'ait pas réussi? il rendait ce mariage sûr, infaillible, tandis qu'à présent... Qui sait?... la marquise est si jeune... mon fils si jeune aussi...

Elle était très-jeune, en effet, la charmante, la délicieuse marquise de Chenevières, qui accourait en ce moment, fraîche et pimpante, vers la duchesse, en sautant, en jouant, sous son peignoir de soie tout orné de dentelles, à peine serré à la taille avec une cordelière bleue. Elle était blanche et sereine comme la matinée riante qui

s'étendait sur ces beaux arbres, sur ces belles eaux du parc. Elle avait, en venant, ramassé toutes les fleurs éparses sur son chemin; elle en avait à son cou, dans ses cheveux, à ses mains. Elle les jetait, elle en reprenait d'autres.

— Arrivez donc, ma petite divinité. Comment vous trouvez-vous ce matin?

— Toujours très-bien, madame.

— Pas d'ennui, ma chère parente?

— Point.

— Et le duc mon fils?

— Toujours bon, répondit Aimée en courant après un papillon, toujours charmant, chaque jour plus aimable. Vous savez que c'est aujourd'hui?

— Je ne sais rien, chère bonne.

— Oui, c'est pour aujourd'hui que nous nous sommes promis une explication franche, formelle. Voilà un mois que nous cherchons à nous connaître.

— Et votre opinion?...

— Ne lui sera pas défavorable, je pense.

— Et si les deux autres examens qui doivent suivre et se succéder de mois en mois lui sont aussi avantageux...

— Permettez, madame la duchesse; je ne connais pas encore son opinion sur moi-même.

— Je suis ravie de vous voir ainsi. Que je vous embrasse, ma petite parente.

— De quoi êtes-vous ravie? demanda naïvement Aimée.

— Je craignais...

— Quoi?

— Que vous m'eussiez caché quelque petite passion. Cet enlèvement...

— Mon Dieu! je n'en sais pas plus que vous sur cet enlèvement. Nous allions processionnellement, la nuit de Pâques-Fleuries...

— Racontez-moi cela, oui, racontez.

— Nous allions processionnellement, la nuit de Pâques-Fleuries, du couvent des Augustines à l'église de Notre-Dame des Anges, lorsqu'à l'entrée de cette église il se fait une confusion. Je me sens entraînée, soulevée, mise dans une voiture, qu'on ferme aussitôt.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu!

— Je crie bien fort. Heureusement, au détour d'une rue, un homme abat les chevaux d'un coup de bâton; la voiture s'arrête. Mon libérateur, c'était Boiroger.

— Comment se trouvait-il là?

— Le hasard... la Providence, je veux dire, se hâta d'ajouter l'ancienne élève du couvent.

— Il est fâcheux que vous deviez tant de reconnaissance à un homme de rien. Je n'aime pas votre Boiroger.

— Enfin je suis sauvée par lui. Il me ramène chez mon oncle, le vicomte de Châtillon.

— Vous m'avez dit la vérité? Vous n'auriez pas, à votre insu, encouragé la folle passion du ravisseur?

— Je vous jure, madame la duchesse, que je ne l'ai jamais vu.

— Je vous crois, chère parente, dit la duchesse en embrassant de nouveau Aimée. Allons, vous me rassurez. Je vous laisse à votre entrevue avec M. le duc. Adieu, ma fille.

— Adieu, madame la duchesse.

A quelques pas plus loin, la duchesse disait, en marchant sur l'étroite ligne d'ombre projetée par les arbres du parc qui conduisaient au château : « Il n'y a plus que ce Boiroger qui m'inquiète. »

Une fois seule, la petite marquise se dit, en effeuillant les fleurs qu'elle avait cueillies : « Ma future belle-mère n'a pas l'air d'être convaincue. Elle croit que j'ai quelque grande passion, bien mystérieuse, bien profonde, pour quelque beau et jeune seigneur de la cour. Elle croit que je ne vois pas tous les espions qu'elle sème autour de moi,

Mon mariage seul pourra les rasseurer tous... et encore !

Mais elle saluait de la main le jeune duc de Roquefeuille, qui s'avançait vers le banc de gazon où elle s'était assise pour le recevoir.

Bientôt le gracieux couple fut assis au rond-point du parc, devant une pelouse verte émaillée de fleurs, qui courait à la Seine, avec laquelle elle paraissait se confondre. On ne déteste pas les amours dans les forêts; mais les grands parcs, les gazons anglais, les allées sablées, les points de vue ingénieusement ménagés, ne sont pas un obstacle aux rêveries tendres. D'ailleurs, il y a aimer et aimer : il y a l'amour sauvage et l'amour civilisé. Y a-t-il même un amour sauvage?

— Nous voici bien, disait le jeune duc de Roquefeuille, dans l'endroit le plus gracieux de la terre, à dix minutes de Paris, dans l'âge le plus heureux de la vie. Vous avez quinze ans, moi seize ans; vous êtes parfaitement belle, moi je ne vous déplais pas peut-être. Tout cela fait, je l'espère, que vous supporterez avec aussi peu de contrariété que moi la nécessité où nous placent nos affaires de famille. Afin de faire cesser les procès que la forêt de Thianges a suscités entre votre famille et la mienne, nos parents ont trouvé un moyen excellent, celui de nous marier.

— Doucement, monsieur le duc, répondit Aimée, piquée qu'on disposât si cavalièrement de son assentiment, même à propos d'un projet qui ne lui déplaisait pas; doucement, monsieur le duc, cela n'est pas encore fait.

— Sans doute, sans doute, puisque nous passons notre trimestre d'épreuve tête-à-tête, dans ce château, afin de juger si nous sommes l'un et l'autre à notre parfaite convenance. Voilà bien un mois aujourd'hui, le tiers de notre noviciat, que nous sommes dans le paradis terrestre, témoins ma mère, la duchesse de Roquefeuille, votre spirituelle amie, mademoiselle Bonneval, mon secrétaire Boirogèr, celui que vous m'avez engagé à prendre à mon service,

et votre tuteur, le vicomte de Châtillon, qui est aussi votre oncle. Oui, ils sont ici comme témoins de la parfaite sympathie de nos caractères et comme garants des convenances.

— Je vois, dit la jeune marquise, que vous ne reculez pas devant la confession que nous avons promis de nous faire aujourd'hui avant d'entrer dans le second mois de ce que vous appelez spirituellement notre noviciat. Avez-vous aimé, duc?

— Voilà à peine six mois, répondit le jeune duc, que je suis sorti de l'école des pages, où j'étais depuis l'âge de dix ans; qui voulez-vous que j'aie aimé? Et vous, marquise?

— Moi, aimer! et qui donc au couvent? Je n'aimais que les héros des livres que je lisais à la dérobée, mais je les aimais bien. Qu'ils me plaisaient avec leurs grands sacrifices aux dames de leur pensée!

— Vous êtes romanesque, mademoiselle.

— Et vous, monsieur le duc?

— Moi aussi.

— Je ne le crois pas.

— Quel sacrifice faudrait-il faire pour être aimé de vous?

— Vous aimez la chasse, duc?

— Avec passion, avec fureur.

— Eh bien, ne chassez plus.

— J'y renonce dès ce jour.

— Je vous remercie.

— Demandez davantage. Exigez, exigez!

— Vous prenez quelquefois du tabac?

— C'est la mode, je fais semblant. Affaire de contenance; mais je vous sacrifie ce caprice.

Le duc de Roquefeuille jeta sa tabatière d'or dans un bassin.

— Dites-moi à votre tour, monsieur le duc, reprit Aimée, orgueilleuse de la soumission qu'elle inspirait, les sacrifices que je dois vous faire.

— Les mouches vous vont à ravir.

— Eh bien?

— Je désirerais...

— Je vous comprends, dit Aimée en enlevant une mouche qu'elle portait à la tempe gauche...

— Le rouge vous sied à merveille le soir.

— Je n'en mettrai plus.

— Vous jouez du clavecin comme un ange.

— J'exilerai le clavecin de mon salon.

— Vous aimez monter à cheval.

— C'est une passion folle chez moi; soyez-en sûr, je n'irai me promener à Sceaux qu'en calèche.

— Vous aimez aussi les parfums.

— Que mon mouchoir aille rejoindre votre tabatière, dit Aimée en mettant deux pierres dans son mouchoir, qu'elle lança ensuite dans le bassin.

— N'aimez-vous pas un peu le jeu aussi?

— Par contenance, comme vous prenez du tabac. Mes tables de jeu disparaîtront aujourd'hui même de mes salons.

En poussant un cri de triomphe et de joie, le jeune duc baisa une seconde fois la main de la délicieuse marquise, qui, partageant cette candide ivresse, dit au duc :

— N'oubliez-vous rien, cher duc? Cherchez encore quelque chose que j'aime, et je ne l'aimerai plus.

— Non, c'est moi qui veux vous sacrifier un goût, une passion... Parlez.

— M'aimez-vous, monsieur le duc?

— Je puis tout vous sacrifier, excepté mon amour.

— Ce n'est pas pour que vous le sacrifiiez, au contraire, c'est tout simplement pour que vous me l'avouiez. M'aimez-vous? vous ai-je demandé.

— A la folie.

— Sur votre honneur, m'aimez-vous?

— Oui, mais oui. Quelle demande!

— Plus franchement que cela, monsieur le duc. M'aimez-vous d'amour?

Si le duc avait eu trente ans, vingt-cinq ans seulement, il aurait mis tant de chaleur dans ses affirmations, qu'il aurait convaincu la petite marquise; à seize ans, il est plus difficile de jouer avec la pureté du sentiment. Il y eut de fausses notes dans son accent, et la marquise, qui crut les saisir, lui avait dit aussitôt :

— Plus franchement que cela, monsieur le duc; m'aimez-vous d'amour?

Déjà touché, le duc chancela quand il répondit :

— Je n'ai jamais jusqu'ici aimé de cette manière-là.

— Alors, monsieur, vous ne m'aimez pas d'amour.

— Mais cependant...

— Non, vous dis-je, s'écria sans en paraître trop blessée la délicieuse marquise de Chenevières; non, vous ne m'aimez pas.

— Et vous, m'aimez-vous, mademoiselle?

— Je vous trouve un gentilhomme accompli.

— Mais encore, m'aimez-vous d'amour? vous demanderai-je aussi à mon tour.

— Je n'ai jamais aimé de cette manière-là non plus.

— Vous ne m'aimez donc pas d'amour?

— Eh bien, non, dit la marquise en prenant les deux mains du duc et en riant avec toutes ses jolies petites dents de quinze ans.

— Peu importe, reprit le duc, qui partagea ce rire naïf. Oui, peu importe! Quand nous avons quitté Paris, votre cœur était libre, le mien aussi, cela suffit; pourquoi exiger davantage? Ce serait à désespérer de la jeunesse, de la beauté et de tous les avantages possibles si, dans cette solitude enchantée, nous ne parvenions pas à nous aimer pour tout de bon, nous convenant déjà si fort sous tant de rapports.

— Eh bien, cher duc, dit la marquise, je goûte si fort vos raisons, je partage tellement vos espérances si sensées, que je veux que notre mariage ait lieu dans deux mois;

le premier mois d'épreuve nous a parfaitement réussi.

La fin de cette scène avait été si animée entre les deux acteurs, qu'ils ne virent que lorsqu'il fut tout à fait devant eux Boiroger, le secrétaire donné par la marquise à son futur époux le duc de Roquefeuille.

Boiroger était un beau et sérieux jeune homme de vingt ans, d'une taille plus forte, plus virilement soutenue que celle du duc, sur lequel il avait, il est vrai, l'avantage de quatre années. Son front blanc et modeste se parait de cheveux bruns et hardiment plantés au sommet; ses yeux bleus et calmes, quoique pleins de vie, disaient la sérénité et la pureté de ses pensées. Un peu arrondi, son visage pâle indiquait le travail continu de la méditation et l'habitude du silence. Un nez droit, une bouche dont les lèvres grasses et fines à la fois faisaient tomber une ombre tendre sur son menton, complétaient l'ensemble de son visage grave et adolescent. Il était vêtu sans façon : sa culotte de satin violet, son justaucorps sombre et son gilet de gros satin ondulé, le rapprochaient de cette classe effacée, quoique riche déjà, qu'on appelait la bourgeoisie.

— Mon ami, lui dit le duc en lui frappant sur l'épaule, dans deux mois la noce.

— Je vous en félicite, monsieur le duc.

— Et vous ne nous quitterez jamais, mon ami; je vous dois trop. Avoir sauvé mademoiselle de Chenevières des mains brutales d'un ravisseur! c'est un service dont je me souviendrai longtemps. Je vous remercie, dit ensuite le duc en se tournant vers la marquise, d'avoir placé M. Boiroger auprès de moi en qualité de secrétaire. Il sait tout, il peint, il écrit, il compose, il est bon musicien...

— Monsieur le duc...

— Mais que tenez-vous donc là?

— Un étranger qui n'a pas voulu se nommer a prié qu'on remît cet écrin à mademoiselle.

— Un écrin?

— A moi! Mais qu'est-ce donc? dit Aimée. Voyons.

Boiroger remit à la marquise l'objet qu'il tenait.

— Un portrait! s'écria Aimée; c'est mon portrait! En effet, ajouta-t-elle en regardant expressivement Boiroger, c'est aujourd'hui ma fête, et l'on a voulu m'en faire souvenir. La surprise est charmante...

— Ah! oui, charmante, affirma le duc en rougissant d'avoir été prévenu.

— N'est-ce pas, monsieur le duc, que c'est une attention exquise?

— Exquise, mademoiselle.

— J'en suis ravie.

— Vous avez raison de l'être, dit avec dépit le duc en jetant son gant à terre et en s'éloignant de Boiroger et de la marquise.

— Où allez-vous? mais où allez-vous? lui cria celle-ci.

— A Paris...

— A Paris! qu'y faire?

— Vous le saurez.

La voix du duc se perdit dans la rapidité de sa fuite.

La marquise et Boiroger restèrent seuls.

— Boiroger!

— Plaît-il?

— Vous êtes d'une tristesse...

— C'est mon caractère, vous le savez; c'est un de mes défauts... je voudrais m'en corriger.

— Asseyez-vous près de moi, plus près, et regardez-moi, boudeur. Mon mariage avec M. de Roquefeuille vous contrarierait-il? Quoique je ne vous aie pas placé auprès de lui pour l'espionner, auriez-vous surpris dans sa conduite quelque particularité qui lui aurait fait perdre de votre estime et vous fît craindre pour moi?

— Vous me demandez là...

— Non, je veux que vous parliez.

— Mais cependant...

— N'attendez pas; plus tard il serait trop tard.

— Si vous l'aimez déjà... je crains... Puisque vous le voulez...; je crois une chose...

— Quoi donc, Boiroger?

— Que l'auteur de votre enlèvement, c'est lui.

— Lui! mais songez à la gravité de cette accusation.

— Parmi les valets que j'ai battus en vous délivrant, j'ai cru en reconnaître un de la maison du duc.

— Vraiment! mais alors, dit la marquise, chez laquelle l'amour-propre opéra tout à coup une diversion fort naturelle à son âge, mais alors il m'aimerait à la folie. Ce serait l'idéal du roman.

— Si ce n'est l'idéal de l'intrigue, poursuivit Boiroger. Sa mère, madame la duchesse de Roquefeuille, voulait ce mariage à tout prix, et elle craignait que, pendant les trois années que vous deviez encore passer au couvent, vous ne vinssiez à aimer quelqu'un avant son fils.

— Vous croyez cela?

— J'en suis sûr.

— Vous dépoétisez tout, mon ami.

— J'en suis fâché.

— Mais le duc m'aime.

— En êtes-vous sûre? vous demanderai-je aussi.

— Sûre! sûre! Comme vous êtes positif, pressant... Vous calculez toujours.

— Mais le calculateur, ce n'est pas moi.

— Il m'aimera, du moins, j'en suis convaincue. Ah! ne me faites pas revenir, je vous en prie, de cette persuasion. A combien d'espérances ne me faudrait-il pas renoncer, en renonçant à celle-là! D'abord à celle de me marier; et je vous avoue que je veux me marier pour aller à la cour, pour m'habiller comme il me plaît, pour aller où il me plaît; c'est si beau, le mariage! Être maîtresse, être reine!

recevoir à Paris, ici, voyager! Imitez-moi plutôt, cher Boiroger.

— Moi?

— Oui, vous.

— Est-ce bien sérieusement?...

— Mademoiselle Bonneval est douce, charmante, de votre âge.

— Mademoiselle Bonneval!

— Je ne comprends pas la peine que je puis vous causer avec cette proposition...

— Tenez, je le sens, je ne suis pas encore ce que je devrais être. Je manque de bon sens, de soumission dans les circonstances où je ferais sagement d'en montrer beaucoup; mais je parviendrai à me vaincre. A vingt ans on n'est pas parfait.

— Ni à quinze, Boiroger.

Il y avait plus que de la bonté, plus que de la générosité dans l'accent d'Aimée, demandant pardon, pour ainsi dire, d'avoir raison contre la mauvaise humeur de Boiroger. Elle reprit :

— Vous n'avez pas de chagrin, mon ami?

— Non.

— Vous ne formez en ce moment aucun désir que l'on puisse satisfaire?

— Aucun, je vous l'assure.

— Votre bibliothèque?...

— Elle regorge de livres.

— Votre cabinet de physique est-il complet?

— Ne m'avez-vous pas donné, la semaine passée, trois mille livres pour acheter une machine électrique?

— Cherchez bien, Boiroger; souhaitez-vous quelque chose?

— Non, répondit Boiroger en soupirant.

— Cependant votre cadeau m'a fait trop de plaisir, re-

prit la marquise, pour que je ne vous prouve pas ma reconnaissance autrement qu'en paroles.

— Chut! dit Boiroger, voici M. de Châtillon, votre oncle; laissons cette conversation.

Châtillon venait en effet en traînant ses pieds dans des pantoufles et en se balançant paresseusement dans sa robe de chambre comme un vaisseau dont le vent n'enfle plus les voiles; Châtillon, qui à vingt-cinq ans n'avait plus rien à connaître des plaisirs de la vie, les ayant singulièrement creusés en tous sens. Il était encore plus paresseux que voluptueux. Si le plaisir ne venait pas le trouver, il restait à sa place avec ses plaisirs par excellence : l'indifférence, la paresse et le sommeil.

— Comment! dit-il, ce diable de duc est parti pour Paris. Il me laisse ici! Non, je n'y tiens plus. C'est à crever d'ennui. Je dors, je dors, mais je ne puis pas toujours dormir. Enfin, je sais maintenant ce que c'est que la campagne. Abomination! des moutons, des rossignols, des lilas; mais je vais bêler! Et quelle soirée! Non, je m'en vais, moi aussi; j'étouffe, il y a trop d'air.

— Je vous en prie, mon bon tuteur, mon cher oncle, restez. Les convenances l'exigent.

— Les convenances exigent que je meure?

— Pour vous être agréable, j'abrégerai d'un mois votre captivité. Nous quitterons Choisy-le-Roi dans un mois, et j'irai me marier à Paris.

— Allons, j'y consens; mais rien qu'un mois. Cette pensée me fera prendre les rossignols en patience.

— Boiroger, dit ensuite la marquise, c'est aujourd'hui ma fête. Allez méditer avec mademoiselle Bonneval, et composez-moi une romance, air, paroles et accompagnement. Travaillez ensemble. Entendez-vous? Je le veux,

Boiroger salua et sortit.

Aimée tenait beaucoup, on le voit, à lier Boiroger et mademoiselle Bonneval, belle, fort belle blonde de vingt

à vingt-deux ans, remplissant les très-douces et très-inutiles fonctions de demoiselle de compagnie dans la maison. Elle offrait admirablement, par ses proportions fortes, majestueuses, ce type de femme hollandaise dont les très-jeunes gens raffolent, et qu'ils préfèrent aux jeunes filles délicates, simplement jolies, auxquelles ils reviennent plus tard quand leur goût est formé. Elle paraissait beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était en réalité. Ceci ne lui donnait que plus de droits à être mise au rang des femmes de vingt-huit à trente ans, catégorie adorée des adolescents, répétons-nous, qui n'aiment pas le mieux, mais le plus.

— Tenez, dit Châtillon en se roulant sur l'herbe tiède, vous faites fort bien ou fort mal, ma nièce, en favorisant peut-être une double passion qui peut aboutir à quelque chose de pis.

— Et à quoi donc?

— Au mariage.

— Comme il parle du mariage! pensa la marquise.

— Écoutez-moi, Aimée.

— C'est donc de moi que vous allez m'entretenir?

— Oui, le tour de vos protégés viendra ensuite. Vous êtes belle...

— Merci, mon oncle.

— Charmante.

— Merci, mon tuteur.

— Riche.

— Passons.

— Conclusion. Jouissez de la vie. Laissez-vous courtiser, aduler, adorer, faites comme moi. Tout Paris vous encense. Dès que vous serez madame la duchesse de Roquefeuille, vous serez respectée. Le bel avantage!

— Je ne vous comprends pas.

— Vous paraîtrez vingt ans de plus étant mariée; pourquoi, mais pourquoi vous marier? Est-ce pour avoir des

revenus plus forts? vous êtes immensément riche. Des titres? vous êtes marquise. Est-ce besoin du cœur? ayez des amis tendres, délicats... qui vous en empêche?

— Mon tuteur! mon oncle! mon tuteur!

— Diable! diable! vous avez raison. Je plaisantais. Qu'ai-je-dit? Oui, je suis votre oncle, oui, je suis votre tuteur. Je vous dois de bons conseils..... puisqu'on me l'a conseillé. Le duc est un bon choix, un parti très-convenable... il vous aimera; cette union est d'ailleurs nécessaire, indispensable, honorable, et puis, s'il faut vous le redire, je ne puis pas demeurer ici deux mois. Vous me faites grâce d'un mois. C'est bien, je vous en remercie. Un mois que je suis ici! Depuis un mois, plus d'Opéra, plus de bal à la cour, plus de comédie italienne. Et si vous saviez quel sacrifice plus grand je vous fais!

— Qu'est-ce donc, mon oncle?

— Une passion, une intrigue. J'avais donc une passion. J'en avais deux.

— Que dites-vous?

— J'ose dire que j'en avais trois.

— Oh! mon Dieu!

— Aglaé...

— Qu'est-ce qu'Aglaé?

— Aglaé, ayant appris que j'avais aimé dans le temps la marquise de Javigny et la petite comtesse de Rouvré, s'en va dire, sur une jalousie en l'air, au mari de la comtesse et au mari de la marquise que je les avais l'un et l'autre... trompés.

— Il oublie encore qu'il est mon tuteur.

— Ils m'appellent tous les deux en duel le même jour. Nous nous rendons au bois de Boulogne.

— Vous vous battez?

— Bath! effrayées pour moi, ou pour leurs maris, ou pour elles, ces deux dames se trouvent là.

— Juste ciel!

— Ma foi! la honte de se trouver si cruellement compromis et face à face prend à la gorge les deux maris, eux les plus méchantes langues de la cour; ils se consultent, et, prudents autant que mystifiés, ils conviennent d'arrêter l'aventure, dont ils se promettent de ne rien dire. Ils me saluent et s'en vont chacun chez soi. C'étaient des gens d'esprit. Mais alors que font les deux infernales femmes pour se venger de moi?...

— Mon oncle! mon tuteur!

— Voilà que j'avais encore oublié la tutelle! avouez cette fois, charmante, que vous m'en faites souvenir un peu tard,

— Il me semble, mon oncle, que vous aviez à me parler de Boiroger!

— Oui, et de la blonde mademoiselle Bonneval, vos deux protégés à vous et au duc. Écoutez-moi donc. J'étais couché ce matin derrière vos exécrables tilleuls, et j'ai vu bien loin, dans le petit bois, mademoiselle Bonneval et quelqu'un qui marchait avec elle. Savez-vous qui marchait très-près d'elle? Boiroger, le secrétaire que vous avez donné au duc. Je le jurerais...

— En êtes-vous sûr?

— Et qui donc serait-ce? — moi?

— Jusque-là, d'ailleurs, cher tuteur, il n'y a pas de mal. On est à la campagne pour se promener.

— Je suis loin de dire que ce soit mal. Il y a eu un très-grand bien peut-être pour tous les deux. Je les ai vus s'asseoir sur le gazon, se prendre les mains...

— Se prendre les mains!

— Je crois même qu'ils se prenaient la tête.

— Mon oncle!

— Je n'ai vu que cela, je vous jure, j'avais oublié ma lorgnette.

Et, cachant sa rougeur derrière son éventail, Aimée dit à Châtillon : — Pardon, mon oncle, mais je suis très-in-

quiète. Le duc est parti en colère; il a dû prendre, pour se rendre plus vite à Paris, son cheval anglais, si méchant et si vif. J'ai peur de quelque accident. Obligez-moi de dire à Louis de monter au belvédère et de venir me prévenir dès qu'il verra paraître le duc.

— A vos ordres, ma nièce.

Châtillon se retira avec la même lenteur qu'il était venu.

— Quoi? après ce qu'il m'a dit, Boiroger aimerait mademoiselle Bonneval? Pourquoi me l'avoir caché? Oh! non. Il est trop honnête pour chercher à séduire mademoiselle Bonneval, lorsque, sur ma demande même, il vient de refuser sa main. Cependant mon oncle n'a pu se tromper... Je m'y perds...

En déroulant ce monologue sur le gazon qu'elle foulait à petits pas, la marquise aperçut et ramassa, avec l'indifférence des gens distraits, un gant de soie qu'elle reconnut tout de suite pour n'être pas à elle. Elle l'examine; les armes du duc de Roquefeuille y sont brodées. Aimée se dit : « Il l'aura laissé ici dans sa précipitation à se rendre à Paris. » Elle poussa un cri d'étonnement : « Ah! un cheveu blond engagé dans le bouton du gant; un cheveu de femme... un cheveu blond! Ah! je comprends... je sais maintenant qui était en tête-à-tête avec mademoiselle Bonneval. Mon oncle a bien vu la scène, mais il se trompait sur l'un des deux personnages. »

Sur son éventail à demi ouvert, la marquise posa le gant incriminé, et d'une marche pensive elle se dirigea vers le château. Du fond de l'allée fort longue où elle entrait, elle aperçut des gens empressés autour d'un cavalier qui mettait pied à terre au bas du perron. Elle ne hâta pas sa marche, quelque signe qu'on lui fît pour lui annoncer le retour du jeune duc.

Enfin elle arrive, entre au salon au milieu de son oncle, de Boiroger, de mademoiselle Bonneval, de la duchesse.

Le duc va à sa rencontre, met un genou à terre devant elle et lui dit :

— Veuillez accepter cette parure de diamants que je vous rapporte de Paris pour la mettre à vos pieds.

— Il est brisé, ce pauvre duc! murmurait Châtillon.

— Il est mourant de fatigue, disait la duchesse de Roquefeuille.

— Ne m'excuserez-vous pas, reprit le duc, d'avoir violé le serment que je vous avais fait de ne pas aller à Paris pendant nos trois mois d'épreuve?

Il ouvrit l'écrin.

Des éclairs illuminèrent les yeux de tous les témoins de cette scène de galanterie. Les diamants étaient magnifiques.

On attendait quelques mots obligeants de la bouche de la petite marquise de Chenevières.

— Vous m'excuserez aussi, dit-elle enfin, de violer la promesse que nous nous étions faite de nous marier dans deux mois : M. de Châtillon, mon tuteur, ayant paru désirer qu'on abrégeât le temps de la résidence à Choisy-le-Roi, je lui promis d'abord de le réduire à un mois.

— Mais je serai donc heureux dans un mois? s'écria le duc, que la marquise laissait toujours à ses pieds et lui tendant l'écrin. O bonheur!

— Nous le serons plus tôt, duc.

— Est-il possible!

— Tout de suite.

— Que dites-vous?

— Oui, tout de suite, monsieur le duc; car notre mariage n'aura pas lieu.

Chacun croyait avoir mal entendu.

La marquise, pour que personne ne restât dans le doute, répéta :

— Notre mariage n'aura pas lieu.

— Mais, mademoiselle, dit avec impétuosité la duchesse de Roquefeuille, pour quel motif?

— Pour un motif, madame.

— Mais lequel?

— Laissez, ma mère, intervint le duc avec dignité; mademoiselle est libre dans ses actions.

— J'ai réfléchi, dit la marquise en relevant le duc avec bonté; nous sommes l'un et l'autre beaucoup trop jeunes pour le mariage.

— Mais quand se fera-t-il, celui qui devait assurer mon bonheur dans deux mois? Dites, j'attendrai...

— Quand? me demandez-vous. Vous ne craignez donc pas de me faire prononcer un mot cruel après une action sévère?

— Oh! ne dites pas jamais, je ne pourrais plus reparaître à Paris après l'essai auquel je me suis soumis. On dirait que vous ne m'avez pas jugé digne de vous.

La vieille duchesse broutait son éventail de rage.

— Je serais ridiculisé, déshonoré. Par pitié, dites-moi quand il sera possible, si vous vous obstinez à me taire les raisons pour lesquelles vous ne voulez plus qu'il se fasse maintenant. Mettez un terme, fixez un délai.

— Un délai? dit la marquise, soit. Dans dix ans.

— Dans dix ans! s'écrièrent ceux qui se trouvaient là.

— Je ne la désapprouve pas, murmura Châtillon.

— Nous allons plaider encore pendant dix ans, réfléchit la duchesse.

Le duc baissa la tête.

— Pas un jour de moins, reprit la marquise. Dans dix ans, nous renouvellerons l'épreuve de Choisy-le-Roi. Nous nous enfermerons encore trois mois, et nous verrons cette fois si nous serons plus heureux. Pourtant vous êtes libre de ne pas attendre, monsieur le duc.

— Ah! j'attendrai, j'attendrai! dit le duc en prenant la main de la marquise; mais, ajouta-t-il tout bas, par grâce, par générosité, par pitié, si vous ne voulez pas que je de-

vienne fou pendant ces dix ans, dites-moi le motif de cette rigoureuse détermination.

La marquise se pencha à l'oreille du jeune duc : — Savez-vous, lui dit-elle, à qui appartient ce cheveu blond?

II

Dix ans sont bien vite passés, surtout pour ceux qui n'ont ni le souci de la veille ni celui du lendemain à évoquer comme date. Ils descendent le fleuve en sommeillant, ainsi que des passagers heureux auxquels se dérobent les fatigues de la manœuvre et les dangers de la route.

Seulement ces dix années écoulées avaient changé l'âge des personnages de cette histoire. En quelques mots, nous pouvons dire ces inévitables modifications. La marquise Aimée de Chenevières avait maintenant vingt-cinq ans, le duc de Roquefeuille vingt-six, Châtillon trente-cinq, et la duchesse soixante.

Qu'était-il arrivé à chacun d'eux pendant ce long intervalle créé par le dépit capricieux de la marquise?

C'est ce que nous allons apprendre.

Tandis que les ouvriers achevaient de décorer un vaste appartement du faubourg Saint-Germain, la marquise, vêtue de petit deuil, disait à Boiroger :

— Ainsi, dans vos voyages, dans vos courses, vous n'avez recueilli aucun renseignement sur notre cher duc?

— Non, madame ; seulement, comme je crois vous l'avoir dit, M. le duc s'embarqua pour les Indes occidentales, où je ne pus pas le suivre. Je passai alors en Hollande, lieu qui m'avait été assigné pour exil. C'était quelques mois après votre dernier séjour à Choisy-le-Roi. Depuis mon retour en France, depuis un an environ, je ne me suis occupé que du soin de bien remplir l'emploi que vous m'avez confié. Pussé-je vous prouver par là combien je

vous suis reconnaissant d'avoir fait reviser la lettre de cachet qui me condamnait perpétuellement à l'exil!

— Mais pourquoi écrire contre les grands?

— Quelle raison y a-t-il d'écrire contre les petits?

— Enlevez donc, dit tout à coup la marquise, s'interrompant pour parler aux tapissiers, enlevez donc ces vilaines tentures noires. Mon grand deuil est fini; le petit doit être gai. Vous devez voir, dit-elle à Boiroger, que je fais meubler cet appartement exactement dans le goût de celui que nous occupions lorsque j'étais à Amsterdam, où j'étais allée sous prétexte de me rendre aux eaux de Bade.

— Quel souvenir charmant! Je crus voir la France venir vers moi et s'asseoir dans ma solitude.

— Vous rappelez-vous nos promenades le soir le long des canaux? On nous appelait les deux amants. Je ne veux pas de ces encoignures, ôtez-les-moi. Mettez-en d'autres en laque et diaboliquement contournées, dit encore la marquise aux ouvriers, qui se hâtèrent d'emporter les encoignures. Vous souvient-il aussi, Boiroger, de l'étonnement de l'aubergiste, quand à sa question : « Faut-il un seul lit? » vous répondîtes : « Non; dressez-en un pour madame et un pour moi. — Alors vous voulez chacun un appartement? — Non; le même et deux chambres. » Je vois encore les deux petits yeux flamands de notre aubergiste curieusement attachés sur nous. Enlevez donc aussi ce grand tableau, dit de nouveau la marquise aux ouvriers.

— Pourquoi l'enlever? s'écria Boiroger. Il est dans votre famille depuis plus de vingt ans.

— Je n'en savais rien, je vous jure; je ne l'avais jamais remarqué... Mais que représente-t-il donc? on dirait le roi.

— Oui, celui-ci est le roi, et celui-là...

— Et celui-là? demanda la marquise.

— C'est votre père.

— Ah! vous avez eu raison, Boiroger, d'empêcher qu'on emportât ce tableau.

— Oui, c'est votre père, qui sort irrité du cabinet du roi Louis XV.

— Et que lui avait fait le roi ?

— C'est une histoire qui est toujours restée un peu obscure dans votre famille, et dont je ne sais une partie que parce que votre père, m'ayant fait appeler à son lit de mort, m'en dit quelques mots à voix basse.

— Il y a donc quinze ans de cela?

— Oui, vous en aviez dix, moi seize. Votre excellent père me parla ainsi : « Ayant rendu autrefois un grand, un immense service au roi, j'allai un jour lui demander la faveur fort ordinaire d'obtenir pour le premier fils que j'aurais la survivance d'un emploi qui avait toujours été tenu par un membre de ma famille. Le roi, avec sa grâce ordinaire, me répondit que les temps étaient changés et qu'il avait résolu d'abolir les survivances, que ces sortes d'engagements liaient trop la liberté du souverain. » Puisque le souverain se croit dégagé envers moi, répondit votre père, je crois moi et ma famille entièrement dégagés de toute reconnaissance et de tout devoir envers le souverain ! Le roi se leva en colère. Votre père se retira en lui disant : « Sire, puisque vous méconnaissez aussi légèrement les services de ma race, ma race ne vous servira plus. Elle finit en moi. »

C'est cette scène que le peintre a rendue dans ce tableau.

— Oui, je me souviens maintenant, dit la marquise ; et, quelques minutes après son entrevue avec vous, mon père me faisait appeler à son chevet, et me recommandait de vous aimer comme lui-même, de vous obéir de préférence à tout autre, de suivre vos conseils dans les circonstances difficiles où le sort pourrait me placer, de vous accorder tout ce que vous désireriez, sans vous obliger à sortir de la modestie de votre condition, et sans vous demander jamais à quel titre il m'avait imposé en mourant d'avoir cette confiance en vous. Plus mon bon

père mourut, dit Aimée en appuyant sa main sur celle de Boiroger.

— Puis il mourut, répéta Boiroger avec un profond soupir.

— Et nous avons tous les deux, reprit la marquise, fidèlement obéi à ses volontés. Vous m'avez conseillée, et toujours sagement conseillée.

— Et vous, interrompit Boiroger, vous n'avez jamais connu un de mes désirs sans vous faire à l'instant même un bonheur de le contenter.

Le lendemain de cette cordiale et mystérieuse explication, la marquise, installée dans son nouvel hôtel, songeait, avec plus de rêverie que de tristesse, aux dix années qui venaient de fuir si vite ; tantôt s'arrêtant sur quelques souvenirs heureux, mais en petit nombre, comme tous les souvenirs heureux, tantôt allongeant ses regards et ses pensées sous les voûtes toujours brumeuses de l'avenir, lorsqu'on annonça la duchesse de Roquefeuille.

— C'est singulier! dit la marquise en se levant pour la recevoir, je pensais à elle.

— C'est moi-même, chère parente! s'écria la duchesse en ouvrant ses bras à la marquise. Embrassons-nous encore une fois.

La duchesse se jeta ensuite dans le plus large fauteuil qu'elle trouva sous sa main, qui était embarrassée d'une ombrelle rose et bleu-de-ciel, d'un éventail gigantesque, de plusieurs liasses de papiers et d'une large tabatière d'or à portrait.

— Ne perdons pas de temps, chère belle, à nous dire combien nous sommes l'une et l'autre changées depuis dix ans que nous ne nous sommes vues : moi, je ne prenais pas de tabac, et j'en prends ; vous, ma mignonne, vous étiez jolie, fort jolie, et vous voilà belle, très-belle. Mon Dieu, nous savons cela, inutile de nous l'apprendre. J'ai dit que vous êtes belle, mais êtes-vous beaucoup

plus sensée? Je l'espère. Du reste, je vais m'en assurer.

— Je ne recule pas devant l'épreuve, chère duchesse.

— Vous n'avez pas voulu épouser mon fils, c'est fort bien; mais il est arrivé ce que nous savions devoir arriver. Le roi, qui a vu que, par notre entêtement, nous ne tenions nul compte de son bon vouloir pour nous, lorsqu'il nous proposait si sagement de nous rendre la forêt de Thianges à la condition que vous épouseriez mon fils, le roi, dis-je, a gardé la forêt, et nous avons perdu, depuis dix ans, les revenus de vingt millions, c'est-à-dire dix millions. La moitié a été dévorée en procès.

— Je regrette...

— Vous regrettez, c'est fort humain, c'est fort poli de votre part, interrompit la duchesse; mais cet état de choses ne doit pas durer, je vous en avertis, ou je recommence les procès, et je mange jusqu'au dernier baliveau de la forêt.

— Je n'ai pas le droit de m'y opposer, madame, continuez.

— Ne valait-il pas mieux, petite entêtée, mettre votre petite main blanche dans celle de mon fils?... Quelle mouche vous avait donc piquée? Ce cher duc, qui sait où il est aujourd'hui?

— Est-ce qu'il n'est pas de retour des Indes?

— S'il était de retour, est-ce qu'il ne serait pas chez vous?

— Chez moi!

— Ne vous étiez-vous pas promis qu'au bout de dix ans?...

— Une folie d'enfant... Il n'y songe plus sans doute.

— Vous oubliez facilement peut-être, mais lui...

— Ce serait singulier, je vous l'avoue, de le voir revenir des Indes pour me demander compte de mon engagement.

— Plût au ciel! je n'aurais plus de doute sur son existence.

— Craindriez-vous qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur?

— Elle l'aime encore, pensa la duchesse, La partie n'est pas perdue. Oui, je crains pour sa vie : il a été malade après vous avoir quittée; il est resté trois ans en langueur; ajoutez à cela une traversée des plus longues. Maintenant nous sommes en guerre avec les Anglais. S'il était pris?

— Mais pourquoi ce voyage aux Indes?

— Eh! mon Dieu! pour vous oublier, marquise, puisque votre vanité veut le savoir... La carrière des honneurs perdue pour lui, sa fortune en désordre, tout cela parce qu'un jour, à Choisy-le-Roi, il vous prend un accès de folie!...

— Ah! pardon! madame, pardon!... Oui, j'ai fait son malheur, je le vois, mais je n'avais que quinze ans.

— Que je suis heureuse, continua la duchesse, de votre repentir, si sincère, si profond! Il lui sera inutile, mais il me console, il adoucit mes craintes de mère. Quant à cette forêt de Thianges...

— Entendez-vous, dit la marquise en se levant et vraiment émue des reproches de la duchesse, entendez-vous avec mon oncle Châtillon, avec M. Boiroger. Justement le voici.

La duchesse retint un élan de dédaigneuse contrariété. Jamais Boiroger n'avait eu le mérite de lui plaire. Elle avait deux grandes raisons pour ne pas l'aimer : la première, c'est que, par son intervention beaucoup trop officieuse, il avait été un obstacle à l'enlèvement de la marquise, il y avait dix ans; la seconde, c'est que de cette intervention elle concluait qu'il n'était pas étranger à la rupture du mariage de son fils. Cette haine venait de se changer tout à coup en une répulsion des plus profondes pour Boiroger quand elle l'avait retrouvé dans l'hôtel de la marquise. Son esprit alla jusqu'aux limites extrêmes des suppositions. Vieille et duchesse, familiarisée avec les habitudes de la plus dissolue des cours, elle n'hésita pas

à expliquer la conduite de la marquise par un indigne amour pour son serviteur. Comble d'audace, la marquise venait de lui dire de s'entendre avec cet homme-là pour terminer le plus grave différend d'intérêts qui se fût jamais élevé entre deux grandes maisons, différend que n'avaient pu arranger ni le Châtelet, ni aucune des cours du royaume, ni le parlement, ni trois rois et un régent.

Elle étouffa sa colère sous le ton d'atroce bonhomie qu'on va lui voir employer en parlant à Boiroger.

— Bonjour, l'ami Boiroutier!

— Madame la duchesse...

— Cela va bien, mon cher Boiterrier?

— Madame la duchesse...

— Vous avez quelque teinture du monde, m'a dit votre maîtresse madame la marquise.

— Je la remercie, mais je ne vois pas dans quel but...

La marquise flottait entre l'étonnement et le rire pendant ce début assez original de la duchesse.

— Vous savez lire, écrire, calculer, n'est-ce pas, Boifeutrier?

— Je crois, madame, que je puis l'avouer sans trop d'orgueil.

— Vous passez à mon service, cher Boicormier.

— Moi, à votre service! et pourquoi?

— Pour me servir.

La marquise mit son mouchoir sur la bouche.

— La marquise veut bien vous céder. Vous êtes grand, fort, voyons, tournez-vous; assez beau pour un homme de votre condition.

— Mais, madame...

La marquise étouffait.

— Je vous prends en qualité de chasseur : mon dernier a crevé ces jours derniers.

— Mais madame, madame! s'écria à la fin la marquise, vous n'y songez pas. Votre plaisanterie passe toutes les

bornes permises. M. Boiroger n'est ni mon domestique ni mon serviteur, et je ne souffrirai pas que chez moi...

— Vous l'aimez! gardez-le, riposta la duchesse en se levant. Toujours suis-je bien aise de vous avoir rendu humiliation pour humiliation.

Au moment où la dispute menaçait de s'allumer entre la vieille duchesse, écumante de colère, et la jeune marquise, un valet annonça, et cette annonce produisit l'effet d'un toit qui s'écroule sur un incendie : — M. le duc de Roquefeuille.

— Le duc de Roquefeuille! votre fils!

— Oui, mon fils, répondit la duchesse. Il est à Paris depuis trois jours.

— C'est donc, pensa la marquise, une comédie qu'elle jouait avec moi, lorsqu'elle me disait qu'elle le croyait mort. C'était pour savoir si je pensais encore à lui.

— Avant que mon fils ait reçu de vous la faveur de se présenter, reprit la duchesse avec un calme fort extraordinaire après l'éclat qu'elle avait produit, veuillez me permettre de vous dire, madame, que je ne lui apprendrai jamais ce que mes soupçons avaient depuis longtemps deviné. Les femmes peuvent se déprécier entre elles, mais elles doivent toujours se soutenir devant les autres.

Pour toute réponse, la marquise dit au valet :

— Faites entrer.

La duchesse était déjà sortie du salon pour aller se promener dans le jardin de l'hôtel.

— Cher ami, vous m'avez gravement compromise, dit ensuite la marquise en serrant affectueusement la main à Boiroger; achevez de me perdre en vous retirant devant celui qui vient.

Boiroger se retira.

— Je viens de l'autre monde, s'écria le duc en embrassant la marquise.

Puis, en reculant, il dit : — En deuil! rassurez-moi vite.

— Mais oui, en deuil.

— Et de qui?

— Vous ne le devinez pas?

— Comment le devinerais-je? Depuis dix ans nous ne nous sommes vus.

— Je suis en deuil de mon mari.

— De votre mari! de votre mari! Dites-le-moi encore une fois, deux fois, trois fois, et je n'y croirai pas.

— Je suis en deuil de mon mari, ou bien l'homme que j'avais épousé est mort, si vous préférez cette manière un peu naïve de s'exprimer.

— Vous étiez mariée!

— Très-mariée.

— Allons, dit le duc avec un grand air de résignation, il faut bien le croire.

— Mais il me semble, fit observer à son tour la marquise, que vous êtes en deuil aussi. Auriez-vous perdu?...

— Oui, j'ai perdu...

— Je ne vous connais pas de frère, pas de parents...

— J'ai perdu ma femme.

— Vous avez perdu votre femme!

— Oui, je suis veuf.

— Vous êtes veuf! Allons, dit la marquise avec le même air de résignation qu'avait pris le duc, il faut le croire.

Il y eut de part et d'autre un quart d'heure de silence.

— J'étais dans les Indes, et, dans ce climat, le mariage est ordonné par les médecins.

La marquise dit en souriant: — J'avais seize ans à peine, et mon tuteur, que vous connaissez, négligeait beaucoup mes intérêts... Un mari m'était devenu indispensable.

— Le temps de mon absence vous a-t-il du moins quelquefois préoccupée, madame?

— En doutez-vous, cher duc? Des amis comme nous!

— En effet, madame, nous nous sommes connus si jeunes!

— Bien jeunes, monsieur le duc.

— J'avais seize ans.

— Moi quinze ans.

— Quel âge charmant! A propos, dit le duc, vous souvenez-vous, madame la marquise, du pèlerinage de Choisy-le-Roi?

— Oui, mais oui, je crois.

— Vous savez?...

— Parfaitement. Laissons cela, duc.

— Pourquoi?

— Pour mille raisons.

— N'êtes-vous pas toujours aussi belle, plus belle cent fois qu'alors?

— Vous me voyez avec les yeux du passé.

— Avec ceux du goût, de la vérité.

— Taisez-vous.

— Quel caprice n'eûtes-vous pas!

— Silence, monsieur le duc; les femmes ne se trompent jamais là-dessus. Avez-vous d'ailleurs du regret de ne m'avoir pas épousée? Feu madame votre épouse devait être une personne accomplie.

— Comme feu votre mari avait assurément de belles qualités.

— Parlez-moi de votre excellente femme, monsieur le duc.

— Elle avait de l'ordre, beaucoup d'ordre. Et votre mari?

— C'était, répondit la marquise, un brave militaire.

— Oui; mais cet ordre, reprit le duc, tournait quelquefois chez elle à l'avarice.

— Sa bravoure, que nul ne conteste, reprit de son côté la marquise, devenait souvent de la brutalité.

— Croiriez-vous, dit le duc, qu'elle me volait?

— Pas possible?

— En vérité.

— Eh bien, croiriez-vous qu'il m'a battue?

— Tenez, à parler franchement, poursuivit le duc, c'était une méchante femme.

— Pour user avec vous de la même franchise, je ne vous cacherai pas que feu mon mari était un monstre.

Ici un nouveau silence fort long sépara ce que s'étaient dit le duc et la marquise de ce qu'ils allaient se dire.

Ce fut le duc qui rompit encore de nouveau la glace.

— Croyez-moi, madame, nous étions faits l'un pour l'autre.

— Mais peut-être, cher duc.

— Mais oui, marquise, je vous l'assure. Vous rappelez-vous notre engagement de dix ans?

— J'en ai quelque vague souvenir...

— Eh bien, qui empêcherait...

— De renouveler l'épreuve de Choisy-le-Roi, n'est-ce pas?

— Eh! mon Dieu! oui, madame. Voyez comme nos propriétés ont souffert de l'inexécution du charmant projet de nous marier? Cette forêt de Thianges qui serait aujourd'hui à nous... Cependant, continua le duc, comme nous sommes beaucoup plus graves, plus sensés qu'il y a dix ans, nous n'aurions pas besoin, pour nous connaître, d'une épreuve de trois mois. Un jour, un seul jour d'observations réciproques exercées par nous-mêmes suffira; il doit suffire.

— Vous êtes toujours persuasif, duc.

— Allons, chère marquise.

— C'est votre désir?...

— C'est mon vœu le plus cher.

— Je cède : prenons un jour d'épreuve, je le veux bien; soit. Ce sera celui-ci.

— Vous êtes adorable.

— Vous me flattez déjà; vous avez peur de l'épreuve.

— J'avoue...

— Avouez-moi tout, car vous savez que l'épreuve doit s'ouvrir, comme à Choisy-le-Roi, par un examen de con-

science. Voyons d'abord, duc, quelles sont les infidélités que vous avez faites à votre femme.

— Mon Dieu! j'ai un peu aimé toutes les femmes qui vous ressemblaient; vous comprenez que le nombre a dû en être petit. Et vous, madame, avez-vous beaucoup aimé?

— Moi? personne.

— C'est bien peu.

— Personne, je vous l'atteste.

— Pas même feu?...

— On doit du respect aux morts.

— Tout étant dit sur ce point délicat, reprit le duc, j'ai besoin de vous rappeler que nos deux fortunes sont réduites de moitié par le tort immense que nous nous sommes fait en ne nous mariant pas. Nos hommes d'affaires ont plaidé; nous avons perdu tous les deux. Les avocats ont dévoré la moitié de nos revenus.

— Il est charmant, pensait la marquise en écoutant à peine ce que disait le duc, mais en examinant combien dix ans de plus lui avaient donné de la tournure, de la physionomie, de l'expression, de la noblesse.

— Oui, cela est ainsi, dit le duc en tirant sa tabatière.

— Grand Dieu! interrompit la marquise, vous prenez donc du tabac? Vous m'aviez promis, il y a dix ans, à Choisy-le-Roi, que vous n'en prendriez jamais plus.

Étourdi de l'observation, le duc répondit:

— Mon médecin m'a ordonné le tabac pour certaine faiblesse de la vue...

— Ah! vous prenez du tabac...

— Infiniment peu...

— Continuez, monsieur le duc.

— Oui, comme je vous le disais, reprit-il, le reste de nos revenus sera dévoré en procès si nous ne nous marions pas. Grand Dieu! s'écria le duc au milieu de sa réflexion.

— Qu'avez-vous, monsieur le duc? Ce cri...

— Rien, madame.

— Mais encore?...

— Vous mettez des mouches et vous avez du rouge. Cependant vous m'aviez promis à Choisy-le-Roi...

— En effet, balbutia la marquise fort décontenancée, j'ai des mouches et du rouge... mais c'est que mon mari l'exigeait...

— Ah! votre mari l'exigeait?

— Je vous ai dit que c'était un brutal. Poursuivez donc, dit la marquise, dépitée de perdre la supériorité qu'elle avait conquise il n'y avait qu'un instant en découvrant que le duc prenait du tabac.

— Ce n'est pas tout. Nos gens, nos serviteurs, épousant nos querelles, se croient dans l'obligation de se haïr pour nous, de se nuire à notre intention et à nos dépens. Oui, madame, à nos dépens. J'ai vu le mal de mes propres yeux. Un jour que j'étais allé à la chasse dans le Grésivaudan, et que j'avais lancé mes chiens dans ma forêt, qui touche à la vôtre...

— Mais vous chassez donc? Ah! vous chassez, monsieur le duc?

— J'avais encore oublié, pensa le duc, mon engagement de ne plus chasser. Que voulez-vous, madame, ma femme l'exigeait.

— Encore une promesse envolée, murmura la marquise.

— Mais je vous assure...

— Continuez, je vous prie.

— Or, ce jour-là... Je ne sais plus trop ce que je disais... Or, ce jour-là, mes bûcherons incendiaient votre forêt... Mais quelle est cette musique que j'entends?

— C'est mon clavecin qu'on accorde.

— Votre clavecin!

— Bon! pensa la marquise, c'est mon tour.

— Aimée! Aimée! ne m'aviez-vous pas juré il y a dix ans?...

— Oui, pour vous prouver mon amour, de vous sacrifier mon goût pour la musique, de ne plus en faire... Oui, je l'avais juré... Mais, puisque vous chassez et que vous prenez du tabac...

— Mais vous ne le saviez pas.

— Croyez que je ne touche du clavecin que très-rarement... par caprice... et afin de regretter de ne pas en jouer davantage.

Le duc continua.

— Or, tandis que mes bûcherons incendiaient votre forêt, les vôtres mettaient le feu à la mienne. Tous ces malheurs, parce que vous n'avez pas voulu m'épouser.

— Madame la marquise, vint dire un domestique, M. le chevalier de Dourville...

— C'est bien ! c'est bien ! interrompit la marquise.

— Laissez-le parler, madame, je ne veux pas que ma présence...

— M. le chevalier de Dourville, reprit le domestique, vous envoie les cent louis qu'il a perdus contre vous hier soir au lansquenet chez madame la baronne de Verseuil.

Le domestique déposa les cent louis sur la cheminée. Avant de sortir, il demanda :—Madame la marquise montera-t-elle à cheval aujourd'hui?

— Laissez-nous! lui répondit la marquise en colère.

Il eût été peu généreux au duc d'augmenter la confusion de la marquise en lui faisant deux nouveaux reproches, en l'accusant de deux grosses violations de promesses données : celle de ne plus jouer et de ne plus monter à cheval. Pécheur lui-même, il pardonna en riant à la pécheresse, et leur pardon commun se lut dans la même hilarité dont ils furent pris après ce qu'ils avaient appelé leur examen de conscience.

Au moment de cette trêve, Boiroger entra au salon.

— Boiroger ici! s'écria le duc, dont l'hilarité cessa complétement.

— Je me le suis attaché l'année où vous avez quitté la France.

— C'est-à-dire, murmura le duc, qu'elle n'a pas perdu de temps.

— Il ne pouvait vous suivre; il se présenta chez moi... Je l'accueillis. Il devint le précepteur de mon fils.

— De votre fils! Vous avez donc un fils?

— Oui, et une fille... Deux jumeaux : Anselme et Amaranthe.

— Ah! vous avez aussi une fille... Après tout, puisque vous avez été mariée, dit le duc en soupirant, il n'est pas très-étonnant que vous soyez mère... En dix ans surtout... Votre fille doit être alors, je présume, de l'âge de mon fils Constantin.

— Vous avez un fils, vous!

— Mais oui... comme vous avez deux jumeaux.

— Au fait... puisqu'il était marié, pensa la marquise.

— Un très-beau garçon, j'ose dire; charmant cavalier.

— Je veux le voir, s'écria la marquise; je veux le voir. Elle sonna. On vint.

— Qu'on aille à l'hôtel de M. le duc, et qu'on m'amène ici son fils.

Le domestique se retira.

— Je veux qu'il soit l'ami du mien.

Boiroger put dire enfin : — Je viens vous demander, madame la marquise, si c'est M. de Châtillon qui est le précepteur de M. Anselme ou si c'est moi.

— Pourquoi cette question, mon ami?

— C'est que je ne suis pas le maître de votre fils. A chaque instant il s'en empare pour l'enlever à ses études. Tantôt c'est une leçon d'escrime qu'il lui donne, tantôt c'est une partie de paume qu'il fait avec lui. Hier il l'a obligé à laisser ses devoirs pour qu'il allât se promener à cheval au bois de Boulogne. Ce n'est pas tout. Aujourd'hui encore il a voulu qu'il déjeunât avec lui; et vous savez

comment M. de Châtillon déjeune. Votre fils a bu à l'excès du vin de Champagne. L'enfant chante, M. de Châtillon chante. C'est un bruit, un tapage infernal!

Placé derrière Boiroger, le vicomte de Châtillon avait tout entendu.

— Oui, c'est moi, dit-il, qui ai jugé à propos de faire tout ce que monsieur vient de dire. Ne serais-je donc pas libre, par hasard, d'en user comme il me plaît avec mon héritier? Tiens, vous voilà, cher duc; soyez le bien venu; que je vous embrasse. Soyez notre juge. Je veux savoir où je place ma fortune. J'éprouve mon héritier. Ne lui donnerai-je pas deux cent cinquante mille livres à sa majorité pour qu'on me fasse un philosophe? Il sera un mauvais sujet, soit! Un mauvais sujet ne trouble pas l'État, un mauvais sujet ne ruine personne, un mauvais sujet ne cause le malheur d'aucune femme, car il ne se marie pas. Voyons, encore une partie de paume aujourd'hui, et je vous l'abandonne. Pauvre enfant, que de choses il saura!

— Madame, répliqua Boiroger, je vous prierai de me permettre de me retirer de votre service, si M. de Châtillon ne renonce pas à exercer son influence sur votre fils.

Boiroger voulut quitter le salon; la marquise le retint avec un serrement de main affectueux.

— Je vous conseillerai, dit tout bas le duc et d'un ton piqué à la marquise, d'accéder au désir de M. Boiroger; de le remercier...

— Vous entendez monsieur le duc? dit Châtillon.

— Vous aussi, monsieur le duc, donneriez-vous la préférence à l'éducation de M. de Châtillon?

— Je ne dis pas cela...

— Je renverrais celui qui veille jour et nuit sur l'éducation, sur la santé de mon fils, sans avoir d'autre motif que la bizarrerie de mon très-cher oncle, appuyée de l'assentiment complaisant de M. le duc? Vous ne le voudriez pas. Non, vous avez meilleure opinion l'un et l'autre de

ma reconnaissance, de mon amitié... Boiroger, dit-elle à haute voix, je ne fus jamais plus satisfaite de vous. Recevez publiquement mes remercîments.

Boiroger s'inclina, les yeux pleins de larmes.

La duchesse revenait du jardin; en la voyant, son fils courut vers elle et lui dit :

— Madame ma mère, félicitez-moi : madame la marquise daigne me donner sa main, et cette fois...

— Je suis heureuse, interrompit la duchesse, d'une pareille fidélité; elle fait honneur à vos caractères.

— Sauf, dit Châtillon à part, qu'ils se sont mariés dans l'intervalle.

La marquise se disposait à rendre politesse pour politesse à la duchesse, lorsqu'on annonça mademoiselle Bonneval.

La marquise recula de trois pas, et si vivement, que son fauteuil, allant heurter une table, brisa par la secousse plusieurs pièces de vieux Saxe.

— Mademoiselle Bonneval! s'écria-t-elle, mademoiselle Bonneval! répéta-t-elle tout bas.

Puis, comprenant que son émotion l'avait trahie, elle reprit doucement : — Charmante surprise! Mais tous les bonheurs m'arrivent aujourd'hui. Qu'elle m'attende dans l'appartement de mon fils.

— Elle fait dire à monsieur le duc, ajouta le valet, qu'elle a amené avec elle M. Constantin.

— Que les deux enfants, Anselme et Constantin, jouent ensemble en nous attendant, dit la marquise, qui congédia le valet. Quoi! pensa-t-elle en appelant des moyens plus énergiques encore pour dominer son émotion, mademoiselle Bonneval est restée depuis dix ans au service de M. le duc de Roquefeuille! Mais vous ne m'aviez pas dit, cher duc, se reprit-elle en souriant, que mademoiselle Bonneval était allée chez vous après m'avoir quittée.

— Oui, reprit timidement le duc en jouant avec son ja-

bot... Mademoiselle Bonneval est passée à mon service il y a dix ans... elle a été d'abord dame de compagnie de ma femme. On s'attache aux gens... le temps... les services rendus...

La marquise était silencieuse.

La vieille duchesse sentait un buisson d'épines sous ses pieds.

Le duc continua à s'enferrer.

— Depuis la mort de madame la duchesse, reprit-il, je l'ai nommée gouvernante de mon fils. C'est tout naturel... je suis satisfait de ses soins... elle a des qualités...

Déconcerté par le silence de la marquise, le duc resta envasé dans ses phrases pâteuses.

— Duc, lui dit-elle tout bas quand elle le vit enfoncé jusqu'au cou, le cheveu blond pris dans le bouton du gant était bien un cheveu de mademoiselle Bonneval?

— Et le portrait, riposta le duc, par qui fut il donné, madame la marquise?

— Écoutez, mon cher duc, mettons un terme à cette situation. Je vous demande sèchement, nettement, le renvoi de mademoiselle Bonneval.

Se souvenant à peu près des expressions employées par la marquise pour ne pas congédier Boiroger, le duc répondit :

— Quoi ! madame, vous voulez que je remercie, que je renvoie celle qui veille constamment sur mon fils, sans avoir d'autre motif que la bizarrerie du hasard et votre caprice? Vous ne le voudriez pas; non, vous avez meilleure opinion de ma gratitude, de ma conscience...

Les explications, on le voit, avaient pris un beau caractère de franchise.

La marquise dit au duc :

— Songez-y, la journée de notre seconde épreuve va finir.

— Je le sais, madame : y songez-vous de votre côté? Renvoyez-vous Boiroger?

— Congédiez-vous mademoiselle Bonneval?

Les épines que foulait la duchesse lui entraient dans les pieds. Cette nouvelle rupture l'accablait. Elle voyait moins l'immoralité que le danger de la position. Après s'être approchée de Boiroger, elle lui dit à haute voix :

— Monsieur, tantôt j'ai manqué envers vous de générosité. Je dois réparer publiquement une impolitesse, un tort, une injustice.

Chacun écoutait avidement.

— Oui, monsieur, j'ai méconnu votre mérite, votre savoir, votre zèle. Afin de vous prouver la sincérité de mes regrets, je prétends faire quelque chose pour vous. Vous êtes au service de madame la marquise. Son fils, que je viens d'interroger longuement, m'a satisfaite au delà de tout ce que je puis dire.

Châtillon interrompit à demi-voix :

— L'enfant dort sur son champagne.

— Acceptez, continua la duchesse, une récompense méritée. Je vous donne vingt mille livres, et vous épouserez demain mademoiselle Bonneval, à qui j'en donnerai autant.

Boiroger, qui n'avait pas attendu la fin de la proposition de la duchesse et son panégyriste intéressé pour voir qu'il était le principal obstacle au mariage du duc de Roquefeuille et de la marquise, répondit :

— Puisque vous daignez, madame la duchesse, apprécier les soins que j'apporte à l'éducation du fils de madame la marquise, permettez-moi de tenir à mon œuvre. Je vous demanderai la faveur de n'offrir ma main à mademoiselle Bonneval que lorsque j'aurai achevé l'éducation que j'ai, dites-vous, si bien commencée.

La marquise et le duc se regardèrent.

Boiroger ajouta :

— C'est un délai de cinq ans que je demande pour me rendre digne de votre bienfait, madame la duchesse.

— Que le diable l'emporte! murmura l'impétueuse duchesse entre ses dents et en chassant tout devant elle pour sortir.

— Ainsi, dit la marquise au duc de Roquefeuille, notre mariage est remis à cinq ans? J'aurai trente ans.

— Et moi trente et un ans, dit le duc en baissant la tête.

— Mais, cette fois, je vous jure sur l'honneur, monsieur le duc, de ne pas me marier, fût-ce avec un prince du sang.

— Moi de même, fût-ce avec une princesse du sang, s'écria le duc avec héroïsme.

— Fût-ce, ajouta la marquise, avec mademoiselle Bonneval.

— A cinq ans, madame.

— A cinq ans, monsieur le duc.

III

On était alors en 1795, triste et fatale date. Les beaux châteaux sur la Seine et la Loire tombaient sous les coups redoublés du marteau révolutionnaire; celui de la marquise avait eu sa part de dévastation comme les autres. La proscription des personnes avait suivi la ruine et la spoliation des biens. On exilait comme on avait tué. Les nobles qui avaient eu le courage ou plutôt la témérité de rester en France traînaient une existence précaire, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, effarée. Sous des habits d'emprunt, sous des noms déguisés, en affectant des professions obscures, ils parvenaient à se faire oublier sans obtenir souvent, au prix de ces ruses, la paix de la journée, le sommeil tranquille d'une nuit.

— Mon Dieu! disait Amaranthe, la fille de la marquise, mon Dieu! ma mère ne revient pas. J'ai vu passer des ca-

nons sous nos croisées ce matin, j'ai entendu sonner le tocsin; qu'y a-t-il dans Paris? Je suis toujours en peine pour elle quand elle est si longtemps absente. Si on allait la reconnaître malgré son costume! Que les temps où nous vivons sont tristes et qu'ils sont lents à finir! On n'entend parler que de meurtres, de pillages. Le moindre retard de la part de ceux qu'on aime suffit pour alarmer. Et comme ceux qui s'aiment s'aiment davantage dans ces jours de malheur! Oui, pour nous surtout, ce sont des temps de malheur. Ma bonne mère obligée, elle, pour déguiser sa naissance et son rang, de paraître sous des habits de servante dans une maison où elle était autrefois servie par vingt valets! Mais qu'elle tarde à venir!

Amaranthe poussa un cri de joie : sa mère entrait au salon. Elle resta plusieurs minutes sans pouvoir parler, émotion qui se renouvelait chaque fois que la marquise rentrait après une absence un peu prolongée.

— Ma chère fille, lui dit la marquise, habillée en servante du temps, aussi belle que dans ses jours heureux, je viens du marché, et voici ce que j'apporte.

— Votre panier est bien léger, maman.

— C'est que je reviens d'un singulier marché, va! je te jure. D'abord il n'y avait pas de fruits, mais on y lisait les bulletins de l'armée de Sambre-et-Meuse; il n'y avait pas de légumes, mais, en revanche, il y était question de la dissolution des sociétés populaires; il n'y avait pas non plus de gibier, mais beaucoup de gens qui attendaient à la porte du boulanger leur ration de pain noir. Aussi voici ce que j'apporte du marché : — un pain noir.

— Chère maman, dit Amaranthe en se jetant une seconde fois au cou de sa mère, vous devez bien souffrir, vous qui avez été si riche autrefois...

— Eh! mon Dieu, ma chère enfant, je ne me suis jamais si bien portée que depuis que je suis servante. Je ne pouvais pas marcher dix minutes sur le pavé autrefois; main-

tenant je trotte des journées entières, comme un batteur d'estrade, sans me fatiguer. Il me fallait de bons fauteuils, de chauds édredons, les trois quarts du temps pour mal dormir; à présent, je m'endors sitôt la nuit venue...

— Maman! maman! je vous entends souvent soupirer la nuit.

— On soupire en dormant. Voyons, essuyez cette larme, riez, petite fille, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Est-ce qu'il y a encore de bonnes nouvelles?

— Oui, il y en a encore. Écoute. Tu connais le fils de M. le duc de Roquefeuille, le jeune Constantin? il arrive aujourd'hui...

Amaranthe cherchait dans sa mémoire.

— Tu te souviens sans doute des journées charmantes que vous passiez ensemble il y a cinq ans?

— Il y a cinq ans, dites-vous?

— Mais oui...

— Non, maman, je ne me souviens pas.

— Comment, cet excellent jeune homme...

— Ah! oui, oui... celui qui, une fois, me mena à Versailles dans sa voiture à quatre chevaux et me fit voir le roi, la reine, la cour, les gardes du corps... ah! oui, je m'en souviens.

— Étourdie! tu confonds. C'est le père de Constantin qui te conduisit à Versailles. Constantin jouait à la course, au volant avec toi... tu sais...

— Parfaitement. Si bien qu'un jour je lui lançai le volant dans l'œil...

— Tu parles toujours du père de Constantin, oublieuse! Dans quelques instants tu verras que la mémoire de Constantin n'est pas aussi ingrate que la tienne. Lui et son père viennent tous deux de Rennes par deux routes différentes. Juge s'ils nous aiment! Risquer ainsi leur vie pour nous voir! car, tu le sais, ils sont censés émigrés, ils

sont encore sous le coup de la loi qui les déclare ennemis de l'État pour n'être pas rentrés en France avant le 18 janvier 1791. S'ils sont découverts, s'ils sont pris, on les jugera tous les deux... Horrible pensée!

— Pourquoi s'exposer ainsi?

— Chère enfant, ils nous aiment. Nous éprouvons les mêmes souffrances; comme nous ils ont été obligés de prendre une profession pour se cacher et pour vivre. La duchesse de Roquefeuille est morte sur l'échafaud, mademoiselle de Bonneval a fini ses jours dans l'exil. Je n'ai jamais tant aimé ce cher duc que depuis ses nombreux malheurs. Mais soyons tout à l'espoir de les revoir, de les embrasser aujourd'hui, sans oublier, ajouta la marquise, qu'ils arriveront peut-être mourants de faim. Va donc, chère Amaranthe, préparer à déjeuner. Ils ne seront pas difficiles.

— Ils nous embarrasseraient beaucoup s'ils l'étaient. D'abord ils auront des œufs et du pain noir; et puis... du pain noir et des œufs.

— Et vive la République! ajouta la marquise en donnant une petite tape sur la joue d'Amaranthe.

Amaranthe se retira.

— Si je n'affectais pas cette gaieté et cette indifférence, ma pauvre Amaranthe mourrait de tristesse. Je suis trop heureuse quand cette hypocrisie réussit auprès d'elle; elle n'est pas toujours dupe de ma fausse joie. Aujourd'hui j'ai lu dans ses yeux qu'elle en doutait; elle a raison d'en douter. Savoir le duc et son fils tous les deux sur la route de Rennes infestée de brigands! Franchement ils ne m'ont jamais inspiré tant d'intérêt...

La marquise ne put retenir ses larmes, mais elle essuya vite ses yeux, on venait..... Pleurer devant Amaranthe!

Ce n'était pas Amaranthe.

Vêtu en postillon, le chapeau ciré sur l'oreille, le fouet

à la main, un jeune homme couvert de poussière entra en demandant mademoiselle Catherine.

— J'ai à lui remettre cette lettre de la part de Louis le marin.

La marquise avait reconnu Constantin, le fils du duc.

— Donnez.

La marquise prend la lettre, la décachète brusquement.

— Que faites-vous? s'écrie Constantin.

— Mon brave postillon, la marquise, Catherine ou moi, c'est la même chose, répond-elle en dévorant la lettre avec émotion.

Le duc lui annonçait qu'il était en route pour Paris, et que, s'il n'arrivait pas quelques heures après son fils, c'est qu'il aurait été arrêté.

— Ah! je comprends, dit Constantin, vous êtes la fille de madame la marquise. Eh bien, mademoiselle, moi je suis le fils du duc de Roquefeuille.

— Il me prend pour Amaranthe; erreur excessivement flatteuse. Mais comme il est bien! c'est tout le visage de son père.

— Mon père ne me trompait pas en me disant que vous deviez avoir une grande ressemblance avec madame la marquise votre mère, et, par conséquent, être très-gracieuse, très-jolie, très...

— Assez, monsieur, je vous prie, répliqua la marquise, au fond ravie du quiproquo, ma mère n'aime pas les compliments, et sous ce rapport-là je lui ressemble beaucoup aussi. Cependant votre franchise me plaît...

— Vous auriez tort de la repousser, mademoiselle, car en venant j'ai formé le projet de vous dire moi-même, si l'occasion se présentait, ce que mon père avait l'intention de dire à ma place à madame votre mère. L'occasion se présente...

— Faites-m'en profiter, dites-moi vite ce que votre père

n'aura plus qu'à répéter à ma mère. Il s'agit de moi, naturellement...

— Sans doute ; et de moi aussi.

— Et de vous?

— Rien que de nous deux, mademoiselle.

— Alors qu'attendez-vous?...

— Les parents disposent parfois, vous le savez, de la volonté de leurs enfants, parfois à tort...

— Parfois à raison...

— Mon père a disposé de la mienne...

— A tort, monsieur?

— Non, mademoiselle.

— Mais, dans quel but, vous ne me le dites pas, a-t-il disposé de votre volonté?

— Il m'a dit qu'il avait toujours pensé à demander pour moi votre main à madame la marquise votre mère.

— Ah! mon Dieu! pensa la marquise, c'est non-seulement une déclaration d'amour, mais une proposition de mariage. Mais, dit-elle à haute voix, vous voudriez donc épouser?...

— Vous-même, mademoiselle.

— Moi! s'écria la marquise en baissant les yeux, mais avec un sentiment de l'âme pourtant qui tenait autant de la comédie que de la sincérité, sentiment double, railleur en apparence, naïf en réalité, et comme ceux qu'a parfois si excellemment analysés l'admirable Marivaux. Moi! répéta-t-elle.

— Mon Dieu! oui, répondit Constantin, fâché maintenant d'avoir joué son va-tout au lieu d'attendre son père, qui eût plus adroitement ménagé la demande et qui l'eût faite d'ailleurs, pensait-il, à la marquise elle-même.

Voyant son embarras, la marquise, qui ne se dissimulait pas non plus le sien, dit à Constantin : — Votre proposition est inattendue... je sais que votre père et ma mère avaient le projet de... mais le temps change les idées les

mieux arrêtées... Ce projet, vous comprenez, monsieur...

Constantin attendait avidement qu'une réponse se dégageât de ce nuage d'ambiguïtés.

— Mais cette proposition, reprit la marquise, quand M. le duc votre père me la fera...

—Quand il la fera à madame votre mère, vous voulez dire.

— A ma mère, veux-je dire... cette proposition, je le pense, ne sera pas dédaignée par elle...

— Et par vous, mademoiselle, et par vous, sera-t-elle favorablement écoutée?

— Souffrez, monsieur, répondit la marquise en saluant avec modestie, que j'aille prévenir ma mère de votre arrivée.

— Vraiment! se dit Constantin quand il fut seul, mon père doit avoir tout à fait oublié mademoiselle Amaranthe, la fille de madame la marquise, car il ne me l'a jamais présentée telle que je viens de la voir. Ni la couleur de ses cheveux, ni celle de ses yeux n'ont de rapport avec les traits sous lesquels il me l'avait dépeinte. Je ne perds, certes, rien, à l'erreur de mon père; je n'ai jamais vu de plus intéressant visage; mais comment a-t-il pu se tromper à ce point?

Au milieu de ses réflexions, Constantin fut surpris par l'arrivée de son père, qu'il n'attendait que beaucoup plus tard dans la journée.

Le duc était habillé en matelot.

Son fils l'embrassa avec bonheur, ravi de la pensée qu'il ne courait plus de danger; car, depuis quelques mois, les visites domiciliaires ne se pratiquaient presque plus à Paris.

— Eh bien, cher Constantin, lui dit le duc, as-tu remis ma lettre à la marquise?

— A peu près; je l'ai donnée à sa fille.

— Tant mieux! tu auras eu une occasion toute naturelle de la connaître sans passer par l'ennui des préliminaires. Ton avis?

— Belle! très-belle! étonnante surtout d'esprit et d'usage.

— Les malheurs forment si vite!

— Elle m'a ravi.

— En vérité?

— Oui, mon père, et si, dans votre pensée, c'est toujours elle que vous me destinez pour femme, insistez, je vous en prie, auprès de madame la marquise pour qu'elle accorde son consentement. Elle ne peut nous le refuser, n'est-ce pas?

— Mais celui de sa fille?

— Tenez, mon père, sans fatuité, je ne crois pas lui être ndifférent.

— Prenez garde, Constantin, j'en connais plus d'un qui s'est laissé duper par cette flatteuse illusion...

— Ne m'ôtez pas la mienne.

Le duc sourit, et il se dit en lui-même : — Il faudrait, pour que la comédie fût complète, que la fille de la duchesse et mon fils eussent reproduit sans le savoir la scène de Choisy-le-Roi. Puisqu'il en est ainsi, reprit le duc à haute voix, je parlerai aujourd'hui même à madame la marquise.

Constantin serra avec effusion les mains de son père.

Après une minute de silence, le duc mit son bras sous celui de son fils, et lui dit :

— Puisque te voilà, mon cher Constantin, quoique bien jeune encore, décidé à prendre une résolution sérieuse, tu dois entendre une confidence que je ne pouvais te faire plus tôt.

— Parlez, mon père; ma discrétion...

— Écoute. J'ai beaucoup connu autrefois madame la marquise, la mère de cette Amaranthe que tu trouves si jolie.

— Que j'aime tant.

— J'ai beaucoup aimé sa mère aussi.

— Ah! vous l'avez aimée!

— Les fils sont toujours prodigieusement étonnés que les pères aient aimé! Des circonstances que je déplore

m'ont empêché deux fois d'obtenir la main qui m'était promise, assurée...

— Quel malheur!

— Pas si grand, étourdi, puisque, si je fusse devenu le mari de la marquise, tu ne me demanderais pas ajourd'hui d'épouser sa fille.

— Vous avez raison.

— Cette alliance, si elle se fût faite, aurait mis fin à nos éternels procès avec les Chenevières. Le sort ne l'a pas voulu. J'ai sans doute des torts à me reprocher; la marquise en a aussi de son côté. Laissons le passé. Voici les réparations que nous offre le présent. Je suis veuf, la marquise est veuve; malheureux tous les deux, nous n'avons plus de folles raisons pour éloigner une alliance si utile, si convenable.

— Mais sans doute, mon père, s'écria Constantin, qui prévoyait déjà la conclusion de cette confidence.

— Je te dirai même, continua le duc, que la marquise, au moment où elle me refusait pour la seconde fois sa main, prenait de son plein gré l'engagement de me l'accorder au bout de cinq ans. Les cinq ans sont écoulés, et je viens en homme qui tient à l'accomplissement d'une si heureuse promesse la lui rappeler aujourd'hui. Si je ne me fais point illusion, le même jour verrait se célébrer notre mariage et le tien.

— Mon bonheur serait double! dit Constantin; vous me donneriez le même jour une femme et une mère!

Amaranthe parut au salon.

Le duc et son fils se turent; ni l'un ni l'autre n'avaient reconnu la fille de la marquise.

— La personne qui a apporté tantôt une lettre, dit Amaranthe avec circonspection, est priée de passer dans la pièce voisine.

— La fille de madame la marquise, ne vous sachant pas arrivé, dit tout bas Constantin à son père, me fait sans

doute appeler pour me présenter à sa mère. Je vais vous annoncer à l'une et à l'autre.

Constantin s'en alla et laissa son père avec Amaranthe.

— Monsieur le duc de Roquefeuille ne me remet donc pas? demanda celle-ci dès que Constantin se fut retiré.

— Quoi! vous seriez?...

— Je suis la fille...

— De la marquise?

— Elle-même!

— Chère enfant!

— Je n'ai pas voulu vous reconnaître devant cet étranger, de peur de commettre quelque imprudence. Je ne vous ai pas oublié, moi; je me souviens surtout du jour où vous me conduisîtes à la cour de Versailles, il y a cinq ou six ans. Vous rappelez-vous?

— Oui, je crois me souvenir...

— Vous me présentâtes au roi, à la reine, qui était déjà bien triste. Elle m'embrassa. Ah! monsieur le duc, comment vous aurais-je oublié?

— Mon oubli serait impardonnable, s'écria le duc, si vous n'aviez pris soin vous-même de m'excuser un peu en devenant une si grande et belle personne, d'enfant que vous étiez il y a cinq ans.

Amaranthe rougit et pâlit au même instant, et elle balbutia plutôt qu'elle ne dit au duc, en allant ouvrir une armoire: — Voici, monsieur, un dessin que j'ai fait de mémoire, et où tout ce que j'ai vu le jour où vous me menâtes à Versailles est représenté avec le plus de soin et d'habileté que j'ai pu en mettre.

— Que c'est beau! s'écria tout à coup le duc. C'est admirable!

— Par grâce, monsieur, je vous en supplie, n'en dites rien à ma mère!

— Pourquoi ce mystère?

— Pour rien, pour rien; oh! pour rien, monsieur.

Le dessin d'Amaranthe était un véritable chef-d'œuvre; il était fait avec cette effrayante supériorité que la douleur, le regret et l'amour donnent au génie : c'était quelque chose de prodigieux comme ces ouvrages que créent les prisonniers avec leurs doigts enchaînés, leur âme captive, et dans l'éternelle nuit de leur résignation. Ce dessin adorable représentait un salon de Versailles doré du haut en bas, avec ses tapis aux riches arabesques, ses statues dans chaque coin, ses tableaux de sainteté, et plein et mouvant de personnages de cour. La charmante enfant avait choisi le moment où la reine se penchait pour l'embrasser.

— Mon portrait! s'écria le duc, dont l'enthousiasme s'était jusque-là concentré avec attendrissement sur la figure du roi. Oui, c'est moi.

Amaranthe baissa la tête.

Le duc tremblant tomba à genoux.

— Temps d'honneur et de dévouement! dit-il... (Les larmes le suffoquaient.) Oh! je vous remercie! je vous remercie!... (Il prenait, il baisait avec une chaude vénération la main d'Amaranthe.) Je voudrais avoir une couronne pour la poser sur votre front, de l'or pour vous donner du moins un souvenir digne de vous, mais je ne suis plus qu'un pauvre marin des côtes de la Bretagne... Que vous donnerais-je, mon Dieu? Ah! vous êtes une noble fille! et je remercie Dieu de m'avoir fait connaître le malheur au prix de la joie que j'éprouve en ce moment.

— Relevez-vous! s'écria Amaranthe, qui s'efforçait de cacher le dessin. On vient, c'est ma mère!

En effet, la marquise entrait, suivie de Constantin.

— Mon père! s'écria Constantin.

— Monsieur le duc aux pieds de ma fille!

— Sa fille! dit Constantin dans un second cri.

— Que tenez-vous là? que cachez-vous... un dessin?

— Oui, ma mère, un pastel que j'ai fait à votre insu,

de peur que vous ne vinssiez à dire que je perdais un temps nécessaire au travail qui nous aide à vivre.

— Chère enfant!

— La gronderez-vous encore?

— Non, cher duc, oh! non.

— Et vous étonnerez-vous que je sois tombé aux pieds de cette divine enfant, après avoir vu le témoignage d'un si beau talent joint à une si pure modestie?

Amaranthe était dans les bras de la marquise, et l'on eût dit en ce moment une sœur cadette qu'une sœur aînée embrassait tendrement pour lui faire oublier un injuste reproche.

— Permettez maintenant, dit le duc à Amaranthe, que je vous présente mon fils, le marquis de Roquefeuille.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec plus de politesse et d'étonnement que de cordialité.

— Madame la marquise, reprit le duc, mon fils, le marquis de Roquefeuille, m'a instamment prié, il n'y a encore que quelques instants, de vous demander pour lui, comme une grâce, comme une faveur insigne, la main de votre charmante fille. Je vous prie de le croire digne, à tous les titres, de l'honneur qu'il sollicite en demandant d'entrer dans votre famille.

— M. le marquis de Roquefeuille était sûr, répondit la marquise, d'un consentement désiré par vous, monsieur le duc, et si bien mérité par lui-même.

— Vous consolerez, si vous le voulez, et vous le voudrez, continua le duc en s'adressant à son fils et à Amaranthe, vos bons parents, qui attendent de vous un bonheur qu'ils n'ont pas encore eu eux-mêmes.

Le duc fut si simple dans ces paroles pourtant si expressives, que la marquise sentit pour lui en ce moment quelque chose de plus fort que la reconnaissance et que l'amour. Le regret ajoutait son poids à tant de noble gravité.

Mais les deux jeunes gens restaient toujours muets.

La pensée de chacun ne se manifestait que par des regards abaissés et des regards inquiets.

— La volonté de ma mère, dit enfin Amaranthe, sera la mienne.

— Je n'ai qu'à obéir aux ordres de mon père, dit de son côté Constantin avec une dignité froide et en ne détournant pas ses regards du visage de la marquise.

Au dix-huitième siècle, temps d'autorité paternelle, ces réponses n'avaient pas le sens qu'elles offriraient aujourd'hui. Obéir n'était pas absolument consentir par force; c'était tout simplement consentir par devoir, et surtout par habitude.

Cependant Amaranthe sortit un peu des conditions réglées de la soumission filiale en se penchant à l'oreille de sa mère, qui entendit ces mots: — Ma mère, j'ai besoin de vous entretenir deux minutes en secret.

Constantin avait déjà dit à son père : — Je vous demande la faveur de ne rien décider sans m'avoir entendu.

Tout à coup, et d'un même mouvement spontané, les quatre personnages de cette scène se portèrent vers la croisée pour écouter la voix du crieur public, dont les accents, toujours sinistres dans ces temps-là, avaient déjà depuis quelques minutes arrêté leur attention.

Le crieur disait fort distinctement:

« Voici l'arrêt qui condamne à la peine de mort l'ex-vicomte de Châtillon pour être rentré en France. Son jugement, son exécution. A un sou, le voilà ! »

— Mon oncle a été tué! s'écria la marquise épouvantée.

— Oh! c'est affreux! dit le duc avec terreur et en serrant son fils contre lui.

Les lamentations sur la mort du malheureux vicomte retentissaient dans l'appartement, quand on frappa à la porte.

Amaranthe courut ouvrir. Elle ouvre, et que voit-elle? qui reconnaît-elle dans l'ombre du palier?... Châtillon !... Elle ne peut que dire : « Maman !... maman !... » la surprise

a paralysé sa langue. La marquise reste foudroyée, muette, en voyant son oncle. Une espèce d'hébétement d'effroi et de bonheur a pétrifié le visage de chacun d'eux.

— Mais vous n'êtes donc pas mort? dit enfin la marquise.

— Il y a encore de l'espoir, comme vous voyez, ma nièce.

— Mais cet arrêt?

— Le voici.

— Mais ce crieur?

— Ce crieur, c'est moi.

— Vous?

— Moi-même. C'est un pari que j'ai fait à Coblentz.

— Un pari?

— Oui, le pari, quoique émigré, quoique condamné à mort, de venir vous chercher à Paris et de vous ramener à Coblentz avec moi. Pour le gagner, j'ai dû chercher le moyen de traverser la moitié de la France sans être reconnu, sans être arrêté. A quel prétexte recourir, quel mensonge inventer, quel déguisement prendre afin de tromper tant de soldats, tant d'espions, tant de délateurs? Je n'ai rien trouvé de mieux que de me déguiser en crieur public et de colporter de ville en village, et de village en hameau, ma propre condamnation à mort, comme si elle avait déjà eu lieu. Aussitôt j'ai acheté ce sarreau de toile grise, et je me suis mis à proclamer à tue-tête, depuis les frontières jusqu'à Paris, mon arrêt, celui que vous m'avez entendu si éloquemment crier sous vos croisées.

Et Châtillon, pour prouver qu'il avait fait son métier en conscience, se mit à crier devant sa nièce, sa petite nièce, le duc et Constantin, toujours aussi effrayés que surpris, cet épouvantable refrain :

« Voici l'arrêt qui condamne à la peine de mort l'ex-vicomte de Châtillon, pour être rentré en France. »

Il ajouta les commentaires dont il accompagnait son cri quand il voulait un peu grossir la vente et échauffer les acheteurs.

« Allons, prends-moi ça, citoyen, tu ne regretteras pas ton sou. Un fier brigand que ce Châtillon! un blanc, un Autrichien, un Vendéen... quoi! Rien qu'un sou! Ses dernières paroles sur l'échafaud valent au moins ça! »

— Mais pour aujourd'hui j'en ai assez du métier, dit Châtillon en jetant dans un coin son sarreau et les deux ou trois cents exemplaires qu'il avait sous le bras.

— Vous serez donc toujours fou, mon cher oncle?

— Ma chère nièce, un sage eût été guillotiné à ma place. J'ai donc gagné déjà la moitié de mon pari.

— Vous avez gagné l'échafaud, dit quelqu'un en poussant la porte du salon.

On pâlit à ces premières paroles de Boiroger, car c'était lui.

— Oui, l'échafaud. Vous avez été reconnu dans Paris, à votre entrée, et la police vous a fait suivre pour savoir la maison où vous alliez.

— Après tout, qu'est-ce que cela vous fait? repartit Châtillon. Permettez-moi de vous dire, mon cher monsieur Boiroger, que vous êtes un singulier personnage, fort singulier. Vous étiez, il y a quinze ans, secrétaire ou domestique dans la maison de ma nièce, et vous viviez à ses dépens soit à Paris, soit à Choisy-le-Roi. J'ai eu longtemps assez de prudhomie pour ne pas demander compte à ma nièce de sa faiblesse envers un homme tel que vous; mais il me semble que ce mystère doit avoir un terme. Il me plairait fort, je vous l'avoue, avant de monter sur l'échafaud, de savoir au juste qui vous êtes, vous qui savez ce qui se passe à la police.

— Une pareille question en un pareil moment...

— Mais le moment, je vous le répète, est excellent. Si on me coupe la tête demain, je ne serai guère plus à temps de savoir après-demain ce que je désire tant connaître.

— Mon oncle, songez plutôt à vous cacher.

— Non, je veux savoir comment M. Boiroger, autre-

fois ce grand philosophe, aujourd'hui ce républicain...

— Mais c'est lui qui nous protége, mon oncle, c'est lui qui peut encore vous sauver, c'est lui...

— Qu'il parle alors.

— Parlez, dit la marquise, je vous l'ordonne.

Boiroger alla donner un tour de clef à la porte, revint, invita d'un signe à s'asseoir et dit en regardant Châtillon :

— Je suis le frère de madame la marquise.

— Son frère!

— Oui, monsieur de Châtillon, son frère.

— Et mon bon frère, ajouta la marquise; il me l'a prouvé.

— Vous n'ignorez pas, monsieur de Châtillon, reprit Boiroger, combien le marquis de Chenevières crut avoir à se plaindre de Louis XV au sujet d'un emploi dont il avait demandé la survivance pour le premier fils qu'il aurait. Fort des longs services de sa race, des siens, il ne s'attendait pas à tant de sévérité de la part du roi, qui refusa cette survivance. La blessure fut mortelle au cœur du marquis; sa vengeance aurait pu porter, dans tout autre siècle moins près d'une révolution, et, si elle eût trouvé des imitateurs, un coup dangereux à la stabilité de la monarchie. Le marquis jura de n'avoir pas de successeur, pas d'héritier de son nom, c'est-à-dire qu'il privait à jamais la monarchie de l'appui de ses descendants. Cette menace, il la fit devant Louis XV lui-même, qui, tournant sa colère en raillerie, lui répondit que la jeune marquise de Chenevières serait probablement d'un autre avis. Quelques années après cette explication, la marquise donna un fils à M. de Chenevières, comme pour le mettre au défi de tenir sa promesse. Mais l'événement trouva un homme décidé. Ce fils, c'était moi. Mon père fit croire à la marquise que j'étais mort, et je disparus. Emporté par un vieux serviteur, je passai les premières années de l'enfance loin de Paris. On m'éleva comme un fils de la bourgeoisie. Je

serais probablement toujours resté dans l'ignorance de ma haute condition, si ma mère ne fût morte quelques mois après la naissance du second enfant qu'elle eut, Aimée de Chenevières, ma sœur. Cette naissance et cette mort ne changèrent rien à la détermination de mon père, réduit à ne plus compter sur un héritier du nom, à moins qu'il ne me rappelât pour m'avouer comme son fils. Il me rappela, mais ce fut pour me recommander à son lit d'agonie, en me révélant son secret, de ne jamais trahir sa vengeance, c'est-à-dire de ne jamais dire, à moins de circonstances extraordinaires, que j'étais son fils. Il me laissa libre toutefois de ne pas user de la même discrétion envers ma sœur, si je la jugeais digne de ma confiance. Puis il mourut. J'attendis pour me dévoiler à ma sœur que la bonté de son cœur me fût connue. L'épreuve ne fut ni longue ni douteuse. Aimée reçut ma confidence, promit de la respecter, et, depuis ce moment, elle cherche à adoucir la tristesse de ma position. Ne m'interrompez pas, ma sœur, je vous dois bien d'autres éloges. Il me reste à prouver à M. de Châtillon, mon oncle, pour l'honneur de la mémoire de notre père, que son projet a été récompensé du ciel. Prévoyant la marche, les progrès et le caractère dévastateur de la Révolution, j'achetai tous les biens de ma sœur, ou plutôt je feignis de les acheter. Dès que j'en fus en possession, je fus tranquille pour son avenir. Appartenant à l'opinion démocratique, j'ai facilement éludé, à l'aide de quelques sacrifices, la spoliation qui n'eût pas manqué d'atteindre ma sœur.

— Vous êtes un digne neveu, ma foi! s'écria Châtillon en embrassant Boiroger.

— Je ne me croirai vraiment digne d'être de votre famille, répondit Boiroger, que le jour où je rendrai à ma sœur ces biens qu'une vente simulée a mis entre mes mains. Quand viendra ce jour?

A ce moment, un bruit formidable se fit dans la rue;

on entendait bruire dans l'éloignement les mots de décrets, d'émigrés, de proscrits.

— Ah! nous sommes perdus! dit le duc de Roquefeuille; c'est le peuple qui vient nous assaillir; dans une heure, nous n'existerons plus. Vicomte, vous nous avez perdus.

— Mon oncle, qu'avez-vous fait? dit Aimée.

— Mes chers, mes bons amis, c'est pour vous seuls que je déplore mon imprudence.

— Défendons-nous du moins, dit Constantin.

— Nous défendre! dit tristement Boiroger.

— Madame, dit le duc en se découvrant et en saluant la marquise, avant de mourir, je veux vous laisser la conviction qu'après mon roi vous êtes la personne pour laquelle j'aurais voulu perdre la vie.

Les bruits de la rue redoublèrent, et, du milieu de ces mille bruits, la voix d'un crieur s'éleva encore. Elle disait :

« Amnistie générale en faveur de tous les émigrés français. »

— Amnistie! amnistie! cria la marquise en courant ouvrir la fenêtre, comme pour laisser entrer la vie et la liberté. Amnistie! amnistie! Nous sommes sauvés!

Aimée embrassait Boiroger, le duc et son fils s'embrassaient, Châtillon embrassait tout le monde.

— Croyez-vous, dit Boiroger au duc et à la marquise quand le calme fut revenu, que le malheur vous ait assez éprouvés l'un et l'autre pour que vous vous unissiez sans hésiter?

— Madame, dit Constantin à la marquise en entendant la proposition de Boiroger; madame, je n'aime pas votre fille, songez-y bien.

Sans donner à sa sœur le temps de lui répondre, Boiroger lui dit, ainsi qu'au duc :

— Cette fois, c'est à moi à vous indiquer le délai qui vous sépare d'un mariage assez longtemps désiré. Ce délai

ne sera ni dix ans, ni cinq ans, mais vingt-quatre heures. A demain votre mariage, à Choisy-le-Roi.

— Et le vôtre, dit la marquise en regardant sa fille Amaranthe et Constantin.

IV

Le cours des événements nous ramène au même endroit où commença, il y a quinze ans, l'histoire du duc de Roquefeuille et de la marquise de Chenevières; la seule différence à noter, c'est que celui-ci avait maintenant trente et un ans, celle-là trente ans; c'est-à-dire qu'ils n'avaient jamais été plus réellement beaux, plus réellement pleins des grâces de l'esprit et du corps. A quoi bon se plaindre du sort, qui a peut-être aussi sa logique lorsqu'il répare ses torts et les répare si spirituellement, remettant chaque chose à sa place : le soleil au point de l'horizon où il brillait il y a quinze ans, le splendide château au fond de sa perspective, et les amants sous les antiques arbres du parc, qui penche vers la Seine? Il a été même plus généreux cette fois qu'il ne l'est ordinairement : il ne nous devait qu'un mariage, il se prête avec complaisance à deux mariages, l'un issu de l'autre, comme on voit quelquefois une fleur s'épanouir au-dessus du calice d'une autre fleur; ce que les naturalistes du Jardin des Plantes, ces ingénieux observateurs, appellent des monstres parce que c'est excentriquement beau.

Donc tout était à la fête à Choisy-le-Roi, au château de Chenevières. Il n'y avait pas assez de place pour tant de bonheur. On se coudoyait dans les salons si longtemps déserts du château, on s'appelait d'un bout d'une allée à l'autre, on riait, on s'étonnait, on s'affirmait réciproquement qu'on était bien où l'on était il y avait quinze ans. D'anciens domestiques, d'anciens vassaux, d'anciens pay-

sans, détachés du grand navire féodal par la tempête, revenaient à flots et reparaissaient au château pour reprendre, non leurs vieux liens de servitude, mais leurs liens de gratitude et d'affection. On se reconnaissait, on se prenait les mains, on regardait le ciel, et l'on recommençait à vivre.

Et, tandis que cette résurrection s'opérait dans les vieux murs du château, assis sur cette riche pelouse tracée des limites du parc à la Seine, et où son père s'entretenait autrefois si amoureusement avec la marquise, Constantin, seul et habillé déjà pour la cérémonie du mariage, lisait une proclamation de Bonaparte. Bonaparte partait pour l'Italie avec le titre de commandant en chef. Ce morceau d'éloquence militaire électrisait le jeune homme, jaloux de la gloire de cet autre jeune homme. Il frémissait, il pleurait d'envie. Oh! pourquoi ne pouvait-il suivre Bonaparte en Italie, marcher dans son sentier, s'enivrer à la même source de salpêtre et de feu? Tant de motifs l'engageaient à risquer sa vie... Il entendit du bruit derrière lui : il froissa la proclamation et la cacha sur son cœur. C'était la marquise.

Elle accourut vers Constantin et s'assit près de lui, moitié triste, moitié souriante, pâle, mais de cette pâleur passionnée dont les jeunes gens ne devinent pas la signification!

— C'est charmant, n'est-ce pas, mon ami, lui dit-elle, de voir deux noces se célébrer le même jour?

— Oui, madame, je le pense comme vous, c'est charmant.

— Cela se voit rarement, la mère et la fille, le père et le fils mariés à la fois.

— Très-rarement, madame.

— Je ne sais, mais il me semble que c'est une double garantie de bonheur.

— De bonheur, murmura machinalement Constantin.

— Vous êtes exact dans vos réponses, repartit la marquise, comme l'écho de notre vallée, mais vous êtes aussi triste que lui.

— Moi triste! vous vous trompez : n'ai-je pas mes habits de noce? le notaire n'est-il pas au salon? l'église ne m'attend-elle pas? Ma tristesse ne se comprendrait point. Moi triste! mais regardez, madame, la joie est sur tous mes traits; elle brille dans mes yeux; elle m'emplit le cœur... Mon Dieu! faites-moi mourir! s'écria Constantin en tombant de douleur aux pieds de la marquise.

Elle se hâta de le relever, d'essuyer son visage, baigné de larmes, éteint, décoloré, encore agité par l'ironie dont il l'avait contracté.

— Cher enfant!.... mais qu'avez-vous?.... Si l'on venait!... Dites-moi tout... Voyons, je vous écoute. Soyez raisonnable, Constantin.

— Votre fille, put dire enfin Constantin, est belle, oui, très-belle, pleine de nobles qualités...

— Mais vous ne l'aimez pas?

— Non, madame.

— Oh! mon Dieu! murmura la marquise; pauvre Amaranthe!

— Je ne sens rien pour elle. Si je n'avais pas vu une autre femme, peut-être n'éprouverais-je pas pour votre fille cette mortelle indifférence. Mais je vous ai vue, et c'est vous que j'aime.

— Mon ami, je ne puis, je ne dois pas vous écouter... Taisez-vous! ah! taisez-vous!

— Pourquoi me taire?

— Vous le demandez?

— Ai-je mesuré l'abîme avant d'y tomber? J'y suis maintenant.

— Constantin!

— Vous êtes la première femme que j'aime.

— Toujours moi! toujours son amour!

— J'ai admiré, mais c'est vous que j'aime.

— Enfant!

— Vous me dédaignez. Je ne suis plus rien; je n'ai plus de titres, plus de rang... Mais je puis avoir un nom. Aimez-moi, et j'irai demander au jeune homme pâle qui part demain pour l'Italie de m'emmener avec lui.

— Que dites-vous? nous quitter!

— Oui, je pars avec ou sans votre amour. Si je ne reviens pas, souriez, car je serai mort avec gloire; si je reviens, aimez-moi! aimez-moi!

— Il parle de mourir!

— Donnez-moi ce mouchoir.

— Que faites-vous?

— Je le garde... là, sur mon cœur. Je vous le rapporterai teint de mon sang, ou je veux mourir de honte au retour en passant devant le portrait de mes aïeux. Où voulez-vous que je sois blessé, madame?

— Constantin! vous me rendez folle! vous me rendez malheureuse! Mais vous me rendez!...

Et, folle, en effet, la marquise prit entre ses mains la tête ardente du jeune homme mourant d'amour à ses pieds, et elle lui dit avec passion : — Non! non! je ne vous aime pas. Mais prenez garde! voici votre père... Il arrive par cette allée. Regardez! Allons! du bon sens, mon ami, du courage; je serai près de vous pour vous en donner.

— Mon père! dit Constantin, tant mieux! il va m'entendre.

Quand le duc fut près de son fils, celui-ci se leva, le salua avec respect, et, quoique vivement ému encore, il lui dit avec assez de calme :

— Je me félicite, mon père, de la présence de madame la marquise au milieu de nous. Elle entendra ce que je vais vous dire; par là vous serez dispensé de lui rapporter la pénible confidence que je vous dois.

— Quelle est cette pénible confidence, mon cher Con-

stantin? Les choses pénibles à entendre n'auraient-elles pas pu être remises à demain? Un jour de noces! Vous n'y avez pas réfléchi...

— Pardon, mon père.

— Soit : parlez.

— Je ne puis épouser mademoiselle Amaranthe, la fille de madame la marquise.

— Vous ne pouvez... J'ai mal entendu, sans doute?

— Vous n'avez pas mal entendu.

— Et pourquoi ne pouvez-vous l'épouser?

— Je ne l'aime pas.

— Serait-ce qu'elle n'est pas assez belle, mon cher Constantin? reprit le duc avec une ironie qu'il exagéra à dessein, sachant qu'il parlait devant celle dont on refusait la fille. Peu, fort peu, seraient de votre avis en France, et l'avis de tout le monde, le mien compris, vaut bien le vôtre, permettez-moi de vous le dire.

— J'en conviens, répondit Constantin; mais cette beauté serait profanée en tombant en partage à qui en connaît le mérite sans se sentir capable de lui rendre le culte de vénération qu'elle inspire à tout le monde.

— Est-il un gentilhomme qui ne fût jaloux, poursuivit le duc avec le même entraînement, de mettre aux pieds de cette jeune fille sa fortune, son titre, son nom? Belle, noble, accomplie, que vous faut-il de plus? De quelle autre qu'elle attendez-vous le bonheur en vous mariant? Croyez-vous qu'une aussi belle occasion s'offrira deux fois dans votre vie? Ne le croyez pas. Allez! je suis peut-être le seul exemple d'un homme qui épouse la femme qu'il a eu le malheur de laisser échapper une fois. Cet exemple ne se reverra pas.

— Je regrette de ne pas être à votre place, mon père, pour avoir le droit de soutenir si chaleureusement cette honorable demoiselle : je l'aimerais du moins.

A ces paroles si involontairement directes de Constantin,

le duc s'aperçut qu'il avait défendu, avec une passion peut-être trop peu contenue, la fille de la marquise.

— Mais, se reprit-il avec plus de majesté, que direz-vous à cette noble enfant pour lui faire comprendre, je ne dis pas pardonner, votre refus?

— Je pars, voilà ma réponse.

— Vous partez! vous partez!

— Oui, mon père, je pars. Ma détermination lui donnera la mesure de ma confusion, de mes regrets, de ma douleur.

Le duc se leva.

— Un vrai gentilhomme n'agit pas ainsi, monsieur. Vous ne partirez pas, vous resterez, et vous l'épouserez. Entendez-vous? sa mère a ma parole.

— Mais, mon père...

— Obéissez!

— Je ne vous obéirai pas!

Après ces mots terribles, Constantin se retira d'un pas rapide, laissant dans le plus complet anéantissement le duc et la marquise.

La marquise rompit la première le silence.

— Cela est bien, cela est digne de votre part, monsieur le duc; vous vous deviez, par respect pour moi, pour ma fille, de parler ainsi, je vous en remercie; mais voyons, vous le savez maintenant et de manière à n'en pas douter, votre fils Constantin n'aime pas ma fille Amaranthe.

— J'en conviens, mais...

— Faut-il le forcer à l'épouser?

— Oui.

— Prenez garde, duc, nous allons risquer le bonheur de l'un et de l'autre.

— C'est vous qui parlez ainsi!

— Moi-même.

— Si vous pardonnez à mon fils son étrange action, madame, je n'ai plus rien à dire.

— On ne s'emporte pas ainsi, on raisonne.

— Raisonnons, soit.

— Nous sommes la preuve vivante, cher duc, qu'on ne doit pas donner la main sans le cœur.

— Ensuite?

— Si une autre femme avait le cœur de votre fils?

— C'est impossible!

— Vous dites cela, et vous avez à peine trente ans!

— Mais qui donc, reprit le duc, est assez instruit pour m'opposer cette raison, que le cœur de mon fils n'est pas libre?

— Tout le monde peut se croire assez instruit sur ce point.

— Vous plus particulièrement peut-être...

— Qui sait, en effet?

— Mon fils vous aimerait-il?

— Pourquoi pas?

— L'aimeriez-vous?

— Si cela était, si je l'aimais, répondit la marquise, dont l'ironie triomphait mal du frémissement nerveux qui l'agitait, croyez-vous, duc, que ce serait user de maladresse que de le faire épouser par ma fille?

— Toutes vos subtilités m'échappent en ce moment, répondit le duc; si j'avais une question à vous adresser, si j'avais ce droit...

— Prenez-le.

— Je ne le demande pas.

— Je vous l'accorde. Si vous aviez une question à m'adresser...

— Je vous demanderais tout simplement si c'est lui ou moi que vous aimez maintenant.

— Il me semble, mon cher duc, dit la marquise avec ce sourire faux dont elle avait masqué son visage, que nous nous occupons beaucoup plus de nous que de nos enfants.

— J'en conviens, répondit le duc, mais...

— Mais voici Amaranthe, et elle pourra trancher la ques-

tion bien autrement que nous. Si elle n'aime pas votre fils, que direz-vous?

— Et vous, madame?

— Toujours nous!

Amaranthe, en habits de noces, fut bientôt entre sa mère et le duc. C'était bien le plus beau lis de la prairie: souliers blancs, robe de mousseline, ceinture argentée et tout ce que la grâce de la modestie répand sur un visage de quinze ans.

— Ma bonne amie, lui dit sa mère, je te trouve triste. Un jour de mariage pourtant...

— Un peu étonnée, peut-être.

— Voyons, ma mignonne, tout le monde veut ton bonheur, ici.

— Il n'entre dans la pensée de personne de vous forcer à un mariage qui ne serait pas de votre goût, ajouta le duc.

— Oh! monsieur!...

— Il est encore temps de te prononcer, ma fille. Cela est si vrai, que M. Constantin, qui ne voudrait pas se marier avec toi contre ton gré, m'a chargée ce matin, il n'y a qu'un instant, de te demander un dernier consentement.

— Il vous a chargée de cela? Il est donc bien méfiant?

— Non, il est consciencieux.

— Permettez qu'à mon tour...

— Ne m'interrompez pas, monsieur le duc. Il comprendrait que je retirasse la parole que je lui ai donnée pour toi, si tu ne lui confirmais pas ton sincère désir d'être à lui.

Amaranthe ne répondit pas.

— Non pas, reprit la marquise, que je t'engage à revenir sur ta détermination. M. Constantin est un jeune homme charmant, bon, dévoué, que je serais heureuse d'appeler mon fils.

— Ma mère, je l'épouserai.

— Tu le rendras heureux?

— Oui, ma mère.

— Tu ne me reprocheras jamais d'avoir influencé ta volonté?

— Non, ma mère.

— C'est que, dit promptement le duc, mon fils est vif, brusque parfois, songez-y..

— Ne l'en blâmez pas trop, monsieur, reprit Amaranthe; c'est le défaut de la jeunesse.

— Je ne réponds pas trop de sa fidélité, poursuivit le duc; il faudra le tenir par des liens nombreux.

— Je le surveillerai de mon affection.

— Il vous échappera encore.

— Duc, dit tout bas la marquise, vous ne prenez pas, il me semble, le bon chemin pour arriver. Tantôt vous teniez singulièrement à ce mariage, et maintenant qu'il est sur le point de se faire...

Feignant de ne pas entendre la marquise, le duc continua :

— Il est temps de vous dire avec la plus entière franchise, mademoiselle, que mon fils veut rompre son mariage avec vous; oui, il veut le rompre malgré mes avis, mes remontrances, mes menaces...

— A la fin, que voulez-vous à votre tour, monsieur le duc? demanda tout bas la marquise.

— Je veux, répondit le duc à haute voix, que mademoiselle dise, pour que nous croyions à la liberté, à la sincérité de ses sentiments : « Constantin est l'homme que je préfère à tous les hommes, et c'est pour cela que je l'épouse. »

Amaranthe, qui, dans ce dialogue si difficile pour chacun, avait fait, ainsi que sa mère, parfaitement son devoir sans trahir ce qui se passait au fond de son âme, répondit:

— Je ne puis préférer l'homme qui ne veut pas de moi. Puisque M. Constantin veut rompre, j'y consens. On lui rend sa parole.

— Êtes-vous content, monsieur le duc? demanda la marquise.

— Moi?... mais pourquoi serais-je content?... cette question... Et vous, madame? vous demanderai-je aussi.

— Je suis contente de tout le monde, répondit tout bas la marquise, excepté de nous, mon cher duc.

Ce fut au milieu d'un silence général qu'on vit revenir Constantin.

S'adressant au duc :

— Mon père, lui dit-il, je vous ai manqué de respect il n'y a qu'un instant, et je viens à genoux vous prier de me pardonner. Pour mériter davantage le pardon que je vous demande, je vous supplie, vous, mon père, ainsi que vous, madame la marquise, de regarder comme inconsidéré, comme non avenu, mon refus d'accepter la main de mademoiselle Amaranthe.

Aucune nouvelle sensation ne marqua son passage sur les traits de la marquise, entendant Constantin demander à renouer un mariage qu'elle croyait brisé.

Le duc fut moins impassible, et son étonnement n'était pas tout à fait celui du bonheur.

Constantin poursuivit :

— J'ai réfléchi, j'ai eu peur de ma désobéissance, j'ai eu honte de retirer ma parole; j'ai consulté notre ami, M. de Châtillon; il m'a bien conseillé, et je viens, si mademoiselle m'en croit encore digne, lui redemander sa main.

— Elle est libre, répondit avec une magnifique froideur la fille de la marquise, et elle restera libre.

Amaranthe salua pour partir.

Chacun des quatre acteurs de cette scène de famille se disposait à quitter un endroit où aucun d'eux ne s'était senti un seul instant à l'aise, lorsque Châtillon, hâtant le pas, sans doute pour la première fois de sa vie, arriva en leur présence.

On s'arrêta pour l'écouter.

— J'ai amusé le notaire tant que j'ai pu, mais je suis à bout d'amusements. Il veut partir; il a, prétend-il, d'autres contrats à dresser dans le voisinage. Faut-il qu'il s'en aille? Soyons justes : depuis huit heures il est au château, il va être bientôt trois heures, et vous ne cessez pas de vous confesser dans tous les coins du parc. Votre intention est-elle de ne pas vous marier aujourd'hui?

Personne ne répondit.

— C'est singulier! pensa Châtillon.

— Votre intention, alors, est-elle de ne vous marier que demain?

Le même silence accueillit la seconde question.

— Sacrebleu! s'écria-t-il, moitié fâché, moitié riant, votre intention est-elle de ne pas vous marier du tout? Vous avez plutôt l'air, tous les quatre, de revenir d'un enterrement que d'aller à la noce.

Il ne manquait plus que Boiroger à cette scène pour en augmenter la confusion.

Boiroger, qui s'était impatienté aussi de toutes ces conversations mystérieuses, était venu pour y mettre un terme.

Il arriva juste pour entendre la dernière question de Châtillon.

Après sa dernière sommation, Châtillon, qui ne voulait pas que la journée se passât sans mariage et sans dîner de noces, dit :

— Ma foi, il me vient une idée bouffonne, très-bouffonne. C'est peut-être un moyen d'en finir.

Il prend le bras d'Amaranthe et le glisse sous celui du duc, et il met ensuite le bras de Constantin sous celui de la marquise.

— Ceci vous convient-il mieux? Est-ce de cette manière-là que vous voulez être mariés?

Les deux couples se regardèrent en souriant.

— Aurais-je deviné? Je le crains...

C'est à lui maintenant que les quatre personnages qu'il avait si bizarrement assemblés sourirent.

— Venez donc, alors! s'écria-t-il. Venez vous marier, nous nous étonnerons ensuite.

— Arrêtez! dit Boiroger; je m'oppose à ce qui va se faire.

La terre parut trembler sous les pieds de chacun.

— La loi, vous le savez, m'a créé dispensateur unique de vos biens, ma sœur, et vous, ma nièce, et je jure que je ne m'en dessaisirai qu'autant que ma volonté sera faite, et ma volonté est qu'Amaranthe n'épousera M. le duc de Roquefeuille, et que la marquise, ma sœur, n'épousera Constantin, que lorsque M. Constantin et Amaranthe auront atteint leur majorité.

— C'est encore cinq ans à attendre! s'écria Constantin en pressant la main de la marquise.

— Oui, cinq ans qu'Amaranthe, répondit Boiroger, passera dans une maison d'éducation loin de Paris.

— En ce cas, je vais congédier le notaire, dit Châtillon.

— Adieu, tout le monde! dit Constantin en s'éloignant. Je vous écrirai de l'armée d'Italie.

V

C'est encore au château de Choisy-le-Roi que se rencontrèrent, en 1800, les personnages dont nous avons raconté les mille vicissitudes de cœur et de position. Il faut croire que la joie était enfin revenue dans l'intérieur de ces deux familles si désireuses et si empêchées de se réunir en une seule, toujours séparées par l'épaisseur de ce maudit cheveu blond qu'accrocha un jour le bouton d'un gant. Le duc et la fille de la marquise, tous deux habillés pour le bal, attendaient le moment de partir, jetant de temps en

temps les yeux sur le cadran de la pendule. Comme si elle eût déjà entendu les premières mesures des quadrilles, Amaranthe petillait d'impatience. Elle allait et venait sans but, se levait, s'asseyait, se levait encore, retouchait à sa délicieuse toilette, qui n'exigeait pas le moindre soin; elle se livrait enfin à tous les mouvements de cette inutile stratégie qu'inspire l'inquiétude de se rendre où le plaisir appelle. Le duc, infiniment plus contenu dans ses désirs de se rendre au bal des Tuileries, ne remuait pas du fond de son fauteuil à la Voltaire; il aurait bien plutôt servi, comme étude, à représenter le retour du bal que le départ. De loin en loin, et ceci ajoute à la vérité de la remarque, il reposait ses regards avec complaisance sur un petit tableau flamand où se voyait le coucher d'un vieux célibataire, qui, en chemise et accroupi devant le bon feu de sa cheminée, tourne sa tête vers un lit prêt à le recevoir.

— J'espère, dit le duc en faisant un effort sur lui-même et en terminant par un sourire affecté ce qui avait commencé par une petite contraction de douleur, j'espère, ma chère Amaranthe, que voilà une charmante sortie de pension.

— On ne peut pas plus agréable, monsieur le duc; en sortir pour aller au bal! J'aurais choisi, que je n'aurais pas trouvé mieux.

— Mon intention avait été d'abord de vous servir de cavalier, mais...

— Mais quoi? demanda Amaranthe, qui d'un bond revint du bout du salon se placer devant le fauteuil du duc; mais quoi donc?

— Mais je dis que j'aurais voulu vous servir de cavalier...

— Est-ce que, par hasard, vous ne viendriez pas avec nous? Oh! vous plaisantez... Et sur quel autre que vous ai-je compté pour me conduire à cette fête que donne le

général en chef? Ma mère ne vous le pardonnera jamais, ni moi non plus, je vous l'assure. Elle va descendre, gardez-vous de lui dire que vous ne nous accompagnerez pas; d'ailleurs, cela ne servirait de rien... N'ai-je pas compté sur vous pour tout voir, tout connaître, et surtout pour danser jusqu'au jour?

— Voyons, comment il s'en tirera, dit Châtillon, qui en entrant avait entendu les derniers mots de sa nièce.

— Que dirait, reprit Amaranthe, M. votre fils, le colonel?

— J'ai vu mon fils ce matin à la grande revue du Carrousel, reprit le duc, et j'ai déjà eu le bonheur de l'embrasser.

— Mais ce n'est pas encore là une raison pour ne pas nous accompagner.

— Mon cher duc, ajouta Châtillon, écho ironique de sa petite nièce, ce n'est pas là une raison.

— Bon, pensa le duc, si Châtillon se met de la partie...

— D'ailleurs, poursuivit Amaranthe, qui nous ramènera du bal, cette nuit ou demain matin?

— Mais mon fils.

— Soit... mais donnez-nous du moins un motif pour ne pas nous accompagner, afin que nous puissions à notre tour, maman et moi, le répéter à ceux qui s'inquiéteront de votre absence. Je vous défie d'en imaginer un quelque peu sensé, continua Amaranthe d'un air boudeur; c'est mal! Vous qui, autrefois, étiez fou de la danse, vous qui passiez vos nuits au bal; c'est très-mal. Puisque vous devez être mon mari, et cela dans trois jours, commencez, monsieur, par être complaisant.

— Comment va-t-il se tirer de là? pensa une seconde fois Châtillon.

— Mon Dieu! répondit le duc avec soumission, j'ai vécu en Angleterre, comme vous le savez, pendant l'émigration. Le climat de cette contrée est si humide, si malsain surtout pour les étrangers, que j'y ai contracté des douleurs

dont je ressens des atteintes chaque hiver. Je souffre un peu aujourd'hui.

— Voyons, interrompit Châtillon, dites tout simplement que vous avez la goutte.

— La goutte! s'écria Amaranthe effrayée.

— Non, pas la goutte... ce diable de Châtillon a toujours des idées... mais un faible rhumatisme.

— Je n'irai donc jamais au bal avec vous, quand je serai votre femme? car si cette goutte ou ce rhumatisme vous reprend chaque hiver, précisément à l'époque des bals...

— Vous irez au bal, vous danserez, ma chère Amaranthe; mais moi, quelquefois, je ne danserai pas autant que je le désirerais. Puis, vous savez, la gravité des positions... Mais je serai toujours heureux, croyez-le bien, du plaisir que vous aurez à aller au bal, à y briller de tout votre éclat, de toutes vos grâces, comme ce soir. Ce soir vous irez sans moi, et vous vous amuserez bien toutes les deux, votre mère et vous, en souvenir de moi. Ramenez-nous Constantin.

Amaranthe ne se décidait pas encore.

— Enfin aimez-vous mieux, dit-elle, que je reste près de vous, puisque vous êtes malade?

—Ceci vous achève, murmura Châtillon à l'oreille du duc: la résignation et la pitié. Elle tourne à l'Antigone... bon!

— Tant de dévouement! répondit le duc, tant de sacrifices! Non, je ne le souffrirai pas.

— Puisque vous ne voulez pas vous habituer à m'accompagner, répliqua Amaranthe, ne faut-il pas que je m'habitue à rester avec vous? Je vous avoue, ajouta-t-elle en souriant, que ce n'est là pour moi ni un dévouement, ni un sacrifice, mais un bonheur.

Le duc lui baisa la main.

— Ainsi, termina Amaranthe, c'est dit, nous restons.

— Rester! s'écria la marquise en entrant toute parée au salon; rester! n'est-ce pas déjà trop que de se trouver en

retard de deux grandes heures? Que dira Constantin, qui doit nous chercher de tous côtés? Allons, partons. Les Tuileries ne sont pas au bout de l'avenue.

— Mais, ma mère, M. le duc ne peut véritablement pas nous accompagner ce soir.

— Un caprice...

— Non, ma mère, une indisposition.

— Doit-on en éprouver un jour de bal?

— Madame a raison, repartit, piqué de tous ces assauts, le duc de Roquefeuille en se levant, mais non sans peine, et en offrant le bras à Amaranthe.

— C'est moi maintenant qui veux que vous restiez, dit celle-ci, qui repoussa avec douceur le duc jusqu'à son fauteuil.

— En ce cas, dit la marquise, nous prendrons du plaisir sans vous, mon futur gendre. Viens, Amaranthe. Adieu, mon oncle; ce cher Constantin doit brûler d'impatience. Hâtons-nous. Ah! monsieur le duc! priez Dieu dans votre fauteuil pour que votre fils ait prodigieusement d'amabilité, car nous ne vous perdonnerons jamais, ma fille et moi, de nous avoir privées de la vôtre pendant une pareille soirée.

Amaranthe et la marquise sa mère partirent pour le bal.

— Êtes-vous fou, mon cher Châtillon, de dire à Amaranthe que j'ai la goutte; à une jeune personne que j'épouse dans trois jours!

— Je l'ai bien deux fois par an, moi.

— Vous, vous, c'est différent. D'abord, permettez-moi de vous le dire, vous êtes plus âgé que moi...

— Quatre ans de différence; vous trente-six, moi quarante.

— Ensuite, mon cher Châtillon, vous ne vous mariez pas, vous. Me faire passer pour un vieux à trente-six ans!...

— On est vieux, mon cher duc, et l'on est jeune relativement. Vous êtes jeune, par exemple, pour la duchesse de

Neuville, qui a quarante-deux ans; vous êtes vieux pour la belle marquise de Saint-Phal, qui n'en a que dix-sept. Vous êtes jeune, suffisamment jeune, pour ma nièce Aimée, qui a bientôt trente cinq ans, mais vous ne l'êtes pas pour Amaranthe...

— Cependant voyons, mon cher vicomte, Amaranthe a eu le temps de réfléchir pendant ces cinq dernières années passées en pension; et, quand elle me veut, m'accepte pour mari...

— Vous vous trompez, mon cher duc, si vous croyez que j'ai prétendu vous faire passer pour indigne de la main d'Amaranthe en dressant ce petit tableau comparatif des âges. N'en parlons plus. Vos affaires ne sont pas les miennes. Mais, puisque nous voilà seuls, voulez-vous que nous passions comme autrefois le reste de la nuit à boire du champagne et du tokai?

— Vous savez que je ne bois plus que de l'eau?

— Bon! vous ne dansez plus, vous buvez de l'eau, et vous... Puisque vous êtes si fort, mon cher duc, faites-moi l'amitié d'aller vous coucher. Ce serait une véritable cruauté de vous tenir plus longtemps sur ce fauteuil.

Châtillon sonna. Un valet de chambre parut.

— Bassinez le lit de monsieur, lui dit-il, et rebassinez-le.

— C'est trop fort! s'écria le duc, et je me retire, car vous avez juré, Châtillon, de me taquiner jusqu'au jour.

En traînant la jambe, le duc, qui ne demandait pas mieux, alla se coucher.

Il était jour quand la marquise, revenue du bal, entra dans le même salon, et se jeta, consternée, dans le fauteuil qu'avait occupé le duc. Sa figure était bouleversée, sa riche toilette en désordre. Elle arracha les fleurs de ses cheveux, ses gants; sa pelisse était froissée à ses pieds.

« Quelle fête! dit-elle en cachant sa figure dans ses mains émues, quelle fête! oh! quelle fête! Je l'ai vu; il était beau, jeune; qu'il est jeune et beau! Entouré, flatté,

on ne parlait que de lui autour de moi, — de sa bravoure tout haut, de ses grâces tout bas. Et moi, j'ai été à peine remarquée, moi autrefois la reine des soirées! A peine quelques sourires jetés comme une aumône, à peine quelques saluts. Un désert autour de moi. J'avais beau chercher à attirer son attention, me placer devant lui : il ne me voyait pas. Une jeune personne, une seule, occupait l'attention de Constantin, absorbait ses pensées, méritait tous ses empressements, dont elle paraissait heureuse et fière. Oui, elle était heureuse; et moi!... » Un torrent de larmes coula des yeux de la marquise. La première heure de ce triste retour si redouté des femmes sonnait pour elle; heure plus affligeante peut-être que celle de la mort, qui du moins emporte tout, l'âme et le corps, tandis que cette première mort leur laisse le cœur vivant et jeune au milieu des ruines du corps. Ses pleurs furent bien amers.

Elle entendit venir, et précipitamment elle étouffa ses sanglots, et épongea ses larmes avec tout ce qu'elle trouva sous sa main, ses dentelles, sa mantille... On entrait. C'était Amaranthe. La joie et le bonheur avaient formé comme une auréole visible autour de son visage, aussi doux que celui de sa mère était pâle. Son premier mot passa par la blessure qui s'était ouverte dans le cœur de sa mère.

— Comment m'avez-vous trouvée, maman?

— Oh! oui, tu étais belle, très-belle, mon enfant; j'en étais heureuse, j'en étais fière pour toi, j'en étais jalouse.

— Jalouse!

La marquise laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Le cri de sa douleur lui était échappé.

— Jalouse! répéta Amaranthe. Ah! ma mère! pourquoi m'avoir conduite à ce bal? Mais c'est vous qui étiez la plus belle, la plus admirée, je vous jure.

— Tais-toi; fais-moi rougir...

— Ma mère...

— Chère enfant, pardonne-moi ce reste de vanité, cet

éclair mourant d'une gloire qui n'a pas su comprendre qu'elle s'éteignait, qu'elle était finie.

— Je ne veux pas croire, ma mère, à vos regrets; ils sont injustes pour vous, pour moi, pour tous ceux qui vous ont vue à ce bal.

— Flatteuse enfant, viens sur mon cœur, et communique-lui la bonne, l'heureuse ingénuité du tien.

— Voyez, chère amie, murmurait Amaranthe en appuyant ses joues sur celles de sa mère; toutes les femmes regardaient avec admiration M. Constantin, et lui n'avait des yeux que pour vous.

— Crois-tu? s'écria la marquise.

— J'en suis sûre.

— Sans doute il m'a promenée dans le bal, sans doute il m'a fait danser, sans doute il m'a souvent adressé la parole; mais, on le voyait, c'était par complaisance.

— Pourquoi interpréter ainsi ces hommages?

— Parce qu'ils n'étaient qu'un acte de politesse.

— Oh! que vous vous trompez! Il ne me parlait que de vous lorsqu'il cherchait à me faire revenir de l'évanouissement que j'ai éprouvé à cause de la chaleur du petit salon.

— Oui, en effet, chère enfant, tu t'es trouvée mal... je l'avais oublié... mais tu es bien maintenant.

— C'est M. Constantin, comme je vous le disais, qui m'a donné ses soins. Je ne sais comment cela s'est fait; mais, en reprenant mes sens, j'ai trouvé dans ma main ce mouchoir que quelqu'un aura sans doute oublié.

La marquise saisit le mouchoir. Après l'avoir brusquement examiné, elle dit, changeant de ton :

— Il est à moi, donne, donne!

— Du sang! dit avec effroi Amaranthe.

— Mon mouchoir!...

— Le vôtre, dites-vous? Ce mouchoir est à vous? Comment est-il à vous?

— Et il avait promis, pensa la marquise en étouffant le

mouchoir entre ses doigts crispés, de me le rapporter teint de son sang, s'il était blessé; et je le retrouve dans les mains de ma fille! Ah! le hasard est presque aussi ingrat que le cœur.

— Mais qu'éprouvez-vous, ma mère?... comme vous me regardez...

— Rien, rien, ma fille, prends ce mouchoir, garde-le, — je te le donne; — non, il est à toi, je te le rends.

— A moi? Vous me le rendez! Mais vous m'effrayez. Oh! comme vous m'effrayez, ma mère! Vous souffrez, mais beaucoup, — vous pâlissez. Oh! mon Dieu! mon Dieu! Aurais-je compris? Oui, j'ai compris.

Amaranthe courut saisir le cordon de la sonnette.

— Que faites-vous, ma fille?

Un domestique parut.

Amaranthe lui dit :

— Priez M. le duc de Roquefeuille de descendre au salon. Nous l'attendons.

Dès que le domestique se fut retiré, la marquise demanda à sa fille avec la terreur du doute :

— Qu'avez-vous fait?

— Laissez, laissez-moi faire, ma mère.

— Mais encore saurai-je?...

— Vous allez tout savoir.

On eût dit que toute la gravité et toute la raison qu'aurait dû avoir la mère étaient passées dans l'âme et la voix de la fille.

Le duc de Roquefeuille parut.

Amaranthe lui dit aussitôt :

— Monsieur le duc, j'ai atteint aujourd'hui ma majorité, je suis donc libre de mes actions, que M. Boiroger le veuille ou non. J'avais promis il y a cinq ans d'accepter votre main.

— Mademoiselle...

— Plus d'obstacle, entendez-vous? plus de retard, en-

tendez-vous bien? de la part de qui que ce soit. Ma destinée est à ma disposition, j'en dispose irrévocablement pour vous épouser.

— Tout sera fait comme vous le désirez, répondit le duc : on ne marchande pas avec le bonheur.

— Mais, reprit Amaranthe, demain notre mariage, et après-demain, entendez-vous, notre départ pour l'Angleterre.

— Après-demain votre départ! s'écria la marquise, qui jusque-là n'avait pas eu le temps de placer l'expression de son étonnement. Après-demain votre départ?

— Oui, ma mère, oui, monsieur le duc, je le veux!

— Mais, malheureuse! dit à sa fille la marquise d'une voix sourde et étouffée, malheureuse! tu aimes donc Constantin? Allons! ils s'aiment.

Il est impossible de calculer le temps que dura cette scène si mystérieuse pour le duc, si cruelle pour Amaranthe et sa mère, instruites l'une et l'autre maintenant de leur rivalité. Elles n'avaient plus rien à s'apprendre. Le duc, qui trouvait, au contraire, fort naturel et même plus que naturel qu'on lui annonçât son mariage avec Amaranthe, dont rien jusqu'alors n'avait éloigné la probabilité, paraissait singulièrement intrigué de la précocité de l'heure à laquelle cette nouvelle lui était confirmée, et il cherchait à deviner le motif pour lequel le départ devait suivre de si près le mariage.

L'embarras de chacun d'eux était loin de finir, quand, pour l'augmenter, Constantin, le fils du duc de Roquefeuille, fut annoncé.

— Faites venir M. de Châtillon et M. Boiroger, dit la marquise au domestique qui se retirait.

Constantin portait l'uniforme de colonel.

Sans lui donner le temps de s'informer de la cause du désordre profond écrit sur chaque visage, dans chaque

attitude, et accusé, pour ainsi dire, par chaque molécule d'air du salon, la marquise dit à Constantin :

— Monsieur de Roquefeuille, vous êtes un homme d'honneur. Vous aviez promis de revenir pour constater la fidélité de votre parole et pour recevoir la main de celle que vous aimez : vous la méritez.

Après ces simples mots, dits avec l'apparente fermeté de ceux qui parlent sur l'échafaud, la marquise, dont les larmes tremblaient au bord des paupières, prit la jeune main d'Amaranthe et la mit dans celle de Constantin, laissant un instant la sienne posée par-dessus comme pour cimenter sa volonté, fixer son désespoir, éterniser son sacrifice.

Boiroger et Châtillon parurent en même temps, et ils comprirent parfaitement tous les deux le sens de cette attitude, dernière expression d'une dernière crise.

Boiroger prononça ce peu de paroles sensées en s'adressant à Constantin et à Amaranthe :

— N'avais-je pas raison de vous renvoyer à votre majorité ?

Puis, se tournant vers la marquise :

— Voici, ma sœur, les titres des vingt-quatre millions de biens qui vous appartiennent.

— Voilà ce que c'est que d'attendre, dit Châtillon.

— Et nous? dit le duc en s'approchant de la marquise.

— Nous? répondit la marquise, nous?

— Oui, madame.

— Nous, monsieur le duc, nous avons trop attendu. Il est trop tard.

ENCORE

UNE AME VENDUE AU DIABLE

— C'est étrange! c'est désolant! c'est à se précipiter dans la Seine, c'est à s'empoisonner avec ce qui reste de vermillon chinois au fond de cette vessie, se disait, triste, hagard, fou, désespéré, le jeune artiste Mandanne en regardant avec des convulsions de rage un tableau placé devant lui. Me voilà refusé par le jury! Refusé! oui, refusé, ce qu'il y a de plus odieusement refusé. Mais que faut-il donc faire? murmurait-il en enfonçant ses deux poings fermés dans ses poches et en trépignant sur le parquet au point de faire trembler à tous les coins de l'atelier ses plâtres et ses squelettes. J'ai consulté mes amis pendant que je travaillais à mon tableau; j'ai écouté toutes leurs critiques, accueilli tous leurs conseils, et retouché mon sujet place par place, en mille endroits différents, partout enfin; composition, dessin, coloris, ont été refaits sans relâche; et, au bout de tant de peines, de soins, de veilles et de temps, un refus! Demain les journaux publieront ma défaite et ma honte; les journaux, ces consolateurs qui élargissent les blessures dans l'intention de les guérir. Demain le beau-père de celle que je devais épouser me con-

gédiera, mon propriétaire me signifiera de sortir de sa maison, sous prétexte de réparation et d'embellissement; demain mon portier me dira : « Qui demandez-vous? » Demain... Mais demain je serai mort.

Mandanne se tut un instant pour concentrer sa douleur sur son tableau refusé, un tableau de quarante pieds pourtant, encaissé dans un cadre magnifique, et représentant ce qu'il y a de plus poétiquement beau dans la mythologie, le *Temps découvrant la Vérité!*

— Oui, le temps, reprit-il avec une nouvelle amertume, découvrira un jour, bientôt, la vérité de mon mérite, de mon talent, du charme de mon œuvre; mais je ne serai plus, je serai avec tous les grands artistes persécutés, avec...

Ici Mandanne récita la longue litanie des martyrs de l'art, et il ne fut pas consolé.

— Finissons-en, ajouta-t-il en allant chercher au bout de l'atelier un de ces mauvais encriers de peintre dans lesquels il y a de tout, excepté de l'encre.

Il parvint toutefois à tracer ces lignes sur un morceau de papier où se voyait un commencement de caricature :

« Je meurs innocent, et je veux qu'après ma mort mon tableau du *Temps découvrant la Vérité* soit donné à Champigneulles, ma ville natale. »

Il prit ensuite son chapeau pour aller se noyer en face du Louvre, à quelques mètres du monument où il avait été refusé. Il tenait beaucoup à cet endroit.

— Encore un regard à mon œuvre, se dit-il.

Et il s'arrêta, les larmes aux yeux, à quelques pas du tableau proscrit par l'arrêt des membres de l'Institut. Le soleil, en se couchant, coupait diagonalement la cage de son atelier et venait illuminer les deux seules figures de son immense toile. L'effet de la lumière donnait une grande valeur au sujet, et prêtait, comme d'usage, à la peinture, un charme qu'elle n'a pas toujours en réalité.

Le soleil couchant est un flatteur. Le voile que soulevait le *Temps*, suspendu dans les airs, paraissait d'une délicieuse légèreté, et la *Vérité* rendue avec une grande séduction de couleurs. A Mandanne, tout sembla parfait, incomparable, sublime, et la tête du *Temps*, et sa barbe grise, et ses jambes cagneuses, fuyant en arrière dans les nuages, et la figure de la *Vérité*, et son coloris, et ses mains, et son expression. Raphaël avait passé par là, mais Raphaël riche des progrès de trois siècles, des idées humanitaires et de mille autres perfectionnements.

Mandanne étouffait de désespoir en se noyant ainsi dans sa supériorité avant d'aller se noyer dans la Seine, en face du Louvre.

— Il y aurait de quoi se donner mille fois au diable! s'écria-t-il en ouvrant la porte de son atelier, si le diable existait; mais il n'existe pas plus...

Ici Mandanne allait proférer un horrible blasphème, et c'est sans doute ce qui amena violemment l'individu avec lequel il se trouva face à face au moment où il allongeait la jambe pour franchir la première marche de l'escalier.

— Je vous demande pardon, j'existe, lui dit un homme vêtu d'une redingote de velours noir et portant des gants fourrés.

— Vous seriez?

— Je le suis.

— C'est invraisemblable, dit Mandanne.

— Je ne dis pas... Mais qu'est-ce qui est vraisemblable? Est-il vraisemblable qu'on aille se noyer pour un tableau?...

— Le trouveriez-vous mauvais, vous aussi?

— Je ne dis pas cela; je ne dis rien. Vous m'avez désiré, je suis venu. Je ne puis vous prouver que j'existe qu'en vous donnant des témoignages de ma puissance. Parlez!

— Faites mourir d'apoplexie, sur-le-champ, tous les membres du jury, et je vous crois.

— A quoi cela vous servirait-il?

— A rien, en effet; mon tableau n'en serait pas moins refusé.

— Demandez-moi une impossibilité utile, et vous verrez.

— Eh bien, que mon tableau du *Temps découvrant la Vérité* se transforme à l'instant même, que le sujet en soit changé, et que, porté devant le jury, il soit accepté.

— Ceci est un jeu d'enfant; votre âme vaut davantage.

— Vous voulez donc que je vous vende mon âme?

— Puisque vous ne croyez pas en moi, que risquez-vous à signer ce pacte?

— C'est que vous m'ébranlez...

— Hâtez-vous, jeune homme; je traite avec un ministre avant dix heures, ce soir, et avec une jeune fille avant minuit. Mes minutes sont comptées.

Mandanne pâlit.

— Mais, si je suis accepté, balbutia-t-il, aurai-je du moins une belle place au Salon?

— La meilleure.

— Vous me tentez.

— C'est mon métier. Et non-seulement vous obtiendrez l'endroit le plus favorable du Salon carré, mais vous aurez des éloges dans tous les journaux, vous obtiendrez la croix d'honneur, vous aurez des commandes, vous donnerez des audiences au directeur des Beaux-Arts; vous aurez enfin tout ce que vous désirez.

— Il est donc bien convenu alors, reprit Mandanne, qui s'habituait déjà au diable, comme on s'habitue à la garde nationale, que notre pacte durera toute ma vie, que vous n'aurez pas le droit de limiter.

— C'est convenu;... mais, dès que votre heure suprême aura sonné, je serai là pour prendre votre âme.

— Mais qu'en ferez-vous?

— Ah ! c'est mon secret.

— Bah ! dit Mandanne après quelques minutes d'hésitation, que je sois brûlé pour une chose ou pour une autre !... J'accepte ! s'écria-t-il en tendant la main au diable, qui eut la prudence de retirer la sienne.

— Vous jurez d'être à moi ? lui dit le tentateur.

— Je le jure.

— Levez les yeux, lui dit alors le diable, et regardez.

Mandanne regarda. Il était au Salon, au milieu de trois ou quatre mille personnes qui, de près, de loin, de toutes les distances, avaient les yeux fixés sur un magnifique portrait à l'huile représentant la femme d'un notaire célèbre. Ce portrait était signé Mandanne.

II

Et voici ce qu'on disait autour de lui :

— Vit-on jamais rien de plus ressemblant? Quel feu! quelle originalité ! quelle vigueur ! quel relief ! C'est aussi beau que le portrait de François Ier par Titien, que celui du Grand Pensionnaire par Van Dyck.

— Laissez donc ! murmuraient des jeunes gens, coiffés de casquettes rouges; Titien et Van Dyck ne seraient pas dignes d'essuyer les pinceaux de Mandanne.

Mandanne rougissait, c'est une justice à lui rendre.

— Et quand on songe, ajoutaient-ils, qu'un artiste comme lui n'est pas décoré, tandis qu'on jette des boisseaux de croix et des aunes de ruban à des barbouilleurs de chapelle dont tout le mérite est de savoir attendre, pendant vingt ans tous les jours dans les couloirs du ministère, que le directeur des Beaux-Arts vienne à passer pour lui baiser les bottes.

L'opinion des personnes graves se trouvait, chose extraordinaire, parfaitement d'accord avec celle de ces jeu-

nes fous; non qu'ils ravalassent Van Dyck et Titien pour élever Mandanne, mais ils convenaient tous que, depuis ces grands maîtres, on n'avait rien vu d'aussi saisissant en peinture?

— Est-ce que vous ne trouvez pas, cependant, se hasarda à dire Mandanne avec une timidité qui tenait encore de la pudeur de son ancienne obscurité, que ce front est un peu trop dans la lumière?

— Ce sont vos yeux qui n'y sont pas assez, lui répliqua aussitôt une casquette rouge.

— Mettons monsieur à même de voir un peu mieux, ajouta une autre casquette en soulevant Mandanne à trois pieds du parquet.

— A la lanterne! cria une troisième casquette; la lumière ne lui manquera pas.

Ainsi, pour avoir risqué une bien faible critique de lui-même, Mandanne allait passer par une des grandes croisées du Louvre, et peut-être tomber dans cette même rivière où il avait voulu se noyer quelques heures auparavant.

Ce danger n'était pourtant pas sans charme pour lui; il aurait volontiers remercié ses assassins s'ils lui avaient permis de parler, mais ils l'étranglaient; tout ce qu'il pouvait faire dans cette situation, c'était de leur sourire. Il serait sans doute mort étouffé, si un flot énergique parti de la porte n'eût causé une diversion puissante parmi le groupe d'effrénés admirateurs au milieu duquel râlait le glorieux et malheureux Mandanne.

Cette ondulation apporta devant le tableau de Mandanne des admirateurs d'une sphère plus élevée. On distinguait des membres des quatre académies, des officiers de la maison du chef de l'État et de celle des princes, et au milieu d'eux le ministre de l'intérieur, qui, après avoir félicité, embrassé et présenté Mandanne, le décora de sa main de l'ordre civil et militaire de la Légion d'honneur.

On se figure aisément l'étonnement des deux ou trois

cents élèves en voyant ainsi honorer le grand artiste Mandanne dans la personne de celui dont ils avaient été sur le point de faire une victime. Singularité bien notable, aucun d'eux, changeant soudainement d'avis sur le mérite du peintre récompensé, ne dit :

— Encore un âne qu'on décore! tandis qu'on laisse dans l'oubli tant d'illustres artistes, tels que Trillebardou, Chantefouille et le grand Crapoussin!

Mandanne fut trouvé pur, quoique heureux. On le promena trois fois autour du Salon carré, et on l'applaudit comme une mauvaise tragédie.

Le bonheur de sa première journée de gloire ne devait pas se borner là. En rentrant chez lui, il trouva deux lettres : une large et carrée, l'autre oblongue et parfumée. Il décacheta d'abord la seconde, parce qu'il n'avait pas encore trente ans, et il lut :

« Monsieur,

« La renommée a porté votre nom jusqu'au fond de mon boudoir; si vous ne me croyez pas indigne de vos pinceaux, venez demain matin avant midi chez moi, hôtel d'Armainville, rue de la Ferme. Vous trouverez un modèle docile, je n'ose pas dire aussi beau que vous le désireriez.

« Votre admiratrice,

« Comtesse Burgos. »

— Je commence par les comtesses, murmura Mandanne; par où donc finirai-je?

Voyons ce que contient la seconde lettre. Il lut encore :

« Monsieur,

« Je suis chargé de vous apprendre que M. le ministre de l'intérieur vous accorde 20,000 francs de gratification sur les fonds des Beaux-Arts. Vous aurez à passer à la caisse pour toucher votre mandat. »

— Il paraît, dit Mandanne, à qui la prospérité n'avait pas encore ôté l'esprit, que mon âme est de première qualité.

Ceux qui auraient été tentés d'encadrer dans l'époque présente l'histoire fort véridique de Mandanne, quoique en apparence fantastique, seront bien vite revenus de cette erreur en voyant un ministre de l'intérieur reconnaître le mérite, le récompenser et le décorer. Aucune allusion aux temps présents n'est possible : ce fait rémunératoire le prouve assez.

Mandanne posa la lettre du ministre de l'intérieur sous sa tête, et le billet de la comtesse Burgos sur son cœur; et il ne s'endormit pas.

On n'étonnera personne en disant qu'à chaque instant il s'attendait à voir le diable entrer dans sa chambre, afin d'avoir à lui rendre compte du plein succès de la journée; le diable ne se présenta pas. En galant homme, en homme qui sait vivre, il échappa à la reconnaissance, et d'ailleurs, comme on le verra dans la suite de cette histoire, si on prend la peine de la lire, il n'a l'habitude de se montrer que lorsqu'on le désire violemment.

III

Enfin le jour parut, et il n'avait jamais semblé plus rose ni plus riant aux yeux de Mandanne. Parmi tous les souhaits qu'il lui était permis de former, celui d'être beaucoup plus beau, par exemple, afin de ne pas courir la chance de déplaire à la comtesse Burgos ne lui vint pas à l'esprit, tant, avec la faculté d'être mieux, nul homme n'a le désir d'être autrement qu'il n'est. Sur ce point, le diable n'a pas de marché à conclure; il y a renoncé. Quand Mandanne fut rasé, coiffé, vêtu à la dernière mode, comme on disait dans le bon temps, et qu'il eut mis cent francs en pièces d'or dans chacune de ses poches, il alla...

chez la comtesse Burgos? Du tout! il est pour l'artiste, sachez-le bien, quelque chose de plus séduisant, de plus irrésistible que l'aimant de la beauté, que celui de la curiosité, que la faim même, que le devoir : c'est le besoin de savoir ce que disent de lui les journaux, qu'il prétend ne jamais lire. Les cabinets de lecture ne vivent, on le sait, que du profit que rapportent ceux qui n'y vont jamais, notamment les hommes de lettres, les peintres, les députés, les acteurs et tous ceux qui ont affaire à ce grand brun qu'on appelle le public.

On parle des joies du troisième ciel; le troisième ciel n'est qu'une mansarde, comparé à la volupté exceptionnelle de l'artiste occupé à lire son éloge en déjeunant au café. Les ciselures dorées du café, les moulures, les arabesques, les corniches guillochées, paraissent à son regard fasciné un reflet de l'Alhambra; le pain est ambré, la côtelette panée exhale le parfum de toutes les prairies de la Bretagne; la dame du comptoir elle-même est une nymphe qui se souvient de la mythologie.

Mandanne éprouva cette poétique sensation qui tient du rêve et mille autres encore, en savourant son éloge dans les grandes et petites colonnes des journaux. Celui-ci disait : « Le Salon est exécrable cette année comme les années précédentes; sans le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le miraculeux portrait du célèbre Mandanne, il faudrait décidément le fermer et mettre les clefs sous la porte. »

Un peintre est toujours secrètement flatté dans le fond de l'âme, quand on le loue, d'entendre dire que le Salon est pitoyable. Chacun se croit une exception. Et, au bout du compte, le Louvre est hideux et sublime tout à la fois.

Un autre journal exprimait ainsi son opinion sur notre artiste : « Que nous disait-on, que le tableau de M. Mandanne avait été refusé? Le jury n'est pas encore tombé si bas, grâce au ciel. Non-seulement le fameux tableau de M. Mandanne n'est pas refusé, mais il excite l'admiration de tout

le monde : c'est une de ces merveilles qui apparaissent de loin en loin dans les arts pour prouver aux nations jalouses que la France en tient toujours le sceptre, et qu'elle est encore la terre classique du génie. C'est toujours à elle qu'il faut en revenir en fait de goût, d'esprit et de supériorité. »

Le garçon de café étant venu rendre à Mandanne le surplus de l'argent prélevé sur une pièce de vingt francs pour le prix du déjeuner, Mandanne lui dit :

— Gardez.

Le garçon se dit :

— Cet homme est fou !

Il n'en garda pas moins seize francs.

Il sortait tout enivré de gloire pour se rendre à l'hôtel d'Armainville chez la comtesse Burgos, lorsqu'il lui tomba sous la main un misérable petit journal, rédigé par ces légions de va-nu-pieds qui vivent de billets de spectacle en attendant d'obtenir un billet d'hôpital. Mandanne le parcourut indifféremment la main sur le bouton de cuivre de la porte du café. Une ligne l'arrêta : cette ligne était la lame d'un poignard. La voici :

« Oui, Mandanne, nous en convenons avec l'immense majorité des connaisseurs et du public, est un grand, un sublime peintre de portraits; mais nous l'attendons à un tableau d'histoire. Jusque-là nous ajournons le complément de notre admiration pour le talent de M. Mandanne. »

Cette petite critique, dans un journal ridiculement obscur, — et encore était-ce une critique? — cette observation plutôt, cette simple réflexion née d'une extrême bienveillance, causa plus de douleur à Mandanne que ne lui avaient fait de plaisir les milliers de compliments dont il s'était rassasié en déjeunant.

— Ah ! je ne suis pas un peintre d'histoire ! Mais qui n'est pas peintre d'histoire? Je le serai quand je voudrai. Ils me reprochent de ne pas peindre l'histoire...

Ce mot histoire revint trois ou quatre mille fois sur les lèvres de Mandanne avant d'arriver à l'hôtel de la comtesse, où il arriva enfin, et où il fut reçu par deux domestiques en livrée.

— Madame la comtesse ne reçoit personne aujourd'hui.

— Mais je suis M. Mandanne.

— C'est différent, répondit un des domestiques en priant l'artiste de l'accompagner dans les appartements de madame la comtesse.

Mandanne, en foulant des tapis épais et doux comme du gazon, traversa pendant dix minutes des salons vastes et décorés avec un luxe que relevait un silence tout à fait royal; enfin, l'ampleur des pièces diminua, et, de cabinet en cabinet plus petit, mais toujours plus exquis d'ornements, il arriva au boudoir de la comtesse.

Le domestique s'était respectueusement retiré.

La comtesse de Burgos, quoiqu'on fût au mois de mars, était vêtue en mousseline si légère, si légère, que quand elle se leva à demi pour recevoir Mandanne, celui-ci aperçut la nuance bleuâtre de ses bas de soie, tant le tissu de cette robe orientale était vaporeux. Un bonnet grec surmonté d'un gland d'or, des pantoufles chinoises, véritables sabots de fée, complétaient ce costume délicieusement excentrique.

Le costume de la comtesse fait naturellement supposer la douce température qui régnait dans son boudoir, atmosphère légèrement chargée du parfum des fleurs venues en serre chaude, et des émanations des sachets qu'on voyait épars sur des tablettes de citronnier.

— Cette pose vous convient-elle, lui demanda la comtesse, sans donner à l'artiste le temps qu'on perd ordinairement à se regarder le blanc des yeux, le noir des cheveux et le rouge des oreilles, lorsqu'on se voit pour la première fois.

Elle avait jeté avec négligence une jambe sur l'autre,

placé son bonnet sur le côté et accroché une rose entre la volute gracieuse de son oreille et l'écheveau doré de ses beaux cheveux blonds.

— Vous m'admirerez quand vous m'aurez peinte, dit-elle à Mandanne, qui semblait apporter une extatique lenteur à poser sa toile sur le chevalet.

— Je ne me figurais pas ainsi les comtesses, pensait Mandanne. Mais est-elle belle! est-elle resplendissante! est-elle merveilleuse!

— Vos cheveux un peu plus en désordre, madame.

— Voilà, dit-elle en passant avec l'insouciance d'un écolier ses doigts dans ses cheveux.

Ce fut alors Haïdé! c'était l'Orient! c'était l'Espagne! c'était la belle comtesse Burgos!

D'une voix plus émue, Mandanne dit encore :

— Vos bras un peu plus découverts, s'il vous plaît.

— Vous préférez? dit-elle en soulevant ses longues manches de gaze jusqu'au coude; soit! Ils ne sont pas trop mal, ajouta-t-elle.

Déjà une étonnante ressemblance se glissait sous les doigts tremblants du peintre, et, comme à son insu, un dessin fin, accentué pourtant, exact surtout, venait limiter le plus doux, le plus chaud des coloris. La comtesse de Burgos elle-même semblait sortir du fond d'un nuage et se placer graduellement devant les yeux de Mandanne. Il croyait moins être l'auteur que le témoin de son œuvre.

Enivré de son talent, enivré de son modèle, Mandanne dit encore à la comtesse de Burgos d'une voix plus émue :

— Vos épaules un peu moins cachées, madame.

A peine avait-il exprimé ce vœu, que la comtesse jeta au loin en riant l'étoffe diaphane roulée autour de son cou, et que son sein blanc comme un vol de colombe, ses épaules se montrèrent dans toute leur éblouissante fermeté aux yeux de notre artiste, nous devrions dire de

notre amoureux. Son esprit n'était plus au tableau, il volait autour de son modèle en spirales de feu de plus en plus rétrécies; sa main seule, distraite, agitée, ne cessait de couvrir la toile de mille couches enchantées.

Et il se disait : « Une jeune femme qui me reçoit dans un boudoir, en jupe de mousseline claire, en bonnet grec, qui, pour moi, se décoiffe, se met les bras, les épaules nus avec une complaisance inouïe, doit être amoureuse de moi. »

Aussi Mandanne s'écria-t-il, en quittant son chevalet et en se précipitant comme un fou aux pieds de la comtesse :

— Madame, l'œuvre de mon esprit est finie; celle de mon cœur commence.

— Avant de vous répondre, dit la comtesse d'un air fort noble sans cesser d'être enjoué, je veux voir mon portrait. Si vous n'avez pas de talent, je vous fais mettre à la porte par mes domestiques; si vous en avez extraordinairement...

— Regardez, madame, répondit Mandanne avec une consciencieuse fatuité.

— C'est sublime! s'écria la comtesse de Burgos, qui ajouta : — Je suis fâchée, monsieur, de ne pas répondre à l'amour d'un homme de génie tel que vous; mais, si j'avais eu la faiblesse d'aimer un artiste, j'aurais voulu qu'il fût à la fois un grand peintre et un grand sculpteur comme Michel-Ange, Puget et quelques autres.

Il était difficile de congédier une passion avec plus de délicatesse et de bon goût.

En saluant Mandanne, la comtesse lui glissa dix billets de banque de mille francs dans la main.

Le diable, notez bien ceci, vous qui pouvez un jour avoir affaire à lui, ne vous donne jamais que ce que vous lui demandez, et vous conviendrez que c'est déjà beaucoup. Mandanne ne lui avait pas demandé l'usage du monde, et il en avait complétement manqué dans son en-

trevue avec la comtesse de Burgos. Il aurait su, sans cela, que plus une personne est élevée en dignité et plus elle use de ce sans-gêne, de cette familiarité avec ceux qu'elle croit ses inférieurs, et que c'est au moment où l'on tombe à ses pieds qu'elle vous écrase. Les impérieuses femmes créoles se montrent nues à leurs esclaves.

Mandanne ne fut pas plutôt rentré chez lui qu'il se dit, dans un accès de colère vraiment injuste contre le diable:

— Est-ce donc pour cela que je lui ai vendu mon âme? pour rester peintre de portraits et n'être ni peintre d'histoire ni sculpteur comme Michel-Ange et Puget!

— Tu seras l'un et l'autre, mon fils, lui répondit une voix qu'il connaissait déjà.

— Mais quand? demanda Mandanne.

— Tout de suite. Mets-toi à l'œuvre.

On remarquera qu'il est dans les usages du diable, et nous ne sommes ici ni pour les expliquer ni pour les discuter, de ne paraître qu'une fois en personne. Les fois qui suivent sont des manifestations de moins en moins expressives de son individualité: tantôt il est une voix, comme dans ce dernier cas; tantôt un souffle dans l'oreille; tantôt un conseil; il finit par n'être qu'une impulsion abstraite; et ces dernières transformations sont les plus dangereuses, car elles tendent à faire oublier à l'âme vendue qu'elle est la proie du mauvais esprit.

L'année qui suivit fut une série de contentements sans exemple pour Mandanne. Il peignit l'histoire avec le même succès qu'il avait peint le portrait; et il produisit des morceaux de sculpture aussi énergiques que ceux qu'a créés le ciseau de Puget, et vivants comme ceux d'Auguste Préault.

La belle comtesse de Burgos, n'ayant plus de raison pour refuser son cœur à Mandanne, lui donna sa main. Comme il est d'usage en Espagne que la femme anoblit, la comtesse Burgos, qui était Espagnole, fit comte son illustre

mari, qui ne s'appela plus que le comte de Mandanne.

Le bonheur est une folie. Mandanne, heureux comme un roi, voulut avoir un palais à sa fantaisie. Il tira des marbres de la Grèce, du granit de l'Égypte, et les employa, avec un goût des plus rares, à l'habitation splendide où il se logea.

Quand on possède un palais, qu'on est peintre, c'est le moins qu'on ait un atelier digne d'un palais. Mandanne s'en construisit un si grand, si vaste, qu'on y circulait à cheval. On ne s'explique pas pourquoi les peintres, auxquels le silence est si nécessaire, ont, en général, un penchant déterminé, dès qu'ils ont un nom, pour les plaisirs bruyants, les fantaisies soldatesques; ils redeviennent enfants: ils aiment les tambours, les cors de chasse, les trompettes, les fusils et les yatagans. S'ils osaient, ils se feraient appeler mon général. Il en existe un, je crois, qui se donne à l'étranger le titre de major.

Mandanne surpassa tout ce qu'on a vu en ce genre de manie. Le matin, chaussé en bottes à l'écuyère, il montait un cheval bai, le soir une jument isabelle, et souvent il lui arrivait de peindre en cabriolet avec un groom, qui, debout derrière lui sur le strapontin, lui tenait la palette. Son atelier permettait ce genre de peindre, dont on parlait beaucoup dans le monde. Ce n'est pas tout: dès qu'on entrait chez lui, un roulement de tambours et des feux de peloton se faisaient entendre, et il n'était pas rare qu'au milieu de la conversation un coup de canon retentît dans l'antichambre pour annoncer la visite de quelque grand personnage.

Les journaux se moquaient beaucoup de ces puériles extravagances. Mais il est bon de dire ici, et nous prions le lecteur de s'en souvenir, que Mandanne étant passé de la réputation à la renommée, et de la renommée à la célébrité, il ne lisait plus les journaux, quoiqu'il les reçût tous, au contraire de ses premières années, où il les lisait

tous et n'en recevait aucun. Que lui auraient appris les journaux? N'avait-il pas plus de gloire que tous les peintres ensemble? Quel prix refusait-on à ses ouvrages? Il avait bien le temps de lire! quand la Prusse l'appelait à grands cris, quand la Russie lui commandait vingt tableaux de cinquante pieds, quand l'Angleterre lui envoyait cent mille livres sterling pour le prier de penser à elle à ses moments perdus.

Si l'on demande quel rôle jouait la comtesse Burgos dans cet olympe de fêtes, on répondra qu'elle passait chaque jour à la postérité sous des aspects différents, c'est-à-dire qu'elle posait pour son mari, tantôt comme modèle de vierge, tantôt comme modèle de baschante; un jour elle prêtait ses suaves épaules à Vénus, un autre jour on reconnaissait sa figure charmante au milieu du groupe d'une fontaine publique. Aussi recevait-elle souvent des billets à peu près ainsi conçus: « Madame, j'ai vu à Brest, sur une place publique, sous la coupole d'une fontaine, votre torse divin; je viens exprès à Paris pour m'assurer si l'original est vraiment aussi beau que la copie: « Une autre fois, c'était un autre billet écrit dans ces termes: « Je vous ai vue ce matin, toute nue, sous les traits d'une divine statuette. Me sera-t-il permis, madame, de voir habillée celle que par pudeur je n'ai pas osé acheter? » Enfin, Mandanne la prodigua avec si peu de mesure, comme image, comme allégorie, comme emblème, qu'un certain jour un de ses confrères la lui enleva comme réalité. Pour la retracer à ses yeux éplorés, il allait, de fontaine en fontaine, contempler les deltoïdes, les fémurs et les torses voluptueux qu'il avait sculptés d'après elle.

Sa douleur dura peu, quoiqu'il se promît une vengeance éclatante. Que de femmes tinrent d'ailleurs à le consoler! Les peintres sont dans une position privilégiée pour être aimés. Toutes les femmes se flattent de la pensée d'être des modèles à leurs yeux, et eux n'ont jamais besoin, comme

les poëtes et les romanciers, d'avoir sans cesse de l'esprit à répandre; on les aime gratis.

Mandanne fut donc aimé, et aimé par les dames du grand monde. Deux femmes de ministres l'adorèrent à la fois : l'une, pour ne pas la nommer, était la femme d'un ministre de l'intérieur; l'autre était la femme d'un ministre du commerce. Cette double intrigue ne fut pas sans orage. Ces deux puissantes dames devinrent rivales, et alors ce ne fut pas à qui des deux tuerait l'autre, mais à qui des deux déshonorerait le mieux l'autre. Elles réussirent toutes les deux, comme on va le voir, et cela par un moyen auquel le diable ne perdit rien, car il est juste de ne pas l'oublier en toute cette affaire.

Vingt artistes excellents s'étaient présentés pour peindre l'intérieur d'une immense église qu'on venait enfin d'achever, au grand contentement de personne, car personne ne se souciait de la voir achevée. Ceux qui avaient gagné à cela, c'étaient des serruriers, des couvreurs, des doreurs, et par-dessus tout les entrepreneurs, qui volaient sur tous ces fournisseurs plus ou moins fripons. Ces vingt artistes étaient parfaitement dignes de peindre cette église ; tous avaient fait leurs preuves, et tous avaient sur Mandanne l'avantage d'avoir déjà décoré des basiliques et des chapelles. Mandanne pourtant l'emporta sur eux, et il fut chargé seul de couvrir une lieue de murs, deux lieues de plafonds, de toutes sortes de sujets tirés de la Bible, qu'il n'avait jamais ouverte. La femme du ministre de l'intérieur le voulut ainsi. On murmura tout haut, on railla tout bas, on se scandalisa ; mais le vent de la fortune soufflait pour Mandanne, et il triompha de la moquerie universelle.

Qui se montra dépitée, jalouse? ce fut la femme du ministre du commerce, indignée de n'avoir pas, comme sa rivale, une basilique à donner à peindre à Mandanne. Elle ne pouvait cependant rester sous le coup de cette dé-

faite. Elle appela à son aide l'esprit, qui vaut mieux que la colère pour se venger. Son boudoir était à décorer. Que fit-elle? Elle usa de tant de séduction auprès de Mandanne, qu'elle obtint de lui qu'il peindrait le portrait de sa rivale sur tous les murs du boudoir, et dans les actes les moins conjugaux de la vie. Malheureusement la femme du ministre de l'intérieur prêtait à cette vengeance à la Bussy-Rabutin. Ici on la voyait au bois de Boulogne, se promenant en calèche avec le marquis de D...; là, elle était censée prendre les eaux à Bagnères, mais dans le garçon de bain on reconnaissait un autre amant plus ancien en date. Comme elle avait aussi l'habitude de faire obtenir un emploi à tous les amis de cœur dont le règne était passé, on riait beaucoup à la vue d'un médaillon au fond duquel elle était représentée distribuant des croix, des brevets et des nominations à une foule innombrable, debout sur les degrés de son hôtel.

Quand le boudoir fut achevé, et Mandanne l'avait peint avec une finesse, un esprit, une supériorité dont on connaît le secret et l'origine, la femme du ministre du commerce donna une soirée à laquelle tout ce qu'il y a d'illustre dans la diplomatie et les arts fut convié. On devine si le boudoir, ouvert aux initiés, fut curieusement visité, malignement commenté; s'il étonna, si on en parla au dehors, à la cour et partout.

La rivale fut foudroyée au premier moment, mais elle se releva au second, et ce fut pour dire en face à Mandanne:

— Vous m'avez joué un tour odieux, infâme; mais l'amour n'est souvent qu'un tissu de trahison, de lâcheté et de fourberie. Votre crime vient de ce que vous aimez mieux ma rivale que moi; demain vous changerez peut-être d'avis; mais, en attendant demain, voici, monsieur, ce qu'il faut que vous fassiez aujourd'hui, et, si vous n'y consentez pas, je vous retire tous les travaux dont vous êtes chargé pour l'église de ....., sous prétexte que vous êtes incapa-

ble de les exécuter. Je vous précipite moralement du haut de vos échaffaudages...

Mandanne attendit, avant de répondre, que l'esprit dont il prenait conseil dans les occasions importantes se fût révélé à lui.

— Parlez, madame, dit-il enfin, je vous écoute.

Le diable lui conseillait d'accepter ce qui allait lui être proposé.

—Ma rivale est belle, très-belle, commença-t-elle par dire.

— Vous l'êtes aussi, madame.

— Je le sais. Ceci convenu, écoutez-moi.

— Oui, madame.

— Sur les murs immenses de l'église que, grâce à moi, vous êtes chargé de peindre, vous vous proposez sans doute de traiter des sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament?

— Je n'en exécuterai pas d'autres.

— Parmi ces tableaux religieux, on verra souvent figurer des femmes fameuses par leur piété, leur foi, leur dévouement, leur martyre. On en verra mourant de soif dans des déserts, de douleur sous le fer des bourreaux, plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à leur chasteté.

— Oui, madame.

— Eh bien, je veux que toutes ces femmes aient la plus grande ressemblance de visage, de corps, de tournure: avec ma rivale; enfin, je veux que tout le monde s'écrie, en voyant chacune de ces saintes : « Mais c'est madame***! c'est elle! » Vous m'avez entendu?

—Mais, madame, tout Paris poussera un cri d'indignation.

— Vous voulez dire un éclat de rire. Du reste, les conséquences de votre œuvre ne vous regardent pas. Au surplus, choisissez: point d'église à peindre, ou peinte comme je vous l'ai dit.

— Mais, madame, garantissez-moi du moins l'impunité après mon effrayante hardiesse; car tout Paris sait bien

que votre rivale n'est pas une sainte, et que sa chasteté...

— Je ne vois qu'un moyens de vous mettre à l'abri de la vengeance de son mari : c'est de vous faire nommer ambassadeur.

— J'y pensais, dit Mandanne avec le plus admirable aplomb. — Et en effet, depuis quelque temps, il rêvait la gloire politique de Rubens, qui fut réellement ambassadeur.

La vengeance s'exécuta à la lettre ; les traits de la rivale de la femme du ministre de l'intérieur se retrouvèrent sur tous les visages de saintes peintes dans l'église de..., et ils y resteront toujours pour l'édification des fidèles. Ainsi c'est elle qu'on adore, en priant aux pieds de toutes les vierges qui décorent cette fameuse basilique.

Après cette équipée, sur laquelle les mémoires futurs seront beaucoup plus explicites que nous-même, Mandanne se vit obligé de songer à réaliser son désir d'être ambassadeur. De fait, il ne lui restait plus rien à désirer : membre de l'Institut, commandeur de presque tous les ordres, quelle autre ambition pouvait l'émouvoir, si ce n'est celle d'être un des premiers personnages politiques de son temps?

On se disait bien : « Mais il est ridicule à M. le comte de Mandanne de vouloir devenir un personnage politique, lui qui n'est, après tout, qu'un homme d'art ! Comment saurait-il conserver, défendre les intérêts d'un grand royaume, lui qui n'a jamais vécu que dans les salons et son atelier, lui qui ne s'est jamais sérieusement occupé que de dresser des chevaux et de courtiser les femmes? »

— Je vous dis que je serai ambassadeur, répondait-il à tout le monde, ou bien je priverai la France de l'éclat de mon génie. Je ne peindrai plus pour elle.

Comme il était vraiment impossible de lui accorder ce qu'il voulait avec l'entêtement d'un enfant revêche, Mandanne alla en Allemagne, où il se vengea, ainsi qu'il l'avait promis, en peignant le petit nombre de victoires que

cette nation croit avoir gagnées sur la France. Rien que ce trait prouve combien il était digne d'être ambassadeur.

A l'exemple de tous les hommes de génie auxquels il ne manque rien des jouissances de la vie et de l'amour-propre, il se crut persécuté, et à ce titre il persécuta tous ses confrères. Ceux qui ne peignaient pas d'après son système étaient sûrs de ne jamais arriver à aucun emploi et de n'obtenir aucune distinction.

Cependant il disait que son bonheur était de s'entourer de jeunes gens et de vivre dans la plus extrême simplicité. Sa joie, c'étaient les fleurs, prétendait-il, et sa seule volupté d'entendre jouer de la flûte... l'honnête homme!

C'est en Allemagne que le hasard lui fit rencontrer sa femme, la belle comtesse de Burgos, et son amant. S'il était un homme à qui il était imposé de pardonner une faute, c'était assurément lui, dont la vie entière n'avait été qu'une longue infidélité. Cette indulgence lui manqua. Comme l'amant de sa femme, ainsi que nous l'avons dit, était peintre et jouissait aussi de quelque considération, quoiqu'il fût loin de pouvoir lui être opposé, Mandanne s'abandonna à tout l'entraînement de sa colère. Aimé du jeune héritier présomptif, il usa de son influence pour faire arrêter, juger et condamner l'amant de sa femme aux horribles travaux des mines; et, par un raffinement de cruauté, assez spirituel du reste, il obtint qu'il fût employé à extraire du fond de la terre ce bleu minéral auquel la Prusse a donné son nom.

Il trouvait un plaisir diabolique à peindre avec de la couleur qu'il devait aux effets de sa vengeance. Il composa plusieurs tableaux qu'il signa ainsi : *Peint par moi avec de la couleur tirée des mines par l'amant de ma femme.*

Nous arrivons à l'époque la plus brillante mais la plus décisive de la vie de Mandanne. Favori du prince, il vivait avec lui sur le pied d'une familiarité si extraordinaire, qu'il partageait ses amusements et ses plaisirs,

mangeait à sa table et ne voulait plus peindre que pour lui. Mais, si le bonheur, ainsi que nous l'avons dit, est une folie, la grandeur est un vertige; Mandanne l'éprouva. Enivré par sa haute position, un jour que le prince discutait avec lui, à table, sur un point de l'histoire de la peinture, Mandanne s'oublia jusqu'à lui dire: « Faites monter l'ouvrage de Vasari; sonnez! »

A cet ordre donné au prince, comme s'il eût été son domestique, celui-ci lui jeta sa serviette au visage. Mandanne s'évanouit.

Il était mort; une attaque d'apoplexie l'avait tué; son heure suprême avait sonné. Le diable avait pris son âme.

Quand il s'éveilla, Mandanne, qui ne savait pas s'il avait réellement vécu ou s'il avait rêvé, se trouva à Paris, dans sa mansarde, en face de son gigantesque tableau refusé, le *Temps découvrant la Vérité.*

Une chose pourtant lui disait que ce qu'il avait éprouvé n'était pas tout à fait un songe, c'est qu'il avait cinquante ans; il avait des rides, des cheveux blancs couvraient ses tempes, et son fameux tableau était devenu blanc et jaune.

— Je n'ai donc pas été le premier peintre de mon temps? s'informa-t-il pourtant à un de ses confrères, qui hocha la tête avec la tristesse qu'on a à répondre à un fou qui vous demande compte du passé. Quoi! je n'ai pas été l'amant, puis le mari de la belle comtesse Burgos? Quoi! n'est-ce pas moi non plus qui ai été commandeur de tous les ordres, favori du prince royal d'Allemagne, l'amant heureux de toutes les jolies femmes de mon époque?

— C'est possible, mon ami, lui répondit son confrère, mais il faut travailler.

Mandanne soupira et se mit devant son chevalet. Mais, au lieu de cette verve large et tempétueuse, de cette fougue qu'il n'avait pas même besoin de diriger autrefois, il sentit le frein de la prudence, l'embarras du doute; il n'osait rien risquer. Il ne traçait pas un contour sans se

demander si c'était bien dessiné. Voulant, comme tous les esprits timides, avoir un pied dans tous les systèmes, il s'appliqua à les reproduire tous. Et comme il écoutait chaque conseil! comme il obéissait à la critique!

— Il faut dessiner, disait-il sans cesse; le dessin, toujours le dessin, rien que le dessin! Ah! les anciens, comme ils dessinaient!

Cette conduite, si opposée à celle qu'il avait tenue avant sa mort, eut les résultats que voici:

Il mit deux ans à peindre un portrait qui ne se trouva pas ressemblant.

Il employa cinq ans à retoucher sans relâche son tableau du *Temps découvrant la Vérité*, qui fut refusé six fois au Salon.

Il demanda des articles à tous les journalistes, et pas un ne parla de lui.

Enfin, à soixante ans passés, n'ayant encore ni un nom, ni une commande, ni un tableau acheté, il résolut d'aller en Amérique.

Son industrie, la seule qui le fît vivre en Amérique, était de s'arrêter sur les places publiques ou au milieu de quelque village indien, et de dérouler son tableau du *Temps découvrant la Vérité*. On lui donnait une poignée de riz, et il allait plus loin.

Épuisé de fatigue, de faim, de découragement, il tomba un jour au pied de son tableau avec l'intention de ne plus se relever. Il allait mourir. Un Français vint à passer par là; ce Français, ce compatriote, qui était un homme de beaucoup d'esprit, se hâta de porter secours à Mandanne. Il le soulève, ranime le pauvre vieillard; mais tout à coup il s'écrie:

— Vous êtes le fameux Mandanne?

— J'ai donc été fameux! dit le moribond; ce n'est pas un mensonge, une erreur! J'ai eu un atelier grand comme un palais! j'ai possédé un palais de marbre, des chevaux,

des titres! Je ne suis donc pas fou? C'est bien moi qui avais vendu mon âme au diable.

Quand le Français eut rendu quelque force à Mandanne par un excellent dîner, il lui dit:

— Je vous réponds que vous n'avez pas vendu votre âme au diable, s'il ne m'est pas tout à fait possible de vous assurer que vous n'ayez pas eu quelque dérangement dans l'esprit.

— Mais alors cette prospérité...

— C'est cette prospérité même qui vous a quelque peu troublé l'intelligence.

— Mais comment se fait-il que, célèbre, adoré, porté aux nues d'abord, je sois tombé dans cet oubli, dans cette misère, dans ce délabrement?

— Voici pourquoi:

Tant que vous avez obéi aveuglément à l'impulsion de votre génie, tant que vous n'avez écouté que vous-même en travaillant, sans égard au monde, sans nul souci de la critique, vous vous êtes élevé, vous avez marché, vous avez grandi; on a cru en vous, on vous a loué, on vous a récompensé, on vous a fait roi; mais du jour, malheureux jour! où vous avez mendié des conseils, fléchi l'oreille et le genou, exagéré le respect qu'on doit au passé, obéi à la critique, vous êtes devenu esclave, vous êtes tombé, et l'on a passé sur vous.

Le secret dans les arts, — pourquoi ne l'avez-vous pas toujours compris? — est de se croire infiniment supérieur à tout le monde, et d'avoir l'utile bon sens de se dire inférieur à chacun.

— Mais la critique n'existe donc pas?

— Sans doute elle existe aussi bien que la peste; mais il faut s'en garantir... comme de la peste.

— Mais le diable?

— Le diable, mon cher Mandanne, c'est notre imagination.

LES PETITS MACHIAVELS

I

CRAMPON LE COCHER

Les physiciens ont remarqué avec infiniment de justesse, à l'aide de leurs instruments, qu'on trouvait dans la millième partie d'une goutte d'eau les phénomènes épars et contenus dans l'univers : des montagnes, des forêts, des mers, des êtres animés ayant leurs passions, nos haines, nos guerres, et enfin tous les attributs de la création visible, dont nous nous disons modestement les rois. Perfectionnons ces instruments révélateurs, et nous pénétrerons dans des mondes nouveaux et toujours peuplés, toujours agités comme le nôtre. Où cela finit-il? Dieu le sait. Le monde moral offre pareillement ses mondes dans des mondes, c'est-à-dire des caractères qui, sans limites et sans fin, en emboîtent d'autres, invisibles sans le miscroscope patient de l'observation, mais parfaitement ressemblants entre eux, de la même famille, présentant en petit les mêmes habitudes, les mêmes vices, les mêmes travers que leurs frères géants, que leurs aînés. Ainsi la société a ses mille millions de facettes, ses mi-

niatures où elle se peint à l'infini. Elle a par exemple des grands hommes au haut et au bas de l'échelle : les uns, qu'on nomme Aristide, Titus, et qui font du bien à tout un peuple ; les autres, dont on ne saura jamais les noms, qui passent leurs journées d'hiver à donner du pain aux oiseaux posés sur le bord de leur croisée. C'est la même générosité s'exerçant dans des proportions différentes. L'ambition, l'envie, la haine, qui bouillonnaient dans la poitrine de Néron, s'agitent dans l'âme du savetier du coin. L'occasion lui a manqué pour éventrer sa mère et couper les veines à son précepteur ; il ne connaît pas sa mère, et il n'a jamais appris à lire. C'est un Néron qui mourra surnuméraire.

J'appelle ces êtres plus ou moins malfaisants, qui sont sans prise sur la société parce que la société les a faits trop petits, les *petits Machiavels*, quoique Machiavel ait été, comme on le sait aujourd'hui, un des hommes les plus honnêtes de son temps. C'est à son livre qu'il doit de passer pour un des hommes les plus exécrables. Faites un beau livre, voilà ce qui vous arrive. L'exemple, il est vrai, est presque sans danger.

Qui ne connaît les petits Machiavels dont je veux parler? Ils embarrassent vos pas dans la vie, vous inquiètent jusqu'à la dernière heure ; vous en trouvez partout, depuis la nourrice jusqu'à la garde-malade. C'est votre domestique disant à un visiteur abhorré que vous êtes chez vous lorsque vous lui avez recommandé à trois fois de dire que vous étiez sorti. Vous enragez, il sourit ; il se venge dans sa goutte d'eau de ce que vous ne lui avez pas permis de sortir dimanche dernier. C'est votre barbier qui, vous voyant prêt à aller en soirée, vous dessine avec son rasoir une estafilade au menton et vous fait saigner pendant deux heures, quand toutefois vous n'êtes pas obligé de vous présenter, avec un emplâtre à la joue, dans les salons où vous êtes attendu. C'est le cocher de

fiacre, jaloux de l'éclat de votre gilet blanc et de votre pantalon de fantaisie, qui lance ses roues dans le ruisseau et vous tigre de boue des pieds à la tête. Le domestique est un Tibère, le barbier un Caligula, le cocher un Louis XI. Le trône leur a fait défaut, non la bonne volonté.

Puisque monsieur le préfet de police distribue des prix de vertu aux cochers, qu'il nous soit permis de raconter un trait de la vie du cocher Crampon, membre assez distingué de la famille des petits Machiavels.

Quoique le Marais s'en aille à grands pas, au contraire des rois, dont on a dit très-faussement qu'ils s'en allaient, puisqu'on en compte huit de plus qu'au dix-huitième siècle, le Marais n'en garde pas moins avec fidélité quelques bonnes vieilles rues où il fait nuit à midi et où le gaz, pour hardi qu'il soit, n'a pas encore osé pénétrer; c'est-à-dire qu'il y fait nuit toujours. Dans l'épaisseur de ces vieilles murailles, qui ont réellement soutenu des siéges au temps passé, s'enfonce une porte cochère dont les deux lourds battants sont à six pas de profondeur sous un manteau de pierre. C'est une maison; elle est même habitée, du moins l'est-elle un peu, car son corps de logis, ses deux pavillons, où pourraient vivre à l'aise quatre familles nombreuses, ne servent d'asile qu'à un vieux médecin, un vieux concierge et un vieux cocher. Que se passe-t-il au-dessus, au-dessous de l'entre-sol, occupé par M. Trénard, le médecin accoucheur, dans ces vingt ou trente salles désertes ou cryptes? Nul n'oserait le dire. Probablement il a poussé du foin aux étages supérieurs, et des créations spontanées se sont déclarées dans les caves: des serpents et des couleuvres.

Depuis quarante ans, ces trois vieux locataires vivent dans cet endroit, je voudrais dire en paix, mais il n'y a jamais eu de paix entre eux, si ce n'est, toutefois, entre le portier et le médecin. Quant à Crampon (c'est le nom du cocher), il est le tourment du docteur et le fléau du

portier. Depuis quarante ans, il est chassé régulièrement tous les jours, et il n'en est pas moins depuis quarante ans chez le médecin-accoucheur Trénard. Vieux cocher et vieille maîtresse, dit-il souvent, sont, il paraît, impossibles à renvoyer. Le principal défaut de Crampon est de boire; il boit comme une éponge, et, pour satisfaire sa passion, il vend ses habits, ceux de son maître, il vend le foin, l'avoine; vingt fois il a échangé les bons chevaux du docteur contre des rosses pour boire la plus-value, s'imaginant que celui-ci ne s'en apercevrait pas. L'illusion, en pareil cas, a ses bornes; Crampon ayant une fois échangé un cheval entier contre une jument, le docteur se fâcha.

— Je ne sais comment cela s'est fait, répondit simplement Crampon.

— Je te chasse! lui dit le docteur.

— Où faut-il conduire monsieur, ce matin? répliqua Crampon.

Il est bon de dire que Crampon ne conduit jamais si sûrement ses chevaux que lorsqu'il est gris. C'est merveille de lui voir alors franchir les ruisseaux, éviter les tas de pierres, couper la ligne aux cabriolets de remise. Il passerait entre un enfant de trois ans et sa mère, entre un vieillard et sa canne, sans causer un malheur. Quand il est, nous ne dirons pas à jeun, il ne l'est jamais, mais moins pris de vin, il accroche les marchands ambulants, écorne les bornes, et soulève, par sa maladresse, tous les piétons contre lui.

— Donne-moi la bride, dit le docteur, s'il aperçoit Crampon dans cette situation anomale; tu n'es pas gris aujourd'hui, tu vas écraser quelqu'un.

Ceci explique pourquoi le docteur ne fait jamais que la vaine menace de chasser son cocher pour motif d'ivresse. Il eût véritablement été forcé d'en venir à cette extrémité si Crampon eût opéré en lui une réforme trop tempérante.

Homme excellemment moral, le docteur ne lui dit pas moins depuis quarante ans, en faisant ses visites aux malades : — Crampon, tu me pousses à bout, tu me déshonores; chacun me dit : « Pourquoi, docteur, gardez-vous un tel ivrogne à votre service ? »

— Oui, monsieur le docteur, répondait Crampon.

— Tu vieillis, ta vue baisse considérablement, parce que tu te livres avec excès à la boisson.

— J'aime mieux boire un peu plus et y voir un peu moins.

— Je te chasse !

— Oui, monsieur le docteur.

— Mais prends donc exemple sur Quifoux, mon portier.

— Nous y voici !

— Depuis quarante ans il n'a encouru aucun reproche.

— Encore Quifoux ! Je le boirai, ce scélérat-là ! murmura Crampon.

— Vois comme il est exact à m'ouvrir le soir, la nuit, à toute heure, quand on vient me chercher pour un accouchement.

— Un cafard, dit encore tout bas Crampon. Il laisse sa porte ouverte toute la nuit pour faire croire qu'il l'ouvre. Connu !

— Ce n'est pas lui qui vendrait son joli mobilier, gagné à la sueur de son front, pour acheter de l'eau-de-vie.

— Il a un estomac de papier.

— Il met à la caisse d'épargne.

— Je le crois bien, il vole pour y mettre.

— C'est un bon chrétien; il a dernièrement fait ses pâques.

— En a-t-il, des vertus !

— Je me fais vieux; quand je me retirerai de la profession, je n'oublierai pas ceux qui m'ont servi avec honnêteté, exactitude, sobriété.

Ce dernier trait de morale du docteur Trénard rendit Crampon tout pensif. Il voyait déjà Quifoux héritier des

biens du docteur. Ce coup le dégrisa tellement, qu'il renversa un enfant en voulant tourner un coin de rue.

— Prends donc garde! s'écria le docteur.

— C'est que je pensais sérieusement à me corriger, répondit le cocher. Cela me porte toujours malheur.

— Je te chasse!

— Oui, monsieur le docteur.

En rentrant à la maison, Crampon jeta un coup d'œil terrible dans la loge du portier, lequel était tailleur et portier, un peu contrairement aux habitudes de ses confrères du Marais, tous savetiers. « C'est donc avoir de la vertu, disait-il entre ses dents, d'avoir une pendule en albâtre, une montre d'argent, des rideaux au lit, deux casseroles et douze ou quinze cents francs à la caisse d'épargne? Et, parce qu'il a quelque chose, le docteur le fera son héritier! C'est moi plutôt qui devrais l'être, puisque je n'ai rien. Ce qui fait toute la différence entre ce tartufe et moi, c'est le grand air. Il est facile d'être rangé quand on reste près d'un poêle, le dos sur une chaise, à tirer le cordon. Mais qu'il aille au grand air le matin par le brouillard, la nuit par la neige en criant sans cesse: Gare! gare! gare! à ce chien de métier, un saint n'y résisterait pas. »

— Je le perdrai! dit au bout de mille réflexions le cocher Crampon en pensant à l'infériorité morale où il se voyait placé par rapport au portier. Je le perdrai.

Et il mit à exécution quelques-uns de ses moyens de vengeance.

Il criait si bas: *La porte, s'il vous plaît!* la nuit lorsqu'il rentrait avec le docteur, que tout autre que Quifoux n'eût pas ouvert, faute d'entendre. Le portier entendait toujours. Il courait ouvrir, fût-il trois heures après minuit. Crampon murmurait : « A-t-on jamais vu vieux coquin de cette espèce? Oui, souhaite-nous le bonsoir! Tu ne m'échapperas pas toujours. »

Un autre jour, en dirigeant mal son cheval, Crampon enfonçait la porte vitrée du portier avec le derrière du cabriolet.

— Cela ne sera rien ! cela ne sera rien ! monsieur Crampon. Vous avez trop levé le coude ce matin.

La porte était réparée le lendemain.

Une autre fois il entrait dans la loge du portier à l'heure où les clients avaient l'habitude de frapper à la porte du docteur pour quelque consultation, et il cherchait à l'empêcher d'entendre le coup de sonnette.

— Pardon, monsieur Crampon, je crois qu'on sonne...

Une autre fois encore il coupait le cordon. Enfin, pendant des années entières, il tenta inutilement de compromettre la bonne réputation du portier. Celui-ci ne cessait de lui dire : — Mon vieux Crampon, il faut songer à faire une bonne fin ; vous voyez que les meilleurs chevaux ne durent pas toujours. Or nous avons soixante ans passés tous les deux. Je ne suis pas riche, mais je n'irai pas à l'hôpital ; vous, vous mourrez sur la paille. Corrigez-vous. Vous êtes presque aveugle. Notre maître n'est pas content de vous. Si vous trempiez un peu votre vin...

Toutes ces leçons de morale profitèrent si bien à Crampon, qu'un soir, c'était pendant le carnaval, on le ramena à la maison dans un état trop facile à décrire. Le malheureux, sachant que le docteur serait retenu jusqu'au jour par un accouchement, but un nombre incalculable de litres. Il oublia et le docteur et l'accouchement, et les chevaux sous les pieds desquels il fut crocheté et ramassé par deux chiffonniers de sa connaissance. Ils le déposèrent chez le portier, qui le crut mort.

Touché de l'état affreux où il le vit, le portier commença par le suspendre la tête en bas, dans l'espoir de le soulager. Il faillit l'étouffer. Ce premier procédé ne réussissant pas, il lui jeta de l'eau froide au visage. L'eau fit faire une horrible grimace à Crampon.

— Un homme, une créature raisonnable peut-elle des-

cendre à ce point d'abrutissement! disait le sage portier. Quel défaut d'éducation!

Le cocher était toujours à peu près dans le même état.

— Si je lui donnais un verre d'eau sucrée, ajouta-t-il. Parce qu'il a manqué à toutes les convenances, ce n'est pas une raison pour le laisser mourir.

Le portier desserra la bouche de Crampon et lui versa, non pas un verre, mais dix ou douze verres d'eau froide.

— Vous voulez donc me tuer? dit enfin Crampon; me prenez-vous pour le canal Saint-Martin?

— Vous voyez, répliqua alors le portier, où conduit le vice.

— Il ne m'a pas conduit du tout, grommela Crampon; je crois qu'on m'a porté ici en triomphe. Tenez, monsieur Quifoux, balbutia-t-il peu à peu, je ne veux plus boire... non, plus boire... jamais...

— Serait-ce vrai?

— Comme vous êtes un brave homme... Je veux devenir un brave homme de cocher, comme vous êtes un brave homme de tailleur. Embrassons-nous!

— Allons! dit Quifoux, je vais lui faire un peu de thé.

— Vous m'apprendrez l'état de tailleur... Je veux être tailleur... tailleur en vieux... ce qu'il y a de plus vieux en tailleur.

— Il faudra faire aussi des économies.

— Oui, des économies; vous m'apprendrez aussi à mettre à la caisse d'épargne.

— Oui, mon ami; il faudra avoir aussi un peu de religion.

— Un peu! j'en veux beaucoup.

Pendant cette leçon de catéchisme, le portier faisait chauffer de l'eau dans une immense marmite, et y jetait plusieurs pincées de thé, à la manière des portiers.

— Vous verrez, reprit-il, tandis que le thé bouillait, ce que rapportent une bonne conscience et de la religion. Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour faire de la peine à nos bourgeois.

— J'aime beaucoup les bourgeois, répétait Crampon.

— Mais le thé est fait, dit le portier. Buvez-en dans ce verre, cela vous remettra tout à fait.

— Qu'est-ce donc que le thé? demanda Crampon.

— C'est l'écorce d'un fruit qu'on cueille en Afrique, et dont se servent les naturels quand ils ont trop bu.

— Vous croyez que cela me fera du bien, père Quifoux?

— Beaucoup.

— Non! reprit Crampon, ce que vous m'avez dit m'a rassuré l'âme... Est-ce qu'on prend le thé pur?

— Quelquefois on y ajoute du lait.

— Pour revenir à ce que vous me disiez... que me disiez-vous?

— Que je suis un exemple du profit que rapporte une bonne conduite. J'ai deux mille francs en or dans ce coffre, gagnés à force de zèle, d'exactitude à ouvrir, à balayer devant la porte, à répondre poliment aux clients, à contenter mon maître.

Crampon avala péniblement une gorgée de thé.

— On n'ajoute donc que du lait à cette boisson? C'est un peu fade, soit dit entre nous, père Quifoux.

— Je me suis laissé dire qu'on y versait quelquefois un peu d'eau-de-vie.

— Je ne désapprouve pas le mélange, dit Crampon; et vous?

— Quand c'est pour la santé... Si je pensais qu'une goutte de vieux cognac...

— Vous avez du vieux cognac?

— Une grosse bouteille de douze ans...

— Si vous m'en mettiez un soupçon. Tenez, vous êtes un brave homme, et là, s'il faut parler avec sincérité, je ne vous ai pas connu. Pourquoi ne vous ai-je pas connu? que de petits verres vous m'eussiez épargnés, et les fautes qui en résultent! Mais il y a temps pour tout, disait saint Fiacre.

Le père Quifoux avait penché la bouteille sur le verre de Crampon, et il versait modérément.

— J'espère, dit Crampon, que vous ne me ferez pas l'affront de me laisser boire seul.

— Je ne bois jamais que de l'eau.

— Allons, allons, père Quifoux; ceci est une médecine, à proprement parler.

— A ta conversion, Crampon, dit le portier en choquant son verre plein de thé et légèrement arrosé de cognac avec le verre de Crampon.

— A ma conversion! Mais ce n'est pas haïssable, dit Crampon en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Tu le trouves?

— Après tout, père Quifoux, on peut avoir de la conduite, plaire à ses bourgeois, avoir de la religion, et se désaltérer de temps en temps, dit Crampon parfaitement dégrisé depuis quelques minutes.

— Sans doute : l'excès seul est blâmable.

— Ce thé me cale entièrement; un second verre ne nous nuirait pas, je présume.

— Jamais le thé ne fait de mal.

— En ce cas, mon vieux Quifoux, fêtons un second verre. J'aurai l'honneur de verser, si vous le voulez bien.

Par un tour de main adroit, Crampon ne mit qu'un tiers de thé dans le verre du portier; le reste fut complété par l'eau-de-vie de Cognac.

— A notre bonne amitié!

— A notre bonne amitié!

Ce second verre de grog échauffa tellement le vieux portier, qu'il se mit à chantonner d'un air narquois :

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,

Crampon passa le bras autour du cou du portier et acheva le couplet :

Et ma Rose est, ainsi que toi,
Bouton de rose.

— Ensuite, reprit Crampon comme si la conversation n'eût pas été coupée, il n'est pas nécessaire d'être ce qu'on doit paraître.

— Ah! Crampon!...

— Tu vas me comprendre : je dis qu'on aime son bourgeois, qu'on le sert bien, mais qu'on se dit en soi-même : « Notre bourgeois est un vilain, et, si j'avais le choix, j'aimerais autant qu'il fût mon domestique que moi le sien. » Ne pense-t-on pas cela?

— Je ne dis pas...

— On les aime, mais au fond...

Crampon s'interrompit pour verser un troisième verre de grog au portier, mais cette fois le thé joua le rôle de l'intérêt dans une tragédie. Qu'on se figure s'il y en avait beaucoup. Et il reprit :

— On les aime, mais au fond on voudrait les voir pendus...

— Ma foi!...

— Ma foi! oui, n'est-ce pas, père Quifoux? allons donc!

Les yeux clignés, la tête penchée, le verre en l'air, le portier entonna le second couplet de la fameuse romance :

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir;
Ah! si j'étais bouton de rose!

— Mais il me semble qu'on a sonné...

— C'est une illusion... on ne sonne pas...

— Tu crois, Crampon?

On sonnait depuis un quart d'heure, et une voix criait dans la rue :

— M. Pacot se meurt! sa goutte lui est remontée dans

l'estomac; on attend le docteur Trénard! ouvrez! ouvrez donc!

A ces exhortations la voix de Crampon répondit par la fin du couplet :

Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

On cessa de sonner.

« Et d'un! » pensa Crampon.

— Maintenant, père Quifoux, dit le cocher en versant pleines rasades de cognac au portier, revenons à vos affaires. Vous m'avez dit que vous vouliez me confier deux mille francs pour acheter du vin de Bourgogne, que nous couperions avec du vin d'Auvergne pour le débiter aux gens du quartier. C'est une bonne petite affaire. C'est donc deux mille francs à me compter.

— Je t'ai dit cela?

— Nous en causons depuis deux heures d'horloge.

— Je ne m'en souvenais plus.

— Si l'affaire ne te convient pas, père Quifoux, n'en parlons plus; mais c'était une affaire d'or. Tu as changé d'avis, c'est bien.

— Moi, changer d'avis, jamais, jamais, Crampon! Les Quifoux n'ont que leur parole.

— A ta santé, père Quifoux.

— Les Quifoux, te dis-je, n'ont que sa parole. Je t'ai dit que je te donnerais cent mille francs.

— Non, deux mille, père Quifoux, je m'en contente.

— Eh bien, les voilà; attends un instant...

Et le portier alla vers un vieux coffre sur lequel il y avait de vieux habits, un reste de fauteuil, trois tableaux dont les toiles étaient crevées, ouvrit ce coffre, et en retira une petite bourse qu'il déposa sur la table.

Il allait s'asseoir lorsqu'il dit :

— Crampon, il me semble qu'on sonne... Cette fois, je ne me trompe pas.

— Tu as une sonnerie dans la tête. Mais non, on n'a pas sonné.

— Cependant on parle; écoute, Crampon... Mais oui, on parle... on parle très-haut.

Une personne disait dans la rue :

— C'est une infamie! Voilà une demi-heure que nous sonnons, et personne ne répond. Madame Bergetin est en mal d'enfant; elle se tord dans les douleurs, et l'accoucheur dort tranquillement.

— Entends-tu, Crampon?

— Je n'entends rien.

— Alors c'est l'habitude que j'ai d'entendre, vois-tu, ces choses-là deux ou trois fois par nuit... Tu es bien sûr?... Alors, buvons... buvons chaud, Crampon... buvons toujours... et voilà les deux mille francs... prends-les... Achète du vin, achète Bercy, la Râpée.

Après quoi le portier tomba ivre mort. Crampon le releva et le posa sur la table, juste à l'endroit qu'il occupait lui-même quelques heures auparavant. Avant de quitter le théâtre de son triomphe, il jeta tout le thé contenu dans la marmite, ne laissant près du portier que la bouteille de cognac, comme témoignage de sa sobriété. Puis Crampon tira le cordon, sortit, et ferma sur lui la porte.

Il connaissait trop ses chevaux pour supposer qu'ils eussent pris le mors aux dents pendant son absence. En effet, il les trouva où il les avait laissés, quoiqu'il fît presque jour. Il reprit sa place dans le cabriolet, et comme si rien ne s'était passé depuis la soirée.

A six heures, M. Trénard, dont l'opération était terminée, vint s'asseoir auprès de Crampon, et il lui dit :

— La nuit a dû être bien rude pour toi, Crampon? Huit heures dans la rue, par trois degrés au-dessous de zéro.

— Je n'ai souffert, monsieur, que pour mes pauvres chevaux.

Le docteur regarda son cocher avec surprise. Pareille réponse, si parfumée d'humanité, devait l'étonner.

— Tu n'as pas eu chaud, toi non plus. Mais tu t'es rafraîchi au bon coin, sans doute?

— Moi, monsieur? Pas une goutte de cassis.

— Vraiment?

— Je me suis raisonné cette nuit.

— Nous verrons cela, Crampon.

Pendant cette conversation entre le cocher et le docteur, enchanté de sa tempérance, le cabriolet arriva à la porte de la maison du Marais.

—*La porte, s'il vous plaît!* cria Crampon. Pas de réponse.

— Cela m'étonne, dit le docteur; jamais Quifoux n'a fait demander deux fois la porte.

— *La porte, s'il vous plaît!*

— Rien encore!

— Que signifie cela?

Trois minutes d'attente; la porte reste fermée.

— *La porte, s'il vous plaît!*

— Qu'est-il donc arrivé au portier? c'est inquiétant... Il se sera peut-être endormi sur son poêle, il est mort asphyxié. Vite un serrurier!

Le serrurier accourt: on ouvre, le docteur entre dans la loge du portier. Le portier avait conservé la pose que lui avait donnée Crampon en partant. Impossible au docteur de douter de la nature d'indisposition de Quifoux. Il leva les yeux au ciel. Crampon en fit autant.

— Qui eût dit cela, monsieur?

Une heure après, le docteur recevait un billet où le mari de madame Bergetin lui disait que, lorsqu'on veut dormir la nuit, on ne s'intitule pas médecin-accoucheur. Il lui reprochait de l'avoir laissé pendant une heure à la porte quand madame Bergetin demandait à grands cris son docteur.

— Quifoux, pris de vin, n'aura pas ouvert!

— Quifoux, pris de vin, n'aura pas ouvert, répétait Crampon.

Autre billet dans la même matinée :

« Monsieur le docteur,

« Vous êtes cause que M. Pacot, mon respectable père, est mort cette nuit de sa goutte remontée. Comptant sur vous, nous n'avions fait prévenir dans la soirée aucun autre médecin, et inutilement ai-je sonné pendant une heure à votre porte.

« Pacot fils. »

— Encore l'ivresse du portier! s'écria le docteur.

— Encore l'ivresse du portier; oui, monsieur.

Enfin, le malheureux portier sortit de sa léthargique ivresse dans la journée, et sa confusion fut indicible. Il ne se souvenait plus de rien. Mais de la honte il passa à la douleur quand il vit son coffre ouvert et qu'il ne vit plus ses deux mille francs. Et personne pour le consoler. Le docteur passait devant sa loge sans lui parler; Crampon n'avait pas l'air d'être au courant de l'événement.

Le malheureux pleurait encore sur une perte qu'il regardait comme un vol, lorsqu'il reçut, dix jours après, une lettre de voiture portant cette indication :

« Vingt pièces de vin à remettre à l'adresse de M. Quifoux, au Marais, à Paris. »

Les vingt pièces de vin étaient alignées devant la porte de la maison.

II

NICOLAS MERRAIN.

Il faut se hâter d'enregistrer les effets et les actes produits par les grandes passions aux prises avec les changements de mœurs, si l'on veut avoir les dernières pages

de leur histoire. S'il est hasardeux d'affirmer qu'elles s'en vont, il est du moins permis de croire qu'elles sont en voie de transformation sur les points de l'Europe où le progrès qui date de la Révolution française a mis le pied, et plus particulièrement en France, son berceau, sa maison et son temple. De combien de degrés n'a-t-on pas amoindri les passions politiques, par exemple, en donnant un commencement de satisfaction au besoin d'égalité inné au cœur de la société française? Sous quelle circonspection ne les tient-on pas en élevant des bâtons télégraphiques sur le bord de chaque chemin, espions silencieux qui voient d'un seul coup d'œil les mouvements de cent mille âmes, et les transmettent en quelques secondes à trois ou quatre cents lieues de distance? Aujourd'hui, c'est le télégraphe électrique, hier c'était la vapeur, la vapeur qui verse d'une ville dans l'autre, à l'aide des chemins de fer, toute une armée avec chevaux, canons, soldats. On ne s'arrêtera pas là; d'ailleurs, s'arrêtera-t-on? Paris, ce grand cœur, fait avec le plus pur du sang des nations intelligentes, sent tous les mouvements exécutés à trois ou quatre milles lieues de lui, et cela à l'instant même, sans lacune chronologique entre le bruit et l'écho. Bientôt, quand l'empereur de la Chine sortira de son palais, on le saura immédiatement aux Tuileries. Un moment viendra où le possible seul paraîtra impossible.

Que voulez-vous que deviennent les grandes passions politiques, qui sont presque toujours des rébellions sur le point d'éclater, devant tant d'avertissements, tant d'yeux ouverts, tant de moniteurs, tant de moyens de savoir, de prévenir, de comprimer et d'éteindre? La France est semée de pompiers qui tiennent constamment levées sur les passions la hache et l'eau. C'est bien ou mal, n'importe : ce n'est pas ici le lieu de le dire, mais il est évident que cette surveillance brise peu à peu les ressorts les plus violents d'un peuple. Fût-il un tigre, la civilisation, à force

de le tanner, en fait une paire de gants. S'il est Romain, par exemple, il devient, de la première nation du monde qu'il était, la plus effacée de toutes. Autres peuples, autres transformations. Le sauvage Lorrain n'est plus qu'un usurier; le Bourguignon, qui nous a donné de si mauvaises nuits, à nous Parisiens, sous Charles VI et Charles VII, est un gros et bon vigneron, toujours digne de plus en plus de mériter notre confiance pour ses bons vins de Mâcon.

Il y aura bientôt tant d'uniformité parmi les peuples, qu'on accourra en foule de tous les points du globe pour voir un homme pêcher des goujons du haut du pont Neuf. Voilà le spectacle le plus extraordinaire promis aux nations futures : un homme prenant des goujons au bord de la Seine!

Il n'y a donc plus, généralement parlant, que de petites passions. A la vérité, elles sont plus nombreuses que les grandes, plus adroites, plus tenaces; on peut dire qu'elles sont immortelles. Elles sont aux grandes ce que les liards sont aux pièces d'or. Chaque règne démonétise les pièces d'or sans parvenir à détruire les liards. Nous en possédons du temps d'Henri IV.

Parmi les plus riantes localités rurales de la France, celles qui bordent la Seine sont à bon droit citées les premières. Tout ce qu'il y a eu de grandes et de scandaleuses fortunes à Paris a voulu tour à tour avoir son jardin, son château ou sa *folie* entre le bois et la rivière. Jamais le luxe ne s'est mieux entendu avec la santé. L'air de la campagne baignée par la Seine est pur, il est clair comme celui de Suisse; et la campagne, à force de passer des mains de la finance à celle de nos généraux de l'Empire, en s'arrêtant quelquefois sous le gant glacé des actrices du Directoire et de la Restauration, est devenue bonne compagnie. Elle a de l'eau pour les pêcheurs, de la solitude pour les poëtes, de l'ombrage pour toutes les cause-

ries, des forêts pour le chasseur, et des châteaux que la bande noire n'a pas trop mutilés.

Elle plaît à tout le monde; elle plut beaucoup, il paraît, à un monsieur Maës, riche négociant belge, qui achetait, par-devant un notaire de Paris, le mois de mai 1837, la propriété dite la *Folie-Margot*, sise à deux kilomètres de Villeneuve-Saint-George. cent quarante-sept mille francs vingt-neuf centimes furent comptés par lui à la veuve Viretrèfle, héritière, par la mort de feu Viretrèfle, son mari, de la *Folie-Margot*, et il put s'en dire possesseur.

La *Folie-Margot* s'appuie sur le chemin de Villeneuve-Saint-George à Paris, et descend jusqu'à la Seine par une pente heureusement ménagée, enfermant dans la bordure de ses quatre murs un jardin anglais, un jardin potager, un parc avec statues et labyrinthes, un verger, une serre chaude, une source, une charmante maison à deux étages, une écurie, et mille autres particularités d'utilité et de bon goût. L'honnête et froid M. Maës, qui aimait la France autant que ses contrefacteurs de compatriotes la détestent, fut bien heureux lorsqu'il ouvrit la porte de sa maison de campagne et put s'écrier : Je suis chez chez moi! ou : Ici tout est à moi! Il s'arrêtait à chaque pas pour se dire : Quel beau point de vue! Mais comme c'est beau! que d'espace! quel horizon! D'ici je vois les bateaux à vapeur remontant la Seine ; d'ici... mais que ne vois-je pas d'ici ?... Il se baissa pour cueillir une fleur. En se relevant, il vit à quelques pas, dans la même allée, un homme aussi gros et aussi court que lui. Cet homme avait de plus que lui une figure joviale et ronde ; il était blond cendré ; deux yeux gris s'enfonçaient sous son front à une étonnante profondeur. Ses deux bras courts n'auraient pas pu se rencontrer par leur extrémité sur le dôme de son ventre rondelet. Son costume tenait du meunier et du maçon. Il salua M. Maës aussi bas que le permit la section parabo-

lique de sa poitrine, accompagnant cette courbe polie d'un sourire charmant.

— Vous êtes le jardinier sans doute?

— Non, monsieur Maës, non.

— Vous êtes donc le vigneron dont on m'a parlé?

— Non, monsieur Maës, non.

— Seriez-vous le gardien?

— Non, monsieur Maës, non. Je suis Nicolas Merrain, votre voisin, votre bon voisin. J'étais derrière vous quand vous êtes entré.

— Mon voisin! dit M. Maës; je ne vous connais pas encore.

— Que si, vous me connaissez.

— Vous aurais-je connu en Belgique?

— Mais non; vous m'avez connu dans le cahier des charges chez notre notaire, lorsque vous avez acheté ce beau château.

— Vous êtes... vous seriez...

— Oui, je suis le pauvre propriétaire de cette bande de terrain, grande comme un mouchoir de poche, qui est entre votre propriété et la rivière, et qui vaut bien dix écus neufs. Je venais vous offrir la bienvenue, monsieur Maës.

— Je vous remercie, monsieur...

— Nicolas Merrain, pour vous servir.

— Et que vous rapporte votre propriété, monsieur Merrain?

— Des cailloux l'été, de la boue l'hiver, des peines toujours. Mais que voulez-vous? on y tient on ne sait pourquoi. Ma pauvre femme venait y laver son linge de son vivant, et c'est comme un souvenir...

— Très-bien; vous gardez cela en mémoire de votre femme. Je vous en estime davantage, monsieur Merrain. Allons, je vois que nous serons bons voisins.

— M'est un honneur de le penser, et si vous avez quelquefois besoin de mes petits services...

— Quel est votre état, mon ami ?

— Je fais un peu de tout. J'achète les récoltes sur pied, les foins, les légumes ; je fais surtout la démolition. Quand je trouve des masures, je les achète si elles ne sont pas trop chères, et je revends par lots les moellons, les poutres, les fers et les pierres.

Pressé de visiter sa propriété, M. Maës, en saluant Nicolas Merrain, lui dit :

— Adieu, monsieur Merrain, à revoir.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur Maës, répondit Merrain en regardant s'éloigner le nouvel acquéreur de la Folie-Margot, et en l'étudiant avec la profondeur d'un Pascal et la finesse d'un Mazarin. Puis il murmura : « J'ai mon affaire ! cet homme doit pêcher à la ligne. »

La première nuit que passa M. Maës dans son château ne peut se comparer qu'à la nuit d'un nouveau marié ; il était enfin arrivé au but de ses désirs, il nageait dans la pleine réalisation de ses rêves les plus caressés, après avoir promené son corps de négociant d'un bout du monde à l'autre, d'Anvers à Java, où il avait, vainqueur de la fièvre jaune, gagné une fortune assez belle pour lui permettre de se reposer le reste de ses jours ; et ce repos, il allait en jouir dans un coin merveilleux du globe, dans une solitude riante, animée, à quelques kilomètres de la capitale des arts, du goût et de la civilisation. Pour comble de bonheur, il pouvait s'enorgueillir d'une bonne santé et de l'avantage non moins certain d'un célibat à l'abri de toute atteinte. Ayant résisté pendant quarante-deux ans à de nombreuses propositions de mariage, il était sûr de son cœur comme de son estomac. Sans ambition, sans amour, sans haine, il avait divinisé en lui l'égoïsme, et, comme il n'avait ni neveux, ni parents, ni philanthropie, aucune arrière-pensée d'amertume ne jetait son ombre inquiète sur cette adoration de sa propre personne. Tout était en lui et pour lui.

Une espèce de satisfaction céleste courut dans ses nerfs et frémit dans sa poitrine lorsqu'il ouvrit, le matin étant venu, ses jalousies vertes, et qu'il vit s'étendre devant lui le riche plateau de la campagne arrosée par la Seine. Juin allait naître; les blés ondoyaient entre les cloches folles et pourprées des coquelicots; l'air roulait dans ses ondes tranquilles des trésors de senteur, et dans son immense filet bleuâtre couraient des feuilles, des papillons, des duvets, des brins de foin, des plumes d'oiseau, et ces milliers de petites choses sans nom précis qui viennent du ciel et montent de la terre, et qui se croisent comme le sourire de la jeune mère et le sourire de son jeune enfant. Quel réveil pour notre Belge! quel présage de bonheur ne lut-il pas dans cette première matinée! Nous ne voulons pas le faire pleurer de joie, parce qu'il est gênant pour le poëte descriptif de faire pleurer un Belge gros et replet, en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de coton.

Sa propriété lui sembla d'autant plus belle, qu'elle lui promettait la jouissance de l'unique plaisir qui chez lui tenait lieu d'amitié, d'amour, d'ambition et de toutes les passions des hommes; elle lui promettait la pêche et les distractions accessoires à cet amusement beaucoup trop déprisé par des gens indignes de le connaître. Outre la pêche, le voisinage de la rivière lui permettrait les promenades en bateau, et, chaque jour de l'été, l'exercice si salutaire de la natation. Cet avantage l'avait décidé pardessus tout à acheter la *Folie-Margot* à un prix assez élevé. Avide d'en jouir, il s'était muni, avant même de s'installer dans son château, de tous les instruments de pêche en usage, et il en connaissait parfaitement l'usage : lignes de fond, épervier, filet, trident; ayant eu soin, bien entendu, d'acheter préalablement à la commune le droit de se livrer à son goût favori. Qu'il allait être heureux! Il se portait envie à lui-même lorsqu'il songeait à ses superbes parties de pêche.

C'est dans le costume un peu prosaïque sous lequel nous l'avons montré à sa croisée, — mais il était chez lui, — qu'il descendit en fumant dans sa propriété nouvellement acquise.

Par extraordinaire, aucun objet ne lui parut au-dessous de l'estime qu'il en avait conçue avant de le posséder. On ne l'avait trompé sur rien. Point d'arbres morts, point d'allées défoncées, point de tuyaux en mauvais état; les portes avaient leurs serrures, et les serrures mêmes avaient leurs clefs. Il s'assura, avec une profonde admiration pour le vendeur, que les murs dont la propriété était enclose étaient bâtis solidement et en moellon dur. Enfin, content de tout, il se disposait à rentrer au château pour boire son premier verre de genièvre, quand il s'arrêta tout à coup et fit décrire à son regard un parcours quadrangulaire. « Me tromperais-je? s'écria-t-il. Mais non! La propriété, qui a deux portes sur le chemin de Villeneuve-Saint-George, n'en a point du côté de la Seine. C'est presque incroyable! Mais comment allaient à la rivière ceux qui ont occupé le château avant moi? Je ne vois pas comment ils faisaient, puisque le château est pressé à droite et à gauche par d'autres propriétés, et qu'il n'est pas probable qu'ils allaient demander une permission aux voisins quand ils voulaient se rendre à la rivière. Certes, ils ne décrivaient pas non plus un crochet de trois quarts de lieue pour s'y rendre sans passer par les propriétés placées sur la même ligne que celle-ci. Je devine à présent! s'écria l'excellent Belge, un peu honteux de son inintelligent monologue; mes prédécesseurs n'aimaient pas, comme moi, l'amusement de la pêche, et ils n'avaient aucun goût pour les promenades sur l'eau, la natation, les bains froids et tous ces exercices si communs dans nos climats. La rivière ne leur étant d'aucune utilité, ils n'auront naturellement pas voulu avoir de porte sur la rivière. » S'étant donné cette fort spécieuse explication, M. Maës rentra chez lui par

une allée couverte, s'arrêtant de temps en temps pour examiner si les mouches qu'il voyait voltiger autour de sa tête et si les vers de printemps qui se glissaient en longs anneaux dans les mottes de terre étaient propres à servir d'appâts aux poissons.

Donc, obligé de pratiquer une brèche au mur avant de se livrer à son plaisir favori, M. Maës envoya chercher un maçon et le conduisit le jour même à l'endroit où il voulait avoir une porte. Celui-ci, en quatre coups de pioche, eut bientôt abattu un pan de mur, suffisamment large pour permettre d'y placer une porte en bois. Mais la poussière soulevée par la chute des pierres était à peine abattue, que M. Maës, en voyant l'horizon, vit aussi son voisin, Nicolas Merrain, qui, comme une apparition, se tenait debout quelques pas plus loin, entre les décombres et la rivière, c'est-à-dire sur cette lande stérile dont il avait parlé en termes si dédaigneux, quoiqu'il en fût le possesseur. Il dit le premier à son riche voisin :

— Il paraît, monsieur Maës, que vous aviez besoin d'une issue de ce côté de votre propriété.

— Oui, mon cher monsieur Merrain. Ce diable de mur continu m'inquiétait.

— Et puis vous avez peut-être envie de profiter du voisinage de la rivière? La Seine n'est pas trop mal ici.

— J'aime à me promener sur l'eau. J'ai acheté une petite barque de pêche à Bercy.

— Ah! vous aimez la pêche?

— Oui, beaucoup.

—L'endroit est bon. N'y vient pas qui veut. J'y ai pris, vrai comme je vous parle, des anguilles grosses comme le bras.

— Eh bien, nous essayerons aussi d'en prendre ; nous ne sommes pas trop maladroit, monsieur Merrain.

— Je serais charmé que vous en prissiez beaucoup, d'abord parce que vous êtes un brave homme, monsieur Maës, et ensuite parce que j'ai été forcé, dans le temps, de faire

boucher une porte que les Viretrèfle avaient ouverte aussi dans ce mur pour aller comme vous à la rivière. Je ne voudrais pas toujours passer pour un méchant voisin, surtout à vos yeux.

« Il a fait boucher une semblable porte, réfléchit M. Maës, bouleversé par ces paroles de Nicolas Merrain. C'est donc par faveur que je vais jouir du droit d'aller à la rivière. D'où vient que mon notaire ne m'a pas fait part de cette servitude? » D'autres pensées agitaient M. Maës, mais il n'était ni prudent ni opportun de les dire à celui qui les causait, D'ailleurs, Merrain, glissant sur le propos comme s'il n'eût jamais été tenu, reprit :

— Ah çà! monsieur Maës, vous ne m'oublierez pas, j'espère. Je vous ai dit hier que je faisais la démolition.

— Oui, je m'en souviens, répondit M. Maës visiblement préoccupé.

— En ce cas, vous n'irez pas demander à d'autres le bois et la ferraille qui vous sont indispensables si vous tenez à avoir une bonne porte. Au surplus, je crois avoir votre affaire, ajouta Nicolas Merrain en sortant un mètre de sa poche, instrument sans lequel les industriels de campagne ne vont jamais. Mais oui, j'ai votre affaire. Dans une heure, votre porte sera en place.

— Je vous remercie, monsieur Merrain, répondit M. Maës, qui put bien s'étonner de la manière avec laquelle son voisin s'imposait, mais qui ne jugea pas à propos, instinctivement conseillé, de lui refuser sa pratique.

— Je cours donc chercher la porte, reprit Nicolas en s'en allant; vous verrez, monsieur Maës, quel excellent marché l'occasion vous procure. Dame! on n'est pas voisin pour se nuire.

En effet, le soir la porte fournie par le voisin de M. Maës tourna sur ses gonds et s'effaça dans l'épaisseur du mur. Enfin, M. Maës avait une porte par laquelle il pouvait se

rendre à la rivière pour nager, se promener, chasser en toute liberté.

En toute liberté! c'était bien aussi l'avis de M. Maës, car, à supposer même que Merrain eût le droit d'empêcher une ouverture de ce côté, rien ne prouvait qu'il eût envie d'exercer ce droit. Au contraire. C'est avec une espèce de satisfaction qu'il était entré dans les projets de son riche voisin quand celui-ci avait exprimé son désir de pouvoir pêcher au bord de la rivière. « Oui, mais il n'en est pas moins fâcheux, se dit M. Maës, que mon notaire ne m'ait pas parlé de ce voisinage un peu gênant, de cette barrière élevée entre ma propriété et la rivière. Nous aurions vu à lever cette difficulté. C'en est une. Après tout, ajouta-t-il en visitant ses lignes de pêche, ce droit que je puis contester est une plaisanterie au fond. Ce terrain mitoyen est coupé par un fossé; il n'y vient rien, mais rien... Ah! je verrai pourtant mon notaire. »

Les appréhensions de M. Maës cessèrent bientôt, car la barque qu'on devait lui amener de Bercy étant arrivée quelques jours après, il goûta sans le moindre obstacle le charme de la pêche et celui des promenades sur l'eau; et cela le jour et la nuit, à toute heure, en véritable Belge ou en véritable canard. Plus que jamais il crut que le bonheur n'était plus ailleurs pour lui. Aussi fit-il venir d'Anvers tout son mobilier, précieuse collection de tableaux de Mieris et de Teniers, de porcelaines rapportées par lui-même du Japon et de la Conchinchine; enfin, comme il comptait ne plus retourner en Belgique, il se fit pareillement adresser ses services de table en beau linge damassé, dix mille cigares et tous ses vins. Il dépensa beaucoup à ce transport, mais il ne voulait pas vivre sans ces choses qu'on aime tant, même quand on n'aime plus rien.

Soit bonheur, soit adresse, il pêcha une étonnante quantité de poissons; il en prit même d'une telle dimen-

sion, que les amateurs avouaient n'en avoir jamais vu d'aussi beaux dans la Seine. Il n'était pas rare que sa pêche allât à quarante livres.

Comme il n'est pas de voisin qui valût pour lui un cent de goujons ou une anguille de huit livres, M. Maës résista tant qu'il put à toutes les avances qui lui furent faites par les propriétaires d'alentour. « Il n'est pas bien que l'homme soit seul, » a dit le livre saint; mais il n'a pas eu soin d'ajouter : « Il est beaucoup mieux qu'il soit en compagnie. » Voilà pourquoi M. Maës faisait sa compagnie d'abord de lui-même, la plus douce pour un égoïste, puis de son jardinier, de son vigneron, de leurs enfants, puis de son chien, de ses poules, de ses pintades. Quelle meilleure compagnie que celle qui vous a amusé la veille et qu'on mange le lendemain?

Cependant M. Maës se vit, à quelque temps de là, dans une position à ne pas pouvoir repousser une espèce de demi-liaison de voisinage à cause du motif qui l'amena.

Un jour qu'il pêchait en face d'un autre bateau dans lequel venait pêcher non moins régulièrement un voisin de campagne sans doute, et où il se trouvait ce jour-là, M. Maës sent se débattre autour de sa ligne un poisson d'un poids effrayant. Au même instant, l'autre pêcheur éprouve le même tiraillement à son hameçon. Les voilà tous les deux occupés à faire monter du fond de l'eau le phénomène qui cause à la fois leur bonheur et leur crainte; leur grande crainte, car chacun d'eux prévoit que sa ligne va casser, tant la proie entraînée est énorme, hors de toute proportion. Leurs mains tirent avec précaution, leurs corps sont penchés sur l'eau; tout est perdu! tout est sauvé! Mais, chose presque incroyable, chacun d'eux amène le même poisson, une carpe de vingt livres, qui avait mordu aux deux appâts à la fois, et s'était trouvée prise aux deux hameçons.

Ici pouvait naître un combat terrible, digne d'être

chanté en vers épiques, ou se produire un acte de générosité peu commun dans les annales de la pêche fluviale.

La générosité l'emporta.

— Elle est à vous, dit l'inconnu.

— Non, elle est à vous, monsieur, répliqua M. Maës.

— C'est le hasard.

— Vous avez été plus adroit.

— J'ai été mordu le dernier.

— Non, au contraire; c'est moi qui n'ai pas été mordu le premier.

— Puisque vous le voulez, reprit l'inconnu, je garderai cette magnifique carpe, mais c'est à la condition expresse que vous viendrez demain y goûter chez moi, en bon voisin dont la présence me sera un honneur et un plaisir.

Ce n'était pas la carpe qui était prise, c'était M. Maës. A moins d'avoir rompu avec le genre humain comme Alceste, lequel, par parenthèse, vivait avec tout ce qu'il y avait de plus bruyant à Paris, on ne peut guère refuser une pareille invitation. M. Maës accepta donc la politesse que lui faisait son confrère en matière de pêche et son voisin de campagne.

— Je vous attendrai demain là-bas, au pied de cette terrasse de gazon, dit celui-ci en s'éloignant de M. Maës et en lui désignant une maison placée vis-à-vis de la sienne, sur le bord opposé de la rivière. C'est là ma chaumière.

En rentrant à la *Folie-Margot*, M. Maës apprit du jardinier que cette propriété était celle du receveur particulier. On lui remit aussi le mémoire de Nicolas Merrain pour la fourniture et la pose de la porte donnant sur la rivière.

— Trois cents francs! s'écria M. Maës en arrêtant ses yeux sur le total, trois cents francs! Mais c'est six fois plus que la porte ne vaut. Avec trois cents francs, j'aurais eu une grille en fer avec ornements, pommes de pin dorées, j'aurais eu... Je ne donnerai pas trois cents francs de cette porte d'écurie, non, je ne les donnerai pas!

Ce premier feu passé, le lymphatique Belge se dit : « Si je ne lui donne pas ces trois cents francs, il faudra au moins lui en offrir la moitié, le quart, et ce serait toujours infiniment trop payé. De son côté, s'il persiste à vouloir la somme entière, il m'obligera à plaider. Voilà un ennemi que je me fais dans un pays où je ne veux pas même avoir des amis. La paix vaut bien trois cents francs. J'en serai quitte, par exemple, pour n'avoir plus aucun rapport d'intérêt avec ce magot de Nicolas Merrain, ce négociant en démolitions. Il en sera vertement puni. Mon intention est de faire construire un pavillon au sommet du parc, afin d'avoir une vue plus étendue encore sur la rivière. Il peut être sûr que je ne lui achèterai ni poutres, ni plâtres, ni tuiles, ni ferrements. Trois cents francs pour une porte en sapin pourri et des fers rouillés! Voilà ce qu'on a gagné, monsieur Merrain, à m'égorger! »

Encore sous le crêpe de sa mauvaise humeur, il se rendit le lendemain à l'invitation du receveur particulier, qui l'attendait, comme il l'avait promis, au bord de la terrasse de sa propriété. Avant de quitter la sienne, M. Maës envoya trois cents francs à Nicolas Merrain, pour n'avoir plus à penser à cette affaire ni à cet homme maudit.

Le receveur particulier, qui se nommait Cornillard, nom qu'aucun contribuable n'avait jamais pu lire au bas de la quittance des impôts, et que, pour ce fait, on nommait tantôt Cornillier, Cornillon, et de toutes les manières possibles ou plutôt impossibles, n'aimait pas seulement la pêche; comme Néron, il aimait aussi beaucoup les fleurs, et ce trait de caractère devait encore plus sympathiquement l'unir à son voisin M. Maës, adorateur des tulipes, puisqu'il était Belge.

Pendant que la carpe et le cortége gastronomique de la carpe passaient par tous les degrés de cuisson sur les fourneaux de la cuisine, le receveur et son nouvel ami se pro-

menèrent dans la propriété, causant d'abord de ce qu'ils ne savaient pas : de la politique en général et en particulier, pour arriver enfin à se dire : « Je crois que nous ne sommes mariés ni l'un ni l'autre. » C'est le receveur, parleur abondant, bourbeux, éternel, qui avait amené la question. Il n'est pas indifférent de le remarquer.

— Je ne me suis pas marié, dit M. Maës, tout simplement parce que j'aime ma liberté et que je déteste les enfants. Si un enfant me cassait une tasse de vieux Saxe, je ne sais pas jusqu'à quel point la colère m'emporterait.

— Alors vous avez bien fait de ne pas vous marier... Cependant, si vous aviez la précaution de ne pas avoir chez vous des porcelaines en vieux Saxe...

— Ne pas avoir de porcelaines et avoir des enfants! vous n'y pensez pas.

— Alors il faudrait voir s'il ne serait pas possible de conserver ces porcelaines et de n'avoir pas d'enfants en vous mariant. C'est possible : l'âge de la femme peut tout concilier.

— Tenez, répliqua M. Maës, parlons pêche et tulipes, si vous voulez, et laissons ce sujet, qui n'est pas plus intéressant, je suppose, pour vous que pour moi, mon voisin.

— Le dîner est servi, mon oncle! cria dans une conque marine une voix formidable.

— Ma nièce nous dit d'aller dîner.

— C'est votre nièce qui a cette voix?...

— Oui... une personne charmante...

— Je ne croyais pas qu'une nièce pût avoir une pareille voix, dit M. Maës.

— Oui, c'est ma nièce, lui dit le receveur en se dirigeant avec M. Maës vers la maison d'où était partie la voix de Triton. Vous la verrez : une fille qui n'est pas absolument jeune, mais bonne à tout; entre nous, la jeunesse, c'est la dernière des qualités, quand il en existe tant d'autres, charme, bonheur, consolation de la vie privée. Et la

vie privée, c'est la vie entière. La vie publique n'est qu'un instant; mais, en rentrant chez soi, on est bien aise, surtout quand on prend notre âge, d'avoir des pantoufles, de l'eau sucrée, ou du feu si c'est l'hiver, sa pipe nettoyée si l'on fume. Je vous dirai en confidence que ma nièce a refusé les plus brillants partis; elle n'aime pas les Français.

— Vous êtes de Toulouse? lui répondit M. Maës avec la gravité d'un bourgmestre.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce qu'il me semble que vous avez conservé la pureté de votre accent natal.

— Oui, je suis de Toulouse... une belle ville!

— Une charmante ville, répliqua M. Maës en entrant dans le salon où le dîner les attendait.

Il recula : il avait devant lui la nièce de M. Cornillard; un pieu de six pieds, mesure d'alors; osseuse en proportion, effleurant quarante-cinq ans; ayant un nez si grand, qu'il aurait pu avec son ombre marquer l'heure sur un mur. Son buste était immense à l'arc des épaules, mais il descendait rapidement en talus vers la taille, et cette plaine déserte était cachée par le corsage d'une robe qui faisait rideau. Ses jambes paraissaient plutôt fichées qu'attachées, et cela lui donnait l'air des poupées de l'Empire, lequel, comme on sait, n'a jamais pu parvenir à donner des pieds et des jambes aux poupées. Sa main était armée d'un plumeau.

Les salutations faites et rendues, on s'assit à table, et M. Cornillard déboucha la première bouteille de vin. Sa nièce posa son plumeau près d'elle.

— Vin du Midi, dit-il, les meilleurs vins. J'estime le Nord pour ses bois de construction; mais les vins de France, monsieur, les vins de France! Comptez! nous avons Mâcon, Tonnerre, Pomard, Sauterne, Roussillon, Château-Margaux, Champagne... Quels vins avez-vous en Belgique?

— Nous avons les vôtres, répondit M. Maës, et vous êtes bien heureux que nous n'en n'ayons pas du cru, car nous nous passerions de vos vins.

— C'est vrai, ma foi! s'écria M. Cornillard... Tenez, ma nièce a dans l'Hérault une pièce de terre qui produit un petit blanc délicieux. Mais où es-tu, Mimire?

Mimire était le doux diminutif de Palmyre, nom de la nièce de M. Cornillard.

— Me voici, mon oncle.

Mimire avait quitté la table pour aller enlever avec son plumeau une ombre de poussière qu'elle avait aperçue sur le bord du buffet.

— C'est qu'elle aime extraordinairement la propreté, reprit M. Cornillard. Un grain de poussière l'inquiète, l'irrite; c'est la propreté même. Ah! celui qui l'épousera n'aura pas fait un mauvais rêve. Non, vous ne sauriez croire jusqu'où va la propreté chez elle. Elle époussette tout, jusqu'aux arbres. Aussi nous ne pouvons garder une seule domestique.

Mimire vint reprendre sa place sans quitter son plumeau.

On apporta la fameuse carpe, produit de la pêche miraculeuse des deux amateurs. Inévitablement la pêche fut amenée sur le tapis; M. Maës raconta alors qu'il avait vu en Russie, sur le Volga, un poisson nommé le *stirley*, qui valait mille francs.

— Mille francs! s'écria M. Cornillard. Quel malheur, ajouta-t-il, que le souverain d'un pays si poissonneux soit un despote!

Mademoiselle Mimire, qui n'avait encore rien dit, se leva tout à coup une seconde fois, courut prendre une brosse et se précipita sur le collet du pacifique M. Maës.

M. Maës crut qu'elle avait aperçu quelque insecte venimeux sur le collet de son habit.

— Laissez, je vous en prie...

— Mais, mademoiselle...

— Non, souffrez! vous êtes tout poudreux...

— Ne faites pas attention; mon domestique battra mon habit.

— Ah! monsieur, vous ne pourriez pas rester ainsi une minute de plus.

— C'est plus fort qu'elle, vous le voyez, dit Cornillard. Je ne sais pas comment je vivrai quand je ne l'aurai plus avec moi. Il faudra pourtant m'en séparer un jour. Vous devez adorer la propreté, vous qui êtes Belge?

— Beaucoup, répondit M. Maës.

— Mimire, acceptez le bras de monsieur, dit après le dessert M. Cornillard; nous allons en nous promenant ramener chez lui notre voisin.

En s'embarquant dans la nacelle pour reconduire M. Maës, mademoiselle Palmyre eut soin d'emporter avec elle son plumeau pour épousseter sans doute la rivière.

— Maintenant que la connaissance est faite, dit M. Cornillard en prenant congé de son voisin, j'espère que nous nous verrons quelquefois...

— Très-souvent, répondit M. Maës d'un ton qui pouvait signifier : le moins que nous pourrons, et en bénissant le ciel que la journée fût finie. Il alluma sa pipe et se mit à fumer en regardant ses porcelaines de vieux Saxe, ces merveilleuses fantaisies qu'il ne devrait pas être permis à tout le monde de posséder, et qu'un fanatique estimait au point de demander la peine de mort pour quiconque en briserait une.

Ainsi qu'il se l'était promis, et l'esprit de vengeance hâta un peu sa détermination, M. Maës appela quelques semaines après des ouvriers charpentiers, des maçons et des serruriers pour qu'ils construisissent un kiosque, dans le goût japonais, sur la partie la plus élevée de son parc. Il présida à leurs travaux avec le goût minutieux, exact, et parfois heureux, qu'apportent les Belges, nation essentiellement imitative, dans les constructions de plaisance,

dans les maisons de fantaisie. Les verres de couleur, les clochettes, les toits recourbés en poulaine, les tuiles en écailles de crocodiles, furent placés avec beaucoup d'intelligence. Nicolas Merrain vit tout, mais il eut l'air de ne s'apercevoir de rien; chaque poutre qu'il n'avait pas fournie lui entrait dans le cœur. Au lieu de s'en plaindre, il redoublait de politesse lorsqu'il rencontrait M. Maës sur son chemin ou plutôt sur son étroite langue de terre. Il est à remarquer même qu'il ne venait pas chez lui en passant comme autrefois par la propriété de M. Maës; il y arrivait par l'extérieur en décrivant un très-grand circuit sur la berge ou en y abordant en bateau.

— J'ai dompté le Merrain, pensait M. Maës; ceci lui apprendra à m'arracher trois cents francs pour un misérable volet de dix francs.

Or, un jour que M. Maës avait ouvert cette porte et foulait le terrain de son adversaire prétendu terrassé, celui-ci lui dit :

— Monsieur Maës, je vous donne le bonjour.

— Je vous le rends, monsieur Merrain.

— Deux mots, s'il vous plaît.

— Je suis un peu pressé : l'eau est bonne, et je suis un peu en retard.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, monsieur Maës.

— Une autre fois.

— C'est impossible. Une autre fois le mal serait plus grand.

— Quel mal? de quel mal parlez-vous?

— Vous ne voyez donc pas, cher monsieur Maës, que la terre est remuée où vous êtes?

— Je ne m'en apercevais pas; mais ensuite?...

— C'est que j'ai semé des carottes et des navets dans mon cimetière. Si vous marchez dessus, vous empêcherez de pousser.

— Il faut bien pourtant que je pêche!

— Je ne dis pas le contraire, monsieur Maës.

— Et, pour aller à mon bateau, il faut bien que je traverse ce terrain !

— Je ne dis pas non, monsieur Maës; mais j'ai semé sur ce terrain, et on ne marche pas sur ce qui est semé: vous avez trop de bon sens pour ne pas en convenir.

— C'est plaisant ce que vous me dites.

— C'est bien naturel, monsieur Maës.

— Vous me défendez donc?...

— Ce n'est pas moi qui le défends, c'est le bon Dieu.

— Cependant...

— J'en suis extraordinairement peiné, croyez-le, monsieur Maës.

— Il faut donc que je m'en retourne?

— J'en suis bien fâché, mon bon monsieur Maës.

— Mon bon monsieur Maës, mon bon monsieur Maës; je passerai, j'en ai le droit.

— Vous passerez parce que je ne suis pas ici pour vous violenter; mais vous n'en avez pas le droit, pas plus que je n'ai le droit de passer sans votre permission par votre propriété pour venir dans la mienne.

— Vous passez par la mienne.

— Faites excuse, mon bon monsieur Maës, je ne l'ai pas traversée depuis trois mois.

— Que cela soit ou non, je passerai par ici toutes les fois que cela me conviendra. Ce chiffon de terrain est à moi : je vous l'ai laissé par tolérance. J'ai été trop bon jusqu'ici.

— Vous êtes très-bon, c'est vrai, monsieur Maës; mais ce chiffon de terrain, et ce n'est à proprement parler qu'un chiffon, est à moi comme la *Folie-Margot* est à vous.

— Demain toute contestation sera levée.

— Je ne demande pas mieux. Vous êtes un brave homme, je suis un brave homme; il sera très-facile de nous entendre.

Toutefois M. Maës ne traversa pas le terrain en litige.

Sa première pensée et son premier soin, le lendemain

d'une nuit passée dans une très-vive agitation, fut d'aller chez son notaire, car l'acte d'autorité de Nicolas Merrain l'avait blessé de plus d'une manière: comme propriétaire d'abord, comme pêcheur surtout. Interdire la rivière à un pêcheur!

Il partageait sa colère entre Merrain et le notaire chez lequel il allait se rendre pour connaître à fond ses droits, qui lui avaient paru jusque-là ne faire aucun doute. Pourquoi le notaire ne lui avait-il pas appris, au moment de la vente, avant sa conclusion, l'étendue et le caractère de cette servitude?

— Mais je ne vous ai rien laissé ignorer, lui répondit le notaire, on vous a lu les titres de propriété, vous les avez tenus entre les mains, vous avez pu y lire que la partie du sol qui sépare la *Folie-Margot* de la rivière se compose de trois bandes étroites de terrain : la première, de quatre pas environ, vous appartient; la seconde est à la commune et se compose d'un fossé; la troisième, qui va de ce fossé à la rivière, est à Nicolas Merrain, qui n'y pratique et n'y peut pratiquer aucune espèce de culture.

— Il y a pratiqué une culture, dit M. Maës au notaire.

— Où est le mal? Cette culture est-elle de nature gênante pour vous?

— Si gênante que je ne puis aller pêcher, répliqua tout rouge M. Maës ; oui, monsieur, ne plus pêcher! Et pourquoi ai-je acheté cette propriété si ce n'est à cause du voisinage de la rivière, si ce n'est pour me livrer librement à l'exercice, au plaisir de la pêche? Ce M. Merrain prétend que je n'ai pas titre pour traverser sa propriété quand je me rends à la rivière, et sa propriété est le seul passage possible.

Le notaire biaisa, il dit beaucoup de *si*, beaucoup de *mais*, sans dire cependant : — Nicolas Merrain n'est pas dans son droit.

— Vous m'avez trompé! s'écria M. Maës; il était de

votre devoir de m'arrêter intentionnellement sur ce point de la vente, de m'en montrer tous les désavantages. Je porterai plainte à la chambre des notaires.

Se plaindre à la chambre des notaires, pour le dire en passant, c'est se plaindre au conseil d'État, et se plaindre au conseil d'État, c'est sortir en décembre pour voir si le printemps s'avance.

La discussion de M. Maës avec Nicolas Merrain fut bientôt la conversation de toutes les localités voisines et éloignées. On en parla de Villeneuve-Saint-Georges à Melun. Les uns étaient pour lui, les grands propriétaires, cela va sans dire ; les autres, les petits propriétaires, étaient pour Nicolas Merrain. Paraissait-il sur sa porte, l'apercevait-on dans sa propriété, montait-il sur le bateau à vapeur ou dans la diligence, il se trouvait toujours quelqu'un pour dire : « Voilà M. Maës, le Belge, celui qui est en procès avec Nicolas Merrain. » Et lui, cet excellent M. Maës, qui avait tant espéré se faire oublier dans ce coin du monde, mis tant de soin à renfermer sa vie heureuse et obscure entre ses plates-bandes et la rivière ! Il était dur cependant de rester sous le coup de latte d'un rustre comme Nicolas Merrain. M. Maës consulta un avocat ; mais ce devait être un mauvais avocat, car il lui conseilla de s'arranger. On ferait venir Merrain, on lui proposerait d'acheter son lot, et à coup sûr on l'aurait pour un morceau de pain. Toute querelle disparaîtrait. L'amour-propre de M. Maës murmura sourdement à cet avis sentant un peu la concession ; mais depuis vingt-cinq jours il n'avait pas jeté une ligne sous l'eau. L'amour-propre se tut. Merrain fut donc invité à passer à l'étude.

En entrant il alla prendre les deux mains de M. Maës, et lui débita les plus touchantes protestations d'amitié. Il était toujours disposé à s'entendre. Que voulait-il ? La justice, rien que la justice, et avant tout se montrer agréable à un brave homme du bon Dieu comme était M. Maës.

— Voyons, lui dit l'avocat, que veux-tu de ton tas de boue?

— C'est bien dit, monsieur l'avocat, un tas de boue. Pourtant mes légumes sont déjà hors de terre.

— Tes légumes! tu en auras bien pour quarante sous de légumes.

— Si j'en ai cela. Mais c'est moins le prix que cela vaut que la jouissance de manger ce qu'on a planté.

— Que demandes-tu pour ton quarteron de terre?

— Le mot est joli, monsieur l'avocat, le mot est joli. Sainte Vierge, j'en veux ce qui vous plaira.

— Mais encore?

— Dites un peu pour voir.

— Non, dis toi-même.

— Dix mille francs vous semblent-ils trop ou pas assez?

— Dix mille francs! s'écria M. Maës; bourreau!

— Je ne vous insulte pas, moi, mon bon monsieur Maës.

L'avocat avait fini par sonder la profondeur de ce puits appelé Nicolas Merrain.

— Dix mille francs!

— Ne vous fâchez donc pas. J'ai dit dix mille francs comme j'aurais dit douze mille. Excusez-moi. Combien m'en offrez-vous?

— Cela vaut cinquante francs, répondit sèchement M. Maës, quoique au fond je pense que cela ne vaut rien du tout.

— Cinquante francs, c'est bien peu, mon bon monsieur Maës, pour avoir le droit d'aller pêcher des carpes, des barbillons et parfois de belles truites dans ce beau baquet comme est notre Seine.

Ce langage plein d'amour pour la pêche exalta le Belge, qui, depuis bientôt un mois, n'avait frémi au bonheur de prendre une carpe ou un barbillon.

— Trois cents francs t'iraient-ils? demanda l'avocat à Nicolas Merrain.

M. Maës voulut protester. Un signe le fit taire.

— Vous dites trois cents francs : c'est déjà un peu plus raisonnable, répondit Nicolas Merrain ; mais, vrai comme nous sommes tous ici d'honnêtes gens, je ne puis pas céder mon lopin pour trois cents francs.

— Qu'en voudrais-tu ? parle.

— Je vous ai dit mon prix.

— C'est une plaisanterie, Merrain.

— Nous n'avons pas de l'esprit comme vous pour plaisanter.

— Mais dix mille francs!...

— J'ai deux enfants. Dans trois ans j'en aurai un qui sera bon pour le service.

— Parlons sérieusement.

— Oui, mon avocat.

— Dis-nous ton dernier mot.

— Mon dernier mot ?

— Oui.

— Eh bien, c'est dix mille francs.

M. Maës se leva. Il garda sa dignité ; mais, quand on vola la Belgique à Guillaume, Guillaume ne souffrit pas davantage.

— Ce n'est pas fini, dit M. Maës en quittant l'étude. Nous nous reverrons, monsieur Merrain.

Feignant de ne pas saisir dans ces dernières paroles de M. Maës la menace d'un procès, mais tout simplement un désir de se revoir, Nicolas Merrain lui répondit :

— Je serai toujours content de revoir M. Maës et de mettre mes petits services à sa disposition. Une bonne santé que je vous souhaite aussi, ajouta-t-il en s'éloignant de M. Maës avec cette politesse à ras de terre qu'il avait montrée le jour où il dit, l'œil fixé sur son riche voisin : « Cet homme doit pêcher à la ligne ; j'ai mon affaire. »

Nous avons dit que l'avocat dont les efforts n'avaient pas réussi était mauvais ; ce fut aussi l'avis de M. Maës, quoiqu'il fût d'une nature amie du repos. Les plus sages

veulent plaider. D'ailleurs, étant allé consulter son voisin, le receveur particulier, celui-ci lui dit :

— Vous avez montré de la faiblesse, infiniment trop de faiblesse dans cette affaire; c'est l'avis de ma nièce.

La nièce reparut. Elle dit à son tour :

— Vous avez eu le tort de vous arrêter à la défense de cet homme-là. Quand il vous enjoignit de respecter ses limites, vous n'aviez qu'à les franchir. Que vous serait-il arrivé?

— Ma nièce a raison.

— Vous croyez?

— Si l'on montrait les dents à ces patauds, ils seraient moins impertinents, ajouta la nièce en se livrant à ses exercices favoris de propreté, en cirant les meubles, en polissant les cuivres, en frottant le parquet.

— Comment s'y prendre? demanda M. Maës, qui, perdu dans sa voie de mansuétude ordinaire, écoutait tous les avis, adoptait toutes les résolutions.

— Comment s'y prendre? reprit M. Cornillard : rien n'est plus facile encore, quoique vous ayez perdu quelque avantage en ne revendiquant pas tout de suite le rôle d'agresseur. Il faut d'abord, et ceci est le plus grand obstacle, prendre quelque consistance dans l'esprit de la population locale, qu'il est indispensable d'avoir pour soi. Mieux vous serez assis au milieu d'elle, plus elle épousera vos intérêts. Ce n'est pas envers moi ni envers messieurs tels et tels que Nicolas Merrain se serait conduit ainsi. Chacun aurait pris fait et cause pour moi, pour eux. Mais, soit dit entre nous, vous êtes un étranger ici, on ne vous connaît pas : on est plutôt pour Merrain que pour vous. Ah! si vous étiez Français ou seulement marié...

Mademoiselle Palmyre cessa un instant de frotter.

— Il me parle encore de mariage, pensa M. Maës; aurait-il l'intention de me faire épouser sa nièce?

Continuant sa pensée, M. Cornillard ajouta :

—Car, marié, établi ici, ayant des parents, des relations,

il n'y aurait qu'une voix pour vous défendre, et cette rumeur universelle contre votre ennemi l'aurait vite abattu.

Il achevait à peine sa phrase, que le domestique de M. Cornillard entra et lui dit :

— Nous venons de retirer les filets que vous avez jetés hier au soir, et voilà ce que nous y avons trouvé.

Le domestique déposa sur le parquet quarante ou cinquante livres de poissons de toutes les variétés. Ce spectacle fut un coup de poignard dans le cœur du pauvre M. Maës, privé de pêcher depuis si longtemps.

— Ainsi, si j'étais marié, dit machinalement M. Maës et avec une larme dans chaque œil...

— Rien de ce qui arrive n'aurait eu lieu, acheva cruellement M. Cornillard. Cependant pesez mon opinion, consultez-vous...

— Jamais! dit d'une voix étouffée M. Maës, jamais!

Et il s'en alla chez lui le désespoir dans l'âme.

Pendant deux mois, il se confina dans sa propriété, qui perdit tout charme à ses yeux du moment où il ne put plus en sortir du côté de la rivière. Et pourtant que le temps était propice! un ciel magnifique, une eau claire comme l'aiment les pêcheurs, du poisson jusqu'aux bords. Les carpes semblaient le narguer; du haut de son kiosque japonais, il les voyait bondir au-dessus de la rivière. Un matin, il n'y tint plus. L'envie fut plus forte que la raison. M. Maës descendit au jardin, prit ses lignes, son épervier, et, deux avirons sur l'épaule, il s'achemina vers la rivière. Rien ne l'arrêta ; il franchit le fossé communal, foula les légumes de Nicolas Merrain, et, descendu dans son bateau, dont il secoua les chaînes, comme s'il le rendait ainsi que lui à l'indépendance, il le lança sur la rivière. Qu'il fut heureux ! Sa joie tenait du délire : jamais la Seine ne lui avait souri avec tant de grâce de ses millions d'yeux verts. Sa pêche fut un enchantement. Depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, il ne cessa d'emplir

son bateau. — Au fait, se dit-il, Merrain n'est peut-être qu'un poltron qui faisait beaucoup de bruit pour rien. Parbleu! que ne s'est-il montré?

Devisant ainsi, M. Maës arriva chez lui, riche de courage, d'espoir et de poissons. Son jardinier lui remit une assignation.

— Une assignation!

Nicolas Merrain avait tout vu; il avait fait constater la violation du domicile; procès-verbal avait été dressé sur les lieux. M. Maës était assigné pour comparaître à quinzaine devant le tribunal de police correctionnelle. « Cet homme sera ma mort! » s'écria-t-il en discutant avec lui-même s'il n'irait pas l'insulter, le provoquer en duel. Oui, se battre avec Nicolas Merrain!

L'assistance d'un avocat du pays lui parut indispensable pour répondre à l'ignoble défi de son ennemi acharné. Celui chez lequel il alla n'était pas, comme l'autre, pour les arrangements. Cependant il dit à M. Maës : — L'affaire est mauvaise, nous plaiderons, mais nous perdrons. Vous ne serez pas condamné à beaucoup, mais vous serez condamné. L'affront restera pour vous. Vous avez reconnu le droit de Nicolas Merrain en lui offrant, il y a trois mois, de transiger. Cet acte de reconnaissance vous met à sa discrétion.

— Mais quel moyen alors? Suis-je réduit à lui donner dix mille francs? Mais dix mille francs...

— Réfléchissons, dit l'avocat. Le fossé qui sépare votre propriété de celle de Merrain appartient à la commune, je le sais, puisque je suis membre du conseil municipal. Ce fossé...

— Eh bien, ce fossé? demanda M. Maës avec anxiété.

— Ce fossé peut beaucoup dans la question.

— Parlez...

— Oui, mais oui... attendez... il me vient une idée... il m'en vient plusieurs...

L'avocat se leva avec précipitation et alla dégager un

gros registre des cases oblongues de ses tablettes. Il le feuilleta,.. c'étaient les archives de la commune.

— Ce fossé, dit-il ensuite, marque l'endroit où venait autrefois la rivière. L'eau, en se retirant, a formé une nouvelle berge et d'autres bords.

— Très-bien, dit M. Maës, mais...

— Attendez.

— Voici maintenant un article du droit coutumier reconnu par le code, qui dit que tout terrain nouvellement formé par le retrait des eaux ou toute autre cause, s'annexe au domaine communal, et ne peut être loué, cédé ou vendu que par tolérance, et peut par conséquent être repris, après indemnité, laquelle sera fixée par la commune ayant droit. La commune peut donc réclamer le terrain de Nicolas Merrain au moyen d'une indemnité insignifiante, puisque le terrain est de nul rapport, et en faire tel usage qu'elle jugera opportun.

— Ah! monsieur, dit M. Maës, je vous devrai une reconnaissance éternelle si vous me débarrassez de cet homme, si vous me....

— Doucement! dit l'avocat, voilà ce que la loi dit, mais comment la faire agir à votre bénéfice? La commune n'a aucun intérêt à mettre en demeure Nicolas Merrain et à lui reprendre un objet dont elle n'a nul besoin réel.

Après une pause assez longue, l'avocat, qui avait remué les quatre éléments dans sa tête, dit à M. Maës :

— Vous êtes Belge?

— Né à Bruxelles pendant la domination française.

— Mais vous êtes Français alors.

— Légalement parlant, oui.

— C'est tout ce qu'il me faut! s'écria l'avocat; vous êtes Français; d'ailleurs, vos propriétés sont en France... vous êtes riche... Voulez-vous être maire de notre commune?

— Moi! monsieur.

— Vous, oui, vous!

— Mais mon repos, ma pêche?

— Vous pêcherez plus que jamais; c'est pour que vous pêchiez sans pouvoir jamais être inquiété par les prétentions de Nicolas Merrain que je vous propose d'être maire de la commune où vous et lui êtes domiciliés. Un maire voit rarement ses volontés contrariées dans le conseil. Vous direz d'ailleurs que le terrain que vous réclamez, vous le destinez à devenir un lavoir public. Vous vous engagerez à creuser des marches jusqu'à la rivière, à planter quelques arbres au bord pour orner cet établissement d'utilité publique, et Nicolas Merrain est dépossédé, et, sous prétexte de bien général, vous vous ouvrez un chemin jusqu'à la rivière.

— Mais le maire actuel?

— Il est mort depuis deux mois. On en réélira un autre dans huit jours. Mettez-vous sur les rangs.

— Mais personne ne me connaît dans la commune.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez quelque peu lié avec le receveur particulier, M. Cornillard?

— Oui.

— Il a une influence très-grande dans le pays et sur les membres du conseil municipal. Je joindrai mon crédit au sien, et nous vous ferons nommer. Voyez-le, voyez-le tout de suite. Ne craignez rien pour notre procès; l'affaire sera appelée, j'obtiendrai un nouveau renvoi à quinzaine. Dans l'intervalle, vous serez nommé, et ce sera une question de savoir si vous serez justiciable des tribunaux ordinaires ou du conseil d'État.

Si vous me demandez l'intérêt qui me porte à vous seconder ainsi, je vous répondrai que, craignant moi-même d'être nommé maire, trop peu riche pour donner mon temps à ces fonctions; craignant, si je refuse de l'être, de perdre une popularité dont j'ai besoin comme avocat, je ne suis que très-médiocrement dévoué envers vous dans l'offre que je vous adresse.

— Allons, je serai maire, puisque c'est à cette seule condition que j'obtiendrai la tranquillité d'existence qu'un misérable m'a ravie.

— Allez voir M. Cornillard et assurez-vous de son influence. Allez.

Le temps pressait, M. Maës courut chez M. Cornillard.

— Quelle idée! dit celui-ci; elle est bonne, excellente, sublime! Oui! nous pouvons vous faire nommer. Mais je vous parlerai avec franchise, je mets un prix tout paternel à ce service. Les honnêtes gens doivent s'expliquer en toute loyauté. Service pour service. J'ai une nièce digne par ses qualités d'unir son nom à celui d'un homme comme vous. Puis, je serais fier de vous avoir pour neveu. Elle n'a rien; mais, si vous connaissiez son esprit d'ordre, son extrême propreté! C'est un présent que je vous fais...

— Mais, monsieur Cornillard...

— Mais, mon cher monsieur Maës, quel parti lui préféreriez-vous?

— Je ne dis pas, mais j'avais juré de ne pas me marier.

— On finit toujours par là.

— Mais vous, pourtant...

— Je suis veuf pour la seconde fois. Rien ne vous oblige cependant à épouser mademoiselle Palmyre.

— Mais, si je ne l'épouse pas, se dit M. Maës, je ne suis pas maire; si je ne suis pas maire... Oh! mon Dieu, mon Dieu!

M. Maës demanda trois jours pour se décider. Le premier jour il dit : — Non, je ne me marierai pas.

Le second jour il dit : — Non, je ne serai pas maire.

Le troisième jour il alla chez Nicolas Merrain, qui habitait une hutte à Valenton, près la forêt de Sénart. Quelle démarche! quelle humiliation! Il s'y décida.

En voyant M. Maës, Merrain courut se précipiter presque à ses pieds. Il parut confus, bouleversé de cet excès d'honneur.

— Ah! monsieur Maës chez moi, chez le pauvre Nicolas Merrain!

— Je viens chez vous, Merrain, pour en finir, si vous le voulez.

— Mais qu'est-ce que je demande? Mon Dieu! parlez, mon bon monsieur Maës.

— Vous avez exigé dix mille francs pour votre terrain.

— Moi, je n'ai rien exigé.

— Pas de phrases inutiles. Voilà les dix mille francs. Est-ce une affaire faite?

— Je le voudrais de tout mon cœur; mais le remords m'est venu de vendre un immeuble où ma pauvre femme allait si souvent laver son linge.

— Ainsi...

— Ainsi je ne veux plus vendre, maintenant; et j'en ai bien du regret.

— Vous refusez dix mille francs!

— Je les refuse, mon bon monsieur Maës.

Sans dire un mot de plus, confus de sa démarche, honteux de sa défaite, M. Maës sortit de la masure de Nicolas Merrain, qui, quand il fut seul, se dit : « La friture a monté, elle vaut à présent plus de dix mille francs. »

Furieux de l'insolence de son faquin d'ennemi, M. Maës écrivit ces deux mots à M. Cornillard :

« Tenez votre parole, je tiendrai la mienne. Faites-moi nommer maire, et j'épouse mademoiselle Palmyre, votre nièce. Il faut en finir.

« Votre futur neveu,

« MAES. »

Passons les épisodes, courons aux faits. M. Maës fut nommé maire de la commune, et il épousait, le lendemain de sa nomination, mademoiselle Palmyre Cornillard, qui était si propre.

Les événements qui suivirent furent aussi exacts que la

parole de M. Cornillard, de M. Maës et de son avocat. Nicolas Merrain fut dépossédé, son terrain fut déclaré propriété communale, et il passa à M. Maës, qui promit d'en faire un lavoir public.

Nicolas Merrain pâlit un instant.

Ce ne devait être qu'un instant. Richelieu eut bien ses vingt-quatre heures d'angoisses avant la journée des dupes. Nicolas Merrain était au moins aussi fort que Richelieu.

Voici qui le prouve.

On put lire à quelque temps de là dans les journaux :

« Hier il s'est passé un événement déplorable dans une petite commune près de Villeneuve-Saint-Georges. M. Maës, Belge d'origine, mais réellement Français par sa naissance et la possession légale, avait été nommé tout récemment maire de cette commune riveraine. Quoique tout fît espérer que cette nomination aurait d'heureux résultats pour la localité, une des plus pauvres de France, la propriété du nouveau maire a été indignement saccagée. Des arbres ont été arrachés, des murs abattus. Toute la toiture de la maison a été enlevée. M. Maës et sa femme ont eu le bonheur de se soustraire comme par miracle aux coups de ces malfaiteurs. Dans sa fuite, M. Maës a été pourtant blessé à la main. La cause de cet acte de vandalisme serait, dit-on, dans la qualité d'étranger qu'ils s'obstinaient à voir dans l'honnête M. Maës. La justice informe, mais tous les coupables ont échappé jusqu'ici à ses investigations. »

Six mois après cette catastrophe, la propriété de M. Maës, la ravissante *Folie-Margot*, qui lui avait coûté cent quarante-sept mille francs vingt-neuf centimes, était vendue aux enchères publiques, et devenait, au prix de trente-trois mille francs, la propriété de Nicolas Merrain.

M. Maës et sa charmante épouse étaient partis pour Java, le berceau de la fièvre jaune.

MOUTON

Aucune ville capitale n'offre un tableau comparable à celui dont les yeux sont émerveillés lorsqu'on remonte du jardin des Tuileries aux Champs-Élysées en suivant l'axe indiqué par l'obélisque. L'admiration s'élargit à chaque pas. Derrière est un rideau de palais, à droite sont des palais, à gauche sont encore des palais; et partout des massifs d'arbres interposés afin d'adoucir et de voiler la sévérité de cet amoncellement d'édifices. Un désert s'étendait autrefois entre le jardin des Tuileries et les Champs Élysées; on y a semé quelques millions; et les millions, qui viennent si bien dans tous les terrains, ont germé. Le désert s'est changé en une place splendide, que rafraîchit l'eau, qu'éclaire le gaz; une eau soufflée par des Tritons étonnés de se trouver là, un gaz suspendu à la proue de trirèmes d'or comme un fanal au sommet d'un phare. Au fond des innombrables nefs de cette cathédrale des perspectives, le regard rencontre ou la Madeleine, médaillon du collier des boulevards, ou la Chambre des Députés, ou la Légion-d'Honneur, ou l'hôtel d'Orsay, ou les Invalides. Je n'ai pas nommé l'arc de triomphe de l'Étoile. C'est vers le soir et lorsque ces diverses promenades, les quais, les boulevards, les Tuileries, les Champs-Élysées, ne font plus

qu'une seule promenade, que le centre de toutes, la place de la Concorde, devient un foyer singulier de mobilité, de vie et de variété. C'est à la fois Hyde Park, il Corso, et les Procuraties. A travers la poussière aride soulevée par les équipages qui, descendus du faubourg Saint-Germain et du faubourg du Roule, se croisent comme des éclairs au milieu de cette place pour s'enfoncer sous les galeries des Champs-Élysées, on distingue, dans le brouillard vert des Tuileries, les fraîches statues de Coustou, les promeneurs tranquilles, les cygnes blancs et les lecteurs de journaux, population d'ombres errant sous les marronniers. Ce fleuve de voitures de toutes formes et de toutes conditions ne tarit pas : on n'a pas le temps d'envier, et à la fin il en est tant passé sous les yeux, qu'on est satisfait sans avoir possédé, et presque heureux d'aller à pied, afin d'aller où il plaît et d'être moins vu.

Parmi les milliers de promeneurs qui sillonnent cet espace parfois tumultueux comme une mer, combien en est-il qui aient remarqué sous les galeries du Garde-Meuble, quand il pleut, ou contre un des lampadaires de la place de la Concorde, lorsqu'un doux soleil fait sortir de terre des belles dames et des chevaux fringants, un mendiant aveugle aux pieds duquel est accroupi un caniche serrant une sébile entre ses dents? Le maître est vieux, le caniche est jeune; le mendiant est aveugle, le chien a le poil blanc et bouclé. Depuis cinq ans, je les vois là tous les deux, cherchant à attirer l'attention des passants, l'un avec une boîte d'allumettes, afin de ne pas tomber sous les coups de l'ordonnance de police qui interdit de mendier sur la voie publique, l'autre avec son air grave et résigné, en chien qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Je me suis quelquefois arrêté sur la place de la Concorde pour voir si un passant s'aviserait de faire semblant d'acheter un briquet à l'aveugle, avec l'intention bienveillante de glisser un sou dans la sébile du chien; jamais ce phénomène ne m'a frappé. Quand vient la nuit, avec quoi dînent donc cet homme et ce chien, et tant d'autres hom-

mes et tant d'autres chiens qui exercent le même métier dans Paris?

Ce chien, je m'en suis informé, s'appelle Mouton. Quand son maître se place près de l'une des grilles des Tuileries, il lève la tête à chaque gâteau de Nanterre qui passe à la hauteur de son museau; mais son museau frémit, son regard s'allonge inutilement; aucun enfant ne partage avec Mouton son délicieux goûter. Je ne sais où l'on a pris que les enfants représentaient l'âge d'innocence, contre l'opinion du bon la Fontaine, qui n'était pas bon, lui non plus, peut-être parce qu'il est toujours resté enfant. Parmi les enfants, il y a en petit les mêmes passions que parmi les hommes : ce sont d'admirables petits chefs-d'œuvre d'égoïsme, de fausseté, de trahison. Au lieu de tromper pour obtenir une faveur, un titre, un emploi, ils tromperont pour avoir un bouquet de cerises. Leur orgueil nain n'est pas moins despotique que l'orgueil colossal d'un académicien; si nous ne nous en apercevons pas, c'est qu'ils ne l'exercent pas sur nous. Généralement ils n'ont pas de bonté, parce que la bonté est le résultat exquis de l'éducation; ils n'ont pas de pitié non plus, la pitié étant le souvenir effectif de douleurs et de maux qu'on a éprouvés; et les enfants connaissent à peine la souffrance. Si nous dotons les enfants de tant de belles qualités de cœur et d'esprit, c'est pour avoir, avouons-le, un motif honorable de dénier ces mêmes qualités aux hommes. Combien n'est-il pas moins pénible de reconnaître des supériorités là où elles ne sont pas que là où elles existent réellement? Il a fallu à tout prix loger la vertu quelque part; on l'a reléguée dans le passé, afin d'en déshériter à peu près tout le monde sans pour cela la nier.

Je demandai un jour à ce mendiant aveugle s'il avait acheté le chien dont il avait fait son guide, son compagnon et son ami. « Non, me dit-il; Mouton est venu à moi de sa propre volonté. Un jour d'hiver, il y a de cela cinq ou six ans, il s'assit sur les plis de mon manteau et il s'endormit. Quand la nuit fut venue, comme je présu-

mais qu'il avait un maître, je le repoussai doucement avec mon bâton. Le lendemain, il vint encore reprendre sa place sur les bords de mon manteau. Je le grondai un peu, mais je lui permis de rester. Craignant toujours cependant que son maître ne le cherchât, je ne lui donnai rien à manger. Ma sévérité ne l'empêcha pas de reparaître le lendemain, et de demeurer tout le jour auprès de moi par une gelée fort piquante. Cette fois je partageai mon pain avec lui; mais, ne voulant pas qu'il ignorât la condition qui l'attendait à la place de la condition sans doute infiniment meilleure qu'il quittait, je passai un collier autour de son cou, j'attachai une corde au collier, et je le menai chez moi en laisse. A la porte de la maison, je lui rendis la liberté et fermai la porte sur lui. Il dut passer la nuit dans la rue, car le lendemain, dès que je fus descendu, le chien courut se frotter contre mes jambes en aboyant très-fort. Je lui mis de nouveau le collier, et il me suivit avec joie, cette fois pour ne plus me quitter. C'est ainsi que j'ai eu Mouton. N'est-ce pas, Mouton? » dit le vieil aveugle en promenant sa main sur la tête du caniche. Mouton, qui ne pouvait aboyer à cause de la sébile serrée entre ses dents, leva un peu la tête, et sa queue frétilla sur les dalles. Entre ce chien et cet aveugle, pensai-je, voilà une amitié comme il s'en forme peu d'ordinaire parmi les hommes. L'aveugle repousse le chien, et le chien revient; il ne lui donne ni pain ni abri, et le chien s'attache à lui pour toujours. Cela ne paraît pas logique au premier coup d'œil. Voyons les amitiés logiques, puisqu'il y en a, ou s'il y en a. A quinze ans tout le monde est notre ami, et nous sommes l'ami de tout le monde. Au collége, il n'existe ni haine forcenée, ni antipathie violente, ni jalousie implacable; ce n'est pas qu'on n'y rencontre des différences d'âge très-marquées, puisque, entre l'élève de huit ans et celui de dix-huit ans, il y a au moins la disproportion qu'on remarque entre le jeune homme de vingt-sept ans et l'homme sur le point d'en avoir quarante. Mais au collége les fortunes sont trop égales et les

capacités trop enrégimentées pour produire des dissemblances blessantes. La hiérarchie de mérite, la seule dont on doive tenir compte, y est à peine sensible. Le premier en composition aujourd'hui sera le vingtième dans un mois; ainsi point d'ambition permanente. Aucune souveraineté absolue ne règne au collége.

En un jour, en une heure, il faut cependant perdre ces trois ou quatre cents amis. Combien en reverra-t-on dans le monde où l'on va entrer? Vingt au plus. Les autres se perdront pour toujours au fond de leurs provinces, traverseront les mers ou mourront avant le second âge. Sur les vingt que les vicissitudes de l'existence n'auront pas disséminés, la plus grande moitié au moins sera livrée à l'isolement de professions diverses et antipathiques. D'ailleurs, l'inégalité de fortunes commence ici à se produire avec son déchaînement de conséquences. Par quel lien les dix derniers amis tendront-ils sans cesse à s'unir s'ils sont, par exemple, les uns obligés de vivre dans une administration où l'on s'emprisonne depuis neuf heures du matin jusqu'à huit du soir, les autres forcés de se courber sous la fatigue d'un travail manuel qui prendra toutes leurs nuits? Ce n'est guère qu'entre deux jeunes gens de la même profession ou libres de leur temps que l'amitié née au collége pourra peut-être se continuer dans le monde. Deux amis sur trois cents disciples, c'est tout ce qu'il est permis d'espérer. Fasse le sort ou le hasard qu'un de ces deux amis ne soit pas d'humeur opposée à celle de l'autre; que l'un ne soit pas d'une taille très-haute et l'autre d'une taille petite; car deux jeunes gens à qui leur taille ne permet pas de se prendre sous le bras ne seront jamais entièrement amis. Part faite des difficultés que nous avons dites, les intimités de collége n'ont pas chance de vivre sur le terrain du monde.

Les amitiés qui se forment dans la société sont plus rationnelles, si elles n'ont pas la candeur et la virginité des premières, de celles dont les quatre murs d'un collége voient éclore à l'ombre les germes éphémères. Elles sont

plus logiques, puisqu'on se choisit un ami et qu'on ne le reçoit pas des mains du hasard; mais ces amitiés sont aussi moins franches, puisqu'elles sont calculées, étudiées, et, pour ainsi dire, longtemps marchandées. Après tout, qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est un échange presque toujours exact ou usuraire des qualités qu'on a avec les qualités dont on manque? Mettre tout d'un côté, rien de l'autre, c'est rêver une amitié impossible. Aussi, plus les hommes sont élevés, moins ils ont d'amis; leurs produits sont trop chers pour être cédés contre d'autres d'une égale valeur. Un roi n'a pas d'amis; les gueux n'ont que des amis.

Les femmes se lient plus facilement entre elles que les hommes, parce qu'elles ont des sentiments et non des intérêts à mettre en jeu. Une femme qui pleure le départ de son fils est consolée par la femme bienveillante qui lui parle du retour prochain de ce fils. Mais que dire à un homme dont l'idée fixe est le désir de posséder un million, un château, un titre?

L'amitié de Mouton pour son maître n'est donc pas logique. Si Mouton était logique, il n'aimerait pas son maître, auquel il donne plus qu'il n'en reçoit. Puissance de la logique! Heureusement Mouton n'est pas savant. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne le devînt. Son maître m'a raconté la chose avec ce naturel charmant qu'ont tous ceux qui ne savent pas conter, surtout lorsqu'ils sont aveugles.

Ce ne sont pas seulement les jeunes nourrices et les demoiselles sans leurs mamans qui s'exposent beaucoup en étalant trop leur personne dans le jardin et aux environs du jardin des Tuileries. Il y a des loups pour tout le monde. Le caniche frappa la vue d'un noble étranger. Cet étranger portait à la boutonnière plusieurs croix inconnues à nos régions. Il se disait Italien, ancien capitaine; il avait dû être persécuté pour ses opinions. Son nom était Zuccharo. Les malheurs l'avaient forcé de s'exiler de sa patrie et de montrer des chiens savants. Il en avait deux en arrivant à Paris; l'un étant mort du mal du pays, le capitaine Zuccharo se mit en quête d'un autre chien, qu'il

élèverait à faire la partie de dominos, à jouer aux cartes avec le survivant. La découverte offrait d'innombrables difficultés. A défaut d'un homme d'esprit, on trouve toujours un savant chez nous, et cela où l'on veut et quand on veut. Si un homme n'est bon à rien, s'il n'a réussi ni dans l'ode ni dans le sonnet, s'il a fait des drames impossibles à jouer, des romans illisibles, s'il a été chassé à coups de compliments de tous les journaux, de toutes les revues, alors s'ouvre pour lui un horizon immense. Il débute par écrire un traité sur la géographie des anciens, dont il dépose deux exemplaires à la porte du ministère de l'instruction publique. Si le ministre est un sot comme lui, il a la croix d'honneur et il est envoyé immédiatement en mission dans la lune; si le ministre est un homme d'esprit, il donnera au savant, outre la croix d'honneur, une pension, parce qu'il sait qu'une récompense accordée à un niais est un découragement de plus accordé à un homme d'esprit. On est donc spirituel, méchant et ministre tout ensemble? Cela s'est vu.

Or le capitaine Zuccharo, qui devinait combien il est plus difficile de rencontrer un chien savant qu'un homme savant, visita, avec le soin et la patience d'un navigateur, les quartiers de Paris où les chiens abondent, notamment les Champs-Élysées. Que de peines! que de fausses espérances! Les chiens de race ne manquaient pas; chiens anglais, chiens danois, chiens russes, chiens de prix, chiens inutiles enfin, — des chiens tories. A entendre leurs maîtres, les uns valent cent guinées, parce qu'ils descendent d'une fameuse chienne née dans le chenil de tel prince : ce sont les Cobourg parmi les chiens; les autres valent le double, parce qu'ils sont cités les premiers pour la chasse au renard, cette bête qui pue quand on la poursuit, et qu'on ne mange pas lorsqu'on l'a tuée : des inutilités dressées à grand prix contre d'autres inutilités! Parmi ces grands-ducs de l'espèce, pas un qui fût capable de jouer aux dominos ou de choisir dans un alphabet les lettres composant tel nom donné. Enfin le capitaine Zuccharo se

trouva face à face avec Mouton. En homme habile dans son art, il apprécia tout de suite le sujet que la Providence mettait sur son passage. Mouton fut marchandé, vendu, payé, emporté. Ce marché ne fut pas à l'honneur de l'aveugle. En s'en allant, Mouton tournait à chaque pas la tête pour voir si son maître ne le rappelait pas. Son maître souffrait; mais que dire? Il avait huit pièces de cinq francs dans la main. Que d'allumettes ne faut-il pas vendre pour gagner quarante francs? L'aveugle paraîtra un peu cruel. Mais quel père clairvoyant ne vend pas sa fille à l'homme disgracieux, vieux et laid, qui s'annonce avec cent mille francs de revenu? Nous sommes tous cet aveugle, il ne s'agit que de grossir la somme.

Le soir même de cette pénible vente, l'aveugle, que Mouton ne conduisait plus, tomba deux fois avant d'arriver à la porte de sa maison. Il se blessa au front et au genou. « Personne n'était là pour me plaindre! » s'interrompit le mendiant en tirant doucement par sa chaîne Mouton, qui devina, dans cette secousse, une allusion affectueuse, une manifestation d'amitié.

L'aveugle ne tarda pas à se repentir de son inhumanité envers Mouton, venu en ami, renvoyé en savant. L'ennui le prit d'être seul; il tomba malade; pendant deux mois il garda la chambre, et non-seulement les quarante francs furent dépensés pendant ce temps où il fut forcé de rester chez lui, mais il s'endetta chez le boulanger et le marchand de vin.

Quand on est jeune, et cette croyance nous accompagne quelquefois jusqu'au tombeau, on se figure que les pauvres ont toujours été pauvres, les mendiants toujours mendiants, les aveugles toujours aveugles. On prend et l'on conserve une opinion des choses au moment où on les voit, et l'on suppose ensuite qu'elles n'ont jamais été différentes. En cela, nous imitons véritablement les enfants, qui se garderaient bien de croire qu'un vieillard ait jamais été au maillot. Moi-même j'ai plus d'un effort à faire sur ma raison pour me peindre en ce moment le

vieux roi Priam à l'âge où il prenait le sein de sa nourrice.

Les mendiants que nous voyons au coin des rues, tendant une main inutile à la pitié des passants, ont été joyeux enfants comme ceux que nous voyons bondir avec leurs balles sur le sable des Tuileries; ils ont été jeunes, ils ont eu des moments de bonheur, des fanfares de cœur à faire aimer la vie comme une amante choisie entre toutes pour devenir l'épouse; quelques-uns, beaucoup même, ont été riches, et dans leurs salons les amis se sont pressés au sortir du festin; dans leurs écuries les chevaux ne manquaient pas; et puis, par une décadence qu'il n'est pas plus facile de préciser pour les empires que pour les hommes, car elle est lente comme tout ce qui doit arriver, ils sont descendus, peu à peu descendus où les voilà tombés. Un jour, pour payer les dettes, on vend l'hôtel qu'on habite avec faste; avec ce que laissent les dettes entre les mains, on achète une maison modeste où l'on compte vivre encore à l'aise auprès de la femme honnête qu'on épouse. Les femmes honnêtes sont fécondes. On comptait sur un enfant, il en naît huit. On vend la maison pour louer un appartement dans un quartier retiré. Mais l'éducation des enfants? Huit enfants à élever! N'en ayez que six, n'en ayez que quatre! Il faut travailler, l'âge vient, l'énergie tombe. Deux enfants tournent mal, arrive le chagrin qui vous achève; un jour l'argent manque, un autre jour le pain; on veut se tuer, on ne le fait pas parce qu'on croit, parce qu'on a peur, parce qu'on aime encore ceux qui vous obligent à mourir, et l'on s'arrête dans l'ombre entre onze heures et minuit pour dire au passant: « La charité, s'il vous plaît! »

Voilà comme on devient pauvre, comme on devient mendiant.

Ne croyez pas en Dieu, ce sera un malheur, mais croyez à la vieillesse et à la misère pour en avoir peur; les oublier serait un malheur presque aussi grand que de ne pas croire en Dieu.

Que penserait-on de nous si, malgré nos prétendus progrès en tout genre, nous nous servions de bouclier pour aller en guerre contre des ennemis armés de canons, et si, oubliant volontairement les quelques avantages de bien-être que nous nous sommes créés siècle à siècle, nous prenions le parti de vivre dans les bois? C'est pourtant ainsi que nous agissons hors du cercle banal de la vie matérielle. Nous savons parfaitement qu'une voiture publique nous mènera plus vite que nos jambes au but souhaité; nous savons aussi qu'un bateau à vapeur va plus vite encore qu'une diligence, et que le chemin de fer l'emporte en rapidité sur le bateau et sur la voiture. Nous n'ignorons pas non plus le rapport exact qu'il convient d'établir entre tel degré de fortune et telle jouissance enviée. Quelle habileté n'avons-nous pas à nous construire des maisons selon nos diverses positions et nos goûts, à nous choisir des meubles doux au repos, gracieux à la vue, délicats au toucher? à quel sens n'avons-nous pas voué un culte intelligent, subtil, raffiné? N'avons-nous pas fait du corps humain un trône où chaque sens règne à son tour quand ils ne se pressent pas tous sous la couronne d'une même souveraineté? Nous avons enfin l'art et la science de toutes les voluptés; mais qui possède la grande science de souffrir?

Et souffrir, c'est quelquefois si long, si vaste, si détaillé! La souffrance est un océan composé d'innombrables gouttes qui toutes ont la forme de l'Océan. Attendre, c'est souffrir; espérer, c'est souffrir; perdre, c'est souffrir; demander, croire, douter, c'est souffrir; aimer et peut-être obtenir, c'est souffrir. Et pourtant la souffrance nous surprend toujours comme une étrangère dont nous ne connaissons ni la figure, ni la voix. Il est peu de personnes qu'elle ne visite une fois au moins dans l'année, et nul cependant ne s'en fait une habitude; même ceux qui l'ont connue la veille cherchent à s'en souvenir le lendemain. Celui qui ne l'a pas encore éprouvée et qui la nie se trompe; celui qui la nie après l'avoir subie ment.

Et voyez comme nous sommes faibles et désarmés pour l'adoucir ou l'écarter! Nous n'avons plus la foi, cette divine sœur, cette sœur aînée de l'espérance; car la foi habitait les endroits cachés, les coins muets et sombres des cathédrales, les cellules des couvents; où sont les couvents? Nid brisé, oiseau parti. Où est la hiérarchie de fer qui enchaînait chaque homme à sa place, lui donnant en échange de la contrainte le calme de l'immobilité? Pour écarter ou pour adoucir la souffrance, avons-nous de ces amis forts, patients et tendres, comme on dit qu'il en existait autrefois? Hélas! nos amis sont aussi nécessiteux que nous-mêmes, et ils s'en vont comme nous à travers le monde, mendiant des consolations et ne recevant que de l'indifférence. Et, à défaut de foi, à défaut de temples ouverts dans l'ombre, à défaut du baume de l'amitié, quels livres avons-nous où toutes nos douleurs, où toutes nos contrariétés, ces autres douleurs, soient prévues, devinées par quelque côté, soupçonnées, ne fût-ce que légèrement? Nous n'avons que les livres de l'antiquité, laquelle pouvait très-bien connaître les causes et les résultats des passions et des malheurs du temps, de l'époque, les guérir ou plutôt les expliquer, car les anciens définissent et comprennent mieux qu'ils ne sauvent; mais en quoi les livres de l'antiquité, ces philosophies professées dans les écoles d'Athènes, ou sous les rameaux des figuiers, nous touchent-ils, nous intéressent-ils, si ce n'est par quelques points éloignés, par quelques extrémités flottantes? La nature des dieux, l'origine du monde, l'essence de quelques passions, les principes du goût, les fondements des lois, voilà à peu près l'éternel, l'invariable sujet des théories, du reste admirablement subtiles, de Socrate, de Platon et de leurs nombreux disciples. Leur philosophie est de leur temps, et rien de plus. Cependant que de questions nouvelles sont nées depuis le christianisme et du christianisme même! Le livre par excellence, l'Évangile, est sans nul doute l'histoire d'une belle vie et d'une belle mort, mais il n'est aussi que l'histoire d'une seule vie et d'une seule mort.

D'ailleurs, il faut le laisser sur l'autel où la religion l'a ouvert, sans lui demander des consolations pour des peines que la foi n'a pas toujours mission d'entendre.

Mouton trompa les prévisions du capitaine Zuccharo; il fut rebelle à tous les essais d'éducation tentés sur son intelligence. Ni l'exemple du compagnon docile auquel on l'associa, ni les douceurs d'un nouveau régime alimentaire, ni les menaces ni les coups, ne triomphèrent de sa ferme intention de ne pas devenir un chien savant. Si on lui présentait des cartes à jouer, il les déchirait à belles dents; des dominos, il les éparpillait en aboyant; quand on lui commandait de former le nom d'une ville avec les vingt-cinq lettres étalées devant lui, il se couchait sur ses pattes et s'endormait. Son instinct révolté vengeait tous ceux de sa race qu'un cupide charlatanisme avait humiliés au point de les transformer en membres honoraires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sa conduite parfaitement sensée semblait dire : Un chien n'est pas plus né pour faire une partie d'écarté qu'un membre de la Chambre des pairs d'Angleterre pour aboyer. Quant aux oiseaux qui parlent, aux épagneuls qui dansent, aux serins qui font l'exercice à feu, aux singes qui montent à cheval, aux chevaux qui valsent, ce sont des animaux fort disgracieux; ils sont plus beaux mille fois lorsqu'ils hennissent, sifflent, mordent et ruent. Quel ravissant spectacle ce serait de voir une jeune femme placer une selle sur son dos, se clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains, et galoper autour du Champ de Mars!

Rien n'est plus triste que cette manie de demander à une chose, comme le plus méritoire des efforts, les qualités d'une autre chose. C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours. « Venez entendre ce joueur de flûte, il joue si admirablement bien, qu'on jurerait entendre un violon. — Eh quoi! vous n'avez pas encore entendu ce fameux violon (tous les violons sont fameux depuis dix ans) : il domine si bien son instrument, il le plie si heureusement à sa fantaisie, que lorsqu'il joue on croirait entendre une

flûte. » Cela étant ainsi, je me demande pourquoi une flûte ne serait pas indifféremment un violon et un violon une flûte, et où est la nécessité qu'il y ait deux instruments pour arriver à un but qu'un seul remplirait. Dans quelques années le plus grand éloge qu'on pourra faire d'un joueur de violon consistera à dire qu'en l'écoutant on est presque convaincu qu'il joue du violon. Mouton, qui était né caniche, eut la sublime bêtise de vouloir rester caniche. On ne put pas en tirer une seule partie de dominos.

On devine où il alla dès que le capitaine Zuccharo l'eut d'un coup de pied et d'un coup de cravache poussé au milieu de la rue. Je ne sais combien d'enfants il renversa, mais son poil s'envolait par flocons lorsqu'il parut sous la galerie Rivoli, où d'habitude se tenait son maître. L'aveugle n'y était pas. D'un bond il alla à la maison de l'aveugle. Nous ne dirons pas que Mouton arriva juste au moment où l'on descendait l'aveugle dans sa bière, et qu'il suivit son maître jusqu'à la fosse commune. Notre histoire se privera de cette scène de douleur. Un semblable épisode est devenu populaire sous le crayon de l'artiste auquel nous devons le *Convoi du Pauvre*. Qui ne se souvient d'avoir admiré ce chef-d'œuvre grossier, et pourtant ce chef-d'œuvre? Qu'a-t-il fallu au peintre pour placer son nom et son œuvre dans notre souvenir d'une manière impérissable comme s'il s'appelait Poussin ou Raphaël? Quatre coups de crayon noir. Dans une ornière des boulevards extérieurs roule un corbillard; devant le corbillard est assis un cocher indifférent; derrière marche, la tête baissée, un chien, un seul chien pour tout convoi. Cela suffit. Vingt expositions de peinture ont passé sans imprimer de trace dans notre mémoire, et ce carré de papier où est dessiné le convoi du pauvre ne périra pas. Pourquoi? Ici est le grand problème. Que faut-il pour qu'un ouvrage dure? Chapelain a été le plus illustre poëte de son temps, et nul n'a retenu deux vers de Chapelain. Certainement il était poëte, certainement il connaissait sa langue, qu'il écrivait avec une rigoureuse pureté; comment lui contes-

ter la grandeur du sujet sur lequel il avait fondé ses titres à l'immortalité? Malgré ces conditions de fond et de forme, Chapelain n'a pas vaincu la résistance d'un demi-siècle. Aujourd'hui il n'a, pour ainsi dire, jamais existé. D'un autre côté, un écrivain déplorable, un manœuvre de style, le dernier des derniers au dix-huitième siècle, l'abbé Prévost, compose, après avoir tant composé de livres blafards, sans nerf, sans coloris, sans vie, un livre, un tout petit livre intitulé *Manon Lescaut*. Le sujet en est commun, ravalé, le style n'est ni meilleur ni pire que le style dont il a tant abusé; il est même, vu de près, plus fatigué que celui de sa jeunesse, c'est la piquette du même vin plat dont il a tant gorgé ses lecteurs. Eh bien, avec ces matériaux pourris, il élève un monument éternel dans la grande cité littéraire : *Manon Lescaut* se trouve un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'une voix pour le dire; c'est donc ainsi qu'il faut faire pour réussir? Prendre un sujet comme il vient, et le traiter sans souci de la forme; c'est à faire peur en vérité. D'un autre côté, que voyons-nous? Un ouvrage plus extraordinairement populaire que *Manon Lescaut*, et qui n'est que style depuis le premier mot jusqu'au dernier, et du style le plus merveilleux, le plus neuf, le plus trouvé dont on puisse se former une idée. C'est *Candide*, un des contes philosophiques de Voltaire, ouvrage qu'il ne faut mettre en parallèle avec rien, si ce n'est pour reconnaître son immense supériorité. Voilà donc l'œuvre d'un imbécile, d'un bonhomme, et l'œuvre d'un rare génie, d'un démon, également sublimes toutes les deux par des voies de création et des moyens d'exécution diamétralement opposés. Que conclure? que les livres sont comme les enfants dont on est père; on les crée sans y voir, et ce n'est pas plus nous qui les constituons beaux ou laids que ce ne sont les jardiniers qui produisent des œillets et des roses. Je donne peut-être deux comparaisons pour une conclusion; je donne ce que j'ai.

Quel remords n'éprouva pas l'aveugle au retour de Mouton? S'il avait eu un poulet rôti sur sa table au mo-

ment où son ami courut sauter sur ses genoux, il lui aurait volontiers offert le poulet. Mais l'aveugle était encore convalescent; il avait une tasse de bouillon clair près de lui; il donna le bouillon à son nouvel hôte, et lui se sentit mieux quand Mouton l'eut lapé jusqu'à la dernière goutte.

Le lendemain il se leva; le surlendemain il avait repris sa place près des Tuileries, ainsi que son fidèle Mouton, heureux de n'être plus savant, de se sentir chien comme Dieu l'avait créé.

Beaucoup d'excellents esprits ont cru jusqu'au dix-huitième siècle que les animaux n'avaient ni âme ni intelligence. Montaigne avait osé pourtant mettre en doute ce sophisme. Lisez un beau chapitre de ce rare philosophe sur l'âme des bêtes; il vous apprendra à vous prononcer avec plus de circonspection. Toutes les qualités dont l'homme se pavane, Montaigne les découvre et au delà dans les animaux : la gaieté, la souffrance, la tristesse, le bon sens, la gratitude, la mémoire, et tout. Ses raisonnements sont sans réplique. Lisez aussi une admirable fable de la Fontaine, et vous réfléchirez longtemps sur ce que vous devez croire de la prétendue infériorité des animaux. Mais lisez surtout ce que les philosophes du dix-huitième siècle ont écrit sur cette matière délicate, épouvantail de faux esprits religieux; car le dix-huitième siècle a touché à tout, et de tout ce qu'il a touché a jailli une flamme à laquelle nous avons allumé les lanternes de notre siècle, qui pense avoir inventé même le soleil. Sans les terribles moyens de répression que l'État ne se faisait pas faute d'employer contre les écrivains, le dix-huitième siècle aurait même trouvé à coup sûr la forme de publicité par excellence, le journalisme. Le journalisme seul lui a manqué, et encore faut-il s'entendre. Le dix-huitième siècle aimait, parce qu'il avait de la verve et de l'esprit, le format portatif, et il savait le remplir ou de la petillante prose de Voltaire, ou de la poésie du chevalier de Boufflers; il était passionné à l'excès, et d'ailleurs comme

nous le sommes, des nouvelles fraîches, moissonnées la veille dans le champ des événements; il vivait vite, bien, il vivait trop; le journalisme personnel, le seul qu'il ait connu, lui allait comme un cheval maigre à qui est pressé. Il avait par-dessus tout le style de la chose, style qu'il a créé de ses doigts nerveux, émus par la colère et le café. Curieux autant que nous, il ne voulait pas se coucher sans avoir des nouvelles de la Russie, de la Chine, de l'Afrique et de la Mésopotamie; il aimait les procès criminels; il s'indignait, sous le bonnet de nuit de Voltaire et dans les pantoufles à ramages de Diderot, du supplice de Calas, de Lally, et il s'essuyait les yeux avec quelque bon scandale venu en poupe des coulisses de l'Opéra. Comme il allait au galop! franchissant tout! éventrant les réputations! piétinant sur les lois et blessant Dieu au défaut de l'épaule! Aussi il abolit la religion et découvrit l'anévrisme; nous avons, nous, conservé l'anévrisme et rétabli le culte de nos pères.

Or un tel siècle était bien près de créer l'instrument le plus incisif avec lequel on puisse faire rendre l'âme à qui vous a blessé dans vos intérêts, dans votre honneur ou dans votre réputation. Mais la Bastille était là, et la Bastille n'a jamais été un paradoxe, quoiqu'elle ait existé.

Il y avait à la rigueur un journalisme au dix-huitième siècle; mais un journalisme insuffisant. La gazette de Fréron était un mauvais, un stupide recueil, vendu quinze cents livres à la cour, à l'archevêque de Paris, rédigé en iroquois sur papier jaune; la correspondance de Grimm arrivait trois mois après les événements et passait sans y toucher par-dessus la tête du peuple.

La Restauration eut un journalisme brillant, mais peu varié. L'occasion y prêtant, nous parlerons ici d'un recueil de l'époque, fort peu individuel, puisque trente personnes au moins en formaient la rédaction, mais très-célèbre du moment où il cessa de paraître. Il s'appelait le *Globe*. Ses rédacteurs étaient la fine fleur de l'indépendance morale, civile, politique et religieuse, l'extrait triple du désinté-

ressement. Ils sont aujourd'hui, toujours par excès d'indépendance, bibliothécaires, membres du conseil de l'Université, préfets, ministres. On n'en citerait pas quatre, mais quatre seulement, qui n'aient pris un *bain d'or*. Le *Globe* était imprimé en deux caractères. On imprimait en *cicéro* les articles de génie, et en *petit-romain* les morceaux d'esprit: tout y était choisi dans cette mesure. Les *espaces* tenaient lieu de profondeur de pensée, et jusqu'aux *blancs* avaient une signification. On se demandait dans certaine congrégation de madame ... « Avez-vous remarqué le dernier *blanc* de M. un tel? »

Un des derniers jours du mois de juillet, la foule s'était amassée à l'un des angles de la place de la Concorde, et chacun accourait la grossir. Je m'approchai, car je suis un peu foule à certaines heures de délassement, et volontiers je quitterais la plume, comme Bayle, pour aller voir Polichinelle sur la place; je m'approchai, et après plus d'un effort je parvins au centre du tourbillon. De quel spectacle pénible ne fus-je pas frappé? Le vieil aveugle soulevait en soupirant son pauvre Mouton, qui se mourait. Un agent de police l'avait empoisonné. Empoisonner le chien de l'aveugle! grand Dieu! Cet agent de police a nécessairement tué, ou il tuera un jour son père. Le caniche râlait, et, quand il avait la force de soulever sa paupière agonisante, c'était pour jeter les yeux sur son maître, qui ne pouvait pas le voir, mais qui pleurait avec ses yeux, avec ses paroles, avec ses gestes, avec ses vieilles mains ridées. Ses efforts tendaient sans cesse à soulever dans ses bras le pauvre Mouton, qui gémissait tout en frissonnant, tout en ébouriffant son poil touché par la mort. L'aveugle se tournait ensuite vers la foule, vraiment attendrie, pour lui raconter, avec des paroles brisées, les belles qualités, l'excellent naturel de son compagnon. Il en parlait comme d'un fils, son seul espoir: il ajoutait que Mouton n'avait jamais menacé, jamais mordu personne. « Et pourtant on l'a empoisonné! Pour qu'on me le rendît à la vie je donnerais... » L'aveugle s'arrêtait court au milieu de sa promesse

votive, car il n'avait rien à donner. Alors il reprenait ses pleurs et ses appels attendrissants à son chien, auquel il ôtait le collier, comme si Mouton n'en avait déjà plus besoin. La sébile de bois avait été brisée par les pieds des curieux, les allumettes, toute sa fortune, étaient éparpillées sur le pavé de la place de la Concorde, qui, à part ce petit événement, brillait de toute sa splendeur accoutumée. Les fontaines soufflaient l'eau vers le ciel, les équipages couraient à toutes roues vers les Champs-Élysées, dignes ce jour-là de leur nom mythologique. Qu'est-ce que cela vous fait, heureux de la terre, qu'un aveugle pleure sur son chien empoisonné? Mouton n'entr'ouvrait déjà plus la paupière; il haletait à peine sur les dalles; de loin en loin seulement une convulsion nerveuse le secouait, et il paraissait faussement alors vouloir reprendre quelque avantage sur la mort. L'aveugle se lamentait toujours. S'il eût consenti à devenir savant, le pauvre chien n'aurait pas été là.

Dans un moment où l'aveugle cherchait à se rendre compte par ses mains, à défaut de ses yeux, du reste de vie qui animait encore son meilleur ami, deux autres mains se croisèrent avec celles de l'aveugle, qui poussa un cri déchirant. Il crut qu'on lui enlevait son chien pour le jeter dans le tombereau. « Laissez-le faire, lui cria une autre personne; c'est un médecin. »

Le médecin était un de ces jeunes Orientaux venus de Constantinople pour étudier à Paris. Il passait par là. Une de nos illustrations d'hôpital n'eût pas daigné s'arrêter devant ces deux douleurs. La jeunesse sans gloire est pleine de pitié, parce qu'elle souffre encore. Un mot écrit à la hâte par le jeune médecin fut aussitôt porté par un des spectateurs de cette touchante scène à une pharmacie voisine.

De quel droit tue-t-on les chiens? Voyez-vous la police s'arrogeant un droit de bourreau sur l'œuvre de la création! Mais la rage? La rage est imputable à ceux qui laissent se reproduire à l'infini des animaux dont il serait aisé de limiter la reproduction au moyen d'un impôt. Exceptez

le chien du berger, le chien de l'aveugle, le chien du fermier, le chien utile enfin, et obligez chaque propriétaire d'un chien de luxe à payer à l'État un droit spécial. Par là, les chiens imposés seront plus surveillés et le nombre des chiens errants diminuera d'année en année au point de n'être plus appréciable sur une immense surface comme la France, où il a été calculé que les chiens dévorent la substance de trente mille personnes. D'ailleurs, le revenu sera fort beau, si on juge par ce qui a lieu en Angleterre : non-seulement les propriétaires de chiens y sont imposés, mais ceux qui ont des chevaux, des voitures, des domestiques poudrés, versent aussi une contribution particulière. Frappez à bras raccourcis sur le luxe, émondez-le ; le pauvre payera d'autant moins; et il est temps de songer à lui.

Quand Mouton eut bu l'antidote indiqué par le jeune médecin oriental, il rendit le poison, qui n'avait pas eu le temps de passer dans les voies digestives. Il revint peu à peu ; on alla ensuite chercher de l'eau à la belle fontaine, et l'on en fit boire à Mouton.

Quand l'aveugle entendit aboyer son chien, quand il sentit debout sous ses deux mains tremblantes le pauvre Mouton, il chercha tout autour de lui le libérateur de son ami, de son compagnon, de son enfant ressuscité. « Ah! mon Dieu! mon Dieu ! s'écria-t-il quand on l'eut placé devant le jeune médecin : mon Dieu ! pourquoi suis-je aveugle? »

Il fouilla tout ému dans sa poche, et il en tira un paquet d'allumettes qu'il mit dans la main de son bienfaiteur.

VOYAGE

DE M. FITZ-GERALD

A LA RECHERCHE DES MYSTÈRES

LES ADIEUX A SA FAMILLE.

« Ne partez donc pas, mon ami! c'est votre chère Sophia qui vous en supplie, c'est votre fille adorée, votre Nel, qui se joint à moi pour vous engager à rester. Ne soyez pas insensible non plus à la prière du vénérable M. Crock, votre meilleur ami. Que vous manque-t-il ici? N'êtes-vous pas riche, heureux, estimé, adoré de tout le monde? — Je sais, répondait avec un flegme qui ne manquait pas de tendresse M. Fitz-Gerald, que je suis très-riche, que vous et votre fille serez très-affligées de mon départ, que M. Crock me regrettera beaucoup; je sais aussi que je suis président de trois clubs de Londres; mais tous ces liens que je brise avec douleur ne sont pas assez puissants pour m'empêcher d'accomplir ma résolution, une résolution mûrie en silence, calculée avec sang-froid... — Dites avec dureté. — Milady! — Oui, avec dureté; n'est-ce pas, monsieur Crock? Si vous alliez recueillir un héritage, même en Californie, réclamer une créance, fût-ce à l'éking, sauver la vie à quelqu'un de vos semblables, je me tairais, j'accepterais le délai indéfini que vous prenez pour faire ce voyage, mais vous nous faites un mystère... »

A ce mot de mystère, M. Fitz-Gerald pâlit, trembla et

tressaillit. Sa femme reprit : « Mais vous nous faites un mystère du motif, sans doute périlleusement exceptionnel, de votre départ pour un pays que vous ne nommez pas. N'est-ce pas nous dire que vous craignez de ne plus revenir au milieu de votre famille? — Je n'ai pas nié ce péril, répliqua M. Fitz-Gerald; mais, en honnête homme, j'ai pris toutes mes précautions pour que vous ne veniez à manquer de rien, si le sort veut que je ne vous serre plus dans mes bras, vous, ainsi que ma chère et blonde Nel et mon honorable ami et associé M. Crock. — Je n'approuve pas ce voyage, dit à son tour M. Crock, bien que la prudence de M. Fitz-Gerald me soit un garant de l'intérêt qu'il porte à sa famille. Le saint Livre dit : « Si tu es sage, tu n'iras pas voir fumer le toit de l'étran- « ger, et tu ne baigneras tes pieds que dans ton fleuve. » — Je vous jure, mon cher monsieur Crock, s'écria M. Fitz-Gerald, que j'ai assez vu fumer les cheminées de Londres et couler l'eau de la Tamise pour ne pas me déranger afin de voir d'autre fumée et d'autre eau. Je cours après une satisfaction plus grande et plus réelle. — En est-il d'autre plus grande et plus réelle que celle de vivre pour nous, qui vivons pour vous? — Mon cher monsieur Crock, reprit Fitz-Gerald sans s'arrêter aux lamentations répétées de sa femme et de sa fille, le spirituel et le temporel de ma maison vont désormais relever uniquement de vous. Ministre négociant, vous répondez de l'âme et des intérêts des objets qui me sont chers. Quand je reviendrai, si jamais je reviens, je désire trouver mes richesses accrues et la paix de ma maison bien établie. Nous attendons, vous le savez, deux vaisseaux de la Jamaïque. — Et notre filature de coton est en voie de prospérité, ajouta le ministre Crock. — Tout est dit, » reprit ensuite M. Fitz-Gerald en ramenant sur son cœur ému sa femme et sa fille, la blonde Nel, qui pleurait et ne cessait de murmurer : « Oh ! mon père, restez, nous vous aimerons toujours bien. »

De la main qui ne pressait pas contre lui ces deux êtres chéris, il serrait la main de l'estimable M. Crock, attendri

à deux titres comme associé et comme ami, mais ne versant aucune larme, parce qu'il était aussi ministre de la sainte religion anglicane. « Adieu ! cria-t-on à M. Fitz-Gerald par le haut de l'escalier; adieu! lui cria-t-on en agitant des mouchoirs par la croisée; adieu! adieu! » entendit-il jusqu'à ce qu'il fût au bout de la rue où il demeurait.

Comme il est toujours nuit à Londres, il était naturellement nuit quand M. Fitz-Gerald s'arrêta à quelque mille pas de sa maison et au milieu d'un carrefour assez désert. « Commençons, » se dit-il en tirant un portefeuille de sa poche et en sortant de ce portefeuille une vaste enveloppe de lettre.

Il ouvrit cette enveloppe immense, semblable aux plis ministériels, et il y glissa une foule de petits carrés d'un papier soyeux et d'un maniement très-élastique. Pendant plusieurs minutes, il se livra à cet exercice, sans s'occuper si les gens qui passaient le remarquaient ou non. Sous ses doigts agités, l'enveloppe grossit à vue d'œil et atteignit des dimensions telles, qu'il devenait douteux qu'elle pût jamais s'introduire par l'ouverture de la boîte aux lettres vers laquelle se dirigeait M. Fitz-Gerald. Notre personnage, jugeant, en dépit de toutes les hypothèses, qu'elle passerait par le trou de la boîte, abattit le coin volant sur les trois coins fixes, prit un petit pain à cacheter bleu dans la poche de son gilet, le mouilla à peine, et avec le pouce scella négligemment son pli. Puis il écrivit au crayon sur cette enveloppe monstre : « A Monsieur Fitz-Gerald ; » rien que ces mots : « A Monsieur Fitz-Gerald. »

LA MAISON BLONDE.

Rien qu'à voir les trois têtes blondes laissées par M. Fitz-Gerald dans sa maison, on pouvait dire qu'il y avait laissé trois anges. On connaît la beauté des femmes anglaises aussi bien que leur laideur. Rien n'est si beau, rien n'est si laid. Madame Fitz-Gerald avait, quoique blonde, de fort beaux yeux noirs, et cette particularité empêchait que sa ressemblance avec sa fille Nel, qui les avait bleus, fût aussi

complète qu'on l'aurait désiré Réellement on l'aurait désiré, car, aussi douces, aussi blanches l'une que l'autre, si la première fût venue à mourir, celle qui serait restée aurait du moins empêché de croire à un tel malheur. La différence d'âge entre la mère, qui avait trente-trois ans, et sa fille, qui en avait dix-sept, était à l'avantage de toutes les deux, par une raison où les mathématiques n'ont rien à voir. On n'aurait voulu ni la mère plus jeune ni la fille plus âgée. Dans ce qui est beau, rien ne se conçoit différemment, à moins d'être journaliste et critique de profession. Quel beau blond que le blond de leurs cheveux! Quel joli rose que le rose de leurs lèvres, du bord de leurs oreilles et du bord de leurs doigts! C'était charmant. On eût dit une lanterne faite de feuillages roses et éclairée par la flamme d'un petit génie. Winterhalter n'eût pas eu assez de ses plus douces teintes pour tant de charmes; j'aurais voulu que Diaz eût diapré le tapis où se posaient leurs pieds de reines.

Comprend-on qu'un honnête homme, riche comme un roi qui a tout sacrifié pour le bonheur de son peuple, abandonne une femme si belle et une fille aussi belle que sa mère?

Quant à M. Crock, le ministre anglican, l'associé et l'ami de M. Fitz-Gerald, c'était tout ce qu'est un ministre anglais : un homme se livrant au commerce des âmes et du coton, ou bien du fer, du cuivre laminé ou du bois de Campêche. A côté de la Bible il avait son grand livre et ses prix courants. Depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir il écrivait à ses correspondants de la Jamaïque ou aux contre-maîtres de ses manufactures; à sept heures, après avoir dîné, il passait un habit noir et devenait ministre du Seigneur. Il adoptait alors un teint pâle, un air sobre et un caractère tempérant. Le matin il fermait les yeux sur la traite des noirs, le soir il l'anathématisait en se gorgeant de thé et en se maçonnant l'estomac de sandwichs. Comme négociant, on le disait rigide à l'excès : point ou peu de pitié pour les ouvriers; il exigeait d'eux dix-huit heures de travail par jour; mais,

ministre, il faisait de nombreux appels à la bourse d'autrui pour les soulager. M. Fitz-Gerald, affectionnait M. Crock avec l'ardeur d'un ami et d'un néophyte, et on n'a pas d'idée de l'amour et du respect qu'il exigeait que sa famille eût pour lui. M. Crock n'avait guère plus de trente-deux ans. Sa figure longue, osseuse, mais enlevée au bout du pinceau, offrait une expression de haute intelligence et de finesse, eût-on osé dire en parlant de toute autre personne que d'un ministre de Dieu. L'ensemble de son visage présentait un incontestable caractère de beauté et de beauté choisie.

ÉTONNEMENT DE LA POSTE AUX LETTRES.

Quoiqu'on ne s'étonne guère dans les administrations anglaises, par l'habitude où l'on y est de vivre au milieu des excentricités les plus violentes, on s'arrêta cependant devant l'énorme lettre qu'avait jetée quelques heures auparavant M. Fitz-Gerald, et qui ne portait pour toute suscription que son nom au crayon, M. Fitz-Gerald.

L'employé secondaire la soumit à son chef, aussi embarrassé de savoir où l'adresser dans ce vaste univers peuplé de Fitz-Gerald, et particulièrement Londres. Ce chef la porta à un autre chef de division, qui, à son tour, ne devinant pas la destination de cette lettre énigmatique, la communiqua au directeur même des postes. Celui-ci était un homme de profonde perspicacité, comme le sont du reste tous les chefs d'emploi en Angleterre. Il posa la lettre dans le plateau d'une balance, après l'avoir examinée dans ses moindres dimensions; puis il dit avec la pénétration d'Archimède : « Telle forme réunie à tel poids : ce sont des billets de banque français. » Il ajouta, pour compléter l'admirable solution de son problème : « Cette lettre renferme deux cent mille francs. — Mais que faut-il en faire? demanda le chef de division au directeur. — L'envoyer à son adresse. — Mais Votre Seigneurie oublie que l'adresse n'en est pas une : elle ne porte ni la désignation d'une rue, ni celle d'un pays, ni celle d'une contrée. —

Évidemment celui qui a mis cette lettre à la poste de Londres, reprit le directeur, a réalisé en monnaie française des valeurs anglaises. Son but est d'aller en France, où cette monnaie a un cours régulier. — Il convient donc, monsieur le directeur, de l'adresser en France? — Sans doute. — Mais quelle ville de France? — Paris. Un Anglais qui emporte avec lui deux cent mille francs n'a pas le projet d'aller ailleurs qu'à Paris. Au surplus, je vais joindre à cette lettre un mot pour le directeur des postes de Paris. Au cas où ce M. Fitz-Gerald ne serait pas retrouvé dans cette ville au bout d'un an, la lettre me sera renvoyée, et alors on avisera. Allez, faites ainsi. »

La lettre roula vers Paris, et probablement avec cinq ou six mille autres lettres portant la même adresse, — Fitz-Gerald, — car il existe autant de Fitz-Gerald que de Lefèvre, de Martin, de Leblanc.

POURQUOI UN HOMME RIAIT BEAUCOUP A UN BAL DE L'AMBASSADE ANGLAISE.

Cet homme était adossé contre une des portes d'entrée des salons de l'ambassadeur anglais, et il écoutait; chaque fois qu'il entendait proclamer certain nom, il détournait la tête pour sourire tout à son aise. Lui seul avait remarqué qu'on annonçait successivement : « Le duc et la duchesse de Fitz-Gerald; — Le comte et la comtesse de Fitz-Gerald; — Le baron et la baronne de Fitz-Gerald; — M. de Fitz-Gerald, attorney général; — M. de Fitz-Gerald, premier gentilhomme de la chambre; — M. de Fitz-Gerald, intendant des bâtiments. »

Jusqu'à cent cinquante fois il entendit dans la soirée retentir ce nom qui le faisait sourire.

Huit jours après il riait encore de souvenir à sa croisée de l'hôtel de Parme, situé au fond du Gros-Caillou, en pensant à la voie lactée de Filtz-Gerald qui peuplaient le ciel de Paris. « Je défie bien les démons et leurs phalanges, disait-il, de distinguer un Fitz-Gerald logé au Gros-Caillou d'un autre Fitz-Gerald, au milieu de tant de Fitz-Gerald. »

IL EST TEMPS DE DIRE CE QUE M. FITZ-GERALD ÉTAIT VENU FAIRE A PARIS.

Paris a toujours, et presque chaque mois, une bête curieuse à montrer aux autres nations : quand ce n'est pas un opéra, c'est un ballet; quand ce n'est pas une révolution, c'est un grand criminel; quand ce n'est pas Franklin, c'est Lacenaire. Nous sommes les grands montreurs de curiosités. Or, depuis quelque temps, M. Fitz-Gerald n'entendait parler que de mystères qui se passaient à Paris : ici hommes mystérieux, là femmes mystérieuses, partout intrigues mystérieuses. Paris prit à ses yeux la forme fantastique d'un gigantesque mystère rempli d'une foule d'autres mystères plus mystérieux les uns que les autres. Un hôtel garni était un mystère, un café un autre mystère, un marchand de vin un grand mystère, une table d'hôte un bien plus grand mystère! Ouvrait-il un journal, il n'y était question que d'un prodigieux mystère découvert par la police; jetait-il les yeux sur un feuilleton, il lisait *Mystères de la Bastille*, *Mystères de la Conciergerie*, *Mystères de ma Femme*. Voulait-il connaître le genre de pièces jouées à Paris, il ne trouvait qu'une seule pièce : la Gaîté, *Mystères;* les Variétés, *Mystères;* l'Ambigu, *Mystères*. Sur un cerveau naturellement excentrique, une telle répétition d'idées et d'images agit avec une force extraordinaire, et l'excellent M. Fitz-Gerald comprit qu'il n'y aurait pas de repos pour lui en ce monde tant qu'il ne serait pas allé à Paris prendre un bain entier de mystères. Cette envie n'était pas exempte d'une certaine terreur qui en aggravait la domination. M. Fitz-Gerald était convaincu qu'on ne sortait pas vivant de tant de mystères, car il voulait les connaître tous par lui-même; et ceux de la Cité, et ceux de l'arche Marion, et ceux de la Roquette, et ceux des bagnes, et ceux du cabanon de Bicêtre.

Il résolut donc le voyage de Paris sans faire part à sa femme, dont il connaissait la sensibilité, ni à M. Crock,

son digne ami, du désir qu'il brûlait de contenter en osant se rendre dans cette ville.

Depuis son arrivée à Paris, depuis dix jours environ, il se préparait à descendre dans l'enfer des plus noirs mystères, et pour cela il relisait ses notes, — courts, rapides, mais énergiques extraits de ses lectures. Tel fut, après les avoir lues, l'itinéraire qu'il dressa : voir le cabaret de la *Femme sans tête* et y souper; inviter à dîner le fameux *Avale-Poignard;* aller au bal des *demoiselles Vampire;* se rendre à minuit dans la forêt de Sénart, au carrefour des *Charbonniers Rouges;* coucher à l'hôtel dit de la *Guillotine*, place de l'Estrapade, etc..., etc...

Nous avons dit que M. Fitz-Gerald était à sa croisée de l'hôtel de Parme, se démontrant avec jubilation l'impossibilité donnée à qui que ce fût de savoir ce qu'il était devenu dans les anfractuosités de ce volcan éteint qu'on appelle le monde.

Tout à coup une servante de l'hôtel de Parme l'appela par son nom : « Monsieur Fitz-Gerald! — Ce n'est pas moi! répond-il sur-le-champ. — Comment ce n'est pas vous! vous n'êtes pas... — Je suis bien un Fitz-Gerald, mais il n'est pas vraisemblable que je sois celui que vous cherchez. — Cependant le facteur a laissé ici cette grosse lettre pour vous. L'adresse est un peu effacée, parce qu'elle est écrite au crayon. — Ma lettre! s'écria avec amertume Fitz-Gerard. Donnez; laissez-moi! »

La servante se retira toute confuse. « Comment! comment! comment! murmura trois fois Fitz-Gerald; je précipite un soir à Londres, dans un trou, cette lettre difforme, cette lettre qui pourrait être aussi bien portée en Chine ou au Canada, puisqu'elle est sans désignation de ville; je me loge au fond d'un hôtel italien, au bout du Gros-Caillou, à Paris, et cette lettre, pleine de billets de banque, cette lettre, qui ne tente l'avidité d'aucun employé, revient tomber dans mes mains ici! Quelle épouvantable régularité! quel affreux début dans la voie des mystères! Mais quel chemin a-t-elle donc suivi, cette lettre? »

La réponse à la question de Fitz-Gerald se lisait sur les cent dix-sept indications à l'encre bleue, rouge et noire, tracées sur les deux faces de sa lettre. Elle était allée dans tous les grands établissements d'eau thermale qui sont en France, endroits spéciaux où l'on présumait rencontrer un Anglais du nom de Fitz-Gerald, et elle avait été renvoyée à Paris tandis qu'on faisait à Paris même d'autres recherches. Enfin, il n'y avait que dix jours que celui qui portait ce nom résidait dans la capitale, que sa lettre allait le trouver aussi intacte qu'au moment où il l'avait si dérisoirement scellée avec un petit cachet bleu.

Une circonstance est à noter. Le directeur des postes de Paris, en s'excusant par un petit billet d'avoir apporté involontairement quelque retard dans la remise de la lettre, engageait M. Fitz-Gerald à mettre une autre fois un peu plus d'exactitude dans la rédaction de ses adresses. « Fatalité! dit encore une fois Fitz-Gerald. Voilà une lettre qui a passé entre les mains de douze ou quinze cents employés anglais et français, et qui m'arrive sans qu'un seul des billets de banque que j'y avais glissés soit perdu. Heureusement, dit-il, je suis dans la ville des mystères, et je prendrai bientôt ma revanche. »

On ne trouvera pas étonnant qu'un homme décidé à se nourrir de mystères ne choisît pas pour le lieu de ses promenades le jardin des Tuileries ou celui du Luxembourg. Tous les soirs, et l'on était au milieu de l'hiver, Fitz-Gerald allait se promener sur le pont d'Iéna, où, passé neuf heures, on ne vous demande pas la bourse ou la vie, mais où l'on vous prend l'une et l'autre sans vous laisser la liberté du choix.

Or, le soir du jour où Fitz-Gerald avait été si cruellement désappointé, il alla comme la veille, mais par un temps beaucoup plus sombre, se promener sur le pont d'Iéna, disposé enfin à commencer sa fameuse épreuve des mystères. Sa colère contre l'administration des postes avait hâté ce moment. Il avait emporté avec lui les deux cent mille francs de billets de banque si merveilleusement revenus.

LE PONT D'IÉNA A ONZE HEURES, UN SOIR D'HIVER.

L'endroit n'est pas d'un abord très-facile, surtout par la rive gauche. A partir de la Chambre des députés cesse, la nuit, toute rencontre d'individus à face honnête; c'est à peine si l'on distingue quelquefois deux invalides, fantômes de la Bérésina, rentrant à leur hôtel ou allant aux Champs-Élysées pour figurer à la grande revue que passe l'empereur mort à l'heure de minuit, ainsi que l'a dit Sedlitz dans sa magnifique ballade. Vous tombez ensuite dans le domaine de l'inconnu. Les brouillards qui s'élèvent constamment de ce plateau sablonneux de la Seine lui donnent la forme d'un chaos traversé par un pont; c'est celui d'Iéna. La vapeur en brise les arches, sous lesquelles il ne passe qu'un murmure triste et des bouffées grises. Au delà, rien; à droite, rien; à gauche, rien. Des soupçons de lumière, des apparences de bruit, des simulacres de choses, dansent et courent sous vos yeux comme les djinns, horribles djinns d'Occident, pâles, frileux, et qui vous dirigent vers un fossé où un assassin vous tue ignominieusement pour vingt sous avec un poignard rouillé et vous précipite ensuite dans la Seine afin de laver, non pas son crime, mais ses mains. Et ceci tandis qu'au fond de l'horizon opposé Paris en feu incendie la gaze du brouillard et se fait un dôme rougeâtre pour ciel de lit, le grand satrape. Ce roulement sourd et saccadé, qui vous fait croire un instant à la bonne rencontre de quelque charrette, est une illusion perfide. Cette charrette passe à deux lieues de là, si toutefois elle passe quelque part. Pour compléter le tableau, un coup de sifflet fend l'air près de vos oreilles, et un chien effaré glisse sans aboiement à vos côtés. Que dit ce sifflet? où va ce chien qui galope dans la brume?

Fitz-Gerald affrontait non sans émotion, mais c'est l'émotion qu'il cherchait, ces mille harmonies de la solitude, de la tristesse et de la peur, en se dirigeant vers le pont d'Iéna, à la tête duquel il était enfin arrivé. Une lueur brille à cinquante pas de là; il s'en approche. Cette lu-

mière vacille à quelques pieds du sol, c'est celle qui rayonne de l'œil voilé d'un cabriolet de place. Un bouillonnement frémit dans les entrailles de Fitz-Gerald. « Cet homme est un assassin ou un complice. Que fait-il là? pourquoi est-il venu? Je le saurai. » Qu'attendez-vous là? dit-il en frappant sur la capote de cuir. — Celui qui voudra me prendre, répond une voix avinée; le diable lui-même s'il veut monter dans mon escargot. »

Les cheveux de ce cocher étaient rouges et son carrick café-au-lait. Il portait un carrick, mais un carrick mort depuis longtemps. « Je comprends. Je saurai tout, pensa-t-il. — Montez. Où allons-nous, mon bourgeois? — Barrière d'Italie; vous suivrez les boulevards extérieurs. — Rien que cela, mon bourgeois? »

C'était bien en effet la plus hideuse course qu'à l'heure de minuit pût proposer un homme décidé à rentrer chez lui sans tête. « Voyons, montez. — Un instant, » dit Fitz-Gerald, qui, s'approchant de la lanterne du cabriolet, ouvrit son portefeuille et se mit à feuilleter un monceau de billets de banque.

Le cocher aux cheveux rouges ouvrait des yeux de crocodile.

Fitz-Gerald comptait ainsi à haute voix : « Quarante mille francs, soixante mille et vingt mille, quatre-vingt mille; plus vingt mille font cent mille. Cent dix mille, cent vingt mille, cent cinquante mille. Je suis à vous. Deux cent mille, c'est cela. Fouettez votre cheval. »

Fitz-Gerald était monté dans le cabriolet après avoir fermé son portefeuille et l'avoir placé sur ses genoux. « S'il vous était égal, mon bourgeois, nous enfilerions cette ruelle, dit le cocher après quelques minutes de course indécise entre la plaine de Grenelle et le Champ de Mars. — Parfaitement égal. Mais pourquoi cela ne me serait-il pas égal? — C'est que l'assassinat de l'infortuné Clapier a eu lieu dans cette ruelle il n'y a pas plus d'un mois. — Ah! l'on a assassiné dans cette ruelle? — Tenez, là, voyez-vous, dit le cocher en désignant une borne adossée

contre un vieux mur ; on l'a assommé pour lui voler cinquante-cinq sous. Ils étaient trois : deux charpentiers et un cocher comme moi... Tuer un homme pour cinquante-cinq sous!... — En effet, c'est pour bien peu de chose, dit Fitz-Gerald, qui tenait toujours son portefeuille sur ses genoux ; les gens de votre état, poursuivit-il, tuent donc quelquefois?... — Mais oui... quand le travail ne va pas... Puis il y a des mauvais caractères dans toutes les professions. — Un mauvais caractère, pensa Fitz-Gerald, qui pensa aussi : Il ne tient qu'à lui en ce moment d'imiter son confrère et de me tuer. Voyons ce qu'il va faire. »

Quoique le cabriolet ne roulât plus dans la ruelle, il ne cheminait pas pour cela sur un terrain plus sûr. Il cahotait sur les boulevards extérieurs, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt se cognant contre un arbre ou plongeant une de ses roues dans les fossés latéraux. « Oui, il y a de mauvais caractères dans toutes les professions, » reprit comme à plaisir le cocher aux cheveux rouges, qui, en disant ces paroles, se tourna de manière à regarder de biais M. Fitz-Gerald, posture sinistre. Au même instant le cheval s'arrêta, une main s'était abattue sur les guides. « Un guet-apens! dit mentalement M. Fitz-Gerald. Je suis perdu. Mon premier mystère sera le dernier. Que Dieu et le vénérable M. Crock veillent sur ma famille! Je ne regrette que de mourir sans avoir pu pénétrer le mystère du pont d'Iéna. — Vos lanternes sont éteintes, dit l'homme qui avait arrêté le cabriolet. Je vous mets à l'amende. — Faites excuse, répondit le cocher en répondant à l'homme de la police, car ce n'était que cela ; mes lanternes sont toutes deux allumées ; l'épaisseur du brouillard vous a fait croire qu'elles ne l'étaient pas. — Elles le sont bien peu, si elles le sont..., murmura l'homme de la police en se retirant dans une contre-allée. — Ce n'est pas encore là le mystère, pensa Fitz-Gerald, mais je ne l'échapperai pas cette nuit. »

Au bout d'un temps de silence, le cocher lui demanda : « Nous voici bientôt arrivés à la barrière d'Italie ; où fau-

dra-t-il vous descendre, mon bourgeois? — Dans la campagne. — Oui, mon bourgeois. Faudra-t-il vous attendre? — Non. — Vous ne rentrerez donc pas à Paris cette nuit? »

Fitz-Gerald ne répondit pas.

De propos en propos interrompus, on atteignit l'endroit à peu près indiqué par la volonté fort mal formulée de Fitz-Gerald. « Là, n'est-ce pas, mon bourgeois?—Oui, là.»

Fitz-Gerald donna cinq francs au cocher, sauta à terre, et disparut en laissant son portefeuille sur la banquette du cabriolet.

Il ne rentra qu'à trois heures du matin chez lui, à son hôtel de Parme, au Gros-Caillou, et en se disant: « Ma nuit n'est pas perdue, quoiqu'elle eût pu être meilleure. Ce cocher va dépenser mon argent; il sera soupçonné de vol, d'assassinat. Il niera, on le mettra en prison; et j'apprendrai par le procès ce qu'il faisait sur le pont d'Iéna à onze heures du soir. On ne saurait payer trop cher un pareil mystère. »

LE THÉ ET LA LETTRE ANONYME.

Huit bonnes heures de sommeil remirent M. Fitz-Gerald des fatigues de la nuit, et raffermirent son intention héroïque de ne pas quitter Paris sans avoir pris corps à corps les principaux mystères qui s'agitent dans son enceinte. « Au moyen âge, disait-il en se versant du thé, j'aurais été curieux d'alchimie; au dix-neuvième siècle, je suis friand de mystères. Jadis j'aurais dépensé mon or pour trouver le moyen de n'en pas faire; aujourd'hui je risque quelques cent mille francs pour jouir de la pleine connaissance des mystères que je suis bien plus sûr de me procurer ici, à Paris, devenue la capitale des mystères, — Mystèreville »

M. Fitz-Gerald comptait donc beaucoup sur le portefeuille oublié dans le cabriolet pour apprendre l'histoire du cocher du pont d'Iéna; et il combinait, en attendant ce résultat certain, d'autres mystères plus noirs, plus terribles, lorsque la servante de l'hôtel de Parme déposa sur son service à thé une lettre de Londres. « De Londres! et

encore à M. Fitz-Gerald ! Au fait, dit-il, puisqu'on m'a découvert une fois, on peut me découvrir une seconde... Mais qui donc m'écrit? Ce n'est là l'écriture de personne de ma famille. »

La lettre de Londres fut décachetée. Il courut à la signature, point.

— Une lettre anonyme! Lisons-la.

« Monsieur,

« Les apparences sont souvent bien trompeuses. Banalité, mais vérité. Ceux en qui nous plaçons notre confiance n'attendent qu'une occasion pour nous trahir. Vous êtes un exemple, — je suis douloureusement peiné de vous l'apprendre,— de ces déplorables abus de loyauté qui font gémir l'humanité et la noble philosophie. Ce M. Crock, recueilli chez vous, devenu votre associé, le conseiller de votre famille, vous trompe indignement... »

— Cela n'est pas! oh! cela n'est pas ! s'écria M. Fitz-Gerald. Poursuivons.

« Abusant de votre absence et de son influence sur le caractère si bon et si doux de votre femme, il a osé, depuis votre départ, déshonorer votre nom... »

— M. Crock! lui! un ministre du Seigneur! Oh! l'infâme calomnie !

« Vous crierez sans doute à la calomnie en parcourant ces lignes anonymes; elles n'en resteront pas moins comme une vérité. Au lieu de demeurer éloigné de Londres, vous feriez sagement, monsieur Fitz-Gerald, de revenir, de voir par vos yeux le tort qu'un pareil homme est en train de porter à votre sanctuaire domestique, et d'essayer de réparer un mal déjà peut-être irréparable. Vous savez, agissez. »

— Moi, croire à une pareille invention! non! je connais ma Sophia, je connais mon noble ami M. Crock. Moi, partir ! ce serait trop honorer la calomnie ; je resterai. Ne pensons plus à cet odieux mensonge.

Il jeta avec indignation la lettre anonyme au feu. Il sonna ensuite pour qu'on desservît. « Un homme désire

vous parler. — Moi? — Une espèce de cocher. — Un cocher?... — Tenez, monsieur, le voilà. — Grand Dieu! s'écria Fitz-Gerald, l'homme aux cheveux rouges, mon cocher de la nuit dernière. Vous ici!... — Oui, mon aimable bourgeois. Je vous ai suivi et rattrapé après avoir diablement pataugé dans la boue des champs, allez! — Que me voulez-vous? Pourquoi... — Je dois d'abord vous apprendre, mon bourgeois, que je suis médaillé de première classe depuis cinq ans pour avoir rapporté à domicile et à diverses fois trente-neuf parapluies, douze socques articulés et dix-sept sacs d'argent oubliés dans mon cabriolet. Ayant senti quelque chose sous la main cette nuit après que vous m'avez eu quitté, ayant vu que c'était un portefeuille, je me suis élancé à votre poursuite, et, assez heureux pour vous rejoindre, j'ai pris le nom de votre rue et le numéro de votre hôtel. Je vous rapporte votre portefeuille. Ouvrez-le, voyez s'il n'y manque rien, mon bourgeois. — Mon portefeuille! — Ah! dame! c'est qu'Antoine Mouron est honnête. A telles enseignes qu'on m'a mis en enseigne. C'est moi qui suis le *Cocher fidèl* en carrick café-au-lait qu'on voit sur les enseignes des principaux marchands de vin de Paris et de la banlieue. Mais examinez, assurez-vous qu'il ne manque rien... — Mais que faisiez-vous, malheureux, cette nuit sur le pont d'Iéna, à l'heure des mystères? — Je tendais des lignes pour pêcher. Comme c'est défendu... — Vous pêchiez! — Oui, mon bourgeois, des ablettes et des poissons blancs. — Moi qui voyais en lui l'instrument d'un mystère! Allons! que vous faut-il pour récompense? — Rien, mon bourgeois. — Rien! — Rien. Mettez sur ce livret seulement que je vous ai rapporté votre portefeuille. Je montrerai votre attestation à la police, et dans un an elle me donnera six francs, si elle s'en souvient. »

Malgré son profond découragement, Fitz-Gerald serra la main au trop honnête cocher, en lui disant: « *Very well! my dear friend! my dear fellow! Very well!* »

Antoine Mouron était déjà dans la rue.

Il fallut quinze jours à M. Fitz-Gerald pour se relever de l'étourdissement de cette première déception, qui, du reste, on en conviendra, ne tirait pas à conséquence. Un mystère perdu, dix de retrouvés dans une ville comme Paris.

LE SOUPER CHEZ LA FEMME SANS TÊTE.

Mais, après ces quinze jours écoulés, notre voyageur s'asseyait, vers neuf heures du soir, car c'est le soir que les mystères préfèrent se produire, à une table du cabaret de la *Femme sans tête*, hors la barrière des Trois-Couronnes. Ses études, ses nombreuses recherches, les livres les plus renommés pour leur spécialité, quelques renseignements d'un caractère précis, lui avaient recommandé ce rendez-vous *extra muros* comme le plus mal famé du genre. Gens dégradés, repas épouvantables, jeux cyniques, tout, disait-on, s'y trouvait réuni pour l'édification des amateurs. La police plongeait de loin en loin sa fourche dans cette mare et en retirait des monstres du premier ordre qu'elle étalait ensuite sur les bancs des cours d'assises, au grand frémissement des deux sexes.

Déguisé en maçon, de peur d'être un trouble-fête ou un sujet de distraction pour les habitués de l'antre, M. Fitz-Gerald avait pris place à un coin de la table où le souper allait être servi. La physionomie des convives ne démentait pas les belles prévisions de notre étranger avide de mystères. Ils avaient tous les bras nus, et sur leur chair accidentée de grappes de muscles, de nerfs gros comme des cordes et sillonnée de veines bleues, s'épanouissaient des tatouages étranges. Leurs mœurs et ces dessins faits avec leur sang à la pointe du poignard offraient de bizarres contrastes. Ces dessins représentaient des cœurs enflammés, des bouquets de fleurs, des corbeilles de fruits, des petits oiseaux, des chiens portant à la bouche ces mots : *Emblème de fidélité*, ou : *A toi, mon amie.* « C'est bien cela, pensait M. Fitz-Gerald, l'hommage involontaire rendu même par des scélérats à la nature, à l'amour et à l'amitié. »

On apporta le souper. Quel souper! C'étaient des cervelles à la poulette, des cervelles frites et des cervelles au jus. « Qui sait à qui elles ont appartenu? » pensait l'héroïque Fitz-Gerald. Après les cervelles, on apporta du foie de veau piqué et encore du foie de veau à la milanaise. « Ils sont bien gros, ces foies, pour n'appartenir qu'à des veaux, » dit en lui-même l'étranger. Cependant il en mangea pour ne pas rester inoccupé et pour écouter sans affectation la conversation de ces bras-nus.

Comme il écoutait!

Ils parlèrent de la maladie du raisin, de la cherté du blé, des élections académiques, et particulièrement de la dernière loi sur les sucres. « Je ne suis pas dupe de ces ruses-là, pensa Fitz Gerald; tout à l'heure ils s'épancheront. »

C'est au milieu de ces réflexions qu'il entendit, en portant son attention plus loin ou plutôt plus bas, car c'est sous ses pieds qu'était le bruit, qu'il entendit, disons-nous, verser comme un épais liquide et se faire un grand bruit de déchargement. « Ah! ah! se dit-il, la besogne souterraine commence. Attention! »

En effet, il vit bientôt s'esquiver deux à deux, trois à trois, les convives du cabaret de la *Femme sans tête*, la chandelle décroître et l'aiguille du coucou approcher de minuit. Où allaient ces hommes? Se coucher? se coucher! Il devint évident pour M. Fitz-Gerald qu'ils ne sortaient par la porte du fond que pour descendre secrètement dans ce caveau dont il avait une des entrées sous les pieds, et où il entendait toujours et de plus en plus murmurer un liquide et rouler quelque chose de sec. Autre conviction effrayante, une odeur nauséabonde, un gaz de boucherie, monta à son odorat. On égorgeait sous lui, on tuait! Ces hommes étaient des assassins. Et pas d'erreur, de confusion possible : ce n'étaient pas là des bouchers.

Enfin, resté seul avec la fille de cabaret, déjà sur le seuil de la porte pour la fermer, il alla à elle et lui dit : « Voilà mille francs en or... — Mille francs! — Ne perdons pas notre temps. Ils sont à vous, si vous voulez me laisser passer la

nuit ici. — Ici? — Voulez-vous? — Je veux bien. — Fermez donc votre porte doucement, laissez-moi la clef pour sortir quand je le jugerai à propos, et allez-vous-en ensuite. »

La servante, après avoir fermé la porte du cabaret, se retira, en laissant Fitz-Gerald dans la pièce, qui se trouva plongée dans l'obscurité la plus complète.

La rumeur souterraine continuant, Fitz-Gerald éloigna sans bruit la table, dont les pieds posaient, et ce n'était pas sans intention, sur la porte du caveau; il glissa ses doigts dans l'anneau d'un des deux battants de cette porte, et, en tirant à lui, il produisit un entrebâillement qu'il maintint au moyen d'un bouchon de liége. Par cette ouverture, il vit, à la rouge lueur de deux ou trois chandelles, tous les hommes avec lesquels il avait soupé. Horrible occupation! ils remplissaient des cuves de sang et mettaient des os en monceaux réguliers. Chacun contribuait diversement à cette œuvre nocturne. Celui-ci apportait le sang dans un double baquet, celui-là le recevait et le versait dans une cuve; un autre le vidait dans une rigole de pierre, par où il s'écoulait sous la terre. De temps en temps, ils buvaient de grands verres de vin, assis sur ces tas d'ossements. « Si ce n'est pas là un mystère, réfléchit Fitz-Gerald, quel nom lui donner? Il y a donc à Paris des endroits où l'on assassine les gens et où l'on cache si bien le crime, que le sang est versé dans la terre et que les os sont détachés avec une adresse de chacal! »

Pendant cinq heures, Fitz-Gerald voulut repaître ses yeux de cet affreux spectacle; quand il le quitta, il était sans doute révolté, mais il n'était pas fâché au fond d'avoir pris sur le fait un de ces mystères qu'il était venu chercher si loin et au prix de tant de sacrifices.

Il eut huit jours de bonheur, huit jours qu'il employa à réfléchir sur les événements de cette nuit passée au cabaret de la *Femme sans tête* et à se préparer à l'initiation d'autres mystères non moins émouvants.

Il allait donner de nouveau carrière à ses projets, lors-

qu'il reçut une lettre de Londres, et toujours de la même main anonyme.

— Sans doute, pensa-t-il, c'est une rétractation de la personne qui a si déloyalement essayé de ternir la réputation de ma femme et de mon honorable ami M. Crock. Lisons.

« Monsieur,

« Il est regrettable que vous n'ayez pas tenu compte de l'avertissement que je vous donnai il y a un mois; vous n'auriez pas à pleurer maintenant sur un malheur plus grand encore : l'infâme M. Crock, non content d'avoir fait une tache indélébile à votre dignité conjugale, vient, — pleurez, malheureux père! — vient, dis-je, d'entraîner votre fille, votre chère Nel, dans l'abîme de la séduction. Votre fille a disparu. Les uns prétendent qu'elle est passée sur le continent; d'autres, qu'elle est cachée, ce qui est plus vraisemblable, dans une maison de campagne aux environs de Londres. Je sais la blessure que cette nouvelle ouvrira dans votre cœur déjà si douloureusement affecté; mais vous la cacher n'eût pas remédié au mal. Hâtez-vous donc de revenir à Londres, non pour sauver l'honneur de votre famille, mais pour empêcher sa honte de devenir publique. Cette fois du moins vous ne resterez pas sourd à la voix qui vous parle et qui vous appelle. »

— Pas plus cette fois que l'autre, dit Fitz-Gerald. Je n'ai pas cru il y a un mois, je ne croirai pas maintenant. Ce serait une faiblesse de changer d'avis sur ce point. Chère Sophia, chère petite Nel, excellent monsieur Crock, vous ne vous doutez pas de la trahison dont vous êtes les victimes. Heureusement, et Dieu en soit béni! que toutes ces mauvaises semences de calomnie tombent sur un roc.

Il jeta le second écrit anonyme au feu.

AUTRE MYSTÈRE DE L'HÔTEL DE LA GUILLOTINE.

Persévérant, âpre dans ses infatigables recherches, ivre de son prodigieux succès à la barrière des Trois-Couronnes, M. Fitz-Gerald résolut de passer tout de suite aux plus hautes, aux plus épineuses difficultés de son nouveau genre de tourisme. Une raison non moins puissante, et que nous allons dire plus bas, le décida à prendre cette hardie détermination. Il remit donc à plus tard son entrevue avec le fameux *Avale-Poignard*, sa soirée dansante chez les *demoiselles Vampire*, et sa promenade dans la forêt de Sénart au carrefour des *Charbonniers-Rouges*, pour se consacrer tout entier à la terrible nuit qu'il s'était promis de passer dans l'hôtel de la *Guillotine*, place de l'Estrapade. C'était là le diamant des mystères. L'hôtel de la *Guillotine* n'ouvrait sa porte qu'à minuit, si l'on peut appeler porte une gueule de pierre percée dans un mur qui sue le meurtre. L'intérieur répond au visage : des marches tortues, noires, convulsives, édentées, conduisant çà et là à des pièces qui s'abîment dans d'autres pièces tantôt basses, tantôt longues comme des boyaux, partout obscures et pleines de recoins sinistres. Bâtie sur d'anciens terrains du vieux Paris, la maison a trois caves, et la dernière communique avec les catacombes, c'est-à-dire avec une autre ville aussi vaste, aussi peuplée que Paris, mais une ville dont les rues sont faites de tibias, les carrefours de milliers de crânes, les maisons de fémurs et d'omoplates. Quand on colle l'oreille sur le plancher de la dernière cave, on entend craquer tous ces ossements, qui semblent se retourner pour prendre une pose un peu moins fatigante. C'est par ces caves et ces souterrains funèbres que s'échappent les grands coupables traqués par la police. Vient-elle, on les suspend vite à une corde et on les descend. Puis ils marchent à tâtons pendant deux lieues jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue dans les terrains à plâtre de Gentilly. Quelques-uns se perdent ou périssent

sous des éboulements produits par le déplacement de l'air. Ils meurent étouffés sous une montagne de squelettes. Dans cette maison que la police connaît et laisse debout parce qu'au besoin elle y déniche de temps en temps des oiseaux de proie, on se partage les butins et on médite les grands coups de filet, les belles pêches dans quelque bassin plein d'or. Il s'y trouve des femmes, beaucoup de jeunes femmes, quelques-unes fort belles, toutes marquées au cœur par le fer chaud du remords ou de la jalousie. Des passions sans nom les attirent vers cette caverne, où elles s'abandonnent à des joies inouïes avec les Apollons du bagne et les Antinoüs de la guillotine. Là le plus doux baiser est une morsure. Les hyènes auraient peur et les lionnes rougiraient de ce qu'on fait dans ces ténèbres. J'ai vu cela, pourrait dire un nouveau marquis de Sade, et j'ai publié *Justine*. La lumière du jour y est inconnue, hommage rendu à la clarté de Dieu. D'affreux luminaires courent de main en main et s'accrochent où il est besoin. La hideuse chandelle écrit sur les murs son passage cynique par de monstrueux dessins qu'enfante l'ivresse de l'eau-de-vie. Ce sont les fresques de Sodome.

On loge à la nuit dans l'hôtel dit de la *Guillotine*, dont le véritable nom est l'hôtel des *Trois petits Amours*. Vous entrez, et l'on vous dit : « C'est deux sous pour les draps, un sou pour chaque matelas, deux liards pour la paillasse. Monsieur veut-il être seul? » Celle qui vous adresse ces questions est une femme grasse et réjouie, ayant une chaîne d'or au cou, six bagues aux doigts. Elle s'appelle ordinairement madame Palamède, ou mademoiselle Clovis. Les habitués la saluent sous le nom de la mère Grinchard.

Tels sont les renseignements et telles sont les peintures dont M. Fitz-Gerald s'était enrichi l'esprit avant de descendre dans cet enfer et d'y coucher une nuit, afin de connaître le mystère des mystères, le Jéhovah des mystères.

Il écrivit son testament, qu'il adressa sous pli à son ambassadeur, mit en ordre les affaires de son âme, et il par-

tit un beau soir vers minuit pour se rendre à l'hôtel de la *Guillotine*. Il avait le déguisement qu'il portait le jour où il assista à l'affreuse scène de la barrière des Trois-Couronnes, — un costume de maçon.

La demie de minuit sonnait à Saint-Étienne-du-Mont lorsqu'il passa sous la porte de l'antre de l'Estrapade, éprouvant, car il était brave, la crainte qu'il convient d'avoir et de vaincre pour prétendre au courage. La mère Grinchard, après lui avoir fait les questions d'usage, lui remit un flambeau oxydé, et le poussa dans un labyrinthe de cellules pavoisées de sales rideaux. « Cherchez votre vie, lui dit-elle, et dormez bien. Bonsoir! »

Il est temps de dire le motif particulier qui conduisait dans cet hôtel un peu plus tôt qu'il ne l'avait arrêté dans sa tête cet effréné amateur de mystères : depuis deux mois la police cherchait Poulmann, ce criminel d'une si belle eau, et elle savait sur des indices certains qu'il se cachait à Paris dans une de ces tanières qu'annonce à l'extérieur une lanterne rouge, enfin dans quelque bouge comme l'hôtel de la *Guillotine*.

Dans l'espoir qu'il se rencontrerait avec Poulmann sous ce toit redoutable, Fitz-Gerald avait hâté sa résolution.

A une heure il était étendu dans le cercueil de sapin où les voleurs font semblant de dormir. Il entendit sonner deux heures, et puis tout bruit mourir dans la rue Saint-Jacques. Quel prélude aux mystères! La nuit! les catacombes béantes sous ses pieds! et sur sa tête des scélérats en méditation! Mais toutes ces choses se résolvaient en un silence épais et lourd.

Tout à coup et à peine deux heures et demie venaient de sonner, qu'il entendit ces mots: « Nous sommes trahis! voici la Rousse! »

La Rousse est le nom que les voleurs donnent à la police.

Ce cri prit des notes sinistres et indescriptibles dans ses mille échos au milieu de la nuit.

Les mansardes hurlaient: « Voici la Rousse! » Le cinquième étage et les étages inférieurs murmuraient: « At-

tention! la Rousse monte; » et de la première des trois caves jusqu'aux entrailles des catacombes, courait, comme les borborygmes d'un homme empoisonné, ce cri: « La Rousse! la Rousse! »

Fitz-Gerald se pâmait de joie et de terreur. Quel mystère!

Puis tout cessa; la porte se referma avec bruit. Le coupable devait être arrêté. C'est ce que pensait Fitz-Gerald quand il vit se détacher du fond de sa chambre une ombre armée d'un poignard. Cette ombre devint un homme, et le poignard resta un poignard menaçant, toujours plus près de son cœur.

Fitz-Gerald se dit: « On a crié à la trahison; c'est moi qu'on croit sans doute être le traître: on vient m'assassiner. Que faire? Rien; mourir. Je mourrai du moins avec mystère. »

Quand le poignard ne fut plus qu'à quelques lignes de sa poitrine, une voix lui dit: « Tu es Poulmann; si tu bouges, tu es mort! — On me prend pour Poulmann! »

Aussitôt vingt hommes de la police entrèrent et lièrent Fitz-Gerald, obligé de souffrir en silence les suites de cette erreur épouvantable.

Conduit enchaîné à la Conciergerie, il fit passer son nom au préfet de police. En attendant le résultat de cette communication, il fut jeté au milieu d'une légion de bandits, écrémés pendant la nuit sur la surface de Paris.

Le lendemain, à midi, un des chefs de la police le fit venir et lui demanda avec étonnement comment un étranger de son rang se trouvait dans un pareil endroit, la nuit. « Je brûlais de connaître, répondit-il, les mystères dont votre capitale abonde, j'avais lu... — Assez, monsieur, lui dit le chef de la police; vous n'êtes pas le premier fou, pardonnez-moi l'expression, et vous ne serez pas le dernier, qu'une crédulité puérile dans certaine fantasmagorie ridicule aura séduit et abusé. — Comment, crédulité puérile! fantasmagorie ridicule! s'écria M. Fitz-Gerald, rien n'est plus réel. En voulez-vous la preuve? »

Alors Fitz-Gerald raconta tout au long le mystère de la

barrière des Trois-Couronnes, n'omettant ni les bras nus, ni les ossements, ni les cuves de sang humain.

En l'écoutant, le chef de la police souriait. « Vous avez beau sourire... — Écoutez-moi, monsieur, et désabusez-vous, dit le chef à M. Fitz-Gerald. Près de ce cabaret (vous n'y avez sans doute pas fait attention) s'élève une raffinerie de sucre. La raffinerie et le cabaret se lient par des travaux couverts, afin que les ouvriers ne perdent pas leur temps à courir chez d'autres débitants de boissons. — Mais les os? mais le sang? mais... — Le sang et les os servent, tout le monde le sait, à clarifier le sucre : le sang que vous avez vu provient des bœufs tués à l'abattoir du faubourg Poissonnière; les os sont ramassés dans les rues de Paris par des gens qui vivent de cette industrie. »

Fitz-Gerald, confondu, atterré, anéanti, baissa la tête. Le mystère du cocher du pont d'Iéna, sottise; le mystère du cabaret de la barrière des Trois-Couronnes, autre sottise; l'hôtel de la *Guillotine*, sottise encore, car le chef de la police ne tarda pas à lui apprendre que cette maison, quoique mal famée, n'était pas ce monument de crimes et d'abominations qu'il s'était imaginé.

Comme cet ancien disait en mourant : « Vertu, tu n'es qu'un nom! » il s'écria en prenant congé de la police : « Mystère, tu n'es qu'un nom! »

En rentrant chez lui, honteux, fatigué, harassé, déçu, il tomba sur un journal anglais et il lut :

« La police de Londres a fait, la nuit dernière, une descente à la maison de MM. Crock et Fitz-Gerald, négociants associés. Ils sont accusés d'avoir mis eux-mêmes le feu à leur filature de coton, après l'avoir fait assurer dix fois sa valeur; crime puni par nos lois de la déportation à Botany-Bay. Ce qui ne permet pas le doute sur leur culpabilité, c'est le départ longtemps prémédité de M. Fitz-Gerald et la fuite de M. Crock, lequel avait d'abord corrompu la femme et enlevé la jeune fille de son associé. »

— Abominable! mille fois abominable Crock! s'écria Fitz-Gerald.

Puis, revenant tout à coup à la philosophie de son caractère, il dit :

— Oui, ah! oui, il y a des mystères, mais c'est chez nous qu'ils se passent et non chez les autres; et, de tous les criminels, le plus grand, le plus affreux, le plus épouvantable, n'est pas celui qui vole sur la lisière d'un bois, qui égorge au milieu d'une forêt, ou qui fait son coup dans quelque misérable auberge : c'est celui qui, doux, mielleux, tranquille, vous trompe, vous déshonore les yeux baissés, qui vous vole en gants blancs votre femme et séduit votre fille en lui apprenant à psalmodier des cantiques. Tartufe est encore le plus profond et le plus mystérieux scélérat de la terre. Molière n'est pas encore dépassé.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

FEB 16 1938